
WIDENER LIBRARY
HX JRV9 7


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

LE CABINET DES FÉES.

TOME TRENTE-SEPTIEME.

CE VOLUME CONTIENT

LA NOTICE DES AUTEURS.

LA LISTE COMPLETTE des Ouvrages qui composent le CABINET DES FÉES en trente-sept volumes tant *in*-8°. qu'*in*-12, avec figures & sans figures.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME TRENTE-SEPTIÈME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

Et se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

DISCOURS
SUR L'ORIGINE
DES
CONTES DES FÉES.

By Charles Jos. Mayer

Nous croyons devoir commencer cette notice par une épître pleine d'esprit, du comte *Hamilton*, qui indique les caractères de cette collection, & la fortune que chaque ouvrage fit dans les cercles. Nous mettons par là nos lecteurs en état de préjuger de quelle manière nous nous proposons de disserter sur un genre agréable & léger.

ÉPITRE
A. M. L. C. D. F.

A QUOI m'engagez-vous, adorable Sylvie ?...
Ce vers est pris d'une chanson,
Où, sur le ton de l'élégie,
Certain élève d'Apollon

Demandoit autrefois la vie
A la Sapho de Peliſſon.
Quant à moi, c'eſt avec raiſon,
Que devant vous je m'humilie,
Et que je viens en Jérémie,
Vous dire, ſous un autre nom:
A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie?....



FAUT-IL, après le Renard blanc,
Après Fleur-d'épine la blonde,
Après Tarare ſon amant,
Par un nouveau déchaînement,
Faire encor troter à la ronde,
Et l'héritière d'Aſtracan,
Et le prince de Trébizonde?



PUISQU'IL ne dépend que de vous
De me diſpenſer d'en écrire,
Je vous demande à deux genoux
De me ſauver de la ſatyre.
Et de m'épargner le courroux
De gens ſenſés, & las de lire
Des fables qui ne ſont plus rire.



LES Contes ont eu pour un temps
Des lecteurs & des partiſans,
La cour même en devint avide;
Et les plus célèbres romans
Pour les mœurs & les ſentimens,
Depuis Cyrus juſqu'à Zayde,
Ont vu languir leurs ornemens,
Et cette lecture inſipide

L'emporter ſur leurs agrémens.
En vain, des bords fameux d'Itaque,
Le ſage & renommé Mentor
Vint nous enrichir du tréſor
Que renferme ſon Télémaque;
En vain l'art de ſon précepteur
Étale avec délicateſſe,
Dans ce roman de rare eſpèce,
Ce qu'ont d'utile, ou de trompeur,
La politique & la tendreſſe,
Et cette fatale douceur,
Tendre fille de la molleſſe,
Dont s'enivre un héros vainqueur,
Aux pieds d'une jeune maîtreſſe
Ou d'une habile enchantereſſe,
Telles que les peint ce docteur,
Inſtruit de l'humaine foibleſſe,
Et curieux imitateur
Du ſtyle & des fables de Grèce.
La vogue qu'il eut dura peu;
Et las de ne pouvoir comprendre
Les myſtères qu'il met en jeu;
On courut au palais les rendre,
Et l'on s'empreſſa d'y reprendre,
Le Rameau d'or & l'Oiſeau bleu.



ENSUITE vinrent de Syrie
Volumes de contes ſans fin,
Où l'on avoit mis à deſſein
L'orientale allégorie,
Les énigmes & le génie
Du Thalmudiſte & du Rabbin,
Et ce bon goût de leur patrie,

Qui, loin de se perdre en chemin,
Parut, sortant de chez Barbin,
Plus arabe qu'en Arabie.
Mais enfin, grâces au bon sens,
Cette inondation subite
De califes & de sultans,
Qui formoient sa nombreuse suite,
Désormais en tous lieux proscrite,
N'endort que les petits enfans.



Ce fut dans cette paix profonde,
Que moi, misérable pécheur,
Je m'avisai d'être l'auteur
D'un fatras qu'on lut par le monde.
Je l'entrepris en badinant,
Et je fourai dans cet ouvrage
Ce qu'a de plus impertinent
Des contes le vain étalage;
Mais je ne fus pas assez sage
Pour m'en tenir à ce fragment,
Je joignis un second étage,
Pour marquer les absurdités
De ces récits mal inventés:
Un essai peut être excusable;
Mais dans ces essais répétés,
L'écrivain lui-même est la fable
Des contes qu'il a critiqués.



Vous, qui disposez de ma vie,
Qui la comblez d'heur ou d'ennuis,
Souffrez, de grâce, que j'oublie
Les engagemens où je suis.

En vain je fais l'apologie
Du conte de la nymphe Alie,
Et de la dernière des nuits,
S'il me faut faire autre folie,
Et coudre un nouveau ſupplément
Au dernier tome de Gallant (1).



Je ne connois que trop la honte
De mettre au jour conte ſur conte;
Cependant, ſi vous l'ordonnez,
Je vais, en dépit du ſcrupule,
Suivre les loix que vous donnez,
Et me livrer au ridicule
Des fatras que j'ai condamnés.

C'eſt ainſi que l'ingénieux auteur des *quatre Facardins* peignoit, en badinant, un genre aimable qui tient tous ſes charmes de l'imagination du conteur, & qui, au lieu de grands efforts, ne demande qu'une plume délicate & fine, un récit ſimple, un ton doux, & beaucoup d'imagination pour préſenter avec intérêt, d'une manière tantôt piquante & tantôt affectueuſe, la morale la plus ſaine, & l'on peut dire la plus uſuelle.

Nous ajouterons peu de choſe à cette définition, ſans cependant diſſimuler que ce

(1) Auteur des Mille & une Nuits.

genre n'exifteroit point chez une nation qui auroit rejeté le merveilleux. Dans ce fiècle trop penfeur, pour ofer entreprendre l'apologie du genre fabuleux, nous avouerons ingénument que nous avons été frappé de fon origine; il eft certain que le merveilleux tient à l'ignorance; & fi on doutoit de cette vérité, il feroit poffible de la démontrer par le feul rapprochement des fables de chaque nation. On verroit tant de reffemblance entre les fictions des Grecs & des Américains, qu'on ne feroit point tenté de difputer. La même mefure d'ignorance a produit partout une égale quantité d'apologues. Un fait bien éclairci par les contemporains, & abandonné à la tradition populaire, acquiert, après une longue fucceffion, tous les caractères de l'imagination des conteurs. Telle eft l'origine raifonnée de tous les contes en général.

On vit naître *Oromafe*, le dieu du bien; *Arimane*, le dieu du mal. Enfuite les peris, les génies, les fées, les noirs enchanteurs. Scythes, Huns, Arcadiens, Indiens, Afiatiques, tous ont imaginé des romans nationaux & des romans fabuleux. Les Grecs, du débris de mille fables abfurdes ou bril-

lantes, composèrent leur mythologie, les Romains en adoptèrent une grande partie, les Maures les reçurent des Asiatiques, les Provençaux dûrent tout aux Grecs, les anciens Bretons tout aux Danois. On a tant écrit sur toutes ces origines, que nous nous dispensons d'étaler ici une érudition d'emprunt, qui nuiroit au genre auquel nous allons arriver, c'est-à-dire à la féerie.

Elle fut reproduite par les Arabes, & mise en œuvre par les Troubadours. Les uns & les autres l'avoient puisée dans les fables miléfiennes, & avoient, pour parler le langage des artistes, réduit dans un petit dessin un grand tableau national ou mythologique. Les Arabes & les Troubadours, n'ayant aucun intérêt à conserver les traits allégoriques des anciennes fables, n'en prirent que les peintures qu'ils pouvoient s'approprier, & qui convenoient à tous les peuples. Les Arabes parurent s'en tenir à toutes les couleurs qui peignoient la galanterie chevaleresque, qu'ils fondirent dans leurs histoires particulières. Les Troubadours, toujours comptés pour une classe de beaux esprits, destinée uniquement à chanter l'amour, & laissée sans

influence ſur les affaires publiques, ne prirent preſque rien des anciennes fables de la Grèce. Ils n'avoient que de l'imagination; ſous un ciel auſſi beau, & continuellement inſpirés par un ſexe aimable, vif, enjoué, qui aimoit l'amour, & peu le ſecret, ils ne cherchèrent point à étudier les fictions grecques. Ils firent mieux: ils ne chantèrent que leurs ſouvenirs. Le ton plaintif de leurs idylles, le récit hiſtorique de leurs romances, leurs tenſons, ou défis poétiques, même leurs ſirvantes ſatyriques, trouvèrent des admirateurs. Mais leur gloire n'alla pas plus loin. Les grands noms qu'on trouve parmi eux, prouvent, en effet, que leur *gaie ſcience* n'étoit cultivée que par délaſſement, & qu'on n'y mettoit pas plus d'importance. On les accueilloit partout, parce que la plupart étoient bien nés, ſenſibles, & qu'ils parloient avec chaleur & avec grace. Ne vit-on pas, durant les croiſades, les Pélerins conſidérés & reçus dans tous les châteaux? C'étoit parce qu'il y avoit beaucoup de gentilshommes qui retournoient chez eux ſous ce modeſte & ſingulier traveſtiſſement. Je ne prétends point prouver

par là que les Troubadours n'aient point influé ſur les révolutions de la littérature françoiſe. Le témoignage du Dante & celui de Pétrarque ſuffiroient pour détruire mes aſſertions. Ils ont, en effet, tranſmis à cette partie de l'Europe moderne toutes les richeſſes de la Grèce & de l'ancienne Rome. Ils ont fait d'une petite cour l'aſyle des arts & des muſes, & d'une médiocre étendue de pays, un état policé qui a ſervi de modèle à l'Europe entière; ils ont même été les maîtres de l'Italie; on ſait tout ce qu'ils ont fait pour la littérature françoiſe. Les ſatiſtes qui ont paru durant le règne de *Charlemagne*, furent auſſitôt oubliés. Les Troubadours fixèrent les muſes, les Picards ſuivirent de près ces aimables auteurs. Dans ce temps là le comte *Thibault* ſoupiroit pour la reine *Blanche*. Alors on voyoit, & ſous le règne de *Philippe-le-Hardi*, des maîtres publics de rime & de verſification qui avoient étudié ſous les Troubadours. On croyoit, en montrant le méchaniſme de la poéſie, donner le génie qui fait faire de bons vers, à-peu-près comme un maître de danſe qui donne des leçons de ſon art, & qui

fait des élèves qui valent mieux que lui.

Le roman *de Lancelot du Lac*, qui eſt la ſuite *du ſan Graal*, d'abord publié ſous le titre de la *Charrette*, pat *Chrétien* de Troies, achevé par *Godefroy de Ligny*, paroît avoir accrédité la féerie en France. On croyoit aux fées depuis pluſieurs ſiècles ; mais on les avoit romanciées avec une ſorte de circonſpection. Le ſuccès du *ſan Graal* & du roman *de Lancelot*, la puiſſance merveilleuſe de la dame *du Lac* répandirent dans tout le royaume & chez l'étranger le goût de la féerie. C'étoit dans le douzième ſiècle. Le galant *Philippe*, comte de Flandres, qui vivoit en 1191, n'y contribua pas peu. Les gens ſenſés crurent aux fées dans les romans, le peuple plaça par-tout des fées. Il en trouvoit dans tous les châteaux qui tomboient en ruine, dans ceux qui étoient au milieu des forêts. Celui *de Luſignan* avoit ſa fée Méluſine. Les fontaines même étoient enchantées, les arbres l'étoient auſſi. Nul françois n'a pu oublier la principale accuſation de magie dont la Pucelle d'*Orléans* fut chargée. Il y avoit auprès de Dompreuil en Lorraine, d'où *Jeanne* étoit originaire, un arbre appelé l'*Arbre des Dames*, ſous lequel

les fées alloient ſe promener. Les jeunes garçons & les jeunes filles du lieu alloient danſer & ſe promener au printemps, ſous l'arbre enchanté. Le dimanche appelé *des Fontaines*, étoit remarquable. Ce dimanche, l'égliſe chante à l'introït *lætare jeruſalem*. Les jeunes gens de Dompreuil apportoient ce jour là du pain qu'ils mangeoient ſous l'arbre. En revenant, ils paſſoient à la fontaine *Ramuorum*, des rameaux, & en buvoient de l'eau qui faiſoit des merveilles. La Pucelle étoit quelquefois de ces parties, & la voilà bien convaincue de magie. Cet exemple ſuffit pour prouver la crédulité des français, & l'exiſtence des fées qu'on retrouve dans tous les romans de chevalerie.

On ne doit pas ignorer que le mot fée vient de *fatum*, ſort, ſorcier, ſorcière, prophète, prophéteſſe, comme on veut, & qu'en conſéquence les fées doivent produire des merveilles par-tout où elles paroiſſent. Les Italiens appellent encore *fata*, leurs ſorcières. On retrouve ſouvent dans leurs traditions hiſtoriques l'exiſtence des fées. Ils en avoient comme les Arabes, qui prétendoient qu'une de leurs provinces étoit habitée par des fées. On appeloit communément

fée une femme d'esprit : c'est ce qui a valu à Mélusine cette célébrité romancière dont elle jouit.

En nous rapprochant de l'époque où ce genre a pris une forme nouvelle, nous trouvons que les Italiens nous ont servi de modèles. Le Pentamerone del signor *Basile*, augmenté par *Alessia Abbatutis*, publié en 1672, a ouvert cette carrière. *Boëce* de Bolsvert, né à Bolsvert en Frise, habile graveur, précéda les fiancées de son pélerinage de *Colombelle* & *Volontairette*, *vers leur bien-aimé dans Jerusalem*. Ce livre est dédié aux filles modestes, & assurément il leur convient. Madame le prince *de Beaumont* a imité l'ouvrage original ; mais comme *Boëce* a créé le ton de nos petits contes de fées, nous allons transcrire son roman, & nous emprunterons la plume de M. le marquis *de P....* qui possède si parfaitement l'ancienne & la moderne littérature françoise. Nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir fait connoître un roman qui n'est point dans notre collection, & qui est le type de la moderne féerie.

Colombelle & *Volontairette* étoient sœurs. La différence de leurs noms indique assez

bien celle de leur caractère. *Colombelle* étoit douce, réfléchie, docile & prudente. *Volontairette*, légère, inconſéquente, portée au changement de goût par caprice. Elle ſe voit un jour éveillée très-matin par *Colombelle*, qui l'exhortoit à partir pour le pélerinage de Jeruſalem (voyage dont elles étoient convenues). *Volontairette* juge qu'il eſt encore de trop bonne heure pour ſe mettre en route : cependant elle cède aux inſtances de ſa ſœur; mais elle a ſoin de ſe munir de quelques proviſions pour en faire uſage lorſqu'il en ſera temps. *Colombelle* blâme cette prévoyance. Elle conduit ſa ſœur à une certaine rivière, & l'oblige de s'y baigner comme elle : précaution qu'elle lui dit être indiſpenſable avant que d'entreprendre le voyage de la Sainte-Cité. L'eau paroît froide à *Volontairette*. Elle demande à *Colombelle* d'où cette rivière prenoit ſa ſource, & combien de temps cette eau doit courir. Elle court toujours, lui répondit ſa conductrice; elle prend ſa ſource à Rome, dans les montagnes d'Italie, & elle vient juſqu'à Jeruſalem. Après le bain, *Colombelle* excite ſa ſœur à prendre ſes attributs de pélerine. Ils conſiſtent dans un man-

teau de cuir, un chapeau rabattu, un bourdon. Le but de ce voyage eſt d'aller rejoindre à Jeruſalem l'amant céleſte qui leur a preſcrit de s'y rendre. *Volontairette* n'imagine pas qu'un ſeul amant ſuffiſe à deux. Elle a même aſſez mauvaiſe opinion des amans en général. Êtes-vous ſi ſimple, dit-elle à ſa ſœur, de croire tout ce que les amoureux diſent? Ils ſe vantent, ſe louent, ſe blaſonnent, bâtiſſent des châteaux en l'air, comme s'ils pouvoient faire tout : & ainſi « ils font croire à ces ſimples filles » pluſieurs bourdes (menſonges); il don- » nent des louanges à ces filles, comme ſi » fuſſent (étoient) des déeſſes : ils s'abaiſ- » ſent & s'agenouillent devant elles; c'eſt » toujours & par-tout ma maîtreſſe; voire » (ils) les ſervent à l'envi, juſqu'à ce qu'elles » ſoient dans leurs filets. Ils envoient de » petits préſens, & dons de chanſons, & » lettres amoureuſes accoutrées de ſoie & » d'or, pleines de plaintes & très-affreux » allechemens (pièges); ils donnent les vio- » lons, des feſtins, des comédies; ils font » peindre emblêmes, devis & pourtraits » (portraits) de leurs maîtreſſes, leſquels, » enclos dans des cachettes d'or ou d'ivoire,

» ils portent sur la poitrine ; & aussi des
» petits rubans de soie (qu'ils appellent fa-
» veurs & livrées) aux chapeaux, épées &
» aux bras, ils gémissent lentement, se plai-
» gnent, regardent de travers, font clins
» & signes avec leurs yeux, & inventent
» milles sortes de finesses. Voire peuvent
» larmoigner comme s'ils se fondoient d'a-
» mour, principalement quand ils ont un
» espoir & quelque apparence de proufit
» (profit) ; si donc ces pauvres brebiettes
» les veulent légèrement & bientôt croire,
» voilà le poisson aux filets..... Mais ils ne
» m'auront pas si-tôt, car je suis fine contre
» fins. J'entretiens bien les jeunes hommes,
» & leur montre un joli semblant, un bon
» visage ; mais ce n'est que pour mon passe-
» temps, pour savoir ce qui se passe par
» (dans) la ville, pour rire, pour deviser,
» jouer, danser, & autres semblables plai-
» sirs, ou bien pour en avoir quelquefois
» un petit banquet, pour aller à charriot
» hors de la ville, & pour en (y) boire du
» vin sucré ».

Voilà un échantillon de la galanterie & de la coquetterie de ce temps-là. Qu'on traduise ce passage en style moderne, on croira

que c'eſt une moderne françoiſe qui parle. Il faut peut-être en excepter le *vin ſucré* qui a trouvé parmi nous d'heureux équivalens.

Colombelle cueille des fleurs pour ſon amant, & propoſe à ſa ſœur d'imiter ſon exemple. *Volontairette* ne s'attache qu'aux fleurs qui ont le plus d'éclat. Sa ſœur l'exhorte à préférer celles qui ont l'odeur la plus ſuave. *Volontairette*, fatiguée par cet exercice, ouvre la gibecière & déjeune. Elle mange tout ce qu'il y a de meilleur, diſſipe le reſte. Nouvelle ſemonce à ce ſujet; nouveau bain pour laver les taches qu'elle a faites à ſes habits. On arrive dans un village où la gaieté régnoit de toutes parts. C'étoit un jour de fête; un charlatan y raſſembloit beaucoup de monde autour de lui. *Volontairette*, au lieu de ſuivre *Colombelle*, ſe mêle parmi cette foule. Elle n'en ſort que bien pourvue de vermine; elle avoit un paon. « Regardez, dit-elle à ſa ſœur, comme il » ſe mire, ſe tournant çà & là, ayant le » toupet emplumaché, le col reluiſant & » tendu, la poitrine élevée, ſa queue éten- » due au large & dreſſée en haut. Voyez » quelle magnificence il montre en ſa mar-

» che ?..... Vraiment j'y prends plaisir ! Il » faut que je m'agence aussi un peu à la » mode ». *Colombelle* se moque de cette nouvelle idée ; elle exhorte sa sœur à regarder les pieds du paon, si peu dignes de son plumage, & les siens même qu'elle vient de souiller par étourderie. La leçon est légèrement goûtée, & l'on se remet en marche. *Volontairette* apperçoit des pourceaux qui se vautrent dans l'ordure. Elle blâme beaucoup leur sale instinct, & va folâtrer au milieu d'un troupeau de chêvres & d'autres animaux ; elle cause avec le berger ; mais dans ce moment un veau passe devant elle & l'atteint au visage avec sa queue qui est fort sale. Cet accident ramène la jeune pélerine auprès de sa sœur. *Colombelle* déclame contre les vains amusemens qui arrêtent sa compagne à chaque pas, & lui peint les vrais plaisirs qui les attendent à Jerusalem.

« Là, lui dit-elle, mon bien aimé mènera » la danse, marchera devant, & tous les » autres le suivront habillés d'habits blancs » & précieux, couronnés de lauriers, & » avec des rameaux de palmes entre leurs » mains. Là serons-nous (nous serons) » joyeuses dans ces salles dorées. Là pro-

» mènerons-nous (nous nous promènerons)
» dans les grands jardins de Plaisance,
» dans les galeries & allées entrelacées de
» sermens de vigne, & champs & jardins
» diaprés de toutes sortes de fleurs; là où
» mon bien-aimé se repaît entre les lys; là
» où nous nous recréerons entre les riches
» oliviers, entre les très-doux bois de
» lauriers & de myrthes; là où nous cou-
» cherons sous les peupliers & verts tilleuls,
» auprès des eaux courantes de cette gran-
» de, claire & douce rivière; là où nous
» reposerons toujours sous la plaisante
» ombre de celui que nous aimons, qui est
» plus beau que le soleil, plus odoriférant
» & agréable que le baume, plus doux
» que toute douceur, plus aimable que
» tous les autres, notre vrai & unique sou-
» las du cœur, notre lien d'amour, notre
» joie, notre bien, notre bonheur, notre
» mer de parfait & souverain contentement,
» qui nous conduira, recréera, & toujours
» accompagnera; là ou sa céleste musique,
» ses angéliques rossignols nous suivront
» partout, & nous tiendront toujours com-
» pagnie ».

Nouvel accident qui afflige & humilie

Volontairette. Quelques payſans louoient ſa bonne mine & ſa propreté. Elle monte ſur une éminence pour être mieux vue de ceux qui l'applaudiſſoient. Le pied lui gliſſe ; elle tombe, & les éloges ſe changent en brocards. Plus loin elle apperçoit une tour, ſur le haut de laquelle une aigle tantôt voltige & tantôt ſe repoſe. Elle envie le ſort de ce noble oiſeau, qui peut s'élever à volonté & plâner au ſein des nues. Que ne puis-je moi-même, diſoit-elle, me voir élevée, par la fortune, au-deſſus de tous mes égaux, & même de mes ſupérieurs ! Tandis qu'elle forme ſes nouveaux ſouhaits, & que ſes yeux continuent d'être attachés ſur l'aigle, ſon pied heurte une petite éminence qui la fait tomber. Cette chute, & la morale de *Colombelle*, ramènent la jeune pélérine à des vœux plus modérés.

Elle promet à ſa ſœur d'être à l'avenir bien attentive, bien circonſpecte ; mais l'inſtant d'après, elle s'attache à pourſuivre un chien qui l'avoit aboyée ; elle attaque un taureau, ſous prétexte qu'il ne ſe détourne point de ſon paſſage. Bien d'autres folies de ce genre prouvent à la ſage *Colombelle* que ſa ſœur n'eſt rien moins que

changée. Elle ne peut même l'engager à la ſuivre conſtamment. *Volontairette* prend, de temps à autre, une route différente. C'eſt dans une de ces excurſions qu'elle monte ſur un cheval qui n'a ni mors, ni ſelle, ni bride. Il l'emporte au milieu d'un marécage, d'où elle ne ſe retire qu'avec beaucoup de peine. Elle ſe bleſſe à la jambe en pourſuivant un faucon, & au pied en voulant ſe repoſer ſur la route.

Les deux pélerines s'arrêtent dans une auberge. *Volontairette* y trouve tout mauvais, & gronde beaucoup la ſervante. C'eſt auſſi dans cette auberge que les ambaſſadeurs du bien-aimé de *Colombelle* viennent complimenter les deux pélerines. « Bon » prou faſſe (grand bien vous faſſe) jeunes » filles, leur dit l'un d'entr'eux ; nous ve» nons à vous, envoyés de la part de votre » bien-aimé, qui vous envoie ces délicates » confitures, afin de vous refraîchir (rafraî» chir) un peu, & vous conforter & ſou» lager dans ce chemin. Il vous a préparé » un magnifique palais, & tantôt au ſoir » un très-ſomptueux banquet. Il vous attend » avec un très-grand deſir, comme auſſi

» tous

» tous ses domestiques & courtisans. Il » vous exhorte.....

VOLONTAIRETTE.

« Voyez, voyez, ma sœur, par cette » fenêtre, comme cette pie saute & fait » de gentilles bricoles.

COLOMBELLE.

« Tais-toi, babillarde, escoute ce que » ces hommes vénérables disent : certes, » c'est pour nous autres qu'ils sont envoyés. » Fais donc que leur ambassade & semonce » ne soient sans aucun effet.

L'AMBASSADEUR.

« Il vous exhorte & fait dire que vous » marchiez droitement & sans vous arrêter ; » car la porte se ferme au soleil couchant, » & si vous perdez votre temps, jamais » vous n'y serez reçues ni admises ; mais il » vous faudra alors demeurer for closes en » une nuit obscure & une insuportable mi- » sère. Partant, soyez averties, ne vous » laissez pas empêtrer ni abuser par quel- » ques choses frivoles ; mais si vous voulez » assurer votre cas & affaire, fermez un » peu vos yeux, étoupez un peu vos oreil- » les, que votre langue se taise un peu ;

» que la peine (fatigue) du chemin ne vous » devienne ennuyeuſe, & tout vous ſera » bien compté ; car votre bien-aimé vous » aime d'un très-grand & ſingulier amour.

VOLONTAIRETTE.

» Voire (oui) diſent-ils (ils diſent) cela! » qu'ils ſavent bien cajoler ! Mais qui ſait » s'il eſt vrai ?

COLOMBELLE.

» Qui ſait s'il eſt vrai ! Quels propos ſont » ceux-ci, ma ſœur ? Tenez, éprouvez la » vérité par ces délicates confitures.

VOLONTAIRETTE.

» Vraiment, c'eſt bien délicat ! Cela me » rafraîchit, & conforte totalement. C'eſt » ma faute, ma ſœur : çà, venez, je vais » avec vous ; mais marchez un peu devant » pour gagner du temps ; & cependant je » payerai l'hôteſſe ».

Elle la paie, en effet, ou, pour mieux dire, elle ne la paie pas ; l'hôteſſe, qui eſt preſque aveugle, lui rend l'équivalent de ce qu'elle a reçu, & la pélerine, peu ſcrupuleuſe, ne ſonge point à la détromper ; ce n'eſt point tout, appercevant un très-beau fruit, elle ſe dit enceinte, engage

l'hôtesse à le lui donner, pour satisfaire une de ces envies, auxquelles les femmes sont exposées dans cet état : « Je suis, poursuit- » elle, issue de la plus noble & de la plus » illustre maison de toute la Suisse ; mon » mari est seigneur, a plusieurs sujets & » vassaux, & en seigneurie est-il (il est) » justicier absolu ? J'ai dames d'honneurs, » chambrières, plusieurs servantes dessous » moi & à mon commandement ; je suis » aussi fort adextre (adroite) & bien dressée » pour imiter toutes choses, & pour inven- » ter quelques nouveautés tant ès délica- » tesses de la viande (1), qu'en la broderie » à l'aiguille & autres ouvrages féminins, » esquels (dans lesquels) je surpasse les » autres de ma qualité. L'on me sert, ho- » nore & caresse ès (dans les) compagnies » avec un tel respect que les autres femmes » en sont envieuses. Plusieurs seigneurs ont » jadis été enamourachés (épris) de moi, » & dressé de somptueux banquets pour » acquérir ma faveur & bienveillance..... » Mais je les (leur) ai su toujours par » quelque gentille finesse & quelque beau

(1) Les dames de la plus haute qualité présidoient.

» tour, donner la figue » : elle finit par dire à l'hôtesse que *Colombelle* qui l'accompagnoit n'est autre chose que sa servante. Peu de momens après, cette prétendue servante l'oblige à restituer ce qu'elle n'eût pas dû recevoir. Il ne reste à celle-ci que la pomme dont elle n'a point parlé ; mais cette pomme est belle en dehors, & pourrie dans l'intérieur.

Voilà de nouveau, les deux pélerines en route : voilà aussi la plus jeune qui s'esquive encore une fois ; elle entre dans une cabane où elle trouve quelques-unes de ces femmes que l'on nomme Devineresses ou Egyptiennes. Son premier soin est de se faire dire *sa bonne aventure* ; ensuite elle voit sortir d'une espèce de cachot une vieille femme étique ayant les cheveux épars, les joues creuses, les yeux enfoncés, la peau ridée, écailleuse, le teint enfumé. Ce spectre féminin offre à la jeune envieuse de lui enseigner l'art d'être bientôt riche, & de l'être toute sa vie ; de lui apprendre à faire éclorre le beau ou le mauvais temps, le vent favorable ou le vent contraire ; à conjurer les morts & les esprits pour découvrir les trésors cachés ; à faire recouvrer ce qui aura

été perdu ; à prédire quelle ſera l'iſſue de telle entrepriſe ou de tel projet ; enfin, à donner de l'amour à qui elle voudra, & auſſi long-temps qu'elle le voudra. Il en falloit moins pour tenter la curioſité de *Volontairette*. Sa bourſe eſt le prix qu'on exige pour lui enſeigner tant de choſes, & elle la donne : « ma cuiſine eſt pauvre & » maigre, diſoit-elle tout bas, & le tra- » vail ne me plaît guères ſi je puiſſe (puis) » maintenant par quelque facilité, ſcience » ou fineſſe, parvenir ainſi à de grandes » richeſſes ce feroit choſe qui me duiroit ".

La magicienne l'exhorte à bannir toute frayeur. Elle lui dénoue ſes cheveux, lui frotte quelques parties du corps avec certain onguent, & trace autour d'elle un cercle avec la baguette noire qu'elle tenoit à la main. La jeune pélerine doit reſter debout, & immobile au milieu de ce cercle. Elle y voit rapporter beaucoup de choſes dont elle ne devine pas l'uſage ; telles que les griffes d'un lion, les yeux d'un chien, les dents d'un loup, le ſang d'un bouc, les oreilles d'un âne & les plumes d'un paon. Enſuite la magicienne poſe autour du cercle pluſieurs torches de poix noire, toutes allu-

mées. Elle prend en main un livre noir, au dedans & au dehors, il renfermoit divers caractères étrangers, écrits avec du ſang; » alors elle commença à gromeler, à heur- » ler, à gronder & conjurer, diſant: Je te » conjure par ces ſignes infernaux qui ſont » dans le rondeau, & par les ſanglans ca- » ractères contenus au livre, qu'ayez à » comparoître ici, tu (toi) hécate, hécate » porte ſerpens avec toute la compagnie » vagabonde, courſière par nuit, eſcou- » tante, cauſatrice des diſcordes, ſavante » plus qu'il ne faut, enqueſtereſſe (enquê- » teuſe) des nouvelles, embrouilleſſe (em- » brouilleuſe) des affaires d'autrui, ama- » trice des nouveautés, ſorcière de nuit..... » Alors il commença à fumer, & apparu- » rent parmi les tonnerres, des étranges » façons de monſtres fort hideux à voir. » Je tremblois de peur, (ajoute *Volontai-* » *rette* qui fait ce récit à *Colombelle*), & la » ſueur d'angoiſe m'ébouillonnoit de tous » côtés. Je m'envolai en grand hâte hors » du rondeau, ne prenant (n'ayant) égard » ni à la fumée, ni aux falots ardens. Ce » ſont ces flammes fumeuſes & la poix brû- » lante qui m'ont ainſi noirci & brûlé ma » chevelure.

Tel fut en effet, pour *Volontairette*, le résultat de cette nouvelle échappée ; elle y perdit sa bourse & ses cheveux, sans avoir acquis plus de prudence. On la retrouve dans les chapitres suivans telle qu'on l'a vue dans ceux qui précèdent. Dans l'un elle s'amuse à exciter le babil d'un perroquet, & reçoit sur ses habits l'ordure d'une cigogne ; dans l'autre, elle se mocque d'un singe qui veut imiter le travail d'un potier, son maître, & qui ne réussit à rien. Vos occupations, lui dit la rigide *Colombelle*, ressemblent beaucoup à celles de ce marmot ; il ne résulte aucun fruit des unes & des autres.

Cependant, les deux voyageuses touchent d'assez près à Jérusalem. Elles l'apperçoivent du haut d'une montagne qu'il faut franchir pour y arriver. Le chemin est étroit & bordé de précipices. L'on ne peut y marcher qu'avec précaution. *Volontairette*, à qui toute précaution est à charge, veut monter plus haut que le chemin ne l'indique. Le pied lui manque : elle tombe dans un précipice d'où *Colombelle* ne peut la retirer. C'est une affreuse solitude, où l'imprudente pélerine, froissée par sa chûte, gémit de sa disgrâce, & ne trouve nulle conso-

lation. *Colombelle* pourſuit ſa route, arrive à Jéruſalem, eſt reçue en triomphe par ſon bien-aimé. Il l'épouſe, lui donne la couronne de gloire & reçoit d'elle un *chapelet*.

Ce roman eſt tout myſtique; mais les fréquens écarts de *Volontairette*, & le contraſte que produit ſon caractère jettent dans cet ouvrage une ſorte de gaieté & d'intérêt qui ne ſe rencontrent pas toujours dans les fictions de pur agrément.

On attribue encore l'origine de nos contes de fées, au roman de *Finette* ou l'*Adroite Princeſſe*. Nous avons cherché ce roman, dont l'indication n'eſt pas équivoque, mais nous n'avons pu le trouver, on n'a certainement point voulu parler de celui de *Perrault*, que des bibliographes conteſtent à cet auteur, par la raiſon qu'il n'eſt point dans les premières éditions, & qu'il a été inſéré dans celle qu'on a donnée à la Haye. Cependant on y lit une eſpèce de dédicace de *Perrault* à la comteſſe *de Murat*.

Nous penſons, en effet, que c'eſt à *Perrault* que nous devons la renaiſſance des contes des fées; c'eſt à la charmante fiction de l'aurore & du petit jour qu'il faut fixer la véritable fortune de ce genre. Quant à

sa moralité, la fin de l'épître de *Perrault* à madame *de Murat*, rassure les lecteurs.

. . . .
Mais ces fables plaîront jusqu'aux plus grands esprits;
Si vous voulez, belle comtesse,
Par vos heureux talens, orner de tels récits.
L'antique Gaule vous en presse;
Daignez donc mettre dans leurs jours
Les contes ingénus, quoique remplis d'adresse,
Qu'ont inventés les Troubadours :
Le sens mystérieux que leur tour enveloppe,
Égale bien celui d'Ésope.

Et Perrault avoit raison.

Il nous reste à parler de l'occasion qui mit à la mode les contes des fées.

La révocation de l'édit de Nantes avoit glacé toutes les plumes, par la crainte de déplaire au roi, qui avoit nommé des censeurs royaux, substitués aux docteurs de Sorbonne, lesquels avoient remplacé les inquisiteurs de la foi. On n'osoit plus rien écrire; & si *Louis XIV* n'eût aimé passionnément le théâtre, peut-être *Racine* se seroit-il borné à embrasser le genre satyrique, ou à écrire le panégyrique de son roi. Depuis que madame *de Maintenon* avoit passé de la

qualité de gouvernante des enfans de madame *de Montespan*, à une condition certainement bien élevée, la cour avoit pris un ton qui étoit propre à une femme pieuse qui étoit entourée de princes légitimés, encore jeunes, auxquels de bons exemples étoient nécessaires. L'établissement de *saint Cyr* sembloit appeler toutes les vertus, & assurer un asyle à la jeune innocence, asyle nécessaire pour arracher aux calvinistes des demoiselles sans fortune. *Louis XIV* étoit pieux, l'âge, les malheurs publics, le caractère de sa liaison avec madame *de Maintenon* le ramenoit au pied des autels & à la société privée. On sait à quels religieux devoirs il consacroit les vendredis & les samedis, les semaines de passion & les jours de la semaine sainte. Il s'occupoit alors exclusivement du soin de donner de bons pasteurs aux églises, & la faveur n'y influoit point. Avant de nommer un évêque, il alloit implorer pendant le saint sacrifice de la messe, les lumières du saint esprit qui ne lui manquoient pas souvent. On sait combien il aimoit ses petits musiciens, & les petits concerts établis dans ses appartemens. Ses enfans légitimés trouvoient des distractions analogues

à leur âge, ſans que madame *de Maintenon* qui les aimoit tant, eût rien à réprouver. Les ſuccès du duc *du Maine* viennent à l'appui de ce que nous donnons à entendre ſur la bonne éducation que madame *de Maintenon* avoit donnée aux princes. Les inſtituteurs des princes du ſang, parmi leſquels on nomme *Boſſuet* & *Fénelon* ; le mérite éminent de ces deux hommes juſtement célèbres avoient répandu la ſainte morale, en la couvrant de fleurs, & la revêtiſſant de formes aimables, car *Fénelon* avoit fait des fables. Auſſi avec quel empreſſement on multiplioit les bons livres à l'uſage des princes ! Quelle bibliothèque choiſie on imprimoit pour eux ! Il ſembloit que la nation vouloit épurer la galanterie au creuſet d'une morale enfantine & ſage. Le galimathias de *Scarron* étoit rejeté, le temple n'étoit point encore élevé, le duc d'*Orléans* n'exiſtoit à peine que pour lui, & pas encore pour la guerre, pour les arts, pour les plaiſirs, & pour l'intrigue.

La cour s'agitoit cependant, car elle n'eſt jamais plus intrigante que quand on ne va plus, & qu'on ſe tient en place ; auſſi ceux qui connoiſſent le règne de *Louis XIV*,

depuis 1694, ſont inſtruits de toutes les agitations politiques qui fermentoient dans la cour, & que l'exceſſive prudence du roi appaiſoit, ou déroboit à tous les yeux. Le tableau de ces cabales fût dévoilé, & le libelle intitulé l'*Ombre de Scarron* en dit aſſez, & même trop, l'exil ne ſuffiſoit pas pour fermer toutes les bouches.

Dans le même temps vivoit une quantité de femmes qui cultivoient les lettres avec ſuccès, d'autres les aimoient, écrivoient & ſe faiſoient une réputation, en prenant un vol moins haut. Parmi cette dernière claſſe, pluſieurs étoient illuſtres par la naiſſance, & jouiſſoient d'une grande fortune, étoient aimables & jolies; leur porte étoit ouverte aux Muſes.

Les femmes de qualité ne couroient point. On les trouvoit chez elles. Elles cauſoient & converſoient eſſentiellement. Les plus galantes ne ſe prenoient qu'à la converſation : elles étoient généralement inſtruites; il y avoit un ton de dignité qui n'eſt pas ſi déplacé qu'on le penſe. Les coteries étoient réellement des coteries. On ſe bornoit. Le nombre de ſes amis n'augmentoit ni ne décroiſſoit. On vieilliſſoit enſemble, chaque

cercle offroit presque une famille. On y gagnoit plus de franchise, plus d'agrément. On savoit se quereller, & oublier les querelles. Les mœurs n'avoient pas fait le dernier pas de déclinaison. Une femme offroit un appartement à un savant, à un ami : on n'en glosoit point. La science, l'amitié paroissoient des prétextes ou plutôt des titres plausibles. Les Mercures se remplissoient de questions sur les manières d'aimer ; d'un autre côté, on traçoit des caractères, ici des maximes. Comme on connoissoit ceux avec qui on vivoit, & qu'on vivoit longtemps, on connoissoit le cœur humain. Les hommes ne s'éloignoient point des femmes ; un duc *de Saint-Aignan*, un duc *de la Rochefoucault* avoient donné de trop bons exemples ; on avoit une amie, on ne la quittoit pas, les visites de l'amitié ou de l'esprit étoient aussi réglées que la pendule. On vouloit s'amuser, on se donnoit un canevas, & le petit conte étoit fait. On se peignoit l'un & l'autre, & on rioit ensuite.

Les romans de mademoiselle *de Scuderi* étoient trop longs, la morale trop galante ; des personnes de qualité s'essayèrent dans le genre des contes, & réussirent : on les

imita, parce que le travail parut facile, & qu'on n'osoit plus être licencieux; car chacun faisoit retraite, & on marquoit le terme de ses jours ou aux incurables, ou dans des monastères, ou dans la solitude. La conduite de mesdames *de la Sabliere* & *de la Fayette* sembloit indiquer un dernier emploi du temps aux femmes savantes. Parmi celles de qualité qui suivirent de près *Perrault*, il faut placer Mlle *de la Force*, mesdames *de Murat*, *d'Auneuil*, *d'Aulnoy*; parmi celles qui accueilloient cette troupe savante, madame *d'Épernon*, qui fut la plus forte écolière *de Mallebranche*, la comtesse *de Dalet*, la présidente *Ferrand*, *de Mesmes*, *de Bretonvillers*, *d'Entragues*; parmi celles qui faisoient des vers & de la prose, on peut placer la duchesse *du Maine*, la duchesse *de Bourgogne*, mademoiselle *de Serment*, si connues dans les Mercures du temps; mesdemoiselles *Cheron*, *Bernard*, *Charlotte Patin*, *Roquemontrousse*, *du Hamel*, *le Vieux*, *de Saint-Quentin*, *de Chancé*, *Nouvellon*, *de Castille*, *de Louvencourt*; *item*, mesdames *de Plat-Buisson*, *d'Encaussebarat*, & trois religieuses mesdames *de Frainqueville*, *de Cheversi*, *Guyonnet*.

Je mets dans une claſſe à part les *Scuderi*, la comteſſe *de la Suze*, *la Fayette*, *la Jattiere*, les deux *Deshoulieres*, & d'autres qui ne doivent point être confondues.

Maintenant on retrouve la cauſe de la renaiſſance des contes de fées. On peut ajouter qu'on ne vouloit plus de romans allégoriques que *l'Argenis de Barclay* avoit mis à la mode, ni de ces Cléopatre & de ces Caſſandre, que *la Polexandre de Gomberville* avoit introduites. On dédaignoit les imitations anciennes de l'Italien, les romans hiſtoriques; on demandoit ce que les Eſpagnols exigent de leurs auteurs romanciers, un *entreteniemento*, une narration de dix à douze feuilles. L'étendue des contes de fées rempliſſoit ce nouveau plan. Quant au caractère que tant de jolies mains leur ont donné, il nous ſuffira, pour le faire connoître en peu de mots, de tranſcrire ce que nous avons déjà dit dans notre *proſpectus*. — L'eſprit François en a ſi vîte ſaiſi le caractère; il s'eſt ſi bien amalgamé avec le génie oriental; il a ſu ſi bien s'approprier les richeſſes de l'allégorie; il a mis tant d'amabilité, tant de grâces, tant de légèreté dans ce tra-

vail, qu'on doit convenir que la féerie est une des plus délicates & des plus ingénieuses branches de la littérature.

Les contes des fées semblèrent destinés principalement à la jeunesse ; mais comme la mode s'étend aussi sur les livres, chacun se mêla d'histoire des féeries. On y employa des intrigues, on éleva le ton ; on y mit tant d'esprit & tant de grâces, que les contes de fées sont devenus une lecture intéressante pour l'âge mur, pour l'homme du monde qui a besoin de conter agréablement, & pour l'homme délicat & sensible. Rien en effet n'est aussi décent que ce genre. Cette décence le plaça dès son origine entre les mains des jeunes demoiselles & des enfans ; il est devenu le catéchisme moral de la bonne éducation ; on l'a trouvé partout, au village, chez les curés, chez les bonnes, chez les rois ; on les lisoit dans les veillées de château.

La morale mise en action & présentée sous les traits de la fiction, est certainement l'idée la plus heureuse, pour faire couler sans force & sans gêne les sentimens de la vertu dans un jeune cœur. On néglige peut-être trop aujourd'hui ce moyen ; on

veut de trop bonne heure une éducation ſérieuſe ; on veut que l'enfant raiſonne avant qu'il ſoit raiſonnable. Et qu'eſt-ce qu'un enfant précoce ! *Phenix vouloit des enfans qui devinſſent un jour des gens raiſonnables, Fantaſque, aimoit mieux avoir de jolis enfans, & pourvu qu'ils brillaſſent à ſix ans, elle s'embarraſſoit fort peu qu'ils fuſſent des ſots à trente.*

On n'ignore pas que les contes des fées facilitoient l'inſtruction avec d'autant plus de ſuccès, que l'attention de l'élève, néceſſairement légère dans un âge tendre, étoit fixée par le merveilleux des enchantemens, & que le ſtyle ſimple & naïf de ces contes étoit plus à ſa portée. On le voyoit ſuivre le fil des évènemens, en attendre la fin, s'intéreſſer aux malheureux, déteſter les méchans & applaudir aux punitions & aux récompenſes. A meſure que ſes facultés ſe développoient, ſon imagination vive & ardente goûtoit davantage le ſtyle poétique & figuré des Orientaux, & ſouvent il devoit à ces lectures les germes du talent & du génie. Cette méthode d'inſtruction réuniſſoit encore le double avantage d'entretenir la bonhomie dans les

familles, & de lier plus étroitement les pères aux enfans, les enfans à leurs pères. Quelles étoient touchantes ces ſoirées de famille ! Les mères étoient *les bonnes* de leurs enfans, elles leur faiſoient des contes ; & ſelon l'humeur de l'élève, c'étoit la bonne ou la mauvaiſe fée qui figuroit le ſoir.

Les contes des fées ſont l'hiſtoire du cœur & l'école des rois. Les monarques, les princes qui en ſont les perſonnages dominans, les ſublimes leçons qu'on y trouve, indiquent aſſez qu'ils n'ont été imaginés que pour former & perfectionner le cœur de ceux qui ſont deſtinés à gouverner, & qu'il a été néceſſaire de mettre ſur la ſcène des puiſſances d'un ordre ſupérieur, qui euſſent le droit de dire & de faire ſentir la vérité ? Que de moyens n'a-t-il pas fallu employer ici, lorſqu'ils ne pouvoient être que proportionnés à la foibleſſe des hommes ? Alors n'eſt-on pas forcé d'admirer la richeſſe de ces moyens, la ſingularité de l'invention, la beauté des détails & le ton ſimple & naïf de la féerie, en même temps qu'on y éprouve ce charme qui eſt le propre des ouvrages d'imagina-

tion, qui séduit & qui ne permet pas d'en interrompre la lecture. C'est sans doute ce qui fait dire à la *Fontaine* :

Si Peau-d'âne m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.

Cependant quelques Journalistes, qui sont en général des lecteurs difficiles, osèrent condamner ce genre. L'abbé *de Villiers* prit la plume & entreprit la satire des féeries. Quelques succès qu'un très-médiocre poëme sur l'amitié, un art de prêcher, & sa réfutation des illusions du quiétisme lui eussent procurés, il ne sut point persuader ses lecteurs : c'est que le genre qu'il osoit attaquer étoit plein de ces graces légères, étoit embelli des fictions les plus délicates, & que pour sentir & apprécier ces effets, il faut plus que des principes austères. Le goût prend plusieurs formes, celui de *Boileau*, quelqu'épuré qu'il fût, n'étoit pas celui qui inspiroit *Duclos* & l'auteur de *Bota*, celui qui put les juger. La critique tomba, les fées circulèrent. A la censure de l'abbé *de Villiers*, on pouvoit opposer le suffrage de mademoiselle l'*Espinasse*, dont la réputation est faite pour tous les ouvrages qui

concernent l'éducation. Elle préfère aux romans, les contes de fées, les contes Arabes, parce que le merveilleux n'eſt pas dans la nature, au lieu que le roman étant plus vraiſemblable, en devient plus dangereux. On fut cependant frappé d'une ſeule obſervation de l'abbé *de Villiers* qui avoit remarqué que parmi ceux qui s'étoient exercés dans ce genre, les femmes formoient le plus grand nombre. L'obſervation étoit juſte; il faut ajouter que nous leur devons les meilleurs contes, ce qui donneroit peut-être la meſure de leur talent; *le joli* paroît leur appartenir dans tous les arts. Rarement elles peuvent s'élever au *ſublime*; la nature leur a refuſé les forces néceſſaires pour les grandes entrepriſes.

Ce genre a éprouvé les mêmes variations que tous les autres. Il fut ingénu, naïf, aimable conteur ſous la plume de *Perrault*. *Barbe Bleue* ſe rapprochoit de la claſſe de ſes jeunes lecteurs, & de la décence que madame *de Maintenon* recommandoit. Combien de fois cette lecture la fit-elle ſourire & tomber le fuſeau de ſes mains; elle paſſoit la moitié de ſes journées à filer & à conter; car elle narroit avec intérêt & vo-

lontiers. L'aimable duc *du Maine* en plaisantoit dans ses lettres à madame de *Montespan*. Mademoiselle *de la Force*, madame *de Murat*, *d'Aulnoy*, *d'Auneuil*, prirent une manière moins simple ; mais jusques-là rien n'étoit outré ; le ton convenoit aux jeunes chevaliers *de la Terrasse* qui suivoient *Louis XV*. Ce Roi avoit institué l'ordre *de la Terrasse*, dont la fête se célébroit le jour de la Saint-Barthelemi. Le devoir des Chevaliers étoit de jouer avec le roi sur la terrasse des Tuileries. Au retour, on lisoit des Contes de fées.

« Mesdames *d'Aulnoy*, *de Murat* & mademoiselle *de la Force*, ont fait des contes
» (dit M. le marquis *de P.....*) où le merveilleux semble racheté par la pureté du
» goût, par la sagesse des idées, par l'honnêteté des tableaux, par une certaine philosophie de mœurs qui caractérise le siècle
» où ils ont été écrits. Il y a deux cent
» ans que tout cela n'existoit pas en France ;
» il régnoit au contraire une crédulité sotte,
» une grossièreté d'esprit qu'on a peine à
» concevoir aujourd'hui. Les contes des
» trois femmes que nous venons de nommer, ne sont pas, à beaucoup près, les

» meilleurs ouvrages de féerie que nous
» eussions eus depuis cent ans ; mais ils sont
» en quelque façon les premiers qui mar-
» quent la révolution des idées ».

Mais des écrivains très-médiocres s'en mêlèrent. *Preschac*, *Lesconvel* & tant d'autres, gâtèrent tout : les contes n'eurent plus que le titre de fées. *Duclos*, *Voltaire*, *Crébillon*, ne ramenèrent point le genre à sa première candeur. *Crébillon* imita du mauvais côté les *Mille & une Nuit* que le chevalier *de Mouhy* voulut singer, & où *Moncrif* n'avoit paru qu'un mince écolier. Le Régent n'étoit pas d'un caractère à protéger les fées ; il avoit trop d'ardeur dans ses goûts, pour ne pas chercher des lectures plus analogues à ses penchans. Tout ce qu'il put faire, ce fut de mettre en réputation le *Télémaque* de *Fénélon* que *Louis XIV* avoit réprouvé. Cette protection lui valut la dédicace d'un tableau où il étoit le Mentor, & *Louis XV* le *Télémaque*.

La duchesse du Maine, les soupers du Temple, rejetèrent ces petites lectures. *Voltaire* écrivoit cependant à madame *Gondrin*, qu'on pouvoit rire aux Contes des fées.

Nous touchons au déclin du genre, dont madame le prince *de Beaumont* voulut retarder la chûte. Elle s'appropria les doutes qui entroient dans son plan d'éducation, tailla, rogna, fit des livres qui sont devenus le manuel des enfans & des adolescens. *J. J. Rousseau* auroit pu donner un nouveau modèle. La reine *Fantasque* ne laisse rien à desirer.

La collection que nous donnons servira à prouver que des hommes d'un âge mur peuvent s'occuper de la lecture des fées. Si les écrivains, qui vont pillant des plans & des caractères dans les romans, pour en faire des sujets de comédie, veulent l'ouvrir, ils trouveront assez de moissons à faire. *Fuselier* leur a montré le chemin, & *Saint-Foix* s'est servi trop heureusement de la baguette, pour qu'il ne soit pas imité.



NOTICE

DES AUTEURS

Qui ont écrit dans le genre des Contes de Fées.

By Charles Jos. Mayer

A

ARNAUD (M. *François-Thomas-Marie* DE BACULARD D'), originaire du Comtat Venaissin, conseiller d'ambassade de la cour de Saxe, né à Paris.

Cet Auteur estimable, qui vit encore, & dont on lit avec le plus vif intérêt les Ouvrages périodiques connus sous le titre *des Délassemens de l'homme sensible*, a commencé de bonne heure sa carrière poëtique. Si nous prenions date pour son âge sur l'époque où parurent *ses Adages*, on le croiroit plus vieux qu'il n'est en effet. M. d'*Arnaud* eut un talent prématuré. Il composoit à l'âge où les Adolescens étudient les élémens de la latinité. Ses premières poësies respirent la fraîcheur & l'esprit, & promettoient

roient beaucoup. Déjà l'auteur y laisse entrevoir son ame & ses goûts. Il n'a point trompé cet horoscope; car il n'a jamais souillé sa plume par la satyre & par des ouvrages licencieux. S'il se permit une fois une débauche d'esprit, il revint bien vîte à son ton ordinaire.

On ne peut guères donner un genre particulier à M. d'*Arnaud.* Il les a traités tous avec assez de distinction, &, dans la suite, il en a négligé quelques-uns: son penchant & sa sensibilité semblent l'avoir fixé au drame & au roman sentimental. Le succès du comte *de Comminge* étoit suffisant pour l'engager à tirer parti de toutes les ressources que son ame mélancolique & profondément pénétrée lui offroit. Il intéresse, il touche, il désole; mais il ne déchire point, il ne multiplie point les atrocités, il est sombre, sans être noir & odieux. Il convient à des lecteurs honnêtes, sensibles: ses épreuves du *Sentiment*, ses *Contes*, ses *Nouvelles*, & enfin *les Délassemens de l'homme sensible* portent ce caractère de sensibilité qui lui est propre, & que nul Ecrivain n'a su développer comme lui. Toutes les fois

que M. d'*Arnaud* prend la plume, il est sûr d'émouvoir & d'intéresser.

Nous ne donnons point la liste de tous ses ouvrages, parce que nous supposons qu'ils sont connus. Il est peu d'auteurs qui soient aussi universellement lus, & qui aient autant à se plaindre que lui du brigandage impuni des contrefacteurs qui lui ont ravi les deux tiers des honoraires que ses Ouvrages devoient produire.

On nous assure que le Gouvernement vient à son secours, & nous l'en félicitons, c'est un homme de bien qu'on aura récompensé sur la fin de sa carrière. Son éloignement pour toute espèce de sollicitation l'a privé des honneurs du Théâtre. Ses Pièces n'ont jamais été représentées à Paris, parce qu'il n'a point voulu solliciter.

On trouve dans les *Mercures*, les *Contes de Fées*, & les *Contes orientaux* qu'il a composés à différentes époques. On lira avec plaisir *Fatime* & *Salem*, conte indien; *Néhamir*, ou *la Providence justifiée*, conte arabe.

ARRAS (*Jean* D'), né à Paris, vécut environ en 1360. Il paroît qu'il a joui d'une

espèce de réputation. Le duc *de Berry*, fils de *Jean*, roi de France, & sa sœur *Marie*, duchesse *de Bar*, lui ordonnèrent de composer l'histoire de la fée *Mélusine*. *Jean d'Arras* puisa son roman dans les archives de la maison *de Lusignan*, qui avoient passé dans les mains du duc *de Berry*. Ce roman étoit écrit (ainsi qu'il étoit d'usage) en vers & en prose.

AUNEUIL. La comtesse *d'Auneuil* se nommoit *Louise de Bossigny*; elle avoit épousé le comte *d'Auneuil* de l'illustre maison *de Barjot*, alliée à celle *de la Force*. Son mari étoit Colonel du régiment de son nom. La comtesse *d'Auneuil*, par sa naissance, par sa fortune, par son crédit & par les graces de son esprit, tenoit à Paris & à la cour un rang considérable. Sa maison étoit ouverte à tous les beaux-esprits & à toutes les femmes qui écrivoient. Elle mourut le 10 Janvier 1700. Elle est auteur du roman intitulé : *la Tyrannie des Fées détruite*, qui a été dédiée à la duchesse *de Bourgogne*. Elle a composé le roman des *Chevaliers errans & le Génie familier*; elle a été célébrée dans tous les *Journaux*

contemporains, & le méritoit par ses écrits.

AULNOY. La comtesse *d'Aulnoy* étoit fille de M. *le Jumel de Barneville*, allié aux meilleures maisons de Normandie, & qui avoit été long-temps au service. Elle fut mariée à *François de la Mothe*, comte *d'Aulnoy*, qui fut accusé du crime de lèze-majesté par trois Normands, enfermé & menacé de perdre la tête. Un remords de conscience toucha un des accusateurs, qui se rétracta, & la liberté lui fut rendue. Sa femme s'étoit liée avec la fameuse & belle madame *Tiquet*, qui eut la tête tranchée en place de grève, & fut compromise durant cette procédure. A la beauté, madame la comtesse *d'Aulnoy* joignoit beaucoup d'esprit & une grande facilité de s'exprimer. Elle plaisoit généralement à tout le monde, & rendoit instruisantes les moindres choses qu'elle disoit. Elle avoit beaucoup lu, sa mémoire étoit excellente; & de quelque manière qu'on s'entretînt, elle étoit toujours au courant de la conversation. Personne ne savoit mieux amener l'anecdote, & la faire sortir par l'à propos. Sa facilité pour la composition,

étoit égale à celle de converſer. Ses contes conviennent à tous les ordres de lecteurs & à tous les âges. Ils ſont diſtingués par la fécondité de l'imagination, la naïveté des récits, la pureté & les grâces de ſon ſtyle. M. *de Vertron* lui adreſſa ce quatrain :

Si l'on récompenſoit tes vers,
Si l'on payoit ton éloquence
Qui brille en mille endroits divers,
Tu pourrois épuiſer les tréſors de la France.

Elle étoit nièce de la célèbre madame *Deſloge*, & mère de madame *de Héere*, qui a ſi bien marché ſur ſes traces, à laquelle le préſident *de Vertron* écrivoit :

Dans la proſe & les vers de l'aimable *de Héere*,
Je le dis comme je le croi,
La fille eſt ſemblable à la mère,
On y voit tout l'eſprit de l'aimable *d'Aulnoy*.

Madame la comteſſe *d'Aulnoy* eſt auteur

D'un *Voyage en Eſpagne* ;
Des *Mémoires de la cour d'Eſpagne* ;
Des *Mémoires de la cour d'Angleterre* ;
Des *Aventures d'Hypolite, comte Douglas* ;
Du *comte de Warvick* ;

Du *Prince de Carency* ;
Et des *Contes des Fées* que nous avons insérés en entier. Elle mourut à Paris, dans le mois de Janvier 1705, âgée de cinquante-cinq ans.

AUNILLON (*Pierre-Charles Sabiot*), Abbé *du Gay de Launay*, mort le 10 Octobre 1760, âgé de soixante-seize ans.

Il est traducteur
D'*Azor*, ou *le Prince enchanté*, *roman Anglois*, *in*-12, 1750 ;
De *la force de l'Éducation* ;
Et d'une *Oraison Funèbre de* Louis XIV.

B.

BLANCHET (l'abbé), naquit le 26 Janvier 1707, au bourg d'Angerville, dans le pays chartrain, de parens peu fortunés, mais libres & honnêtes. On peut dire qu'il se créa lui-même. Il vint à Paris pour y finir ses études au collège de Louis le Grand. Les Jésuites le distinguèrent, & le comblèrent de tant de bontés, qu'il entra dans leur noviciat en 1724, où il ne resta pas long-temps, sans autre motif de sa résolu-

tion, que le ſentiment d'indépendance inné en lui.... Il prit le parti de ſe conſacrer tout entier à l'éducation de la jeuneſſe, & réſolut, malgré ſon averſion pour toute ſorte de gêne, de faire pour les autres ce qu'on avoit fait pour lui d'une manière ſi généreuſe. Il n'eût pas la peine de chercher; on le prévint, on l'annonça. Ses anciens maîtres veilloient ſur lui à ſon inſçu. Les pères *Brumoy*, *Bougeant*, *Caſtel* & l'ingénieux *Greſſet* lui avoient procuré une ſorte de réputation.... . . . .

Il profeſſa avec diſtinction les humanités & la rhétorique dans deux collèges de province. M. de *Merinville*, évêque de Chartres, témoin de ſon zèle & de ſes ſuccès, mais qui voyoit que ſa ſanté commençoit à s'altérer, lui offrit un canonicat, à condition qu'il ſe feroit prêtre. *Monſeigneur*, lui répondit-il, *je ſuis trop honnête homme pour cela.* Le fait eſt qu'il ne ſe croyoit pas digne de cet important miniſtère; il eut cela de commun avec l'illuſtre *Nicole* ſon compatriote.

Sa ſanté qui dépériſſoit ſenſiblement, le força de deſcendre aux éducations particulières, ſouvent plus utiles que les autres;

mais cette considération n'entroit pour rien dans ses calculs : il ne songea qu'à faire le bien & il l'a fait. Son ami le plus intime, M. *de Chavane*, mort doyen du parlement de Paris, lui donna un premier indult qu'il oublia de placer & qu'il garda pendant cinq ans. Il lui en donna un autre qui lui valut un canonicat dans la cathédrale de Boulogne sur Mer. Il part & dans sa première lettre, — me voilà donc arrivé (écrit-il) à Boulogne ; il ne s'agit plus que de savoir si j'y resterai ; c'est ce qu'aucun mortel ne sauroit décider, & je ne l'ose moi-même. — C'est à partir de cette époque, que les scrupules, l'indécision & les singularités de l'abbé *Blanchet*, alloient en augmentant.

Son Chapitre le pressa d'entrer dans les ordres, il répondit comme la première fois & fit sa démission pure & simple entre les mains de M. *de Mirepoix*, qui lui donna huit jours pour y penser : il persista. Délivré de son canonicat, il reprit, ce qu'il appeloit en riant, *son collier de misère*, & redevint précepteur, titre dont il s'honora constamment. La singularité de sa démission excita la curiosité de bien des gens. Des grands voulurent connoître un homme qui,

gardant la peine & le chagrin pour lui seul, ne portoit que la gaieté chez tous ceux qu'il fréquentoit, un homme surtout qui ne savoit ni demander, ni accepter, qui méprisoit sincèrement les richesses, mais sans cynisme, sans jactance, & ne condamnoit pas les autres à s'en passer. Les grands le connurent & l'aimèrent, ils l'estimèrent assez pour s'occuper de sa fortune malgré lui-même.

On le fait interprête à la bibliothèque du roi, pour les langues italienne, espagnole & angloise. Après y avoir un peu rêvé, il va trouver M. *Bignon*. — Je vous entends, monsieur, lui dit le Bibliothécaire du roi, mais nous ne recevrons point la démission de votre place d'interprête, comme M. *de Mirepoix* a reçu celle de votre canonicat de Boulogne. Au reste, il s'agit ici d'une récompense, & non d'un emploi. On le fit censeur; mais cette fois, il accepta le titre, & refusa la pension. Ses amis le firent nommer Garde des livres du cabinet du roi, place honorable & lucrative; mais après lui avoir appris la nouvelle, ils ne lui laissèrent pas le temps d'y réfléchir. — Je pars demain pour Versailles, écrivit-il à son ami;

& je compte que mes livres y arriveront après demain. Hélas ! j'ai grand'peur que mes chers livres & moi nous ne revenions bientôt. Il eut à la cour le talent d'être vrai ſans rudeſſe, & honnête ſans familiarité. Il obſervoit ſcrupuleuſement tous les égards de convention, dont les nuances lui étoient parfaitement connues. On avoit beau l'appeler *mon cher*, il répondoit toujours, *monſieur*. Cependant il périſſoit de chagrin & d'ennui. — Ah ! mon ami, lui diſoit-il, puiſſiez-vous être auſſi heureux où vous êtes, que je l'ai été peu dans ce Pays-ci. Je le quitterai, s'il plaît à Dieu, vers la fin de l'hiver, & je retournerai probablement comme j'étois venu, avec une pauvreté honnête qui ne m'effraie point, quand elle eſt jointe à la liberté, à la ſanté du corps & à la tranquillité de l'ame. — Il quitta ſa place comme il l'avoit dit, & revint à Paris ; mais le ſéjour de Verſailles l'avoit guéri de toute illuſion, en lui montrant de trop près ce qu'on n'admire guères que de loin. Comme les paſſions ſont par-tout les mêmes ; Paris, après cette nouvelle & dernière expérience, ne lui parut plus qu'un déſert. Se jugeant incapable de commercer déſor-

mais avec les hommes, qu'il ne pouvoit plus estimer autant qu'il le vouloit ; & redoutant la présence habituelle des amis dont il avoit frustré les espérances, il prit le parti d'aller chercher à Saint-Germain-en-Laye les restes d'une vie dont il croyoit le terme plus prochain qu'il ne l'étoit : car il y a langui dans la tristesse pendant près de dix-sept ans.

Il ne fut pas plutôt réfugié dans ce dernier asyle, qu'il prouva bien qu'on ne change point de caractère en changeant de demeure. — Je suis consumé, écrivoit-il, par une mélancolie cruelle que je ne puis plus vaincre, & contre laquelle je ne trouve ici aucune ressource. Cela finira bientôt, s'il plaît à Dieu. — S'il ne perdit pas la raison, il faut convenir qu'elle fut souvent offusquée par de sombres vapeurs...... Plusieurs Gens de lettres se firent un devoir d'épier ses bons momens. M. *Trocherau de la Berliere*, savant très-distingué, M. *de Rochefort* aussi avantageusement connu par ses Ouvrages que par l'excellence de son cœur, ne l'ont pas quitté jusqu'au dernier moment.

Il est temps de montrer l'abbé *Blanchet*

par des côtés plus intéressans, & de résoudre, s'il est possible, le problême moral que nous présente sa vie. On vient de voir comment il vivoit avec lui-même. Voyons maintenant comment il vécut avec les autres.

Il paroît que, dès sa jeunesse, il eut au-dedans de lui-même deux mobiles qui ne cessèrent de le pousser en sens contraire. La force de ses organes n'étoit pas proportionnée à celle de son ame. Il avoit plus d'ardeur que de puissance. Vous ne sauriez croire, disoit-il, combien c'est un rude exercice pour moi, que de manier une plume : il y a des jours où j'aimerois mieux faire deux lieues à pied, que d'écrire deux lignes. — Lorsqu'il ne dépendit plus que de lui-même, il ne put pas souffrir les besognes pressées, & surtout de commande, à moins qu'elles ne lui parussent indispensables. Je m'en rappelle un trait fort bisarre pour ne rien dire de plus, & qu'il s'est toujours reproché.

L'amitié dont l'honoroit un très-grand Seigneur, non moins recommandable par ses mœurs que par ses talens & par son esprit, fut l'un des principaux motifs d'un

petit voyage qu'il fit en Angleterre. Il n'y étoit arrivé que depuis peu de jours, lorsque M. le duc *de* ***, ambassadeur en cette cour, se trouva pressé de joindre à une dépêche importante la traduction de quelques discours prononcés au parlement d'Angleterre. Le duc partagea cette tâche en trois parties : il s'en réserva une, remit l'autre à son Secrétaire, & précipitamment envoya l'autre à l'Abbé qui savoit très-bien l'anglois, & s'amusoit souvent à traduire les plus beaux morceaux écrits en cette langue. L'Abbé voit arriver à l'improviste le paquet de l'Ambassadeur : dès qu'il eût appris ce qu'il contenoit, & ce qu'on lui demandoit, il s'écria : — ô ciel, comme on me traite ! c'est justement le jour de ma Blanchisseuse, & l'on me charge comme un baudet ! Que faire ? que devenir dans ce maudit pays ? — Il fit son paquet, & se sauva.

Malgré tant de singularités, l'abbé *Blanchet* étoit sensible & compâtissant. La détresse des autres se peignoit sur son visage ; & quand il soupçonnoit que quelqu'un de ses voisins manquoit du nécessaire, il ne pouvoit pas se résoudre à prendre

les moindres alimens avant de les avoir ſecourus. Pourquoi n'a-t-il jamais manqué d'aſſiſter un aveugle ? c'eſt que, diſoit-il, ces infortunés ſont dénués de l'organe qui commande la pitié, & qu'il faut les rechercher avec d'autant plus de ſoin, qu'ils ſont plus négligés.

Je vais enfin parler de ſon eſprit & de ſes ouvrages qui ne ſont que l'expreſſion de ſes propres ſentimens. On ne voit pas que l'abbé *Blanchet* ait jamais eu d'autre but, en exerçant ſon eſprit, que de remplir ſon cœur de ſentimens honnêtes, que de le rendre de plus en plus agréable à ceux qu'il fréquentoit. Quoiqu'il ait parfaitement réuſſi à ces deux égards, il n'en a pas moins prouvé que l'eſprit eſt comme la richeſſe, que ſouvent il ſert plus aux autres qu'au propriétaire. Il ne rivaliſoit avec perſonne; & ſans émulation, ſans ſonger aux éloges, il travailloit de toutes ſes forces, parce qu'il n'étoit jamais plus heureux qu'en travaillant. S'il ne louoit pas toujours, car il ne ſavoit pas mentir pour conſoler les gens, il n'a jamais bleſſé perſonne, même dans le ſilence du cabinet. Quant au goût, il en étoit d'apôtre,

& non le satellite. Quant au style, le négligé des grâces lui plaisoit beaucoup plus que toutes les parures.

L'abbé *Blanchet* étudia long-temps & n'oublia rien. Il s'attacha surtout à l'art de bien narrer, tant en prose qu'en vers : cet art en fait de littérature lui paroissoit la clef de toutes les autres. Il s'y disposa par la lecture réfléchie des bons Auteurs latins, italiens, espagnols & anglois, sans négliger sa propre langue dont il avoit appris les finesses, dans les cercles choisis, où l'idiôme national s'épure & se maintient. Pour se perfectionner en même temps dans l'art d'écrire & de parler, il eut recours au moyen le plus sûr & se mit à traduire ; ce qu'il appeloit en badinant, verser du françois dans les moules des anciens, afin, disoit-il, de s'accoutumer aux belles formes. Il ne reste de ces nombreux essais que la traduction de l'*histoire de la famille d'Hiéron* par *Tite-Live* ; *la Conjuration de Pison contre Néron* par *Tacite*.

Du latin il passa à d'autres langues ; ce fut alors qu'il imita quelques contes espagnols & anglois, & qu'il entreprit de traduire ce qu'ont de plus ingénieux le *Spectateur*

& quelques autres journaux qui parurent en Angleterre preſqu'en même temps. Après avoir traduit, il voulut enfin compoſer.

Il m'eſt permis de déclarer ce que je penſe de ſes contes; j'avoue que l'exécution m'en paroît telle en général que la jeuneſſe les lira avec autant de fruit que de plaiſir, que les gens de goût les reliront plus d'une fois, & que les philoſophes ne les dédaigneront pas.

Convenons cependant que tous ſes contes ne ſont pas de la même importance. Ce n'eſt quelquefois qu'une naïveté, comme dans les princeſſes bien nées, ou bien une facilité comme dans l'académie ſilencieuſe; mais c'eſt alors que l'Abbé montre le plus de talent; car il en faut beaucoup pour donner à des riens une ſorte de conſiſtance.

On a reproché à quelques auteurs de *Contes Orientaux*, d'ailleurs fort ingénieux, de n'avoir preſque rien d'oriental que le titre, l'on ne fera pas ce reproche à l'abbé *Blanchet*. Les papiers qui ont été trouvés dans ſon porte-feuille offrent pluſieurs ébauches de contes & d'anecdotes, qu'il auroit perfectionnés, ſi ſa déplorable exiſtence lui

avoit permis de se livrer constamment aux délices de la composition.

Il publia dans sa jeunesse une *Ode* contre les incrédules, que l'abbé *des Fontaines* annonça avec éloge.

Il a composé une grande quantité de vers sur toutes sortes de sujets; on n'a pu en recueillir qu'une petite partie. Il les communiquoit difficilement, & il exigeoit qu'on les lui renvoyât. Il passoit une mauvaise nuit, quand le paquet arrivoit trop tard. Il avoit grand soin de les brûler, & il se comparoit à Saturne qui dévoroit ses enfans. On en a retenu quelques-uns, & l'on cite encore ce triolet.

A TROIS SŒURS.

Aimables sœurs entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il se rendre?
Il n'a point fait encor de choix,
Aimables sœurs, entre vous trois;
Mais il se donneroit, je crois,
A la moins fière, à la plus tendre:
Aimables sœurs, entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il se rendre?

Fontenelle prétendoit que dans ce genre on ne pouvoit mieux faire.

En voici d'autres qu'on attribuoit aux poëtes les plus galans, qui ne s'en défendoient pas. Quand on le disoit à l'abbé, il répondoit : Je suis charmé que les riches adoptent mes enfans.

Sur une jeune Personne habillée en religieuse.

Que cette vestale a d'appas !
Heureux celui qu'elle aime !
Le bandeau ne lui messied pas :
Il semble un diadême ;
Et s'il étoit deux doigts plus bas,
Ce seroit l'amour même.

Le portrait de madame la duchesse *de....* parut du meilleur ton.

Telle est l'inconcevable Hortense,
Également fidelle au caprice, au devoir,
Vertueuse sans qu'elle y pense,
Et charmante sans le savoir.

On le plaisanta il y a quelques années, sur ce qu'il n'avoit jamais fait d'énigmes : il en fit une qui eut beaucoup de vogue, & qui donna la torture aux amateurs de ce genre. La voici :

On vous annonce une maison
A louer en toute saison ;

Elle a deux portes, trois fenêtres,
Du logement pour quatre maîtres,
Même pour cinq en un besoin;
Écurie & grenier au foin.
Elle est dans un quartier qui pourroit ne pas plaire:
En ce cas, le propriétaire,
Avec certains mots qui font peur,
Et sa baguette d'enchanteur
Emportera maison, meubles & locataire,
Et tant fera, qu'il les mettra
En tel endroit que l'on voudra:
On connoît cet hôtel célèbre
A son écriteau singulier
Pris dans Barême, ou dans l'algèbre;
Et l'on trouve au calendrier
Son nom & celui du sorcier.

Le mot est *Fiacre*.

Ceux qui ont fréquenté l'abbé *Blanchet* dans ses belles années, conviennent qu'il les enchantoit par ses récits toujours variés, ou par des réflexions tour-à-tour sérieuses & badines, que l'à-propos, le tour & l'expression rendoient originales, lors même qu'elles n'avoient pas le mérite de la nouveauté. Que l'on ne croie pas cependant que sa conversation sentoit le projet & l'aprêt: elle étoit simple, facile, naturelle, & les innocens artifices qu'il employoit pour plaire, ne portoient aucun préjudice

à sa naïveté; car quoique fin, il étoit naïf. Notre *là Fontaine* a prouvé que ces deux qualités ne sont pas incompatibles.

M. *Bouvart* étant il y a environ quarante ans à toute extrémité, dit à son ami *Blanchet* — 'Du caractère dont je te connois, tu ne feras jamais rien pour ta fortune: il y a grande apparence, mon ami, que je n'irai pas loin, & quand je serai mort que deviendras-tu? L'Abbé voulut répondre; mais le malade profitant de son avantage, lui imposa silence & dicta ses volontés. — J'entends que ta vie durant tu jouisses des dix mille écus que j'ai gagnés; ne t'effarouche point, le fonds retournera à ma famille. — M. *Bouvart* en revint. Quelque temps après l'abbé raconta ce trait à madame la duchesse *d'Aumont*, qui en fut si ravie, qu'elle le pria de recommencer. — Bon, madame, ce que je viens de vous dire n'est rien en comparaison de ce qui suit. Quand mon pauvre *Bouvart* fut hors d'affaire, est-ce que je ne le trouvai pas tout honteux d'en être revenu?

Tels furent le caractère, l'esprit & les talens de cet homme de bien. Il est mort à Saint-Germain en-Laie le 29 Janvier

1784. Les gens de bien le regrettent, ses amis le pleurent encore, & les pauvres bénissent sa mémoire.

Cette vie a été écrite par M. *Dusaulx* de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres, son parent & ami. Nous n'avons pas résisté au charme de cette lecture, & nous avons étendu la notice au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites. Mais il est si doux d'entendre un homme de bien louer l'homme de bien, & le génie célébrer le génie! Nous avons regretté d'être contraints de faire des coupures dans un ouvrage généralement bon, bien pensé, bien approfondi, & rempli de réflexions justes & sages. La singularité du caractère de l'abbé *Blanchet* est si piquante, il contraste si fort avec son cœur, que nous étions sûrs de plaire à nos lecteurs. Puissions-nous avoir souvent de pareilles vies à leur offrir.

Le volume qui contient les *Apologues Orientaux* de l'abbé *Blanchet*, se trouve chez *Didot le jeune*; il sert de suite aux *Variétés morales & amusantes* du même auteur.

BASTIDE (*Jean-François* DE), est né

à Marseille le 15 Juillet 1724. Venu trop jeune à Paris, abandonné de trop bonne heure à lui-même, il n'a pu perfectionner ses études, & les succès que sa muse obtint dès les premiers essais, l'éloignèrent à jamais de tous les genres qui demandoient de l'application & des recherches. Il n'étudia point; ne s'appliqua point. Les sociétés dans lesquelles il fut lancé, contribuèrent, sans doute, à lui former un style peu naturel & brillanté de ce bel esprit qui étoit devenu de mode, & que des littérateurs agréables, mais parfaitement ignorans, avoient mis en crédit. Nous sommes fâchés de retrouver dans tous les écrits de M. *de Bastide*, l'influence de ce public auquel il vouloit plaire, & qui lui tenoit compte de son extrême facilité. On ne contestera certainement point à cet auteur d'avoir de l'esprit, & beaucoup plus que des écrivains qui jouissent d'une grande célébrité. La manière avec laquelle cet esprit est employé nuit seule au mérite de l'Auteur. On lit encore les ouvrages *d'Amiot*, parce qu'ils ont du naturel, une correcte simplicité. On ne lit plus ni *Chapelain*, ni *Voiture*, *Balzac* est justement apprécié; *Fontenelle* & *la*

Motte ont plus perdu qu'ils n'ont gagné à avoir trop d'esprit. Il y a aussi une qualité dont on ne paroît guères jaloux, & je ne sais pourquoi, qui cependant établit la fortune constante des ouvrages, c'est la sensibilité de celui qui écrit, c'est cette chaleur qui anime & le style & la pensée; c'est aussi l'imitation vraie & juste de la nature, sans charge, sans affectation, sans gigantomachie. La peinture des ridicules exige la même mesure & les mêmes convenances dans l'assemblage des couleurs. On n'a pas toujours trouvé ces qualités précieuses & malheureusement trop rares dans M. *de Bastide*.

Nous parlerons encore du genre & de l'importance des matières vers lesquelles le bon esprit d'un auteur se dirige sans effort. Il n'est pas douteux qu'avec beaucoup moins de talent, un auteur qui choisit bien ses sujets, & qui ne traite que ceux qui ont un degré marqué d'utilité, ne réussisse mieux que celui qui s'embarrasse peu du fond, & s'épuise à enluminer des formes légères qui ne portent sur rien. Alors on auroit tort de prononcer sur le mérite des deux auteurs; il faudroit seulement dire que l'un

a mieux employé son temps que l'autre. Ainsi nous sommes très-éloignés de conclure, que M. *de Bastide* n'ait eu autant de moyens de se faire valoir qu'un autre, & on doit se garder de le frapper de l'anathême de la médiocrité. On peut donner au public des ouvrages médiocres, sans que l'auteur soit pour cela, convaincu de médiocrité. Je pourrois citer parmi les hommes de lettres, honorés du fauteuil académique, plusieurs écrivains qui se sont trouvés dans la même hypothèse: on me dispensera de prouver cette définition.

Nous ne pouvons ne pas conseiller aux jeunes auteurs de s'écarter du penchant qui les gourmande trop, d'imiter tous les genres qui réussissent. Il faut que chacun soit ce que le ciel a voulu qu'il fût. Chacun a son talent, il faut le cultiver, le développer, & c'est tout perdre que de se borner à l'imitation d'un talent qu'on ne possède point. Les petits vers, les déclarations d'amour, les bouquets à *Philis*, les questions sur des sujets galans, les *Contes de fées*, moraux, allégoriques, étoient à l'époque où M. *de Bastide* parut, les genres dominans. Il n'y avoit que l'opéra qui pût lutter avec

avec avantage contre cette belle renommée. Auſſi les vers pleuvoient de tous les côtés; les plus médiocres étoient accueillis; de-là l'abbé *Abeille* reçu à l'académie françoiſe, l'abbé *Pellegrin* recherché, & tant d'autres. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût dans le même temps des romanciers d'un mérite ſupérieur, il ſuffiroit de nommer *le Sage*, *Marivaux*, l'abbé *Prevot*, ni qu'on ne poſſédât des auteurs dramatiques eſtimés. *Crebillon* vivoit, *Voltaire* jouiſſoit de ſa brillante deſtinée; mais c'eſt qu'alors on liſoit plus volontiers qu'aujourd'hui; on liſoit tout. Il y avoit une fourmilière de poëtes qui n'étoit pas dénuée de talent & qui pouvoit briller un jour entier. La preſſe publioit tout, les romans les plus médiocres s'imprimoient & trouvoient des acheteurs.

Un homme qui avoit un nom devenu cher à la littérature, parce qu'il étoit fils d'un père qui tenoit le ſceptre dramatique, *Crébillon*, joignoit aux avantages de la figure & de la perſonne, beaucoup d'eſprit & cette ſorte de talent qui s'attache & ſaiſit avec fineſſe les ſurfaces. Il vivoit dans le monde, il connoiſſoit les femmes, il les peignoit légèrement, ainſi qu'il les aimoit. On crut

retrouver dans ses petits romans la peinture du cœur humain, & il n'y avoit réellement que l'historiette de quelques femmes & de quelques cercles. On dévora ses romans qui en effet se classoient à part & ne ressembloient point à ceux qu'on avoit lus : les *Contes Moraux* de M. *Marmontel* n'existoient pas ; mais il faut tout dire, peut-être que sans les écrits de *Crébillon* on n'auroit pas eu les contes moraux ; & si *Boissi* qui rédigeoit le mercure, n'avoit aimé les contes, peut-être que M. Marmontel, trouvant moins de facilité, n'auroit pas composé un recueil moral qui restera. M. *de Bastide* voulut imiter *Duclos*, il voulut imiter M. *Marmontel ;* il écrivit les aventures *de Victoire Ponti*, & *les Confessions d'un Fat*. Mais plus flatté de la brillante réputation de *Crébillon* que toutes les femmes prônoient, il fit *la Trentaine de Cythere ; les Têtes-Folles*, *le Tribunal d'Amour ; le Faux-Oracle*. Par-tout on trouve de l'esprit, de la facilité, de l'agrément, mais jamais de caractère, jamais rien de senti, rien d'approfondi. Le travail du soir étoit imprimé le lendemain. Les *Journaux* parloient de lui avantageusement ; il inséroit dans les *Mercures* des vers galans,

de jolis contes, des réponses amoureuses, des questions d'amour, tout paroissoit bon dans ce cadre, parce qu'un tableau efface l'autre, & que l'effet est décidé par le succès d'une première lecture. Il fut fêté, couru, & on peut dire qu'il mit sa réputation littéraire *au comptant*. Il eut tort certainement, & il en eut un plus grand de courir après ces petites modes qui naissent & tombent, & ne sont que de l'enjouement. Dans toutes ces productions, l'esprit se dissipe en inutiles prodigalités, & rien ne reste; parce que rien ne peut marquer. Cette facilité d'écrire produisit la lettre à *Jean-Jaques Rousseau*, au sujet de la lettre à *d'Alembert*.

On doit voir que nous ne nous arrêtons point sur les ouvrages & le talent de M. *de Bastide* par un motif de malveillance, nous lui rendons plus de justice que tous les poligraphes qui ont parlé de lui & qui l'ont jugé avec une injuste prévention. Nous prouvons qu'il a beaucoup d'esprit, qu'il y en a dans tout ce qu'il a fait, qu'il auroit pu mieux faire, & nous ne lui reprochons que d'avoir trop négligé l'érudition, & d'avoir trop couru vers des succès faciles & la gloire

d'un jour. Ce défaut de calcul ne prouve rien contre le talent. Il a aimé les lettres & il les a cultivées toute ſa vie ; il a exécuté des entrepriſes littéraires qui doivent le claſſer parmi tous ceux qui ont bien mérité du public. S'il n'avoit eu *Marivaux* pour modèle & pour rival, il auroit recueilli plus de célébrité de ſon nouveau ſpectateur. Mais on ne lui diſputera point le mérite d'avoir mis à exécution & de ſoutenir *la Bibliothèque des Romans.* Il eſt vrai qu'il a dû à M. le marquis *de P.....* le plan de cette collection ſi variée & ſi intéreſſante, dans laquelle l'érudition la plus vaſte & l'agrément des plus riantes fictions ſe réuniſſent, & qu'il a été aidé pendant pluſieurs années par cet homme de qualité, auſſi ſavant que rempli de goût. Jamais on ne conçut un projet plus heureux & plus fait pour réuſſir. On rendoit un véritable ſervice à la littérature françoiſe, en retirant de la pouſſière des bibliothèques, ces vieux romans qu'on ne liſoit point, & qui ſont ſi intéreſſans à lire, on claſſoit enfin une branche littéraire que ſa trop grande richeſſe décrioit. On ſaura toujours gré à M. *de Baſtide* d'avoir ſoutenu ſon entrepriſe &

de la conduire encore auſſi bien qu'il lui eſt poſſible. Il ne faut point avoir l'injuſtice de croire que la direction d'un ouvrage périodique, auquel on ne contribue point de ſa plume & de ſes recherches, ſoit d'une mince conſidération. Les coopérateurs travaillent, compoſent, chacun apporte ſon génie; mais ſi le rédacteur ſoumet toutes les productions aux convenances & au ton déjà établis de l'ouvrage, s'il ſent le mérite des morceaux & fait des oppoſitions dans les genres, afin que l'un paroiſſe avec avantage à côté de l'autre, on doit convenir que cette manutention ſuppoſe au moins le talent d'un coopérateur. D'ailleurs M. *de Baſtide* a mis du ſien dans ſa collection, & on y lit pluſieurs extraits de ſes romans.

Nous invitons tous les jeunes littérateurs à imiter & à ne pas imiter M. *de Baſtide*. Qu'ils imitent ſon honnêteté, ſa réſerve; jamais ſa plume ne s'eſt ſouillée du fiel de la ſatyre. Il a cultivé les lettres ſans haïr les littérateurs & ſans en médire. Qu'ils ne l'imitent point, quand il court trop après les ſujets que la mode careſſe & met un jour en réputation. Nous dirons comme l'abbé

de Saint-Pierre, il n'y a que ce qui eſt utile qui eſt vraiment bon.

Nous avons parlé de M. *de Baſtide*, parce qu'il a écrit des contes des fées, & nous avons lu avec ſatisfaction le conte qui a pour titre : *le Beau Plaiſir*, imprimé en 1756.

BEAUCHAMPS (*Pierre-François* GODARD DE) né à Paris, en 1696 : y mourut en 1761. Il a traduit en vers

Les Lettres d'Héloïſe ;
Iſmène & Iſménias ;
Les amours de Rhodante & de Doſiclès ;

Il eſt auteur d'un livre utile & ſouvent conſulté :

Recherches ſur les Théâtres de France.

Il a fait pluſieurs comédies.
Nous en avons inſéré dans notre Collection le conte *de Funeſtine*.

BEAUHARNOIS (*madame la comteſſe* DE....), eſt bien connue par de jolis vers, & par des romans intéreſſans. On trouve dans les poéſies de bien peu de femmes, cette légèreté, cette fleur que les ſiennes

respirent. La douceur de son caractère se décèle dans tout ce qu'elle écrit, & partout on devine une ame aimante, honnête & sensible. Elle est auteur de *Volsidor*, conte.

Ses Œuvres sont imprimées.

BEAUMONT (*le Prince* DE). Elle est née à Rouen, le 26 Avril 1711. Son mérite, universellement reconnu pour l'éducation, l'a fixée à Londres, environ en 1769. Elle donnoit en 1769, un *Journal de morale* qui est estimé. Nous croyons qu'elle est morte.

Ses ouvrages sont :

Le *Triomphe de la Vérité* ;
Lettres diverses ;
Le *Nouveau Magasin François* ;
Éducation complette ;
Civan ;
Le *Magasin des Enfans* ;
Lettres de madame du Montièr ;
Lettres curieuses, *instructives*, *amusantes* ;
Le *Magasin des Adolescentes* ;
Principes de l'Ecriture-Sainte ;
Instructions pour les jeunes Dames qui entrent dans le monde, & se marient ;

Lettres d'Emerance à Lucie ;
Mémoires de madame la baronne de Batteville ;
La nouvelle Clariſſe ;
Les *Magaſins des Pauvres ;*
Les *Contes des Fées*, que nous avons inſérés dans le ſupplément de notre Collection, ſont tirés du *Magaſin des Enfans*.

BIBIENA (*Ferdinand* GALLI), né à Boulogne, en 1757. Il étoit peintre & architecte. Il excelloit ſurtout pour les perſpectives & les décorations de théâtre. Le duc *de Parme* lui donna le titre de ſon premier peintre. Il eſt auteur

De *deux livres ſur l'architecture ;*
De l'*Hiſtoire des amours de Valerie & du noble venitien Barbarigo ;*
Et *de la Poupée, conte de fée.*

Ces deux ouvrages ont été traduits en françois : le premier à Paris, en 1751, le dernier en 1749.

Bibiena étoit mort aveugle en 1743.

BRET (M.) vit encore. Il nous ſuffit de le nommer. Les amateurs de la ſcène

françoiſe, telle que *Molière* l'a conçue, ſavent placer M. *Bret* dans la claſſe diſtinguée des auteurs comiques. Ceux qui ont lu ſes contes, connoiſſent la fineſſe de ſon eſprit & la facilité de ſa narration. Il a, dans d'autres ouvrages, donné des preuves d'une érudition bien nourrie, de la juſteſſe de ſes réflexions ſur les arts & ſur le théâtre. Le *Journal Encyclopédique* lui a dû des ſuccès. Il a été chargé pendant pluſieurs années, de la rédaction de la *Gazette de France*. Son commerce eſt jovial, aimable. On y reſpire la bonne gaieté qui ſuit preſque toujours l'honnête-homme & l'homme inſtruit. Il a des amis, & l'eſtime publique ne l'a pas plus mal ſervi que l'amitié. Il ſe trouve cité dans notre *Notice*, pour ſon conte intitulé : *le* * * *, hiſtoire bavarde, *in*-12, imprimé en 1749, & pour des contes arabes inſérés dans les Mercures du temps.

BRUNET (*Pierre-Nicolas* DE BRAINES), né à Paris en 1733, eſt mort le 4 Novembre 1771.

Il eſt auteur des ouvrages ſuivans :

Minorque conquise, Poëme ;
Les Noms changés, ou l'Indifférent corrigé, Comédie ;
Les Faux-Devins, Comédie ;
La Fausse Turque, Ballet ;
Hippomène & Aréthuse, Ballet ;
Théagène & Chariclée, Opéra ;
Apollon & Daphné, acte d'Opéra.

Il a rédigé pendant plusieurs années la partie politique du *Mercure*.

Il a fait imprimer en 1769, le recueil de ses *Contes moraux & allégoriques*, en 2 vol. *in*-12.

On les trouve dans les *Mercures* ; la plupart sont remplis d'intérêt & d'agrément ; il y a surtout dans quelques-uns le tour oriental & le ton propre à *la Féerie*, ce qui n'arrive pas toujours aux faiseurs de contes *de Fées* & *orientaux*. Nous avons distingué *Zimas* & *Thesmé* qui a le caractère tranchant d'une naïve simplicité. Le roi *de Tarsite*, les *deux Horoscopes*, les *trois Brus*, sont narrés avec facilité : sa morale est en général saine, & il ne fatigue pas non plus ses lecteurs par le cliquetis d'une intrigue invraisemblable ou forcée. On pourroit

lui reprocher de tomber au contraire dans le défaut d'une trop grande ſimplicité.

Mais aucun reproche ne s'étendra juſqu'à la perſonne, qui ne ſe compromit jamais : il n'écrivit point de *Satires*, n'afficha perſonne, & ſe faiſoit, pour ainſi dire, oublier. On parla moins de lui, il parut au-deſſous de ce qu'il étoit, mais il vécut & mourut tranquille malgré la médiocrité de ſa fortune.

C

CARDONNE, cenſeur royal, profeſſeur en langue perſane & turque au collège royal, inſpecteur de la librairie, né à Verſailles, eſt mort à Paris en 1784, âgé de ſoixante-cinq ans.

Il eſt auteur

De l'*Hiſtoire de l'Afrique & de l'Eſpagne*.

Il a traduit des *Mélanges de Littérature orientale*, d'après des manuſcrits turcs & arabes.

Il a continué les *Mille & une Nuits*, & a fini la traduction de M. *Petit*.

Il a traduit les *Contes & Fables de Bidpaï*,

dont M. *Galland* n'avoit publié que les quatre premiers chapitres.

M. *Cardonne* a marché ſur les traces de M. *Galland*, mais il a ajouté à ſes traductions un mérite qui manque à la plume de M. *Galland.* Nous voulons parler du ſtyle. M. *Cardonne* écrivoit purement & avec chaleur. Son goût le déterminoit à retrancher de ſes traductions les longueurs de l'original que M. *Galland* reſpectoit un peu trop. M. *Cardonne* a donné à *la Bibliotheque des Romans*, pendant pluſieurs années, des morceaux qui ne ſont pas les moins intéreſſans de cette collection. Il eſt mort regretté de tous ceux qui l'ont connu, parce qu'il fut un honnête homme.

CHATEAU GIRON. Il eſt auteur d'une bibliothèque *des Femmes*, 1 vol. *in*-12, 1759.

CHEVALIER DE BOUFLERS (le). *Aline*, ou *la Reine de Golconde*, conte.

Ce joli conte qui tient de ſi près au genre de la féerie, & qui eût orné notre collection, n'a pu y trouver place, par la néceſſité où nous étions de nous reſſerrer dans

le moindre nombre de volumes, & de préférer les romans qui tenoient plus particulièrement à la féerie. La plume facile & ingénieuse de M. *le Chevalier de Boufler*s est si avantageusement connue, qu'il est superflu d'en entreprendre un éloge. Sa prose & ses vers sont dans les mains de tous ceux qui aiment les ouvrages, où l'esprit & la délicatesse brillent également.

IMPROMPTU

A M. LE CHEVALIER DE BOUFLERS,

Le jour de sa naissance,

PAR L'ABBÉ PORQUET.

MESSIEURS & dames du silence,
Célébrons l'heureuse naissance
De notre aimable Chevalier,
Et faisons lui la révérence:
L'Abbé *P*.... tout le premier.



IL parle mieux qu'un Chancelier,
Il écrit mieux qu'homme de France,
Il est, de plus, grand Chevalier;
Faisons lui donc la révérence:
L'Abbé *P*.... tout le premier.

MODESTE amant & fier guerrier,
Il excelle dans tout métier,
(Exceptons-en pourtant la danse) ;
Faisons lui donc la révérence :
L'Abbé *P*.... tout le premier.



O l'être heureux & singulier !
Son maître, dans chaque science,
Est devenu son écolier ;
Faisons lui donc la révérence :
L'Abbé *P*.... tout le premier.

CAYLUS (*Anne-Claude* DE TUBIERE DE GRIMOAD DE PESTELS DE LEVI, comte DE), né à Paris, en 1692, & mort le 5 Septembre 1765. Nous allons transcrire la notice que les auteurs du dictionnaire historique en ont faite. *Caylus* entra au service de bonne heure, se distingua dans la Catalogne & au siège de Fribourg. Après la paix de Rastadt, il fit le voyage d'Italie... ; en 1715, il passa dans le Levant à la suite de l'ambassadeur de France, à la porte Ottomane. Arrivé à Smyrne, il voulut profiter d'un délai de quelques jours pour visiter les ruines d'Ephèse, qui n'en sont éloignées que d'environ une journée. La campagne étoit alors infestée par une troupe de bri-

gans, à la tête desquels étoit le redoutable *Caracayoli*; il étoit dangereux de fréquenter les chemins; mais le comte *de Caylus* s'avisa d'une ruse. Vêtu d'une simple toile de voile, ne portant sur lui rien qui pût tenter le voleur le plus avide, il se mit sous la conduite de deux brigans de la bande *de Caracayoli*. Venus à Smyrne, il convint avec eux d'une somme, à condition qu'ils ne toucheroient l'argent qu'au retour. Comme ils n'avoient intérêt qu'à le conserver, il n'y eut jamais de guides plus fidelles. *Caracayoli*, instruit du motif de son voyage, voulut servir sa curiosité; il l'avertit qu'il y avoit dans son voisinage des ruines dignes d'être connues; & pour l'y transporter avec plus de célébrité, il lui fit donner deux chevaux arabes, de ceux que l'on appelle *chevaux de race*. C'étoient les ruines de Colophon. Il retourna passer la nuit dans le fort qui servoit de retraite à *Caracayoli*; & le lendemain, il se transporta sur le terrein qu'occupoit anciennement la ville d'Ephèse. De retour en France en 1717, il fit encore quelques voyages hors du Royaume. Il alla deux fois à Londres en différens temps. A Paris, il s'occupa de dessin, de musique, de

peinture ; il écrivit, il grava. On lui doit les pierres gravées du roi. *Bouchardon* en fit les deſſins, *Mariette* en fit les explications. Il compoſa la vie des plus fameux Peintres & Sculpteurs de l'Académie Royale de peinture & ſculpture. Il a fondé dans cette Académie un prix annuel, pour celui des élèves qui réuſſiroit le mieux à caractériſer une paſſion. Les deſſins coloriés qu'avoit faits à Rome le célèbre *Pietro Santo Bartoli*, d'après des peintures antiques, lui tombèrent entre les mains. Il les fit graver : c'eſt un des livres d'antiquité les plus ſinguliers. Toutes les pièces en ſont peintes avec une préciſion, une pureté inimitable. L'Académie des Inſcriptions lui donna en 1742 une place d'honoraire. Il travailla ſur les embaumemens des momies égyptiennes, ſur le *Papyrus*, ſur les maſſes énormes que les Egyptiens tranſportoient d'une extrémité à l'autre. Il éclaircit pluſieurs paſſages de *Pline* qui ont rapport aux autres. Il fit revivre les tableaux de *Polygnote*. Il reconſtruiſit, pour ainſi dire, le théâtre de *Curion* & le magnifique tombeau *de Mauſole*. Il chercha dans les laves des volcans, la pierre obſidienne, inconnue aux plus habiles Na-

turalistes. Enfin il inventa le moyen d'incorporer les couleurs dans le marbre, & découvrit la peinture à l'encaustique. A l'Académie des Inscriptions, il fonda un prix de 500 liv. pour expliquer, par les auteurs, par les monumens, les usages des anciens peuples. Il rassembloit de toutes parts les antiquités de toute espèce. Il les faisoit ensuite dessiner & graver, en les accompagnant d'observations savantes & judicieuses. C'est ce travail qui a produit son Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines & gauloises; le dernier tome de cette collection a paru en 1767 avec l'éloge de M. *de Caylus*, par *le Beau*, 1767.

Nous ajouterons à cette notice qu'il s'en faut bien qu'on trouve le même mérite dans les romans, les traductions, les féeries & les autres rebus qu'il a mis au jour. Les fées dans sa bouche, parlent, à peu de chose près, le même langage que celui des *Étrennes de la Saint-Jean.* Elles sont bien licencieuses, & si nous nous sommes déterminés à insérer les contes qu'on a lus, c'est par respect pour un auteur si recommandable à tant d'autres égards. Personne n'a autant

aimé les lettres & l'humanité. Il encourageoit les Artiſtes, & ſecouroit les malheureux. Perſonne n'a pouſſé peut-être auſſi loin que lui la haine du luxe ; elle en étoit venue au point, que ſa modeſtie pouvoit être priſe pour inſouciance & malpropreté.

On trouve dans le *Dictionnaire des Grands-Hommes* la notice de ſes ouvrages.

COLINOT. La fée *aux Têtes*, conte, imprimé en 1758.

Nous ne ſavons point ſi cet auteur eſt le même qui s'appelle *André*, prêtre, né à Verſailles, & mort en 1765, qui a compoſé : *Penſez-y bien*, *Penſez-y mieux*.

Celui-ci a écrit dans des genres aſſez légers, & ſon conte de *la Fée aux Têtes*, ſans annoncer beaucoup d'eſprit & d'imagination, ſe fait lire avec une ſorte de plaiſir. L'autre a compoſé quelques poëſies qui ſont médiocres, & qui ſont reſtées cloſes dans les mercures où elles ont paru. Il a concouru ſans ſuccès pour les prix de pluſieurs académies de province. Nous ignorons la date de ſa mort.

CHEVRIER (*François-Antoine*), né

à Nancy, d'un secretaire du roi, mort en Hollande, en 1762. Il abusa souvent de la liberté de la plume; & se permit des satyres affreuses & personnelles: il ne fut le plus souvent qu'un libelliste dangereux. Ce n'est pas qu'il n'eût des talens réels qui auroient pu lui obtenir de l'estime, & une sorte de considération; mais il se montra si peu jaloux de ce prix, qu'on est autorisé de penser qu'il ne connoissoit guères la vertu, & qu'il n'écrivoit que parce qu'il étoit méchant.

Il a publié

Bibi, conte, *in*-12;
Cela est singulier, *in*-12, 1755;
Les Amusemens des Dames;
Almanach des Gens d'Esprit;
Maga-Kou;
Voyage de Rogliano;
Les Ridicules du siècle;
Mémoires d'une honnête femme;
Essai historique sur la manière de juger des hommes;
Le Quart-d'Heure d'une jolie femme;
Mémoires pour servir à l'Histoire de Lorraine;
Observations sur le Théâtre;
Lettre aux Nouvellistes;

Histoire de la Campagne de 1757 ;
Histoire Générale de Lorraine ;
L'Anti-Machiavélisme adapté aux circonstances de la guerre ;
Ses Poésies ;
Projet de paix générale ;
Histoire de Corse ;
Le Colporteur ;
Le Point d'appui de toutes les Cours de l'Europe ;
Testament Politique du Maréchal de Belle-Isle ;
Le Codicile & l'Esprit, ou *Commentaires des maximes politiques du Maréchal* de Belle-Isle ;
Vie du P. Norbert ;
Ses Comédies.

CRÉBILLON (*Claude-Prosper Jolyot* DE), fils, né à Paris le 12 Février 1707, est mort en 1777. On ne peut mieux faire sentir la différence qu'il y a entre *Crébillon* père & celui-ci, qu'en rappelant le discours que l'abbé de..... lui tint. Tais-toi, ton père étoit un grand homme, tu n'es, toi, qu'un grand garçon. — Et en effet, si l'on en excepte un seul de ses romans, on verra que *Crébillon* le fils n'étoit pas même un

grand garçon. Il paroît qu'il avoit négligé tous les genres d'inſtruction, pour s'en tenir à la partie des romans. Il faut convenir que ſon roman des égaremens du cœur & de l'eſprit annonce un écrivain châtié, & un auteur qui ſavoit voir & peindre lès mœurs d'un certain monde. On a dit dans le temps qu'il n'avoit peint que le fauxbourg Saint-Germain & quelques coteries. Cela étoit vrai, mais il l'a fait avec aſſez d'adreſſe, pour que toutes les claſſes de lecteurs puſſent y retrouver des tableaux à leur convenance. Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici l'approbation du bon M. *Duval*, cenſeur royal. Il aſſure *que les mœurs y ſont conſultées*, & qu'on y trouve *la délicateſſe du génie & la nobleſſe du ſtyle qui ont annoncé le talent du jeune auteur*. De quelles mœurs le bon M. *Duval* veut-il parler! Eh puis, fiez-vous à des cenſeurs! Le génie ne cenſure pas toujours l'homme de génie.

Crébillon aima mieux ſuivre une autre carrière, & prendre la plume de *l'Aretin*. *Tanzai* & *Neadarné*, le *Sopha*, ſont des ouvrages plus que libres. Il fut mis à la Baſtille, parce qu'on crut y reconnoître pluſieurs perſonnages; la liberté lui fut

rendue à la sollicitation de la princesse de Conti, qui voulut voir l'auteur au sortir de la Bastille. Crébillon balbutioit en remerciant; la princesse l'arrêta en lui disant : Monsieur, j'ai lu votre roman; vous y faites parler des princesses sur un ton.... qui vous en a tant appris sur leur compte? & comment avez-vous fait pour les voir de si près? — Cette apostrophe n'étoit pas propre à rassurer un auteur déjà intimidé. Ce fut l'unique plaisanterie que se permit une princesse qui avoit infiniment d'esprit, & des graces charmantes jointes à une originalité de caractère qui ne la quitta point jusqu'au tombeau. Crébillon fut cause que le magistrat qui présidoit à la librairie, prohiba en 1738 l'impression des romans licencieux, & poussa la vigilance jusqu'à supprimer ceux qui étoient en vente. A la même époque, les *Romanciers* & *Crebillon* lui-même publioient la première partie d'un roman, & faisoient ensuite attendre pendant trop long-temps la seconde & la troisième. Le magistrat ordonna qu'à l'avenir on donneroit le roman en entier. Cet usage s'est conservé.

Nous ne nous étendons pas davantage

ſur le mérite & ſur les ouvrages de *Crébillon.* Nous en avons déjà parlé dans l'article de M. *de Baſtide ;* ſa notice eſt conſignée dans tous les dictionnaires. Nous en avons parlé, parce que *Tanzaï* eſt dans le genre des *mille & une nuits*, & que nous avons promis la notice des auteurs qui ont écrit dans le genre de la féerie.

COYPEL (*Charles-Antoine*), quatrieme peintre célèbre du même nom, né à Paris, en 1694, & mort en 1752, âgé de cinquante-huit ans. Il fut nommé en 1747 premier peintre du Roi. Nous trouvons à la tête de ſon joli conte d'*Aglaé* & *Nabotine*, la notice ſuivante, que le lecteur nous ſaura gré d'avoir employée.

Le premier uſage que *Coypel* fit du crédit qu'il avoit acquis, fut d'engager M. *de Tournehem*, aſſez grand pour faire des ſacrifices, à renoncer au titre de protecteur de l'académie, attaché juſqu'alors à la place de ſurintendant des bâtimens, pour la mettre, à l'inſtar des autres académies, ſous la protection immédiate du roi.

Il demanda enſuite, & obtint, d'établir à Paris une école pour les élèves deſtinés

à être envoyés à Rome, école préparatoire, où, en étudiant l'hiſtoire, & s'exerçant d'abord ſous d'habiles maîtres, ces jeunes peintres hâtoient leurs progrès.

C'eſt également à ſes ſollicitations que l'on doit l'expoſition des tableaux du roi au Luxembourg; mais elle ne devoit pas ſe borner à ceux que l'on y admire aujourd'hui; ils devoient (ſi le projet eût été exécuté en entier) être remplacés par d'autres, & offrir ſucceſſivement aux yeux des amateurs, la magnifique collection du roi, & aux artiſtes, des modèles en tout genre.

Il eut, comme tous les hommes célèbres, des rivaux; mais ſes rivaux furent toujours ſes amis. Il les eſtimoit; ſa modeſtie les attiroit; il les raſſembloit chez lui.

Sa place de premier peintre du roi, en l'approchant de la cour, le fit connoître plus particulièrement de la reine & de M. le dauphin. La reine l'aimoit beaucoup; elle l'occupoit & lui faiſoit faire ſouvent de petits tableaux de vierge ou de ſaints relatifs à ſa dévotion. A ſon retour de Metz, elle trouva ſur ſa cheminée un tableau repréſentant la France rendant grâces au ciel de la délivrance du roi: elle

en

en fut touchée : *Il n'y a*, dit-elle, *que mon ami Coypel qui soit capable de cela.* Cette espèce de galanterie étoit en effet un tribut de son zèle.

M. le dauphin aimoit & estimoit M. *Coypel*; il s'enfermoit souvent avec lui, soit pour lui parler de son art, sur lequel ce prince avoit des connoissances approfondies (1), soit pour entendre la lecture de ses piéces. Il en avoit toujours sur sa table un certain nombre, & il s'étoit proposé de les faire imprimer à ses fraix.

La mort de l'auteur fit évanouir ce projet; mais à cet évènement, le prince dit tout haut à son dîner : *J'ai perdu trois amis dans la même année.*

Plus occupé de ceux qui l'environnoient que de lui-même, M. *Coypel* sembloit ne travailler que pour eux. Il fut bon maître, bon parent, bon ami, ne se démentit jamais. Le père s'étoit déshérédité en faveur de ses frères & sœurs, provenus d'un autre lit. Le fils en usa de même à l'égard de son frère, & renonça pour lui aux avan-

(1) Il crayonna lui-même l'idée du dernier tableau que M. *Coypel* ait fait peu avant sa mort, représentant le sultan dans son férail.

tages que lui procuroit le teſtament de M. *Bidault*, ſon oncle.

On ſait généralement que M. *Coypel* compoſa un grand nombre de pièces de théâtre. On s'empreſſoit pour en entendre la lecture. Deux de ſes pièces ont été jouées à la cour, d'autres ſur le théâtre ſeulement de madame *le Marchand*, & quelques-unes au collège Mazarin, pour lequel elles avoient été compoſées. Nous ne pouvons en indiquer que le titre :

L'Enfant gâté.
L'Avare faſtueux.
L'Écueil de la jeuneſſe.
La Vengeance honnête.
Le Déſordre du jeu.
Le Tracaſſier.
Le Défiant.
La Capricieuſe.
La Soupçonneuſe.
L'Indocile.
L'Auteur.
L'Envieux.
L'Impatient.
Le Satyrique.
La Curioſimanie.
Le Précepteur.
L'École des Pères.
L'École des Petits-Maîtres.
Le jugement téméraire.
Le Danger des richeſſes.
Les Trois frères.
Les Tantes.
La Poéſie & la Peinture.
Le Talent.
Le Triomphe de la raiſon.
Alceſte.
Sigiſmond.
Les Captifs.
La Répétition.
Ariſte.
Le Portrait.
La Force de l'exemple.
Les Bons procédés (1).

(1) Nous ſavons que l'on prépare une édition

Indépendamment de ces pièces, il en a fait quelques autres pour la comédie Italienne ; *les folies de Corderico*, *Don-Quichotte*, *le Villageois désabusé*, & quelques canevas relatifs à ce spectacle, ainsi que des plans & morceaux de pièces françoises non finies.

Ce genre de littérature n'étoit pas le seul auquel M. *Coypel* s'appliquât. Il a laissé plusieurs écrits relatifs à la peinture ; & les discours qu'il faisoit à l'académie sur cette matière, sont la plupart imprimés. Il a écrit lui-même la vie de son père, qui se trouve dans le recueil des premiers peintres du roi. Cet écrit est remarquable, & par la manière dont il juge son père, & par la modestie avec laquelle il parle de lui-même.

Cette aimable modestie, jointe à des talens si variés, étoit bien propre à faire rechercher sa compagnie. Aussi voyons-nous par une immensité de lettres qui restent, qu'il étoit le centre, le charme & le lien d'une société délicieuse, où l'esprit, les talens, les connoissances & la gaieté, sembloient se disputer le droit d'en diversifier

---

complette des ouvrages de M. *Coypel* (qui a beaucoup écrit) & que l'on y fera entrer toutes ses comédies.

les amuſemens. Nous en ferons mieux l'éloge, en nommant MM. *de Caylus*, *de Clavière*, *Freret*, *de Mirabeau*, *de Foncemagne*, *l'abbé de Rothelin*, *de Bougainville*, *Rigault*, *Largilliere*, *Fagon*, *Helvétius*, *Marivaux*, madame *Doublet*, madame *le Marchand*, mademoiſelle *Quinaut*, & beaucoup d'autres, dont quelques-uns plus intimes ſe raſſembloient ſouvent & faiſoient enſemble alternativement le ſouper des *quinze livres*. Il n'étoit pas permis d'excéder ce prix.

M. *Coypel* étoit délicat & ſenſible; plein d'attention pour tout le monde, il ne ſe ſeroit pas pardonné la faute la plus légère, & cette timidité lui nuiſit: elle donna à preſque tous ſes ouvrages une teinte trop douce; mais s'il ne fut pas le premier peintre & le premier littérateur de ſon temps, il en fut peut-être l'homme le plus vertueux.

La vertu forma ſon caractère diſtinctif; elle ſembloit s'être placée dans ſon cœur pour en diriger tous les mouvemens : elle conduiſit ſa plume & ſon pinceau; elle animoit ſa voix, & dans tout ce que fit M. *Coypel*, il n'eut jamais en vue que de faire le bien de toutes les manières. Il tâchoit de rendre ſa morale aimable, en la faiſant paſſer

par la voie du plaisir : ses pièces, composées dans cet esprit, pourroient ainsi présenter un cours d'éducation intéressante pour la jeunesse de l'un & l'autre sexe.

Se promenant, après une inondation, avec un de ses amis, qui nous a communiqué ce trait, il apperçut dans la plaine des Invalides, une chaumière abattue; il l'envoya aussitôt s'informer de l'état des pauvres gens qui l'habitoient, &, sur son rapport, il prit le parti de la faire rétablir, avec des augmentations & des aisances plus considérables; & il le fit sans qu'on ait su d'où le bienfait provenoit. Il étoit familier avec ces sortes d'actions; & quoiqu'il eût au plus dix mille livres de rente, il en consacroit à cet usage deux mille qu'il mettoit à part dans un sac. Pour acquérir même plus de moyens, il engagea M. le duc *d'Orléans*, qui daignoit lui payer un carosse depuis la mort de son père, de permettre qu'il convertît ce bienfait en aumône; & il l'obtint. Ce prince qui avoit appris de lui à dessiner & à peindre, avoit pour lui une amitié toute remplie de confiance. Il le considéroit & alloit à son égard jusqu'aux attentions. Il n'aimoit pas

le feu, mais quand il ſavoit que M. *Coypel* devoit venir: *Faites bon feu*, diſoit-il, *car il eſt frilleux*. Ce même prince ayant compoſé une pièce de vers, la donna à M. *Coypel*, & le pria de lui en dire ſon ſentiment. Celui-ci, après l'avoir lue, en fit l'éloge; mais M. le duc *d'Orléans* lui ayant demandé s'il pouvoit la faire imprimer & y mettre ſon nom. Sur ſa réponſe qui étoit négative, il la déchira & la jeta au feu.

Une autre fois l'appartement du prince étant plein de courtiſans, un homme de lettres célèbre arriva, & s'étant placé à côté de lui, il faiſoit l'étalage de ſon eſprit. M. le duc *d'Orléans* que cela n'amuſoit point, ayant regardé autour de lui, apperçut *Coypel* & lui fit ſigne d'approcher. Depuis quand, lui dit-il, êtes-vous ici? Vous ſavez que j'aime à vous voir & à cauſer avec vous; *Pourquoi n'approchez-vous point? J'aime mieux*, lui dit *Coypel*, *être derrière vous, à ma place, qu'à côté, ſans conſéquence*. Ce mot dit ſans malice fut entendu du bel eſprit qui s'en vengea.

En traçant ces traits de la part d'un prince vertueux, ſenſible & bienfaiſant,

nous nous rappelons avec attendrissement celui de M. *le Régent*, vis-à-vis d'*Antoine Coypel*, père de celui dont nous parlons. Sachant qu'il étoit sollicité pour aller en Angleterre, & tenté de s'y rendre par des chagrins qu'il avoit éprouvés, il arrive à sa porte, sans suite, & dans un fiacre; il le fait demander sans se faire connoître, & le voyant étonné de rencontrer son altesse dans un pareil équipage : *Montez*, lui dit-il, *je veux me promener avec vous. Vous avez des chagrins, il faut les dissiper.* Un trait pareil étoit bien capable de faire évanouir & les chagrins & les projets.

CAZOTTE (M.) né à Dijon: il a été Commissaire de la Marine; il est Auteur

De *la Patte du Chat*, conte Zinzimois;
Des *Mille & une Fadaises*;
D'*Observations sur la lettre de* J. J. Rousseau;
De *la Guerre de l'Opéra*;
De *Silène éveillé par les Nymphes*;
D'*Olivier*, poëme;
De *Milord*, *impromptu*, roman.

Cet Auteur, qui est vivant, a beaucoup

de gaîté, beaucoup d'imagination, & des tournures originales. Il s'est acquis une sorte de célébrité dans un genre surtout qui n'a aucun rapport avec les fées, quoiqu'il tienne beaucoup au merveilleux & aux procédés *de la cabale*.

D

DEBLANES (*Henri-Barthelemi*), de..., mestre-de-camp de cavalerie, né en Auvergne, mort le 27 Février 1754, âgé de quarante sept ans, est auteur

De *Neraïr* & *Meloé*, roman oriental, *in*-12, 1759.

DIXMERIE (M. de la). Cet Auteur vit encore; il passe les jours au sein de l'amitié, en cultivant doucement les muses sans se mêler dans les partis & sans embrasser aucune secte. Ses loisirs sont ceux d'un honnête littérateur qui a des talens & des connoissances, & qui fait un usage estimable de tous les deux.

Il a coopéré à la rédaction du *Mercure*, aussitôt que M. *Marmontel* en eut cedé le

brevet à M. *de la Place*. Il a inféré dans ce *Journal* des Contes Moraux, qui n'entrent point dans le genre de ceux que M. *Marmontel* écrivoit, & qui ne font point dépourvus d'agrément & d'invention ; l'allégorie y eft plus prodiguée ; les mœurs y font traitées en grand, & peignent toutes les nations avec autant de délicateffe que de vérité. La morale de ces *Contes* eft toujours pure & intéreffante. Il a embraffé également la féerie, le roman, proprement dit, le *Conte Oriental*, & dans tous les fujets il a fu intéreffer.

Il a travaillé à un *Journal Efpagnol* dont nous regrettons la difcontinuité. Ce *Journal* qui nous manque pouvoit établir des rapports entre nous & une nation avec laquelle les lettres n'ont guères de communication. On ne nous reprochera point de ne pas multiplier les ouvrages périodiques, & de ne pas pouffer trop loin cette fabrication ; mais on doit nous accufer de mettre trop d'indifférence dans la recherche des livres étrangers. On écrit de bonnes chofes ailleurs auffi bien qu'en France ; pourquoi ne ferions-nous pas jaloux de compofer par nos feuilles périodiques, un *Catalogue univerfel* de

toutes les productions littéraires de l'Europe ? L'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne & l'Italie ont des savans, des littérateurs instruits qui s'occupent de matières instructives & curieuses. Il faut traduire ou du moins annoncer ces bons ouvrages. M. *de la Dixmerie* qui sait l'Espagnol avoit conçu le plan dont nous venons de parler, & donnoit une espèce de supplément au *Journal* étranger. Il est fâcheux que ni l'un ni l'autre n'ait point été continué.

Les poésies de M. *de la Dixmerie* sont faciles & ingénieuses. Il auroit pu traiter des sujets d'une étendue plus considérable, & ne l'a pas voulu ; le travail des *Journaux* lui a enlevé bien des momens, car il a coopéré comme nous avons dit, au *Mercure*, à l'*Avant-Coureur*, à la *Bibliothèque des Romans*, & il a rédigé le *Journal Espagnol*. Il a eu beaucoup de part à l'ouvrage sur l'*Origine des Arts*, par M. *Goguet*.

Les *Dialogues* des morts qui ont été publiés dans les *Mercures* sont remplis de philosophie ; ces personnages y conservent leurs caractères : la morale sort du sujet sans effort.

Il est auteur de l'ouvrage qui a pour titre :

Les deux Ages du goût & du génie.

On peut voir dans la *France Littéraire* la liſte de ſes Ouvrages.

Parmi les *Contes des Fées*, nous avons diſtingué *Lindor* & *Delie* ; & parmi ſes *Contes* dans le goût oriental, nous avons lu avec plaiſir *Abbas* & *Sahry*, nouvelle perſane, & *Abdallah* & *Balſora.*

DREUILLET (*Madame*), eſt née à Toulouſe en 1656, & s'appeloit mademoiſelle *de Montlour.* Elle épouſa M. *Dreuillet*, préſident aux Enquêtes du Parlement de Toulouſe, devint veuve après quelques années de mariage, & ſe fixa à Paris. Elle y connut madame la ducheſſe *du Maine*, qui voulut l'avoir auprès de ſa perſonne. Elle fut une des femmes aimables de la ſociété de Seaux, habita l'été dans le château, & à l'hôtel de Toulouſe pendant l'hiver. Elle mourut en 1730, généralement eſtimée & regrettée. Peu de femmes ont eu une réputation d'eſprit auſſi continue ; c'eſt ſans doute à cauſe de la qualité de ſes prôneurs, car elle n'a compoſé que des vers de ſociété. Il eſt vrai qu'elle eſt auteur

Du charmant conte intitulé : *le Phénix.*

Qui ne connoît cet ouvrage charmant ! Nous nous dispenserons d'en dire davantage.

DURAND (*Catherine* BEDACIER, depuis madame *Durand*), vivoit au commencement de ce siècle, & tint une place distinguée parmi les femmes qui ont cultivé les lettres. Peut-être l'éducation a-t-elle outré les éloges ; car nous n'avons trouvé dans ses ouvrages qu'une médiocrité soutenue, & nous ne savons point pourquoi *ses courtisanes* furent si bien accueillies.

C'est à madame *Durand* qu'on doit l'invention des *Proverbes Dramatiques*. On trouve dans le recueil de ses Œuvres, les premières pièces de ce genre qui sont au nombre de huit, parmi lesquelles il y en a deux ou trois qu'on lit avec plaisir. Il faut donc la compter à son tour parmi ce petit nombre d'auteurs qui ont créé des genres. Quelque mince que soit celui qu'elle a imaginé, plusieurs écrivains n'ont pas dédaigné de suivre cette carrière, de rappétisser *Thalie*, & de réduire *au plein-pied* le théâtre de la nation. On peut appliquer à la manie des *Proverbes*, ce que *Pirhon* disoit de la comédie dont on rafoloit dans les sociétés. Elle a

Réformé le quadrille en plus d'une maison.

OUVRAGES DE Mde. DURAND.

La Comteſſe de Mortanes;
Les *Mémoires de la Cour de* Charles VIII;
Le Comte de Cardonne, ou *la Conſtance victorieuſe;*
Les Belles Grecques;
L'*Hiſtoire de Henri*, Duc des Vandales;
Les Petits Soupers de l'été;
Hiſtoire des plus fameuſes Courtiſanes de la Grèce;
La Vengeance contre ſoi-même, ou *le Chat amoureux;*
Des Poëſies;
Ses Comédies en proſe.

Elle mourut, en 1736, dans un âge très-avancé.

DUCLOS, mort ſecrétaire de l'académie françoiſe, & membre de celle des inſcriptions & belles-lettres. Il étoit connu auparavant par les romans de la baronne *de Luz*, & par les *Confeſſions* du comte *de* ***. *Acajou* fut composé d'après une douzaine d'eſtampes, dont les deſſins & les planches étoient reſtés entre les mains

de M. *Boucher*, mort premier peintre du roi. Cet artiſte les ayant montrés à *Duclos*, & ayant paru embarraſſé de l'uſage qu'il en pourroit faire, ils ſervirent de guide à *Duclos* qui compoſa *Acajou*. Il eſt néceſſaire de dire à quelle occaſion ces gravures avoient été faites. Le comte *de Teſſin*, pendant qu'il étoit miniſtre de Suède en France, avoit compoſé un petit ouvrage de ſociété, intitulé *Jaunillane*, ou *l'Infante Jaune*. Il fit faire le deſſin & les planches par *Boucher*. A peine avoit-on mis la dernière main à ce travail, que le comte fut rappelé en Suède pour y remplir la place de miniſtre d'état, & gouverneur du prince royal de Suède, dont il s'acquitta avec honneur, & pendant laquelle il compoſa, à l'imitation de Fénélon, des lettres ſur l'éducation des princes, qui ſont un cours complet de morale. Il laiſſa toutes les planches qui ſervoient à la première édition *d'Acajou*. L'épître dédicatoire de ce roman fit du bruit; elle étoit adreſſée au public, *Duclos* ſe moquoit ouvertement & bravoit ſon protecteur & ſes juges. Cette hardieſſe réuſſit, & procura à ſon auteur cette réputation qu'il a conſtamment ſoutenue, d'être

au-dessus des préjugés les plus respectés. On imprima contre lui une critique intitulée *Réponse du public à l'auteur d'Acajou.* Fréron en est l'auteur. Cette critique déplut au public, qui défendit *Duclos*, lequel bien averti par cette complaisance du goût de ceux qui le lisoient, a continué d'être hardi & vrai. Il a continué d'être encouragé par les applaudissemens & même par les critiques, auxquels il en imposa à la fin par sa bonne contenance. Il a tenu pendant les dernières années de sa vie le sceptre de la littérature qu'il avoit conquis. Il le manioit quelquefois assez rudement; cependant il a été jusqu'à sa mort respecté & admiré. Ayant été nommé historiographe de France, il eut la noble fermeté d'imiter le garde des sceaux *Morvilliers*, qui avoit refusé à *Charles IX* d'écrire l'histoire de son règne. *Duclos* ne voulut rien publier pour ne pas se perdre, & pour ne pas trahir la vérité. — Si je ne puis parler aux contemporains, disoit-il, j'apprendrai aux fils ce qu'étoient leurs pères. Je n'ai jamais pensé qu'en me chargeant d'écrire l'histoire, on m'eût pris pour l'organe du mensonge. En tout cas on se seroit trompé.

Idée du Conte de Jaunillane, ou *l'Infante Jaune*, imprimé à Badinopolis, en 1741.

L'auteur eſt repréſenté à la tête du livre en robe de chambre, écrivant dans ſon cabinet entouré de magots, de génies badins, de rats, de papillons & de fumée. Le héros du conte eſt le prince *Percebourſe*. On le voit dans la première eſtampe, habillé à la françoiſe, ſuivant la mode & le coſtume de 1740, ſe promenant en rêvant dans l'allée des Idées. Dans la ſeconde on le voit encore raiſonnant avec la fée aux *Echarpes* qui eſt ſortie d'une groſeille que le prince avoit cueilli. Dans la troiſième on voit deux petites naines trouvées dans un autre groſeillier, & qui vouloient donner des croquignoles au prince qui en eſt fort embarraſſé. Dans la quatrième, le prince aſſis toujours dans la même allée, voulant manger un abricot, en fait ſortir une tête charmante, un peu triſte & penchée.

Dans la cinquième, *Percebourſe* ayant, non ſans peine, trouvé le corps de ſa princeſſe, lui rend & y rajuſte la tête & les mains qui lui appartenoient. Dans la ſixième, la

fée *Vicieuse* marie *Percebourse* avec la princesse *Pensive*.

Dans la septième on voit la princesse *Pensive* déjà mariée, arrêtée par le géant *Borgne*. La huitième représente la fée *Lutine* prenant soin d'un jeune prince encore enfant, que l'on appelle *le Prince des Coudes*, & qui paroît destiné à être l'amant de *Jaunillane*, ou l'infante *Jaune*, fille de *Pensive* & de *Percebourse*. Dans la neuvième & dernière, attendu que le titre fait la dixième, on voit que *Pensive* renverse un verre magique, ce qui lui attire des malédictions de la part de l'enchanteur *Grossourcils* & de la fée *Robinet*. On ne sait plus ce que tout cela devient, le conte finit brusquement, parce que l'auteur retourna en Suède.

Duclos mourut le 26 Mars 1772.

Il est Auteur de

Les Confessions du Comte de * * *;*

Considérations sur les Mœurs;

Histoire de Louis IX;

Remarques sur la Grammaire du Port Royal;

Dissertations dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.

Il parut en 1759 un roman *in*-12, ayant pour titre : *Les Têtes Folles*, qui est une

imitation du roman d'*Acajou* ; & il faut convenir que c'eſt une ingénieuſe bagatelle.

Il a eu beaucoup de part à l'édition de 1761, du *Dictionnaire de l'Académie Françoiſe*.

Il avoit commencé une ſuite à l'hiſtoire de cette compagnie, que M. *d'Alembert* a continuée en publiant les éloges des académiciens morts. *D'Alembert* étoit l'écrivain qui pouvoit remplacer entièrement *Duclos*. L'un & l'autre aimoient la vérité, & avoient le courage de la préſenter, & de la rendre tout à la fois inſtructive & piquante, ſans jamais la faire dégénérer en ſatire & en ſarcaſme. Que les auteurs qui auront à prononcer ſur les réputations, prennent *Duclos* & *d'Alembert* pour modèles.

DUCLOS (*le chevalier* DE) qui vit peut-être encore, eſt auteur d'un ouvrage intitulé : *les cinq Cent Matinées & une demie*, contes ſyriens, 2 vol. *in*-12 1756.

C'eſt une imitation des *mille & une Fadaiſes*, & des *mille & une Faveurs*.

DEROIS. Il eſt auteur.

Du *Loup Galeux* & de *la Jeune Vieille*, *in*-12, 1744.

Ces deux romans furent attribués à madame *de Villeneuve*, qui s'en défendit & n'eut pas tort ; mais nous devons déclarer qu'il ne nous a point été possible de constater l'existence de ce monsieur de Rois, dont il n'est fait mention qu'à la tête de son livre. On croit que le comte *de Caylus* s'est caché sous ce nom.

DOW (*Alexandre*), est Anglois ; il a passé plusieurs années dans les Indes. Pendant qu'il apprenoit la langue persane, on lui procura les contes d'*Inatula de Dehli* ; il les traduisit d'abord pour son usage & pour se familiariser avec le persan ; ensuite il rendit publique sa traduction. On peut lui reprocher de s'être trop attaché à rendre le tour métaphorique des persans. Le traducteur françois des *Contes persans* a conservé les mêmes défauts. Ces contes paroissent une imitation des *Mille & une Nuits*.

M. *Dow* est auteur de l'*Histoire de l'Indostan*, 2 vol. *in*-4°., qui a été traduite en françois en 1768. C'est un Ouvrage estimable à tous égards. Nous croyons que l'Auteur vit encore.

F

FAGNAN (*Madame*), elle eſt encore vivante, mais elle vit dans la retraite, & n'a conſervé aucun rapport avec les Littérateurs & la littérature : elle garde le ſilence depuis une trentaine d'années ; ſes Ouvrages ſont :

Kanor, *Contes des Fées*, *in*-12, 1750;
Minet-Bleu & Louvette, *in*-12, 1768;
Les Miroirs des Princeſſes orientales, *in*-12, 1755.

Ce roman fut dédié à la marquiſe *de Pompadour*, qui protégeoit l'Auteur avec une ſorte d'attachement. On ne peut pas dire que les ouvrages de madame *Fagnan* ſont des chefs-d'œuvres, mais ils ſont à une grande diſtance de la médiocrité ; en les liſant, on n'eſt point tenté de demander qu'ils ſoient meilleurs. Il paroît que l'Auteur réuniſſoit de l'enjouement à la vivacité, & qu'elle ſavoit *vernir* ſes écrits ; un coloris doux & frais y domine ; &, ſans être frappé ni arrêté par des ſaillies d'eſ-

prit, on se plaît à revenir à *Minet-Bleu* & à *Kanor*.

FAULT *ou* FAUQUES (*Mademoiselle*): elle est née dans le Comtat Venaissin, se fit religieuse aux Ursulines d'Avignon, se pourvut à Rome, en cassation de ses vœux, & vint s'établir à Paris, où elle composa les romans dont nous donnons la liste :

Le Triomphe de l'Amitié, *in*-12, 1750: c'est un ouvrage ingénieux, rempli de traits brillans d'esprit, mais où l'on trouve aussi peu d'ordre que de vraisemblance ;

Abassaï, Conte oriental, *in*-12, 1752 : ce roman est écrit avec chaleur & avec esprit ; les situations sont neuves, les réflexions sont fines, mais trop fréquentes.

Les Contes du Serrail, *in*-12, 1753 ;

Durboulour, Conte des Fées ;

Les Préjugés trop bravés & trop suivis ;

Fazlillat ;

Les Mémoires de Mlle. *Doran* étincellent d'esprit, sont pleins de situations piquantes, & on y trouve des caractères prononcés ;

Les Zelindiens ;

Fréderic le Grand au temple de l'immortalité ;

La dernière Guerre des bêtes pour servir à l'histoire du dix-huitième siècle.

On croit Mlle. *Fauques* retirée en Angleterre, où peut-être elle vit encore.

Nous aurions mal rempli notre tâche, si nous en restions-là. Mlle. *Fauques* est, parmi les femmes connues dans la littérature, celle qui a fait preuve de plus d'esprit & de talens. La lecture de ses romans en laisse une agréable certitude. Comme nous n'avons point inséré dans notre *Collection* le conte d'*Abassaï*, nous invitons le Public à en faire la lecture : il en sera satisfait. Le sujet de ce conte est tiré de la *Bibliothèque Orientale* de d'*Herbelot*. L'original est un roman arabe. On verra ce que Mlle. *Fauques* a su y ajouter. On peut lire également les autres *Contes de Fées*, que nous regrettons de n'avoir pas pu recueillir. Les bornes que nous nous sommes données pour ne pas multiplier les volumes, en sont la cause unique. Mlle. *Fouques* versifioit avec facilité, & sa poésie avoit des grâces & de la couleur. Les Poëtes contemporains l'ont célébrée, & M. *Sabatier* lui a adressé de très-longues *Épîtres* dans lesquelles il rend,

sans fadeur, justice au talent poétique de Mlle. *Fauques.*

FÉNELON (*François* DE SALIGNAC DE LA MOTTE FÉNELON), Précepteur des Enfans de France, & depuis archevêque, duc de Cambrai, prince du Saint Empire, étoit né au château de Fénelon en Querci, le 6 Août 1651, d'une maison ancienne.

Il composa ces *Fables* & ces *Contes* pour l'éducation du duc *de Bourgogne.*

Il a fait un petit *Traité* sur la *Tragédie* & sur la *Comédie.*

Le présent le plus utile que les *Muses* ayent fait aux hommes (dit l'abbé *Terrasson*) c'est le *Télémaque;* car si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un *Poëme*, il naîtroit de celui-là.

Ce fut en 1698 que *Fénelon* commença à faire imprimer le *Télémaque*, sous ce titre: *Suite du quatrième livre de l'Odyssée.* Il n'y en eut alors que deux cent pages d'imprimées; le gouvernement fit arrêter l'impression. Le peu qui en avoit paru, & les copies manuscrites de ce qui restoit à imprimer, se débitèrent pendant quelque temps. Il fut imprimé l'année sui-

vante à la Haie, en quatre petits volumes. L'édition qui fut enfin entière est de 1701, & fut dûe aux soins de M. *de Saint-Remy*, auteur de *Mémoires* pour servir à l'*Histoire de France*. En 1717 parut en France l'édition approuvée de *Télémaque*. *Louis XIV* ne vivoit plus : *le Régent* qu'on comparoit à *Mentor*, n'étoit pas fâché de mettre le *Télémaque* dans les mains de *Louis XV*. Le *Télémaque* fut critiqué par un abbé *Faidit*, jadis père de l'Oratoire, & par un nommé *Lesconvel*.

Les onze premières *Fables* sont des récits d'aventures feintes, dont l'allégorie cache avec art les préceptes de morale que *Fénelon* vouloit faire goûter à son disciple. Un ouvrage bien philosophiquement écrit, seroit celui dans lequel l'auteur s'oubliant entièrement, & ne faisant aucune réflexion, en feroit faire beaucoup à son lecteur. C'est la manière de *Fénelon*. Il raconte... & on réfléchit pour lui.

Les *Contes de Fées* sont des apologues, comme ceux d'*Esope* & de notre *la Fontaine*; il n'y manque que la versification; mais *Fénelon* a trouvé le secret de se passer de Poésie, & de donner un *Poëme*

en

en prose. Il a cependant fait des *Chansons*, où la pensée est embellie par une poésie facile & douce. Quand on nous a accusé de n'avoir point d'ydilles en françois, de n'avoir jamais su peindre la simplicité des campagnes, on avoit oublié l'auteur du *Télémaque*. Combien d'ydilles ne trouveroit-on pas dans son ouvrage! Tous les tons, toutes les couleurs y sont confondus, rapprochés; un tableau succède à l'autre; partout le sentiment ou la morale sont cachés sous les plus riantes descriptions. Quel auteur a su autant répandre de charmes sur ses productions!

FORCE (*Charlotte-Rose* DE LA) fille de *François de Caumont*, marquis *de Castel-Moron*, maréchal de camp, nâquit en Guienne, dans le château *de Casenove*, près de Bazas, vers l'an 1650, & est morte à Paris, en 1724, âgée de soixante-quatorze-ans.

Marguerite de Vicose, sa mère, étoit dame *de Casenove*, & fille du baron *de Castelnau*. Il paroît qu'elle n'étoit pas aussi bien partagée des dons de la fortune, que de ceux de la naissance & de l'esprit.

Sa vie n'offre rien d'intéressant. Nous avons d'elle

L'*Histoire de Marguerite de Valois* ;

Le Roman de Gustave Vasa, où la fiction la plus ingénieuse est jointe à l'histoire la plus intéressante ;

L'*Histoire secrète de Bourgogne* ;

Mémoire historique, ou *Anecdote galante & secrète de la Duchesse de* Bar, *sœur de* Henri IV ;

Une *Epître à Madame* de Maintenon ;

Et les *Contes de Fées.*

Elle avoit épousé en 1687, *Charles de Brion* ; mais le mariage fut déclaré nul dix jours après. Cette notice est de M. le M. *de P....*, & nous n'avons rien trouvé à y ajouter.

FONTANELLE (M. *Jean* GASPARD DE), né à Grenoble, le 29 Octobre 1737. Il est auteur des Ouvrages suivans :

Les Aventures Philosophiques, *in*-12, 1765 ;

Les Métamorphoses d'Ovide, nouvelle traduction ;

Les Effets des Passions, trois Parties *in*-12, 1768 ;

Essai sur le Feu sacré & sur les Vestales, *in*-8°., 1768;
Pierre-le-Grand, Tragédie;
Lorédan, Tragédie, en quatre actes;
Ericie ou *la Vestale*, Tragédie en quatre actes;
Les *Anecdotes Africaines*.

Il a rédigé les *Gazettes Littéraire & Politique de Deux-Ponts*, depuis leur établissement en 1770 jusqu'au premier Juin 1776. Il a été chargé de la partie politique du *Journal* de M. *Panckoucke*, depuis le premier Juin 1776; à la réunion de ce *Journal* au *Mercure*, M. *de Fontanelle* continua son travail, & est, depuis deux ans, rédacteur de la *Gazette de France*.

Il a composé *les Souhäits*, conte arabe.

M. *de Fontanelle* est un littérateur modeste qui n'a jamais cherché des prôneurs ni le bruit. Il a écrit dans son cabinet; il a livré ses ouvrages au Public, sans les suivre, sans les recommander: il a joui de ses succès. Ses Tragédies font regretter qu'il ne soit pas entièrement adonné au théâtre. Il avoit toutes les qualités qui y font réussir. La Tragédie de *Lorédan* est

dans le grand genre ; celle d'*Ericie* eſt pleine de philoſophie & d'énergie. Ses autres productions ſont purement écrites. Il poſsède le talent plus rare qu'on ne penſe de préſenter avec intérêt les nouvelles politiques, & de procurer des lecteurs à cette claſſe de *Journaux*. Tous ſes jugemens ſur les ouvrages de littérature ſont ſains & ſages, il n'afflige perſonne, & ne témoigne que l'amour de la perfection. Il ſeroit à ſouhaiter que les prétendus juges des travaux littéraires fuſſent doués de la modeſtie, de la ſageſſe, & de la vertu de M. *de Fontanelle.*

FROMAGET. Cet Auteur, qui ne s'eſt point élevé ſoit en proſe, ſoit en vers, au-deſſus de la médiocrité, eſt mort en 1750. Il eſt auteur

De *Kara Muſtapha*, conte oriental, *in*-12 en 1745 ;

De *Mirima*, *Impératrice du Japon*, *in*-12, 1745 ;

De *plusieurs Pièces de Théâtre.*

Il compoſa en ſociété avec *le Sage*, l'*Épreuve dangereuſe*, ou *le Pot-au-Noir*, en un acte, en 1740. Il fit quelques *Comédies* en

commun avec *Panard.* Ses *Comédies* annoncent de la gaîté, un esprit naturel & agréable.

G

GALAND étoit né en 1646, à Rollo en Picardie; quelques-uns prétendent qu'il naquit à Noyon. Il fut membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres, lecteur du roi & professeur de langue arabe, au collège royal. Il mourut en Février 1715, généralement estimé par ses mœurs & par son érudition.

Les Mille & une Nuits, qu'il a traduites de l'arabe, sont un recueil dans le goût de nos *Contes de Fées.* Les éditeurs qui ont publié en 1717 le dernier volume, n'ont fait qu'y ajouter une conclusion.

Il a traduit *l'Orientaliana*, qui est un recueil de maximes & bons mots des orientaux, appuyés d'exemples qu'il a traduits *du Divan*, où se retrouvent les maximes orientales. Il a fait la préface de *la Bibliothèque orientale*, par *d'Herbelot.*

Il a traduit les *Fables de Bidpaï*, qui ont

été d'abord écrites en indien, traduites ensuite en arabe, & confondues avec celles de *Lockman*, réduites après en turc, sous le titre de *Hou Mayoum Ramé*, ou *Livre Impérial*. C'est dans ce dernier état que M. *Galland* entreprit de les mettre en françois. Mais de quatorze livres que contient l'ouvrage turc, quatre seulement ont été traduits par lui, & publiés en 1724, neuf ans après sa mort. M. *Cardonne* vient d'achever cette traduction (dit M. le marquis de *P*.....).

Il seroit inutile de dissimuler qu'on retrouve ces *Fables* parmi celles d'*Esope* & de *la Fontaine*. Pour cela il suffit de savoir que *Plancide*, moine grec du bas empire, est le premier qui ait publié les *Fables* d'*Esope*, qu'il suppose avoir été Phrygien, vivant du temps de *Crésus*, roi de Lydie. L'on croit qu'*Esope* est le même que *Lokman*, fabuliste arabe, auquel les auteurs mahométans attribuent presque toutes les *Fables* que *Plancide* a publiées sous le nom d'*Esope*. En poussant encore plus loin ces recherches, on trouve que *Lokman* est le même que *Bidpaï*, qui composa les *Fables* pour un roi nommé *Dabchelin*, lequel en

fut si content, qu'il fit du *Bracmane* son premier ministre, & qu'il conserva ses *Fables* comme des maximes précieuses qu'il transmit à ses successeurs. Ceux-ci firent très-mal-à-propos un secret de ces maximes, si bien que *Cosroës premier*, surnommé *Nouschirvan*, le plus grand d'entre les rois de Perse, adorateur du feu, en ayant entendu parler, eut bien de la peine à les recouvrer pour en faire la règle de sa conduite. Il parvint enfin à connoître ces maximes & les pratiqua. Ses successeurs les abandonnèrent, & furent soumis par les califes. Deux de ceux-ci les firent traduire de l'ancien persan, en arabe; ce furent *Almanzor* & *Mamoud*, auxquels la connoissance & la pratique de ces maximes portèrent encore bonheur. Enfin ces belles & utiles *Fables* si recherchées en Arabie & aux Indes, n'étoient point encore connues en Turquie. *Ali Tche-Lebi-Ben-Salèbe*, *Mollah* très-habile, qui professoit la théologie & le droit à Andrinople, les traduisit, & les dédia à *Soliman II*, qui accueillit son ouvrage, & éleva le traducteur à la dignité de *Cadi de Brousse*. Ce livre, depuis 1540, est re-

gardé par les Savans de l'Empire Ottoman comme le modèle de la plus parfaite éloquence dont la langue turque puiſſe être ſuſceptible.

GUEULETTE (*Thomas-Simon*), avocat en Parlement, & ſubſtitut du procureur du roi au Châtelet; un grand fond de gaîté, une facilité prodigieuſe, beaucoup d'imagination & de fécondité aſſurèrent à M. *Gueulette* une réputation parmi les amateurs du genre oriental. Il a traduit avec exactitude & avec goût; il a imité avec une vérité étonnante le ton, les fables, les allégories des Orientaux. Il a prodigué les images; des tableaux nouveaux ſuccèdent ſans interruption à ceux qu'on a déjà lus: on eſt tranſporté ſur le lieu de la ſcène; qu'on rélliſe les *Sultanes de Guzarate*, les *Aventures du Mandarin Fum-oh-Ham*, les *Mille & un Quart-d'Heure*, & on ſera convaincu de la juſteſſe de nos obſervations. Il n'a point un merveilleux auſſi brillant que le comte *Hamilton* qu'il a voulu imiter; mais placé à un ton plus bas, réduit à ce mode qu'il s'étoit fait à lui-même, il va de pair avec l'auteur des *Quatre Facardins*. Il

paroît sortir du domaine de l'imagination, & poser sur des bases connues, tandis qu'*Hamilton* tient toujours une marche factice, & entasse bisarreries sur prodiges. M. *Gueulette* est plus près de nous, plus près des mœurs & d'un peuple qu'il semble peindre; il dit ce que nous sommes tentés de croire; il ajoute des grâces à un genre estimé, & ne cherche point, comme *Hamilton*, d'en créer un qui ne ressemble à rien. Il a eu des imitateurs : *Hamilton* est resté seul. Ce n'est peut-être pas la plus mince portion de la gloire de ce dernier. Celui qui n'a ni concurrens, ni rivaux dans ce genre, est, à coup sûr, un homme de génie.

M. *de Voltaire* s'est placé un moment dans la classe des imitateurs de M. *Gueulette*. Le roman de *Zadig* est calqué sur *les Soirées Bretonnes*. Nous allons peut-être trop loin, car se servir d'un cadre déjà usé, pour y placer, au lieu d'une estampe antique, un tableau frais & gracieux, ce n'est ni plagier, ni copier. D'ailleurs on se répète toujours en morale. Le tort des derniers, c'est de n'être pas venus les premiers. *Montagne* a, sans doute, écrit tout ce que *Vauvenargues* a pensé, le duc *de la Rochefoucault* avoit

traité l'ouvrage de *la Fausseté des vertus humaines*, quand *Esprit* le composa : mais chacun a apporté sa manière ; & comme ces peintres qui sont originaux en ne peignant que des sujets rebattus, chacun s'est marqué avec distinction parmi les Moralistes. Ainsi nous n'accuserons point *de plagiat* M. *de Voltaire*, mais il sera vrai que M. *Gueulette* a laissé des dessins, dont un grand maître a tiré parti.

A l'époque où M. *Gueulette* écrivoit, M. *Galand*, M. *Petits* avoient mis les *Romans Orientaux* en vogue. *Ma sœur, dormez-vous? si vous ne dormez pas, faites-nous un conte*, étoit devenu le rebus favori des plus brillantes sociétés. Les jeunes auteurs, qui croient toujours trouver la célébrité dans le genre devenu célèbre, sans s'embarrasser s'ils ont ou n'ont pas les talens propres, imitoient M. *Galand* & M. *Gueulette*. *Moncrif* ne se défendit pas plus de ce penchant, que *Marivaux* n'avoit su résister au désir d'écrire une féerie. Le chevalier *Duclos* publia aussi à la suite des *Mille & une Faveurs*, les *Cinq cent Matinées*. Toutes les imitations qui n'ont point atteint au mérite de l'original, ne doivent point être regardées comme

des productions médiocres. Le roman de *Florine*, qu'on a comparé au *Télémaque*, pour ne pas valoir autant que l'ouvrage de *Fénelon*, ne laiſſe pas que d'être un conte très-moral, bien écrit, & paré de la plus douce & de la plus aimable fiction.

Le Théâtre de la foire, qui cherchoit à étayer ſa réputation naiſſante, montra à ſes auteurs les recueils des *Contes Orientaux*. *Fuſelier*, *le Sage*, *Dorneval* les ouvrirent, & y prirent tous leurs ſujets. M. *Gueulette* ſe copia lui-même, & donna des comédies à vaudeville au Théâtre. Il étoit porté plus qu'un autre vers ce genre facile & léger; car il étoit extrêmement gai; & avec moins d'originalité dans le ton & dans le mot que *Pirhon*, il en avoit autant que lui dans le caractère. Il aimoit la table, tenoit maiſon, & recevoit volontiers ſes amis & les gens de lettres. Il avoit une maiſon de campagne à Choiſy-le-Roi, dans laquelle il avoit dreſſé un théâtre ſur lequel il répétoit ſes pièces, celles de *le Brun*, & de ſes amis. Madame *Lemarchand* y jouoit, M. *Gueulette* préſidoit la troupe. C'eſt chez lui qu'un Abbé ſe préſenta pour jouer la comédie: il fut accepté; on lui propoſa diffé-

rens rôles, dont pas un ne lui convenoit. On lui demanda enfin celui qu'il savoit : il répondit qu'il savoit fort bien souffler. Là dessus on lui fit cette réponse qui est devenue un proverbe : *M. l'Abbé, souffler n'est pas jouer.*

M. *Gueulette* avoit un talent merveilleux pour les Marionettes. Il les faisoit jouer & dialoguer avec beaucoup d'esprit. Il excelloit surtout dans le rôle de *Polichinel*, qui faillit lui devenir très-funeste. Il avala un jour *la pratique* qu'il mettoit dans sa bouche pour briser sa voix ; & ce ne fut qu'après des efforts incroyables, qu'il parvint à rejeter le fatal instrument. Sa grande gaieté lui suscita des querelles avec son Curé, qui ne le regardoit pas comme un excellent paroissien. On prétend qu'il écrivit sa confession en vaudevilles, & que ce n'étoit pas le moins plaisant de ses ouvrages. Nous n'avons pu nous le procurer, & nous n'affirmons point l'anecdote.

Il étoit né à Paris, en 1683, & fut substitut du procureur du roi au Châtelet ; il mourut doyen de la Compagnie, le 22 Décembre 1768. Son caractère étoit doux & gai, sa société plaisoit à tous ses amis. Il

avoit d'ailleurs des qualités excellentes. A la mort de sa femme, il fit remettre à ses héritiers tout le bien qu'elle avoit laissé, & dont il devoit jouir en propriété par le contrat de mariage.

Il est auteur

Des *Mille & un Quart-d'Heure*, en 3 vol. *in*-12;
Les *Sultanes de Guzarate;*
Les *Soirées Bretonnes;*
Les *Aventures merveilleuses du Mandarin Fum-oh-Ham*, conte Chinois, 2 vol. *in*-12;
Des *Mémoires de Mademoiselle de* Bontems.

Il a donné plusieurs Pièces au Théâtre Italien.

Les Comédiens par hasard, en trois actes & en prose;
Arlequin Pluton;
Le Trésor supposé;
L'Amour-Précepteur;
L'Horoscope Accompli;

Cette dernière Pièce a eu beaucoup de succès: l'Auteur, qui abandonnoit toujours sa part aux Comédiens, la donna à Mlle. *Silvia*.

Il a présidé à l'édition de l'*Histoire &*

chronique du Petit-Jean de Saintré; & à celle de l'*Histoire de très-noble & très-valeureux prince* Gérard, comte de Nevers; il a continué la traduction des *Contes & Fables de Bidpaï & de Lockman*; il a donné l'édition des *Œuvres de Rabelais*.

GRAFFIGNY (*Françoise* D'ISSEMBOURG D'HAPPONCOURT DE ****) étoit fille d'un homme de la plus haute qualité qui descendoit de l'illustre maison d'Issembourg. Il s'étoit distingué au service de France, sous le commandement du Maréchal *de Boufflers*: *Louis XIV* le reconnut gentilhomme en France, comme il l'étoit en Allemagne, & confirma tous ses titres. Il s'attacha néanmoins au duc *Léopold* de Lorraine, qui lui donna le gouvernement de Boulay & la Sarre, & la majorité de sa Compagnie de Gendarmes. Sa fille fut mariée à *François Hugot de Graffigny*, chambellan du Duc. Jamais mariage ne fut si malheureux pour l'épouse! Madame *de Graffigny* fut réduite, par les violences de son mari, à la nécessité d'obtenir une séparation juridique, & de s'éloigner de Nancy. Ce fut Mademoiselle *de Guise* son amie qui la détermina à cette

expatriation. Celle-ci venoit à Paris épouſer le duc *de Richelieu*, & lança ſon amie dans des cercles qui étoient faits pour donner le mouvement le plus favorable à l'opinion. La converſation de Madame *de Graffigny* n'annonçoit pas tout ſon eſprit. Son maintien étoit ſérieux, & un grand fond de mélancolie la rendoit preſque taciturne : ce n'eſt point avec de pareils dehors qu'on prévient en ſa faveur.

La ſociété dans laquelle elle ſe trouva placée, décida de ſa future deſtinée. Nous avons parlé de l'aſſociation de gens d'eſprit connue ſous la dénomination de *ces Meſſieurs*; Madame *de Graffigny* s'y trouva mêlée, & on la mit à contribution. Elle compoſa *la Nouvelle Eſpagnole*. Le ton ſérieux de ſa morale déplut à quelques *Meſſieurs*, qui ne diſſimulèrent pas qu'ils ne goûtoient point ſes prémices. Ce dédain la piqua, & c'eſt à l'amour-propre bleſſé qu'on dût les *Lettres Péruviennes*. Ainſi *ces Meſſieurs*, dont le *Recueil* qui parut en 1745 n'eut que quelques années de célébrité, nous ont procuré un Ouvrage intéreſſant. La charmante comédie de *Cénie* ſuivit bientôt les *Lettres Péruviennes*, & eut le plus grand ſuccès.

La comédie intitulée : *la Fille d'Ariſtide*, ne réuſſit pas. L'Auteur voulut tenter les haſards de l'impreſſion ; & on aſſure qu'elle en corrigea la dernière épreuve, le jour même de ſa mort. Nous avons perdu, il y a trois années, un Poëte aimable (M. *Dorat*) qui eut cette conformité avec Madame *de Graffigny*. Il corrigeoit une épreuve, & il expiroit.

On a encore d'elle un acte de Féerie (*Agor*), qui n'a été joué que dans ſes appartemens. Son *Théâtre Moral*, particulièrement deſtiné à la famille impériale, n'a été repréſenté qu'à Vienne, & on ne l'a point connu en France. Elle a eu un commerce de lettres très-réglé avec leurs Majeſtés impériales & avec le prince *Charles* & la princeſſe *Charlotte* de Lorraine. Tant qu'elle a vécu, elle n'a ceſſé de recevoir de leurs Majeſtés des témoignages conſtans d'eſtime & d'attachement.

Nous ne dirons point qu'elle a joui de quelque bonheur, car la tradition & tout ce qui nous a été laiſſé par la voie de l'impreſſion, nous aſſure qu'elle a toujours eu des peines ou publiques, ou ſecrètes. Son amour-propre, ou plutôt ſa ſenſibilité ;

étoit ingénieuſe à lui en créer. La critique la plus légère lui cauſoit un véritable chagrin. Elle étoit femme, elle n'étoit pas heureuſe. On connoiſſoit toute ſa ſuſceptibilité, & il ſe trouvoit des écrivains aſſez bas & aſſez méchans pour oſer la bleſſer. On la déchiroit : le poëte *Roi*, qui avoit des talens diſtingués, & qui pouvoit ſe faire remarquer par d'autres moyens que la ſatyre, ne rougit pas de dévouer une femme à l'épigramme. Il eut voulu en effacer le ſouvenir, car elle lui coûta cher. Nous inſiſtons ſur le châtiment, pour intimider, s'il eſt poſſible, ceux qui poſsèdent l'odieuſe facilité de déchirer des perſonnes eſtimables. Un écrivain, qui a trop écrit dans le genre ſatyrique, a prétendu qu'elle n'eſt pas l'auteur des *Lettres Péruviennes* & de *Cénie*. Mais ſon aſſertion n'eſt appuyée d'aucune preuve, & ſe trouve démentie par tous les contemporains ; d'ailleurs *Zilia* & *Cénie* (pour nous ſervir des expreſſions des Auteurs du *Dictionnaire Hiſtorique*) ſont deux ſœurs qui ſe reſſemblent trop, pour n'avoir pas été enfantées par la même mère. Nous ſavons qu'on a toujours conteſté aux femmes la plupart de leurs Ouvrages : il ſemble qu'on

veut leur dénier le don de penſer & le talent d'écrire. S'il y avoit quelque moyen pour détruire cet injuſte préjugé, nous propoſerions la *Collection des Fées*, qui prouve, par la quantité de femmes qui l'ont enrichie de leurs productions, que le ſexe ſait écrire avec agrément, & ſe ſervir de toutes les grâces de ſon imagination.

Madame *de Graffigny* mourut à Paris en 1758, âgée de ſoixante-quatre ans; elle légua ſa bibliothéque à ſon ami, M. *Guimon de la Touche*, avantageuſement connu dans la république des lettres par ſa Tragédie d'*Iphigénie en Tauride*; il ne jouit pas long-temps de ce legs. Elle laiſſa à un autre ami, homme de lettres, tous ſes papiers avec la liberté d'en diſpoſer à ſon gré; elle faiſoit, dit l'*hiſtoire littéraire des femmes*, le bien qu'elle pouvoit faire. Elle étoit modeſte, parloit rarement d'elle. C'eſt dans ſes malheurs qu'elle a puiſé cette douce & ſublime philoſophie du cœur qui fera paſſer ſes ouvrages à la poſtérité.

Ses *Lettres Péruviennes* reſſemblent pour la forme aux *Lettres Perſanes*, & ſe ſont ſuivies de près. Il étoit beau ſans doute d'imiter *Monteſquieu*, & glorieux de réuſſir.

De toutes les imitations, celle de Madame *de Graffigny* eſt la plus eſtimable. On retrouve dans ſon roman une critique fine de nos mœurs & de nos vices, les amours de *Zilia* ont des momens de repos, pendant leſquels l'héroïne obſerve avec adreſſe & nous peint d'une manière très piquante. Le ſtyle eſt oriental, fleuri, rempli de grâce & de douceur. Les Italiens s'en ſont emparés pour le traduire dans leur langue ſi douce & ſi harmonieuſe, ils l'ont trouvé analogue au génie de leur nation, & l'ont réimprimé pluſieurs fois. Le premier livre qu'un maître de langue italien mette dans les mains d'un élève françois qui veut apprendre la langue Italienne, c'eſt le roman des *Lettres Péruviennes*. L'orgueil national croit ne rien perdre en nous donnant un ouvrage originairement françois.

Nous nous diſpenſerons d'analyſer ce roman qui eſt univerſellement connu, & nous inviterons ceux qui voudroient avoir une notion ſuffiſante des mœurs, des coutumes & de la religion des Péruviens, à lire l'introduction hiſtorique, qui annonce le roman, & ouvre pour ainſi dire une ſcène intéreſſante.

GUIS (*Pierre-Augustin*), secrétaire du roi, né à Marseille.

Son *Voyage Littéraire de la Grèce* qui, dans l'espace de dix années, a eu trois éditions, jouit d'un succès mérité ; on y retrouve l'amateur de l'antiquité, le connoisseur des beaux-arts, l'ami des muses, & l'imagination riante d'un poëte que le sol & le ciel de la Grèce ont exalté. Il peint avec délicatesse les mœurs, les costumes & toutes les attitudes de ce peuple trop dégénéré.

On a un recueil de *Poésies* & d'*Ouvrages dramatiques* du même Auteur.

La *Baguette Mystérieuse*, conte, *in*-12, 1758, est de lui, quoiqu'on l'ait attribuée à un autre.

H

HAMILTON (*Antoine* D'), étoit de l'ancienne maison de ce nom, en Ecosse. Il nâquit en Irlande. Il eut pour père le chevalier *Georges Hamilton*, petit-fils du duc d'*Hamilton*, qui fut aussi duc *de Châtellerault* en France. Sa mère étoit Madame *Marie Burlet*, sœur du duc d'*Ormond*, vice-

roi d'Irlande, & grand-maître de la maison de *Charles I.*

Dans les révolutions qui arrivèrent du temps *de Cromwel*, ils ſuivirent le roi *Charles II*, & le duc d'*Yorck* ſon frère qui paſsèrent en France. Ils y amenèrent leur famille. *Antoine* ne faiſoit à peine que de naître. Lorſque le Roi fut rétabli ſur le trône, il ramena en Angleterre les plaiſirs & la magnificence. La curioſité y attira le comte *de Grammont*; il y vit Mademoiſelle d'*Hamilton*, il l'aima, en fut aimé, & l'épouſa: voici de quelle manière. Le comte *de Grammont*, après avoir donné ſa parole d'épouſer ſa maîtreſſe, partit de Londres trop précipitamment pour ne pas laiſſer ſoupçonner qu'il ne vouloit pas la revoir. Elle avoit deux frères, à qui le malheur d'être trompée l'obligea d'avouer les ſuites de ſa foibleſſe, lorſque le Comte fut parti. Tous deux animés par le double motif du ſang & de l'honneur, volèrent ſur les pas du parjure. L'ayant rejoint à Douvres, ils lui demandèrent d'un ton fier & goguenard, s'il n'avoit rien oublié à Londres. Vous me pardonnerez, Meſſieurs, leur dit-il, j'ai oublié d'épouſer Mademoiſelle votre

ſœur, & je retourne ſur mes pas pour réparer cet oubli.

Hamilton fit pluſieurs voyages en France pour y voir ſa ſœur; il y paſſa même la plus grande partie de ſa vie, parce qu'il étoit catholique, & que c'étoit un titre d'excluſion à tous les emplois en Angleterre. Le roi *Jacques* étant monté ſur le trône, il lui donna un régiment d'infanterie en Irlande, & le gouvernement de Limmerick. Ce Monarque s'étant réfugié en France, *Hamilton* y ſuivit la famille *des Stuarts.* C'eſt alors qu'il compoſa ſes ouvrages, qui ont été recueillis en ſept volumes.

Les *Mémoires de Grammont* ſont un badinage charmant qui a tout l'agrément du roman, & le mérite de l'hiſtoire. La manière de raconter les événemens eſt ſi ingénieuſe & ſi plaiſante, qu'elle lui eſt reſtée en toute propriété : aucun écrivain n'en a hérité. Perſonne n'a mieux peint que lui la cour galante de *Charles II*; chaque démarche (dit M. *de P.....*) du chevalier *de Grammont*, eſt un trait de caractère; chacune de ſes réponſes eſt une ſaillie, ou une ſanglante épigramme.

Le *Bélier* eſt un des contes qu'on entend

le moins, si on n'a une clef. Ce petit ouvrage fut fait dans la masure de la comtesse *de Grammont*, sœur d'*Hamilton*, qui étoit appelée le *Moulineau*, & qui fut ensuite nommée *Ponthalie*. C'est sur cette éthymologie qu'*Hamilton* composa le *Bélier*. Il y a mille petits faits déguisés dans cet ouvrage, qu'il faut démasquer.

Les *Quatre Facardins* réunissent à l'imagination la plus folle & la plus riante, des détails toujours piquans, toujours nouveaux, & l'intrigue pose sur cette charpente, moitié de chevalerie, moitié de féerie, qui donne un caractère attachant à ces sortes d'ouvrages allégoriques. On est étonné qu'un étranger ait pu si bien manier la langue françoise; & avoir, dans ses compositions, le ton vif, léger & gracieux de la nation chez laquelle il écrivoit.

Le comte d'*Hamilton* mourut à Saint-Germain-en Laye, le 21 Avril 1720, âgé d'environ soixante-quatorze ans. Il étoit, dit-on, très-sérieux dans la société, & il ne pouvoit pas l'être dans ses écrits. Quelque sujet qu'il traite (dit M. *de P.....*), il le saisit toujours du côté plaisant, & paroît aimer à le présenter sous cette forme.

Il ne mourut pas dans l'opulence. Quelque fortune qu'on lui eût procurée, il n'auroit pas manqué de la dissiper. D'ailleurs il n'avoit pas su plaire à la cour du *Régent*; &, à cette époque, *Hamilton* étoit ce qu'on appelle vieille cour.

On trouve dans la collection de ses œuvres des poésies facilement versifiées. Nous ne pouvons dissimuler que le jugement rendu contre cet auteur, par les éditeurs du *Dictionnaire Historique*, nous a un peu étonné. Sa rigueur est peu motivée, & *Hamilton* méritoit plus de justice. L'abbé *des Fontaines* n'a pas toujours été un guide sûr pour les critiques. C'étoit l'homme le moins propre à sentir & à deviner les grâces du comte *Hamilton*, de l'ami, de l'élève, du compagnon *de Saint-Evremont*.

HAUTCHAMP (*Barthélemi* MARMONT DU), né à Orléans, ancien fermier des domaines du roi.

Rhetima, *Mizirida*, Histoire orientale;
Histoire du Systême des Finances;
Histoire du Visa;
Rupia, Conte.

HERBELOT (*Barthélemi*), né à Paris, le

le 14 Décembre 1625, y mourut le 8 Décembre 1695. Il eut à peine fini ſes humanités, qu'il ſe livra tout entier à l'étude des langues orientales. Après avoir vaincu les difficultés inſéparables de ce travail, il épuiſa toutes les reſſources que Paris pouvoit lui offrir, & ſe détermina enſuite à voyager.

L'Italie, par ſa proximité & par ſes relations avec les Orientaux, lui parut le pays le plus propre à perfectionner ſes connoiſſances, & à lui en procurer de nouvelles ; par le commerce qu'il pourroit avoir avec les Arméniens qui y viennent en foule.

Pendant ſon ſéjour à Rome, il fut recherché par les ſavans & par les prélats les plus illuſtres. De retour en France, le ſurintendant *Fouquet* ſe l'attacha, & lui fit une penſion de 1500 livres.

Quelques années après, le roi le nomma ſecretaire & interprête pour les langues orientales. Il demanda alors & obtint la permiſſion de faire un nouveau voyage en Italie. Etant à Livourne pendant que le *Grand-Duc* de Toſcane y étoit, ce prince, qui aimoit les ſciences, & protégeoit les gens de lettres, eut pluſieurs entretiens

avec lui, & en fut si satisfait, qu'il lui fit promettre de passer quelque temps à sa cour. D'*Herbelot*, flatté des marques de bonté & d'estime d'un prince aussi éclairé, s'empressa de se rendre à Florence : il arriva le 2 Juillet 1666. Le *Grand-Duc* avoit donné ordre à son secrétaire d'état de le recevoir, & de le conduire dans une maison magnifiquement meublée qui étoit destinée pour son logement. Pendant son séjour à Florence, d'*Herbelot* eut une table servie par les officiers du prince, & un carosse avec la livrée de S. A. S. Le *Grand-Duc* ne borna pas sa générosité à ces égards. Il voulut lui donner un témoignage encore plus distingué de son estime. Une bibliothèque fameuse qui contenoit une foule de manuscrits orientaux fut exposée en vente à Florence : le *Grand-Duc* pria d'*Herbelot* d'examiner ces manuscrits, de mettre à part les meilleurs, & d'en fixer le prix. D'*Herbelot* se livra aussitôt à l'examen dont S. A. S. l'avoit chargé : son choix fut à peine fini, que le *Grand-Duc* envoya acheter les manuscrits, & lui en fit présent.

Colbert ayant été instruit du projet du *Grand Duc* de retenir d'*Herbelot*, écrivit à

ce dernier de revenir en France, & lui marqua que le Roi récompenseroit ses talens. D'*Herbelot* montra l'ordre qu'il avoit reçu au *Grand Duc*, qui ne consentit à se séparer de lui qu'avec le plus grand regret.

D'*Herbelot* ne fut pas plutôt arrivé à Paris, qu'il reçut ordre d'aller à la cour. *Louis XIV* s'entretint plusieurs fois avec lui, & lui accorda une pension de 1500 liv.

Fixé à Paris, il s'occupa alors à mettre en ordre les matériaux qu'il avoit recueillis dans ses voyages, & à rédiger sa *Bibliothèque Orientale*. Il mit à contribution les manuscrits de la bibliothèque du roi, & ceux qu'il avoit apportés d'Italie. Il faisoit imprimer son ouvrage lorsqu'une maladie termina ses jours. Il étoit âgé de soixante-dix ans.

M. *Galand*, qui étoit son ami, & qui, pendant un long séjour qu'il avoit fait à Constantinople, avoit acquis les plus grandes connoissances dans la littérature, se chargea de veiller à l'impression du manuscrit de la *Bibliothèque Orientale*.

La vie privée de d'*Herbelot* offre des traits de modestie & de probité, & toutes les qualités qui caractérisent le citoyen vertueux : aussi fut-il généralement regretté,

furtout des gens de lettres qui connoiſſoient l'utilité de ſes travaux & les ſervices qu'il avoit rendus à la littérature françoiſe, en l'enrichiſſant des tréſors de la littérature orientale.

Il eſt peu d'Auteurs qui n'aient puiſé dans cette Bibliothèque, toutes les fois qu'ils ont voulu peindre les mœurs orientales, & y établir la ſcène de leurs contes. Nous avons déjà eu pluſieurs occaſions d'apprendre à nos lecteurs, tout ce que les auteurs de contes doivent à d'*Herbelot*. Nous allons tranſcrire la courte préface qu'on a miſe au commencement de cette *Collection* : elle en fera mieux ſentir tout le prix.

La *Bibliothèque Orientale* de d'*Herbelot* eſt une des productions du ſiècle de *Louis XIV*, qui tient un des premiers rangs parmi les hiſtoires étrangères qui ont été publiées dans ce ſiècle fameux. Cet ouvrage eſt le fruit des recherches les plus pénibles & du travail le plus opiniâtre. L'*Hiſtoire de l'Orient* n'étoit auparavant connue que d'une manière imparfaite. D'*Herbelot*, après avoir employé toute ſa vie à amaſſer les riches matériaux qu'il deſtinoit pour élever le vaſte monument dont il avoit conçu le

projet, eſt parvenu à nous familiariſer avec les mœurs, les uſages, les loix, & la religion des peuples que nous connoiſſons à peine de nom. On ſera étonné des peines inſéparables de la grande entrepriſe qu'il a exécutée, ſi l'on conſidère qu'il a été obligé d'apprendre une foule de langues dont l'étude ſeule étoit capable de faire abandonner à un eſprit moins courageux, un travail qui n'offroit au premier aſpect qu'une aridité rebutante.

La *Bibliothèque Orientale* eſt donc, ſans contredit, un des ouvrages qui a exigé le plus de recherches & de connoiſſances ſur les mœurs des peuples de l'Orient : auſſi eut-elle, lorſqu'elle parut, le plus grand ſuccès.

L.

LA MOTTE. *Salned & Garalde*, conte oriental, *in*-12.

On peut voir dans les *Mercures* de l'année 1752, l'éloge de cet auteur écrit par la marquiſe *de Lambert* : elle a loué l'académicien eſtimable, d'une manière digne de l'une & de l'autre ; l'amitié ne l'a point

aveuglée ; une prévention contraire ne l'a point emportée ; elle a gardé une mesure sage & délicate. Nous donnons la préférence à celui que M. *d'Alembert* a lu à l'Académie Françoise, le 17 Avril 1775.

« *Antoine Houdart de la Motte*, naquit » à Paris le 17 Janvier 1672 ; il fit ses » premières études, (dit M. d'*Alembert*) » chez les Jésuites, qui ont si bien mérité » de la littérature par leurs talens & leurs » ouvrages. Heureuse société, si elle avoit » su se contenter de cette gloire » !

M. *d'Alembert* suit le jeune *la Motte* depuis le collège jusqu'au barreau & sur le théâtre. Il nous apprend qu'une chûte au théâtre Italien, qui n'étoit alors qu'un théâtre de foire, l'affligea si vivement qu'il alla s'enfermer à la Trape, *où il se crut pénitent parce qu'il étoit humilié*. C'est dans cette retraite qu'il composa le charmant *Opéra* de l'Europe Galante, dont *Campra* fit la musique. La pastorale d'*Issé* eût le même succès : & on lui accorda le talent de la poésie lyrique. Il parut suivre de tout près *Quinault*, dont *Despréaux* faisoit peu de cas.

Au milieu de ces triomphes accumulés, *la Motte* en desira un autre ; il donna un

volume d'*Odes* qui eurent d'abord un grand nombre de panégyriſtes & quelques cenſeurs.

Il donna enfin aux comédiens François la tragédie *des Machabées* qui parut à de prétendus connoiſſeurs un ouvrage poſthume de *Racine*, parce que *la Motte* avoit gardé l'anonyme, & il eut le ſingulier plaiſir de les trouver incrédules quand il ſe fit connoître. Le ſavant *Dacier*, ſon ennemi, ne put cependant s'empêcher de dire qu'il lui ſembloit qu'il y avoit quelque choſe.

La tragédie de *Romulus* eut un plus grand ſuccès qui ne fut point ſoutenu aux repriſes, où elle eut à ſoutenir le parallèle avec le *Brutus* de *Voltaire*; *Inès de Caſtro* a joui d'une gloire conſtante & qui eſt toujours plus brillante.

La comédie du *Magnifique* fit beaucoup d'honneur à *la Motte*, par la fineſſe des détails & l'agrément du ſtyle.

La tragédie d'*Œdipe* d'abord mal accueillie en vers, réuſſit encore moins en proſe, elle inſpira à l'auteur le deſſein de propoſer ouvertement ſon ſyſtême ſur l'avantage d'écrire les tragédies en proſe; il s'attira des cenſures ingénieuſes qui mirent le public contre lui.

Ses ſentimens ſur l'*Iliade* ne ramenèrent point ſes juges. Madame *Dacier* lui répondit avec vigueur ; il comparoit les injures dont elle l'accabloit, *à ces charmantes particules grecques qui ne ſignifient rien, mais qui ne laiſſent pas à ce qu'on dit de ſoutenir & d'orner les vers d'Homere.*

Ses fables lui attirèrent une comparaiſon avec Lafontaine qui n'étoit point à ſon avantage. Toutes les fautes *de Lafontaine*, diſoit M. *de Mairan*, ſont en négligence, toutes celles *de la Motte* ſont en affectation.

« *La Motte* avoit un eſprit ſi propre à » ſe plier à tout, qu'il étoit même théo» logien quand il le vouloit ; il a fait juſ» qu'à des mandemens d'évêques, à qui » comme de raiſon il a bien gardé le » ſecret, & qui ont eu encore plus de ſoin » de le lui garder. Nous dirons ici en » paſſant qu'il a été de même l'auteur de » pluſieurs autres écrits, que ſes ennemis » auroient déchiré, s'ils en avoient connu » le véritable père. Il racontoit à cette » occaſion, qu'un de ces malheureux écri» vains qui font trafic d'éloges & de » ſatyres ; un de ces hommes condamnés » à vivre des groſſièretés périodiques qu'ils

» imprimoient contre lui, avoit eu la mal-
» adroite équité de louer beaucoup un écrit
» dont il ne le croyoit pas l'auteur ; &
» que détrompé bientôt d'une méprise si
» cruelle, il n'avoit pu s'empêcher de
» s'écrier avec la bassesse la plus naïve :
» *ah ! si je l'avois su plutôt.*

» Ce malheureux genre de la satyre,
» dont notre académicien avoit été si sou-
» vent l'objet, est presque le seul où il ne
» se soit point exercé ; la douceur &
» l'honnêteté de son caractère lui inter-
» dirent constamment cette ressource ban-
» nale & odieuse de la médiocrité jalouse.
» Il n'auroit pourtant tenu qu'à lui de se
» la ménager avec avantage ; il résista
» presque toujours à la démangeaison de
» repousser la critique. Il pensoit avec rai-
» son qu'un silence noble est l'arme la
» plus efficace qu'on puisse opposer aux
» traits de l'envie ».

Cependant, si la réputation dont il jouissoit lui avoit fait des jaloux, l'aménité de son caractère lui avoit fait aussi un grand nombre de partisans. Il opposoit une douceur inaltérable, non-seulement aux injures littéraires, mais aux plus cruels outra-

ges. Un jeune homme à qui par mégarde il marcha ſur le pied dans une foule, lui ayant donné un ſoufflet, monſieur, lui dit-il, vous allez être bien fâché, je ſuis aveugle. Il ſouffroit avec la même patience les infirmités douloureuſes dont il étoit accablé, & dans leſquelles il termina ſa vie, le 26 Décembre 1731 : il avoit été reçu à l'académie françoiſe le 8 Février 1710, à la place de *Thomas Corneille.*

LAPORTE (*l'Abbé* DE) trouve place dans cette nomenclature, parce qu'il a donné une *Bibliothèque des Génies & des Fées*, 2 vol. *in*-12. 1765.

Comme nous nous ſommes impoſés la tâche de ne prononcer qu'avec la circonſpection la plus grande ſur les littérateurs ; nous tranſcrivons (pour cauſe) la notice du *Dictionnaire Hiſtorique.*

On y lit : — *Joſeph*, abbé *de Laporte*, né à Befort en 1718, mort à Paris en Décembre 1779 : fut pendant quelque temps Jéſuite. Ayant quitté cette ſociété, il vint à Paris, où il publia l'*Antiquaire*, comédie en vers en deux actes, qui n'a jamais franchi l'enceinte des collèges. La poéſie n'étoit point ſon talent, il ſe tourna du côté de la proſe.

Il commença en 1749 des feuilles périodiques, intitulées *Observations sur la Littérature moderne*, dans lesquelles il louoit tout ce que *Fréron* critiquoit, & il déchiroit impitoyablement tout ce que celui-ci exaltoit. Ce *Journal* finit au neuvième volume; il offrit alors sa plume à *Freron* & eut part aux quarante premiers volumes de l'*Année Littéraire*. Il fit plus de la moitié de l'ouvrage, & ne reçut cependant, suivant le traité, que le quart, parce que *Fréron*, meilleur écrivain que lui, polissoit son style. Ces deux juges du Parnasse s'étant brouillés, l'abbé *de Laporte* publia son *Observateur littéraire*. Ces nouvelles feuilles périodiques, quoique faites avec assez de soin, & écrites d'un style net & agréable, eurent peu de succès, malgré les éloges des philosophes que *Laporte* louoit, parce que son antagoniste les déprimoit. Les *Journaux* s'étant multipliés à l'infini, *Laporte* fut obligé d'abandonner le sien, tandis que celui de *Fréron* subsistoit avec éclat.

C'est alors qu'il forma un attelier littéraire dans lequel il fit fabriquer, par ses copistes, *son Ecole de Littérature*, 2 vol.

in-12, où il n'y a de lui que le titre & la préface; l'*Hiſtoire littéraire des Femmes françoiſes*, 5 vol. *in*-8°.; *les Anecdotes Dramatiques*, 3 vol. *in*-8°.; le *Dictionnaire Dramatique*, 3 vol. *in*-8°.; l'*Almanach des Spectacles*, & beaucoup d'*Almanachs*; *le Voyageur François*, en vingt-quatre volumes *in*-12, eſt la plus connue de toutes ſes compilations: il eſt écrit avec plus de ſoin que les ouvrages du même auteur, qui, ſuivant un critique, étoit toujours preſſé de mal faire. — Nous n'adoptons ni ne rejetons ce jugement qui nous paroît prononcé un peu trop durement, quelque fondé qu'il puiſſe être.

L'abbé *de Laporte* mourut avec dix mille livres de rente qu'il ne devoit qu'à ſa manufacture. Ce maltotier littéraire (diſent les mêmes rédacteurs) étoit ſi avide d'argent, que, dès qu'il paroiſſoit un ouvrage paſſable en province, il ſe l'approprioit quoique l'auteur fût vivant, & le publioit à Paris. C'eſt ce qu'il fit pour *la Bibliothèque d'un homme de goût*, imprimée à Avignon, en deux vol. *in*-12; il s'en empara, & en fit une compilation indigeſte en quatre vol. *in*-12, & mit même à l'alem-

bic beaucoup d'auteurs estimés, pour en extraire la substance. On lui doit *les Pensées de Massillon*; *l'Esprit de J. J. Rousseau*; *l'Esprit du P. Castel*; *l'Esprit des Monarques Philosophes*; *l'Esprit de Desfontaines*.

Il a composé, pendant vingt-huit ans, le *Calendrier des Spectacles*.

Il a eu part à toutes les éditions de *la France Littéraire*.

Il a donné la dernière édition des *Œuvres de Crébillon* le père.

Une édition des *Œuvres de Saint-Foix*.

Un *Dictionnaire Dramatique* avec M. *Champfort*.

Anecdotes Dramatiques avec M. *Clément*.

LEMARCHAND (*Madame*), auteur de *Boca*, elle étoit fille de *Joseph-François Duché*, écuyer, sieur *de Vancy*, fils d'un secrétaire du roi, & lui-même secrétaire général des galères de France; elle épousa M. *Lemarchand de la Mery*, receveur général des domaines de Soissons. Sa maison étoit le rendez-vous des personnes célèbres dans tous les genres. On sait que c'est chez elle que *Coypel* répétoit ses comédies, & qu'il y avoit toujours des succès. La lecture de chaque ouvrage de ce peintre attiroit

la foule chez Madame *Lemarchand*, & il paroît que Madame *de Tencin* & Madame *Géoffrin* ſe ſont contentées de ſuivre ſon plan. Perſonne ne craignoit autant qu'elle la réputation d'une femme bel-eſprit. Sa modeſtie ne lui permettoit point de s'entendre louer. Vouloit-on lui plaire, c'étoit de faire l'éloge de ſes amis, & d'oublier le ſien.

Une dame jeune & jolie (*Madame Huſſon*) crut devoir s'attribuer le conte de *Boca*, dont Madame *Lemarchand* étoit auteur. Celle-ci ne réclama point contre l'uſurpation; mais les *Journaux* décelèrent le larcin. Madame *Huſſon* prit ſon parti fort cavalièrement, & écrivit elle-même un déſaveu formel aux journaliſtes. L'abbé *de Lattaignant* compoſa à ce ſujet la chanſon que nous tranſcrivons.

Sur l'air : *De Grimaudin.*

UN jour *Venus* prit à *Minerve*,
Sur ſon bureau,
Un petit roman de ſa verve :
Fruit peu nouveau :
Et cette belle ſous ſon nom,
En fit faire l'impreſſion.

On louoit au céleste empire,
Dame *Venus*
Sur son talent de bien écrire;
Lorsque *Momus*
Dit aux dieux : c'est un vrai larcin,
Lisez-le dans le vieux bouquin.



Puisque *Venus* est jeune & belle,
Sans contredit,
A tort pourquoi se pique-t-elle
De bel esprit ?
Quand on sait plaire à mille amans,
A-t-on besoin d'autres talens.



Ce que *Minerve* peut écrire
N'est qu'ennuyeux :
Au prix de ce qu'on aime à lire
Dans deux beaux yeux,
Trois grâces, pour les connoisseurs,
Valent mieux que les doctes sœurs.

LEVÊQUE (*Madame*), *Louise Cavalier*, dame *Levêque*, née à Rouen le 23 Novembre 1703, morte le 18 Mai 1745, étoit fille d'un procureur au Parlement de Rouen, & fut mariée à M. *Levêque*, gendarme de la Garde. Elle étoit d'une très-belle figure, avoit un esprit vif & enjoué, & composoit également bien en prose & en vers. On a d'elle deux poëmes : le premier, intitulé :

l'*Augustin*, pièce grave ; le second *Minet*, pièce comique & facétieuse, un ouvrage intitulé : *le Siècle*, en 1737. *Lilia*, *Celenie*. Elle a publié dans les *Mercures* du temps, des vers qui ont paru moins médiocres qu'ils ne sont en effet. On en a inséré un grand nombre dans les amusemens du cœur & de l'esprit.

Nous avons inséré dans *le Cabinet des Fées*, ses deux contes :

Le Prince des Aigues Marines ;

Le Prince Invisible ;

Elle a fait une Comédie intitulée : l'*Auteur Fortuné*.

Nos lecteurs ont dû distinguer le conte du *Prince Invisible*, dont les détails & la fable sont agréables & ingénieux. Ils ont vu avec quelle charmante facilité l'Auteur unit le talent des vers & celui de la prose. Des pensées tendres sont exprimées avec une sorte de naïveté. Elles semblent s'échapper de sa plume.

Sur la foi de l'amour ne vous reposez guère,
Amans, quelques plaisirs que vous puissiez avoir.
De ses faveurs, au désespoir,
L'on n'a souvent qu'un pas à faire ;
Charmés du beau nœud qui les lie,
Et chaque instant plus amoureux,

Ces amans paſſent là leur vie
Dans les plaiſirs & dans les jeux ;
Mais leur ſort n'a rien que j'envie,
Et je me trouve plus heureux
Quand je vois un moment *Silvie*.

LHÉRITIER (*Mademoiſelle*). *Marie-Jeanne Lhéritier de Villandon*, étoit fille de M. *Lhéritier*, hiſtoriographe de France, dont nous avons une traduction des *Annales des Pays-bas de Grotiüs*, & deux *Tragédies* imprimées, quoique médiocres. Elle a composé pluſieurs morceaux de *Poéſie*, dont quelques-uns ſont reſtés manuſcrits. Elle a fait

L'Apothéoſe de Mademoiſelle de Scudéry, en proſe & en vers ;
La Pompe Dauphine ;
Le Tombeau de M. le duc de Bourgogne ;
L'Hiſtoire de Jean de Verdt, en proſe & en vers ;
Une Traduction d'une partie des Épîtres héroïques d'Ovide ;
Les Caprices du Deſtin ;
La Tour Ténébreuſe ;
Ric Din, Ric Don ;
Marmoiſan.

Elle fut reçue à l'Académie des Jeux Floraux, où elle avoit obtenu des prix, & à l'Académie des Ricoverati de Padoue.

Elle eft morte le 24 Février 1734, âgée de foixante-dix ans. Elle avoit une fœur, Mlle. de *Nouvelon*, qui a fait auffi quelques *Poéfies*. Le préfident *de Vertron* a adreffé à celle-ci ce madrigal :

Pour ton bel-efprit, tu mérites,
Comme ta fœur *de Villandon*,
D'être l'une des favorites
Des doctes fœurs d'*Apollon*.

Mlle. *Lhéritier* defcendoit, par femme, du célèbre *du Vair*, garde des Sceaux, le feul miniftre peut-être qui ait paru content quand on lui eût demandé fa démiffion.

Elle a fait un *Sonnet au Roi* pour le louer de la révocation de l'édit de Nantes.

Son caractère étoit poli, bienfaifant, fon humeur douce, affable : elle étoit amie folide & généreufe. Sa modeftie & fa réferve fur fes talens étoient c[illegible]rées. Elle fembloit oublier qu'elle valoit mieux que beaucoup d'autres. Malgré la modicité de fa fortune, elle réuniffoit chez elle tous les dimanches & tous les mercredis, une affemblée de littérateurs & de gens de qualité qui aiment les lettres, auxquels elle donnoit un fouper frugal. Tant que la ducheffe *de Nemours*, qui l'eftimoit &

l'aimoit singulièrement, avoit vécu, Mlle. *Lhéritier* avoit trouvé dans les bienfaits de l'amitié, des ressources. A la mort de la duchesse, sa situation devint gênée. C'est alors que le garde des sceaux *Chauvelin* lui accorda en 1728 une pension de 400 liv. La célèbre *Lavigne*, ou plutôt *Desforges Maillard* composa son épitaphe.

LES neuf savantes immortelles
La comblèrent de leurs faveurs;
Mais, hélas! ô dons infidelles,
Dont la possession fit languir maints Auteurs,
Elle vécut, ô temps, ô mœurs!
Docte, vierge, & pauvre comme elles.

Ce qui prouve du moins qu'elle eut des mœurs.

LINTOT (*Madame* DE), *Catherine* CAILLOT, dame de *Lintot*, a composé l'*Histoire de mademoiselle de Salens*; trois contes des Fées, en 1735, *in*-12 : ces contes sont écrits avec beaucoup de naturel, & méritent d'être accueillis; celui de la *Princesse* changée en *écrevisse* est moral & rempli de descriptions agréables.
Histoire de madame d'Atilly.

On croit qu'elle est encore vivante, & qu'elle ne doit être âgée que de cinquante-huit ans; elle écrivoit encore en 1769.

Elle a su apprécier de bonne heure les succès de la gloire littéraire, & se contenter des douceurs d'une vie tranquille & privée.

LESCONVEL, auteur très-médiocre d'un recueil de contes *in*-12, en 1698, d'une nouvelle ayant pour titre *Anne de Montmorency*, d'une histoire romanesque d'*Anne de Bretagne*, & du roman intitulé l'*Isle de Naudely*, dans lequel il prétendit avoir surpassé le Télémaque de *Fénelon*; il osa critiquer cet ouvrage immortel, & s'associer à l'abbé Faydit, qui a composé la Télémacomanie pour ramener les esprits engoués de l'ouvrage de Fénelon. Lesconvel est auteur de plusieurs *poésies*, insérées dans tous les *Journaux*, on pourroit le comparer au fécond poëte *Chalamont de la Visclède*. Il est mort en 1722, après avoir déposé pendant plusieurs années sa plume & sa lyre, on le crut mort avant terme.

LOCKMAN étoit un fameux philosophe d'Ethiopie ou d'Arabie, les uns le font petit neveu d'*Abraham*, les autres de *Job*, quelques-uns assurent qu'il vécut sous *David* & *Salomon*, qu'il étoit nègre; que son métier étoit celui de tailleur ou de charpentier ou de berger, & qu'il fut en-

levé & vendu comme esclave *Abyssin*, par les *Israélites* qui faisoient commerce des nègres; on lit dans un *commentaire sur l'Alcoran*, qu'un jour son maître l'envoya avec d'autres esclaves chercher des fruits à la campagne; ses compagnons se régalèrent avec les fruits & accusèrent *Lockman* de les avoir mangés; celui-ci imagina un moyen de faire connoître la vérité, il persuada au maître de les obliger tous à boire de l'eau chaude & à tourner ensuite avec vîtesse. Ses compagnons eurent des vomissemens qui prouvèrent leur mensonge: après quelques autres traits de sagesse, son maître lui donna la liberté. Devenu libre, il se mit au service du roi *David*. Un *Israélite* le voyant entouré d'une foule d'auditeurs, lui demanda comment il étoit parvenu à un si haut degré de sagesse & de vertu; par trois moyens, répondit-il, en disant toujours la vérité, en gardant inviolablement ma parole, & en ne me mêlant jamais de ce qui ne me regardoit point.

Les ouvrages de *Lockman* ont beaucoup d'analogie & même de ressemblance avec ceux de *Salomon*, ce qui a fait croire à

plusieurs autres que ces deux sages ne sont qu'une même personne, tous deux ont fait des proverbes, il y a des passages qui sont les mêmes presque mot pour mot: il est à présumer que *Lockman* élevé dans la religion des *Israélites*, fit connoître aux Perses les proverbes de *Salomon* & les *apologues de l'ancien testament*, en les traduisant en leur langue. — « *Esope* (dit » M. *le Prévôt d'Exmes* dans la vie *des* » *Etrangers*), qui parut à la Cour de » *Cresus*, & qu'on prétend être né en » Phrygie, fut à portée de connoître les » ouvrages de *Lockman* écrits dans la lan- » gue des Perses, voisins des Lydiens; il » les traduisit avec liberté, & ajouta peut- » être des *fables* nouvelles aux anciennes. » Tandis que le fabuliste grec faisoit con- » noître aux peuples d'Occident les *fables* » du philosophe grec, *Bidpaï* les tradui- » soit en langue indienne & selon la ma- » nière des Orientaux, les *faisoit* servir » à l'instruction d'un Roi des Indes, en y » joignant de nouvelles fictions propres à » rendre les leçons plus frappantes. *Esope* » & *Bidpaï* étoient contemporains. C'est » ainsi que les proverbes & les autres

» maximes de *Salomon*, déjà changés dans » la traduction persane, furent encore plus » dénaturés dans les imitations indiennes » & grecques de *Bidpaï* & *d'Esope*; mais » on voit que l'écrivain original y est » souvent désigné par cette expression, *le* » *Sage a dit* ». — D'autres auteurs prétendent, non sans beaucoup de fondement, que *Lockman* est le même que *Bidpaï* & qu'*Esope*, & que *les Fables grecques* sont dues aux Orientaux.

Lockman étoit un philosophe continuellement plongé dans la méditation. Egalement instruit & vertueux, & plein de l'amour du genre humain, il a composé des *Fables*, des *Apologues*, des *Sentences* & des *Maximes*, *dont chacune*, disent les Orientaux, *est plus estimable que tout le monde entier*.

Erpenius publia les *Fables* de *Lockman* en arabe & en latin, à la suite de sa *Grammaire Arabe*; en 1656, *le Fevre* les mit en beaux vers latins. *Galland* les traduisit en françois avec celles de *Bidpaï*, en 1714, 2 vol. *in*-12. *Gueulette*, dix ans après, les traduisit en 2 vol. *in*-12.

LUBERT (*Mademoiselle* DE), est

née vers 1710. Ses Ouvrages sont remplis de l'esprit aimable & honnête qui la faisoit estimer & rechercher. Elle étoit fille d'un Président, d'autres lui donnent pour père un Trésorier de Marine. Sa vie a toujours été studieuse & retirée; son amour pour l'étude l'a éloignée du mariage; mais elle n'a cessé que très-tard de faire le charme d'une société intime & choisie, dans laquelle elle a rencontré le savant & vertueux président *de Meinieres*.

Elle s'étoit amusée dès 1740 à écrire des *Contes des Fées*, & n'a pas toujours avoué tous ceux qui lui ont été attribués. M. le marquis *de P....* s'exprime ainsi sur la liste de ses Ouvrages: — Les *Contes* que Mlle. *de Lubert* avoue, & dont nous pouvons parler d'après elle, sont:

Terserion, qui avoit été attribué au comte de *S.*, ou *Sec & Noir*;

La princesse Lionnette & Coquerico;

Le prince Glacé & la princesse Étincelante;

La princesse Couleur-de-Rose & le prince Celadon;

La princesse Camion;

La Nouvelle Léonille, qui forme seule un gros volume *in*-12, & contient deux Histoires.

On

ON LUI ATTRIBUE

La princeſſe Senſible & le prince Typhon ;
La princeſſe Coque-D'œufs ;
Blanche-Roſe ;
Cornichon & Toupette ;
Le Revenant ;
La princeſſe Foirette ;
Et une *Épitre ſur la Pareſſe.*

ELLE EST AUTEUR

De la Traduction des Amadis des Gaules réduits en quatre volumes, & mis en meilleur ſtyle ;
Des Hauts faits d'Eſplandian, réduits en 2 vol. ;
Des Anecdotes Africaines, ou *Mourat & Turquia*, *in*-12, 1752.

Ses *Contes de Fées* ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi bons que ceux de madame *de Murat* & des autres femmes qui ſe ſont exercées dans ce genre. Ils ſont très-ſouvent dénués de morale & d'allégorie. La princeſſe changée en livre couleur de roſe, que le prince peût feuilleter à ſon gré, prêtoit à des idées fines, & l'auteur n'a

rien tiré de ce cadre. La princeſſe *Camion* mérite d'être diſtinguée, & nous en avons fait uſage.

Léonille eſt un roman qui doit être lu : ſon auteur mérite de jouir de toute la réputation que ſon ouvrage lui a procuré.

Comme on ignoroit le ſort de mademoiſelle *de Lubert*, on la croyoit encore vivante en 1779. La lettre ſuivante, inſérée dans *le Journal de Paris* de la même année, N°. 69, a déſabuſé le public.

L'OMBRE de Mlle. DE LUBERT, à l'Auteur de l'Almanach des Dames Illuſtres.

« QUOIQUE retirée dans un des ſombres boſquets de l'Eliſée, Monſieur, & très-peu occupée de ce qui ſe paſſe ſur la terre, je n'ai pas été moins ſenſible à la magnifique *Oraiſon Funèbre* que vous avez daigné faire de moi dans votre *Almanach*. Je ne m'attendois pas à être célébrée après ma mort, moi, qui dans ma vie ne me ſuis jamais aviſée de vouloir être célèbre. Les ouvrages que j'ai faits n'ont été que des amuſemens de mes lecteurs, je ne prenois ſeulement pas la

peine de les corriger, encore moins de les relier; il n'y a rien qui n'y paroiſſe. En un mot, monſieur, j'ai toujours penſé que ces ouvrages me précéderoient aux Champs Eliſées, & qu'ayant paſſé le fleuve de l'Oubli, je n'aurois pas à rougir ici de trouver quelqu'ombre qui ſe ſouvint de les avoir lus. Ce n'eſt pas que toute ombre que je ſuis, je ne ſois autant reconnoiſſante qu'une ombre peut l'être des louanges que vous voulez bien donner à ces bagatelles : je n'en ai cependant pris aucune vanité; dans notre ſombre royaume on n'y eſt pas ſujet. J'avois retenu de mon vivant que les actions des hommes étoient louées & blamées fort légèrement, & que ſurtout les *Oraiſons Funèbres* n'étoient que des recueils de menſonges. Comme on ſe déſabuſe ici de beaucoup d'erreurs, je penſe différemment, me ſouvenant qu'un ſage, dont j'ai oublié le nom, diſoit fort prudemment; qu'il faut attendre la mort des gens pour pouvoir les louer juſtement. Ce ſouvenir heureux va me faire quitter ma ſolitude, puiſque je puis jouir de ma gloire & m'acoſter de meſdemoiſelles *Lhéritier* & *Scudéri*. N'étant qu'une ombre, je ne dois pas craindre qu'elles me faſſent

mourir d'ennui ; ainsi je pourrai me vanter avec elles de n'être pas réduite, ainsi que je croyois, comme feu *Astrate*, dont on a dit unanimément : *Astratus vixit.* Voilà du latin quoique je ne l'ai jamais su ; mais ayant ici *Ovide*, *Horace* & *Virgile*, il feroit beau voir que je ne pusse les interroger ou leur répondre. J'attends aussi ici très-impatiemment un M. *de Bastide*, qui, dans ses immenses volumes de *Contes Bleus*, a dit, par deux fois, très-discrètement à l'oreille du public, dans la crainte qu'il ne l'oubliât, que j'étois encore vivante : pour moi, qui ne sais qu'en dire après votre respectable témoignage, je ne me mêlerai point de décider entre vous deux ; c'est à vous, Messieurs, à démêler la fusée, & à juger qui a tort ou raison ; mais au moins que je sache à quoi m'en tenir. Votre servante DE LUBERT, au mille & unième bosquet des Champs Elisées ». — Cette lettre pouvoit être plus plaisante, & ménager davantage Mademoiselle *de Lubert*, que l'Auteur juge avec trop de rigueur ; il avoit oublié qu'elle avoit mérité, dès sa plus tendre jeunesse, le surnom de *muse* & de *grâce* que M. *de Fontenelle*, *Voltaire* & les littérateurs les plus distingués lui avoient donné.

Voici les vers qu'elle adressa en 1772 à M. *de la Condamine*. On y retrouve cette facilité qu'on a toujours aimée dans ses ouvrages : elle avoit alors soixante-deux ans.

D'*Ajax* impétueux & du subtil *Ulisse*,
Vous avez chanté les débats :
Ovide courut cette lice,
Et de près, vous suivez ses pas.
Dans l'âge où tout s'éteint, votre feu semble croître ;
Homère, comme vous, brava le froid des ans.
Le vrai génie a le droit de renaître,
Et pour lui, la vieillesse est un nouveau printemps ;
Mais quand vous remplissez si bien tous vos momens
Par les talens nouveaux que vous faites paroître,
Je vous trouve un défaut, vous l'ignorez peut-être,
Vous êtes par trop sourd aux applaudissemens.

RÉPONSE.

OUI, je renais en ce moment,
Muse & grâce (1) me rend la vie,
Mon cœur s'ouvre à la mélodie
De son aimable compliment
Sur la nouvelle rapsodie
Qu'une vieille muse engourdie
Lut hier témérairement
A la Françoise Académie
Qui le reçut bénignement,

(1) Noms que M. *de Voltaire* a donnés à Mlle. *de Lubert*.

Et le but jufques à la lie.
On dit affez communément
Que la pitié nous humilie,
Et qu'il vaut bien mieux faire envie:
J'ofe penfer différemment.
Je dois à la pitié l'indulgence publique,
Et je me fens flatté de ce doux fentiment
Qu'on s'avoue à foi-même, & qui m'eft fympatique.
D'*Alembert*, élégant, non moins que pathétique,
Annonça le vieux débutant.
L'Auditeur fe difoit, peut-être en m'écoutant,
Cela fe gagne en Amérique,
Il peut m'en arriver autant.
Comme lui, d'un chef-d'œuvre antique,
Je traduirai les vers, fut-ce en ftyle gothique;
Comme lui je pourrai braver l'événement,
Je ferai fourd à l'applaudiffement,
Et plus encore à la critique.

LUSSAN (*Mademoifelle* DE), on la croît fille naturelle du célèbre prince *Eugène* de Savoye & d'une courtifanne nommée *Fleury*; fa mère répara du moins fon inconduite, en donnant à fa fille une éducation très-foignée. Elle avoit à peine vingt-cinq ans qu'elle étoit liée d'amitié avec le favant *Huet*, évêque d'Avranches, qui l'invita à compofer des romans; ce genre étoit analogue à fon caractère & à fes penchans; car elle étoit laide, fenfible &

gourmande ; on va loin avec ces trois qualités ; elle ne ſe compromit cependant point aſſez pour ceſſer d'avoir des droits à l'eſtime publique ; les princes *de Condé* & *de Conti* eurent pour elle une ſorte d'attachement, qui ne pouvoit être pris pour un ſentiment de protection ; elle étoit d'ailleurs ſi obligeante & ſi affable : elle nacquit en 1682, & mourut le 31 Mai 1758, âgée de ſoixante-quinze ans. On a ſoupçonné l'abbé de *Boiſmorand*, le romancier *la Serre*, *Baudot de Juilly*, d'avoir contribué eſſentiellement à ſa réputation littéraire, & peut-être a-t-on eu raiſon de le croire ; il eſt certain qu'elle a montré au dernier des ſentimens de reconnoiſſance très-caractériſés, en lui cédant la moitié d'une penſion de deux mille livres que le roi lui avoit accordée, & en partageant avec lui le produit de la vente de ſes manuſcrits. On ne lui reproche dans ſes ouvrages que d'avoir multiplié les volumes, parce qu'elle écrivoit pour vivre, dure néceſſité pour elle & pour ſes lecteurs. On peut voir la liſte de ſes œuvres dans le dictionnaire des perſonnes célèbres.

Les Veillées de Theſſalie eurent un grand

ſuccès, tous les *Journaux* en firent des éloges, & les éditions en furent multipliées.

M.

MAILHOL (*Gabriel*), né à Carcaſſonne : il eſt auteur.

Des *Anecdotes Orientales*, *in*-12, 2 vol. 1752.

Voyez *la France Littéraire*, pour ſes Ouvrages. Nous ne nous permettons point des jugemens rigoureux ; mais il paroît d'après la lecture des productions de cet auteur, qu'il devoit vivre & mourir ſans beaucoup de célébrité. Il réuſſit mieux dans les vers légers, quoiqu'il fût très-ſouvent un louangeur très-affectueux & trop fade. Il ſoupira pour la célèbre *Puvigné*, danſeuſe de l'Opéra, & la déifia dans ſes vers du mieux qu'il pût. Nous ignorons ſi la Déeſſe a ſouri à ſon galant Apollon, elle qui ſourioit ſi volontiers à ſes amis. Nous diſtinguerons cependant l'*Épître Héroïque du Comte de Fayel* à ſon frère, qui a été imprimée dans le *Mercure*. On y trouve

des vers heureux, de l'énergie, & quelque connoiſſance du ſentiment de la jalouſie.

MALFONTAINE (*Mademoiſelle* RAIGNÉ DE), eſt auteur d'un conte qui a pour titre :

Alzahel, traduit d'un manuſcrit arabe, imprimé dans le *Mercure*, 1773 ;

Hilas, ou *la Préſomption punie*, Conte.

Elle a fait inſérer dans les *Mercures* la plupart & preſque tous ſes contes. Ils ſont écrits avec ſenſibilité, & d'un ſtyle éloigné de la prétention & de la flatterie. Elle a compoſé des *Proverbes* & des *Dialogues*. Celui du *Divin Abdallah* & du jeune *Mendiant* eſt très-philoſophique. L'auteur doit être jeune encore ; & à coup sûr très-eſtimable.

MANDA. Il eſt auteur d'un Conte de Fées, intitulé *Brochures Nouvelles*, *in*-8°., 1746.

MARIVAUX (*Pierre-Charles* DE), naquit à Paris ſur la paroiſſe de Saint-Gervais en 1688, & non en Auvergne comme on le trouve écrit en pluſieurs endroits. Son

père, qui avoit été directeur de la monnoie à Riom, étoit d'une famille ancienne dans le parlement de Normandie. Il ne négligea rien pour l'éducation de son fils qui annonça de bonne heure, par des progrès rapides dans ses études, cette finesse d'esprit qui caractérise ses ouvrages.

Un des premiers qui soient sortis de sa plume, sont les *Jolies Remarques* en deux volumes qui se ressentent de la jeunesse de son auteur. C'est une imitation du *Roman* de *Don Quichotte.* M. *de Marivaux* l'a retouché depuis, & ce *Roman* fait partie de la dernière édition de ses œuvres, sous le titre de *Don Quichotte moderne.* Cet ouvrage respire la gaieté.

A peine sorti du collège, M. *de Marivaux* s'étoit avisé de dire qu'une comédie n'étoit pas une chose difficile. Pour le prouver, il composa le *Père Prudent*, petit drame en un acte, & il fit voir en effet qu'une mauvaise pièce est une chose aisée pour un homme d'esprit.

Il s'essaya ensuite dans le tragique, & donna en 1720 *la Mort d'Annibal.* Le peu de succès qu'eut d'abord cette *Tragédie*, quoiqu'estimable à bien des égards, le dé-

termina pour toujours à abandonner ce genre & ce style, & ce parti sage, en le rendant à son génie naturel, lui ouvrit une carrière brillante à laquelle il étoit beaucoup plus propre. Il a soutenu seul pendant trente-deux ans la fortune du Théâtre Italien, qui, sans ce secours, & faute de spectateurs, étoit presque contraint d'abandonner son Spectacle. Il leur a donné vingt-une Pièces, dont la plupart restées au théâtre, se jouent avec succès. Celles qui repassoient le plus souvent à la Comédie Françoise, sont :

La Surprise de l'Amour ;
Le Legs & le Préjugé Vaincu.

AUX ITALIENS.

La Mère Confidente ;
Le Jeu de l'Amour & du Hasard ;
L'Heureux Stratagême ;
Arlequin poli par l'Amour ;
La Double Inconstance ;
La Fausse Suivante ;
L'École des Mères ;
Les Fausses Confidences ;
L'Isle des Esclaves.

M. *de Marivaux* voyant que ſes prédéceſſeurs avoient épuiſé tous les ſujets de comédies de caractères, s'eſt livré à la compoſition des pièces d'intrigue, & dans cette carrière ne voulant avoir d'autre modèle que lui-même, il s'eſt frayé une route nouvelle. Il a imaginé d'introduire la métaphyſique ſur la ſcène, & d'analyſer le cœur humain dans des diſſertations tendres & épigrammatiques. Auſſi le canevas de la plupart de ſes comédies n'eſt-il ordinairement qu'une petite toile fort légère, dont l'ingénieuſe broderie exprime ce que les replis du cœur ont de plus ſecret, ce que les rafinemens de l'eſprit ont de plus délicat. Cette ſubtilité comique n'eſt cependant pas le ſeul caractère diſtinctif de ſon théâtre : ce qui y règne principalement, eſt un fond de philoſophie, dont les idées développées avec fineſſe, filées avec art & adroitement accommodées à la ſcène, ont preſque toujours un but utile & moral. — *Je voudrois rendre les hommes plus juſtes & plus humains*, diſoit-il, *& je n'ai que cet objet en vue*. Il critiquoit comme *Démocrite*, en philoſophe qui ſait excuſer les défauts, qu'il reprend ſans aigreur & avec autant de

circonspection que de finesse & d'aménité.

Doué d'un esprit subtil & réfléchi, M. *de Marivaux* tient encore un rang distingué parmi nos moralistes observateurs. *Le Spectateur François* lui a mérité en Angleterre l'honneur d'être assimilé à *la Bruyere*. Son plan embrasse toutes sortes d'objets, morale, politique, sciences, beaux arts, commerce, & sur toutes ces matières, on retrouve toujours un philosophe agréable qui connoît le monde & sait donner à la vertu cet air d'agrément qui la fait aimer, & au vice les couleurs qui effarouchent la vertu.

La même chose se fait encore remarquer dans *la Vie de Mariane* & dans *le Paysan Parvenu*, deux romans de M. *de Marivaux*, où brillent la vivacité, la fécondité de son imagination : c'est toujours le même goût pour la morale ; beaucoup d'esprit, beaucoup de sentiment, beaucoup de rafinement dans l'un & dans l'autre ; mais toujours des réflexions utiles & délicates, & des peintures aimables de la vertu.

Dans son *Homère Travesti*, on voit combien il est facile de donner une face risible

aux choſes les plus grandes & les plus ſérieuſes.

Quant à ſon ſtyle, il étoit analogue à ſa manière de voir & de ſentir : on l'a regardé comme un auteur ſingulier dans ſes expreſſions. On a mis ſur le compte du ſtyle ce qui appartenoit à la pénétration de l'auteur, & on le condamna ſans l'entendre. Il ſeroit cependant dangereux de le prendre pour modèle.

S'il eût ſenti pour lui-même l'inconvénient attaché au mauvais choix des modèles, il eût peut-être évité les défauts qu'on reproche à ſon ſtyle ; mais trompé par la réputation brillante *de la Mothe*, il crut, à force d'eſprit, pouvoir tout racheter. Ainſi *la Mothe* avoit cru pouvoir remplacer avec de l'eſprit, les grâces *de Quinault* & la naïveté *de la Fontaine*. *Crébillon* le fils fut un de ceux qui critiqua le plus ingénieuſement le ſtyle de M. *de Marivaux*, & ſi bien que cet écrivain en fut la dupe, & ſourit au langage de la taupe du roman de *Tanſaï*.

Nous obſerverons que M. *de Marivaux* eſt jugé dans *le Nécrologe*, avec une rigueur qu'il n'a certainement point méritée. On

lui refuse tout, on prétend qu'il a cherché pendant toute sa vie le genre qui lui convenoit, & on conclut qu'il n'étoit pas un homme de génie. Il est si aisé de briser une belle statue! Il ne faut pour cela qu'un coup de marteau. C'est certainement aller trop loin des bornes, d'assurer que M. *de Marivaux* a imité M. *de Saint-Foix*, & que la muse de ce dernier étoit une grâce, & celle de son copiste une précieuse. M. *de Marivaux* copiste! Eh! qu'importe que toutes ses pièces soient des surprises de l'amour, si, dans ce cadre, il a l'art de tout peindre & de s'y métamorphoser sans cesse. Ce n'est pas là le genre de *Molière*: mais n'y avoit-il qu'un genre pour la Comédie? *Destouches* & *Regnard* doivent-ils être aussi rejetés? On lui fait un reproche d'avoir été reçu de l'Académie Françoise avant M. *de Voltaire*? Sans doute ce dernier méritoit la préférence. Mais ne sait-on pas à combien de petites considérations tous les corps tiennent; M. *de Voltaire* avoit de puissans ennemis, M. *de Marivaux* n'en avoit point: il fut reçu, *Crébillon* l'invitoit, & le public applaudissoit à cette invitation. Comment les Auteurs du *Nécrologe*, qui ont parlé de

Peſſelier, au point de le préférer à plusieurs égards à *Lamotte*, ont-ils pu placer M. *de Marivaux* dans un rang auſſi bas? Quelles réflexions ne feroit-on point en droit de faire ſur les jugemens des critiques?

M. *de Marivaux* s'eſt peint dans ſes Ouvrages. Avec un caractère tranquille, quoique ſenſible, il poſſédoit toutes les qualités ſociales; à une probité exacte, à un noble déſintéreſſement, il réuniſſoit une candeur aimable, une ame bienfaiſante, une modeſtie ſans fard & ſans prétention, une affabilité pleine de ſentiment, & l'attention la plus ſcrupuleuſe à éviter tout ce qui pouvoit offenſer ou déplaire. Il portoit dans l'amitié, la délicateſſe & la ſincérité. Il décidoit peu, conſultoit volontiers, & n'aimoit point à conteſter ni à prouver qu'il avoit raiſon. Jamais il ne répondoit à la critique. — *J'aime mon repos*, diſoit-il un jour à Madame *de Tencin*, *& je ne veux point troubler celui des autres*.

Il fut reçu à l'Académie Françoiſe au mois de Février 1743. Le duc *d'Orléans*, entr'autres témoignages de la bienveillance dont il l'honoroit, dota ſa fille à l'Abbaye

du Trésor, & fournit les fraix de sa profession religieuse.

Il ne sollicita jamais rien pour sa fortune, mais il ne refusa point les dons de l'amitié. Sa reconnoissance eût voulu ne laisser ignorer à personne ni les attentions généreuses que lui prodiguoit *Madame de Tencin*, ni celles de Mademoiselle *Saint-Jean*, qui, en acceptant le titre de sa légataire universelle, a continué si noblement d'être sa bienfaitrice, même après sa mort.

M. *de Marivaux* jouissoit d'ailleurs d'une pension sur la cassette du Roi, & d'une autre plus considérable que lui faisoit payer, sans que peut-être il le sût lui-même, une dame de la cour, que les lettres, les arts, les sciences ont reconnu long-temps pour leur amie généreuse & leur protectrice éclairée.

Avec ces ressources, M. *de Marivaux* se seroit fait une situation heureuse; mais il étoit trop sensible. On l'a vu plus d'une fois sacrifier jusqu'à son nécessaire, pour rendre la liberté & même la vie à des infortunés qu'il connoissoit à peine. Il avoit la même attention à recommander le secret à ceux qu'il obligeoit, qu'à cacher à

ſes plus intimes amis ſes chagrins domeſtiques & ſes propres beſoins. Il mourut le 11 Février 1763.

Il a compoſé un conte de Fées intitulé : *Félicie*, qui eſt coupé en dialogue, & en eſt plus ingénieux ſous cette forme.

MAZARELLI (*Claire... Marquiſe* DE LA VIEUVILLE DE SAINT-CHAMOND), eſt née à Paris, en 1731. Comme cet auteur vit encore, & qu'il eſt poſſible de la juger mieux que nous ne le ferions, nous nous abſtiendrons de prononcer ſur ſa perſonne & ſur ſes Ouvrages, qui nous ont paru écrits avec autant de grâce que d'énergie : elle eſt auteur

Des *Éloges de Sulli & de Deſcartes ;*
De *Camedris*, Conte, *in*-12, 1765.

MAYER (M. *Charles-Joſeph*, Chevalier DE), né en 1751, eſt vivant ; il a fini le roman du Prince *Titi*, *de Saint-Hyacinte :* ce qui nous oblige d'en faire mention ici.

Il a coopéré avec le comte *de Treſſan*, M. le marquis *de P....*, M. l'abbé *C......*, à la *Bibliothèque des Romans*. Le *Recueil* de-

ceux qu'il a inférés dans cette *Collection* va bientôt paroître : il eſt auteur

Du roman intitulé : *Geneviève de Cornouailles & le Damoiſel ſans Nom*, 2 vol. *in*-12 ;
Du roman intitulé : *Charles-le-Bon, Sire d'Armagnac*, 3 vol. *in*-12.

Ces deux romans retracent l'ancienne chevalerie, oppoſée à nos mœurs actuelles.

IL EST AUTEUR

D'*Aſgill*, anecdote intéreſſante ;
De *la Galerie Philoſophique du ſeizième ſiècle*, 2 vol. *in*-8°. ;
Du *Voyage de la Suiſſe*, 2 vol. *in*-8°.

Il a inféré dans le *Mercure* des *Diſſertations ſavantes* ſur différentes matières.

On lui attribue dans *la France Littéraire* des Ouvrages dont il n'eſt point auteur, & on l'a confondu probablement avec un autre.

Il ne nous eſt pas permis de rien dire de plus ſur cet Auteur jeune encore, & eſtimable à tant d'égards.

MELON (*Jean-François*), né à Tulle en 1688 ; il s'eſt principalement exercé dans la partie des Finances, & y a excellé. Il a dû à ce genre d'érudition, à la profondeur de ſes vues & à la pureté de ſes principes, une réputation d'eſtime qui lui procura une prépondérance parmi les Financiers. Le *régent duc d'Orléans* l'appeloit ſouvent dans ſon cabinet & le conſultoit durant des heures entières. Melon diſcutoit avec ce prince tous les principes de l'adminiſtration, & étoit preſque toujours approuvé par *la Bliniere*, qui dirigea toutes les opérations de la Régence avant que l'on vînt les gâter. Après qu'il les eut abandonnées, le Maréchal *de Noailles*, chef du Conſeil des finances, eſtima ſingulièrement M. *Melon*.

Son roman *de Mahmoud le Gaſnevide, conte Oriental*, n'eſt que l'hiſtoire allégorique de la régence, mais non pas ſévèrement jugée. Le cardinal de *Richelieu* liſoit ſouvent l'*Argenis de Barclai*, parce qu'il croyoit y trouver les principes d'un bon gouvernement. Nous propoſerons avec plus de fondement à ceux qui s'occupent de l'adminiſtration publique, de lire le roman de

M. Melon; ils y trouveront en effet des vues excellentes, une bonne morale & de bons principes. On y retrouve toutes les maximes que Voltaire a rendues si piquantes dans *le mondain*, qui n'eſt que l'éloge du luxe; *M. Melon* avoit dit en proſe ce que *Voltaire* diſoit en vers.

Et ſongez bien que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit....
Le pauvre vit des vanités des grands,
Et le travail, gagé par la molleſſe,
S'ouvre à pas lents la route à la richeſſe.

Monteſquieu avoit parlé dans ſes lettres perſanes à-peu-près comme M. *Melon*; mais il devint plus auſtère dans l'eſprit des loix, il prononça cette effrayante vérité: *le luxe change les républiques en monarchies & les monarchies en deſpotiſme*. *Helvetius* a ſuivi à peu de choſe près les principes de *Melon*. *Jean-Jacques Rouſſeau* a été le ſeul qui ait été indigné de voir mettre en problême l'influence du luxe ſur les nations. Toutes les fois qu'il en parle, on voit le philoſophe devenir orateur, & s'exprimer avec un fier courroux: malgré cette colère, il n'eſt pas moins vrai que M. *Melon* a

pris le juste milieu d'une question qu'on ne peut guères résoudre en entier dans une vieille monarchie, qui se soutient par les arts d'agrément autant que par son heureuse situation. M. *Melon* est mort en 1738.

MIRABEAUD (*Jean-Baptiste* DE) secrétaire perpétuel de l'académie françoise, mort le 24 Juin 1760, âgé de quatre-vingt-six ans; il étoit né en Provence, & on peut dire que sa vie n'a été remplie que par les muses & par l'exercice des devoirs de la plus rigoureuse probité. M. *de Buffon* qui lui a succédé à l'académie françoise en parle de la sorte; — le grand âge ne l'avoit point affaissé, il n'avoit altéré ni ses sens, ni ses facultés intérieures, les tristes impressions du temps ne s'étoient marquées que par le dessèchement du corps. A quatre-vingt-six ans, M. *de Mirabeaud* avoit encore le feu de la jeunesse, & la sève de l'âge mur : une gaieté vive & douce, une sérénité d'ame, une aménité de mœurs qui faisoient disparoître la vieillesse, ou ne la laissoit voir qu'avec cette espèce d'attendrissement qui suppose bien plus que du respect; libre de passions & sans autres liens

que ceux de l'amitié, il étoit plus à ses amis qu'à lui-même. Il a passé sa vie dans une société dont il faisoit les délices : société douce quoiqu'intime, que la mort seule a pu dissoudre. Ses ouvrages portent l'empreinte de son caractère ; plus un homme est honnête, plus ses écrits lui ressemblent. M. *de Mirabeaud* joignoit toujours le sentiment à l'esprit, & nous aimons à le lire, comme nous aimions à l'entendre ; mais il avoit si peu d'attachement pour ses productions, il craignoit si fort & le bruit & l'éclat, qu'il a sacrifié celles qui pouvoient le plus contribuer à sa gloire ; nulle prétention malgré son mérite éminent ; nul empressement à se faire valoir, nul penchant à parler de soi, nul desir ni apparent ni caché de se mettre au-dessus des autres, ses propres talens n'étoient à ses yeux que des droits qu'il avoit acquis pour être plus modeste. — C'est ainsi que M. *de Buffon* a honoré l'homme estimable qu'il remplaçoit, puisse-t-on retracer souvent un pareil portrait !

La traduction de la *Jérusalem délivrée du Tasse* par M. *de Mirabeaud*, a été souvent réimprimée, elle est (dit M. *Panckoucke*),

contre l'ordinaire, moins longue que l'original, & ne peut dans plusieurs endroits être regardée que comme un *Abrégé* du *Tasse*, mais cet *Abrégé* est l'ouvrage d'un homme d'esprit, qui écrivoit parfaitement sa langue, qui la manioit avec élégance, & qui, persuadé que dans un poëme le principal but est de plaire, & que l'agrément en est le mérite essentiel, a tout sacrifié à cet objet : & en effet cette traduction séparée de l'original, se fait lire de suite & avec le plus grand plaisir. Rien n'y sent l'assujettissement ni la servitude, on croit lire un ouvrage national, un roman du premier ordre, dont le fond seroit très-piquant; & si, comme l'a dit un homme d'esprit, il faut qu'un traducteur sache cacher ses fers, & s'il le peut, qu'il les couvre de fleurs, il faut convenir que *Mirabeaud* a été un peu au-delà du but.

On peut reprocher les mêmes défauts à sa traduction de *Roland-Furieux*, poëme de l'*Arioste* ; M. *de Voltaire* prétend que M. *Mirabeaud* n'a ni senti, ni rendu les plaisanteries de l'original.

M. *de Mirabeaud* composa en 1734 un *Alphabet de la fée Gracieuse*, *in*-12 : ce fut un

un ouvrage de complaisance, auquel il n'a certainement attaché aucune prétention.

MONBRON. *Le Sopha Couleur-de-Rose, in-12.*

La Voix des Persécutés, in-12, 1754.

MONCRIF (*François-Auguste* PARADIS DE), secrétaire des commandemens de M. le comte *de Clermont*, lecteur de la reine, l'un des Quarante de l'académie francoise, né à Paris en 1687.

Il étoit fils du nommé *Paradis*, procureur. Sa mère avoit de l'esprit & sut le mettre à profit, aussitôt qu'elle se trouva veuve. Son mari lui avoit laissé deux fils, l'un est devenu commandant d'une petite place, par la protection de M. le comte *d'Argenson*.

L'autre, qui est l'auteur dont nous parlons, étoit chéri de sa mère. Toujours proprement vêtu, & toujours assez en fonds pour aller au spectacle, il y fit connoissance avec M. *d'Argenson*, il en fut le complaisant, ensuite le secrétaire, & de-là il fut placé auprès de M. le comte *de Clermont* en qualité de secrétaire des commandemens. Il eut même la feuille des bénéfices de ce

prince abbé; mais il avoit la délicateſſe de ne propoſer aucun prêtre que de l'aveu des demoiſelles de l'opéra. Une aventure l'éloigna de ce miniſtère, & le comte *d'Argenſon* le fit lecteur de la reine, & ſecrétaire général des poſtes.

Dans ſa première jeuneſſe, il s'étoit fait recevoir maître d'eſcrime. Etant devenu lecteur de la reine, il fut un jour queſtion de ſon âge, & pour prouver qu'il étoit plus vieux qu'on ne croyoit, on allégua la date de ſa réception dans le corps des maîtres en fait d'armes. *Louis XV* en rit beaucoup & dit à *Moncrif*: Il y a des gens qui vous donnent quatre-vingt ans. — Oui, reprit *Moncrif*, mais je ne les prends pas.

Il avoit conſervé à cet âge tous les goûts d'un jeune homme. Auſſitôt qu'il entendoit parler d'une demoiſelle à la mode, il lui écrivoit le billet ſuivant : *Si vous étiez curieuſe, mademoiſelle, de faire connoiſſance avec un vieillard aimable & bien propre, il vous attendra à ſouper, après lequel vous trouverez quatre louis.* — Il faut convenir qu'on trouveroit peu de vieillards auſſi gais & auſſi aimables.

Sa mère s'étoit procuré un revenu par

les ressources de son esprit & par la tournure des caractères de son temps. Sur la fin du règne de *Louis XIV*, on faisoit des déclarations d'amour par lettres. La réponse arrivoit sous la même forme. C'étoit une marche & une contremarche en règle. On faisoit assaut d'esprit. Peu de femmes, & s'il faut le dire peu d'hommes, étoient assez forts pour ce genre d'escrime. On alloit au soufleur, & on trouvoit dans Paris des écrivains de billets galans, comme on en trouve maintenant pour *les placets*. Quand on avoit le malheur de perdre le bon faiseur, on perdoit aussitôt sa réputation de bel esprit & tous les fraix de la correspondance. Madame *Paradis* étoit connue par son habileté à tourner une réponse galante, & on l'employoit. *Moncrif* fit pendant quelque temps le même métier ; peut-être dut-il à ce talent l'amitié de M. *d'Argenson*. Il avoit beaucoup concouru à l'établissement de la *Comédie-Parade*, qui prit naissance dans le temple, au milieu de la meilleure compagnie. Son esprit soutint ce genre & lui procura des succès. Quelques années après on lui attribua *la Comédie de l'Oracle de Delphes*, qui fut arrêtée à la qua-

trième représentation, à cause des impiétés qu'on crut y trouver. Sa *Comédie des Abdérites*, jouée à Fontainebleau, ne fut point représentée à Paris, ainsi que *la Fausse Magie*, dont on ne connoît que le titre.

L'*Essai sur la nécessité & les moyens de plaire*, jouit d'une réputation qui ne s'est pas soutenue. Quelques journalistes ont assuré que cet ouvrage étoit un excellent traité de morale; nous n'infirmerons point ce jugement, & nous laisserons à nos lecteurs une entière liberté.

L'*Histoire des Chats* attira sur l'auteur des libelles & des satyres, dont il eut le bon esprit de se consoler; il plaisanta sur les estampes dont *Coypel* avoit dessiné les figures, & que le comte de *Caylus* avoit gravées. Il disoit qu'il avoit cru pouvoir se sauver à l'aide des planches. Quand il demanda la place d'historiographe de France après le départ de M. *de Voltaire*, M. le comte *d'Argenson* qui le protégeoit, lui répondit: *tu veux dire historiogriffe*, par allusion à *l'Histoire des Chats*.

Le *Rajeunissement Inutile*, pièce charmante, lui ramena le public. Les *Ames Rivales* furent lues avec plaisir; *Crébillon* le

fils en tira parti pour le perſonnage de *Maſulhim*.

Perſonne ne lui diſputera le talent d'exceller dans le genre des *Romances*. Chacun chante les ſiennes, & elles tiennent dans les cabinets des amateurs une place diſtinguée; on lui doit un grand nombre de *Romances* du Comte de Champagne, l'édition deſquelles trop circonſcrite n'a pas été aſſez répandue.

La défunte reine *Marie Leczinska*, honora *Moncrif*, qui étoit devenu ſon lecteur, de ſa confiance & de ſon amitié; il dût aux bontés de cette reine ſa réception à l'Académie Françoiſe. Celle de Berlin l'avoit déjà adopté.

Il nous reſte à parler de ſon cœur. Il renouvela le perſonnage de *Peliſſon*, qui ſe dévoua ſi tendrement au ſort du ſurintendant *Fouquet*. *Moncrif* voulut ſuivre ſon protecteur le comte *d'Argenſon*, & renoncer à la cour, à ſes places, pour vivre avec lui. Il lui fut permis d'aller tous les ans rendre une viſite à un exilé illuſtre que l'eſtime publique n'avoit jamais délaiſſé. *Moncrif* étoit généreux, bienfaiſant. Son ame, pour nous ſervir de l'expreſſion de *Montaigne*,

étoit la meilleure des pièces de sa condition. Son plus grand bonheur étoit d'obliger. Ce qui achève son éloge, c'est qu'il avoit un domestique si bien élevé à sa manière bienfaisante, qu'il lui épargnoit les soins de découvrir les indigens, & qui distribuoit avec désintéressement les sommes que son maître lui laissoit en dépôt. *Moncrif* mourut en 1770. M. *de la Place* lui a fait cette épitaphe :

Des mœurs dignes de l'Age d'Or,
Ami sûr, Auteur agréable,
Ci gît qui, vieux comme Nestor,
Fut moins bavard & plus aimable.

On peut voir dans *le Dictionnaire Historique* son éloge, & la notice de ses ouvrages. Peut-être est-on déjà convaincu qu'il a joui d'une réputation qui ne sera pas de longue durée. Nous avons fait usage du *Roman d'Amanzarifdine*, parce qu'il en est auteur, sans nous dissimuler que c'est un ouvrage de début.

MONET (*Madame*), *Mlle. Moreau*, aujourd'hui *madame*, est née à Bordeaux ; venue à Paris, elle n'a pas tardé de s'annoncer dans la carrière des lettres avec distinction, & de donner de son cœur, de ses

mœurs & de son esprit, l'opinion la plus avantageuse; comme nous n'avons rien à rabattre des éloges qu'elle a reçus dans le *Journal de Paris*, lors de la publication de son roman intitulé: *Contes Orientaux*, ou *les récits du Sage Caleb*, voyageur persan, nous rapporterons *la notice des Journalistes*; elle ne nous paroît pas trop longue.

— Ceux qui aiment les contes, (disent-ils), & qui aiment aussi la morale, mais la morale sensible mise en action, parée des grâces les plus séduisantes du style, doivent lire *les récits du sage Caleb*. Ces contes ne sont assurément traduits ni du Persan ni de l'Arabe. L'auteur a seulement eu l'adresse d'imiter la diction pleine de couleur & d'images qui nous charme dans les ouvrages des Orientaux; mais ce qu'on aime le plus, c'est d'y retrouver à chaque page, un mélange heureux de fiction & de philosophie; c'est une raison éloquente, douce, persuasive; un tissu d'événemens vraisemblables, quoiqu'un peu extraordinaires quelquefois & liés avec art, pour faire goûter des vérités utiles.

Dans le premier conte intitulé: *les Aventures de Dalimeck*, ou *la Bienfaisance*; une

mère veille nuit & jour sur ses enfans, leur prodigue les plus tendres soins ; tous les évènemens, tous les objets amenés, choisis, arrangés par elle deviennent des leçons ou des amusemens pour ses élèves ; les promenades & l'étude, les récréations & le travail servent à leur instruction, les discours & les actions ordinaires de la vie, ce qui frappe leurs sens & leur esprit, tout dans la maison de cette tendre mère, soumis à sa raison éclairée ou dirigée par son amour ingénieux, conspire à rendre sa fille & son fils bons & sages, afin de les rendre parfaitement heureux ; si le bonheur est sur la terre, c'est au sein d'une telle famille. Nulle peut-être n'offre une image aussi touchante du bonheur & de la vertu réunis. *Dalimeck* parle rarement de la bienfaisance à ses enfans, mais la leur inspire sans cesse ; c'est presque un traité d'éducation, qu'un pareil conte.

Nous avons lu avec plus de plaisir encore celui qui a pour titre : *la Femme bien corrigée* ; il a plus d'intérêt & plus d'action. La fable nous en a paru aussi ingénieuse qu'attachante & quelquefois pathétique, caractères, incidens, discours, récits, ré-

flexions, tout est imaginé, combiné pour nous tenir en garde contre la séduction des apparences & l'illusion des premiers jugemens. On en voit ici des effets cruels. Peut-être après cette lecture aimeroit-on mieux donner dans un excès contraire, & ne plus former au risque de se tromper assez souvent, que des jugemens favorables, tant l'imagination est effrayée des suites funestes de ces jugemens faux & précipités qu'on se permet tous les jours, non-seulement d'après de simples conjectures, & cet intérêt d'amour propre qui égare, même l'homme qui se méfie d'une idée piquante & dramatique ; c'est que le personnage le plus pénétré de cette vérité, qu'on ne sauroit trop se tenir en garde contre les apparences, est comme forcé jusques dans les momens où il se la répète à lui-même, de juger sur des apparences qui le trompent, & de compromettre malgré ses principes, son repos, son honneur, l'honneur & le repos de ce qu'il a de plus cher au monde, de sa femme, de son ami ; ce caractère vraiment comique manque à notre scène : il pourroit ce semble produire le plus grand effet ; l'invention comme on

ſait, eſt un préſent céleſte qui a manqué, même à des hommes de génie, & il y a de l'invention dans ces contes. Les morceaux que nous allons citer donneront une idée du ſtyle de l'auteur, & ce n'eſt pas ſur notre parole qu'on va lui croire un ſtyle harmonieux, brillant, facile & plein de charmes.

« *Dalimeck* uniquement ſenſible à la perte
» de ſon époux, ne s'apperçoit pas qu'elle
» a ceſſé d'être belle ; ſes eſclaves deman-
» dent de la ſuivre dans ſa retraite, d'y
» vivre avec elle & d'y mourir en la ſer-
» vant ; quelques-uns étoient fort âgés ;
» pluſieurs lui devenoient inutiles ; mais
» elle les garda tous. Je n'ai pas beſoin
» d'eux, diſoit-elle à ſa fille, mais ils ont
» beſoin de moi.

» *Dalimeck* & ſes enfans promenoient
» leurs regards attendris ſur les campagnes
» verdoyantes. Ils apperçurent dans la val-
» lée de Nozakim deux voyageurs épuiſés
» de fatigue. La nuit s'approchoit, & tout
» en eſſuyant leurs viſages échauffés, ils
» preſſoient leur marche incertaine. — Voyez-
» vous, mes enfans, ces hommes qui deſ-
» cendent l'étroit chemin de Nozakim, ou

» sans doute ils projettent d'arriver ce soir?
» Je présume qu'ils ont long-temps marché;
» leurs fronts humides sont brulés du soleil,
» & leurs pieds chancellent à chaque pas,
» des murs épais opposés au midi nous
» ont préservés de son ardeur dévorante.
» A présent ces palmiers couvrent nos têtes
» & brisent entre leurs feuilles les rayons
» de cet astre étincelant; nos yeux sont
» réjouis sans être blessés. Nous touchons
» du pied les murs de notre maison; on
» apprête au dedans un repas agréable;
» une couche préparée avec soin attend
» chacun de nous; ô mes enfans! vous
» êtes donc heureux?.... *Zulima* n'ose
» répondre, mais elle regarde le chemin:
» pour *Diliqim*, il s'est levé d'abord; un de
» ses pieds seulement touche la terre, sa
» main très-élevée est étendue du côté de
» Nozakim, il regarde sa mère. Je vois avec
» ravissement, lui dit-elle, que vous ne savez
» point être heureux à la vue de l'homme
» qui souffre, *&c. &c. &c.*

« J'ai dans ma jeunesse interrogé les
» siècles qui ne sont plus, & celui qui étant
» encore s'écoule vers l'abîme de l'oubli
» pour s'y engloutir & se perdre avec ceux

» qui l'ont précédé : deux choses sont sur » la terre, le bonheur & la vertu ; savoir » user de la fortune & savoir s'en passer.

» Hommes avides, ambitieux, frivoles, » vous poursuivez péniblement la fortune, » la gloire, de vains honneurs, vous cou» rez après des plaisirs difficiles & faux ».

Voici une description de la Géorgie, cette belle contrée si favorisée de la nature, mais habitée par un peuple esclave. — « La » Géorgie s'étend au pied du Mont Cau» case, qui la défend des froides haleines » du Nord. A sa gauche un soleil toujours » sans nuages dore de ses premiers rayons » les eaux de la mer Caspienne ; à sa droite, » la mer réfléchit le disque lumineux de » cet astre sur son déclin. Elle ouvre son » sein transparent : il s'abaisse, s'y plonge » & disparoît, il est nuit pour la moitié du » monde, mais la surface mobile de ces » eaux chargées de sel, de souffre & de » bitume, étincelle de feux, & le jour » dure encore pour les habitans de ces » bords fortunés. C'est le climat le plus » doux, le plus tempéré de la fertile Asie. » Mais la nature, en souriant, y déploye » enfin sa magnificence ; le despotisme que

» d'éternels ſoupçons agitent au ſein de
» la molleſſe, & que ſa propre terreur rend
» cruel, déſole ces belles contrées. Là
» tous les hommes naiſſent eſclaves : les
» femmes, dont le ſort eſt d'être en tous
» lieux plus malheureuſes que leurs tyrans,
» y ſont à la fois eſclaves du prince, de
» leurs pères, de leurs maris & victimes
» des mœurs ». — Que ce contraſte d'un des plus beaux pays du monde, & de l'humanité avilie par l'eſclavage, eſt touchant & bien exprimé !

Si le ſexe de l'auteur a rendu ſuſpects nos éloges, nous voilà sûrement juſtifiés, & nos lecteurs viennent d'apprendre à ne pas juger auſſi ſur les apparences. Ils trouveront même dans ces contes des traits pleins d'énergie, & plus d'un mot vraiment ſublime.

Le prompt débit de la première édition a prouvé que les éloges étoient mérités. L'auteur a ajouté une ſeconde partie à ſes contes. Elle n'eſt ni moins intéreſſante, ni moins eſtimable que la première.

Nous terminerons cette notice, en diſant que l'auteur a peint ſon ame dans ſon ouvrage, & qu'elle a conſervé avec M.

Thomas tant qu'il a vécu, une correſpondance qui étoit le garant d'une eſtime méritée.

MONTADOR (*le Chevalier Jean-Florent-Joſeph* NEUVILLE DE), né à Sangaſte, près Calais, en 1707, mort en 1768, commandant une compagnie de bas-officiers invalides à l'Orient.

Il a composé des *Lettres* ſur les romans en général, anglois & françois, *in*-12, 1742.

IL EST AUTEUR

D'un roman ayant pour titre : *les Sœurs Rivales*, même année ;

La Pudeur, hiſtoire allégorique, *in*-12, 1739;

La Famille Infortunée, *in*-12, 1737 ;

La Comédienne, Comédie en un acte & en proſe, imprimée en 1740 ;

Les Confeſſions de la Baronne de ***, 2 vol. *in*-12, 1749 ;

La petite Nièce d'Eſchyle, hiſtoire athénienne, *in*-8°., 1761.

On trouve dans *les Amuſemens du Cœur & de l'Eſprit*, de jolis vers du même Auteur, qui a été prôné par les Journaliſtes, & qui malheureuſement a trop éparpillé ſon eſ-

prit, en le répandant sur de trop minces objets.

Voyez *la France Littéraire*, pour la notice de ses autres Ouvrages.

MONTDORGE (*Antoine* GAUTIER DE), Maître de la Chambre aux deniers du Roi, étoit né à Lyon en 1727; il cultiva les lettres par goût & sans autre prétention que celle que peut y mettre un homme riche, aimable & jeté dans la bonne société. Il écrivoit facilement & agréablement, sa poésie manquoit peut-être de caractère & d'énergie; mais livré au genre lyrique, il crut que pour imiter *Quinault*, il suffisoit d'être doux & tendre comme son modèle; son opéra intitulé : *les Talens lyriques*, dut à la musique de *Rameau* & à Mademoiselle *Camargo* la moitié de ses succès; cette célèbre danseuse montra dans cet acte une nouveauté piquante; elle chanta & dansa avec un égal succès. Elle prouva qu'elle savoit réunir de jolis sons, la justesse de la voix, à ses talens supérieurs pour la danse; il est cependant vrai que le sujet étoit bien choisi, & que les détails répondent souvent au sujet.

M. *de Montdorge* eſt le premier auteur lyrique qui ſe ſoit affranchi dans la compoſition des caractères de ſes perſonnages, de la manière *de Quinault*. L'acte de *Tyrtée* ne roule point ſur des *lieux communs de morale lubrique*. La harangue de ce libérateur des *Spartiates* eſt du ton le plus noble; c'eſt une harangue militaire. On a ſu gré à M. *de Montdorge* de cette innovation, qui a été heureuſement imitée dans la ſuite. M. *Philidor* a été le premier muſicien qui ait demandé aux auteurs lyriques de la force, des caractères & des ſcènes. On a vu de quelle manière il a traité le ſujet d'*Ernelinde*.

M. *de Montdorge* fut critiqué & même chanſonné; on ſe ſouvient encore de ce couplet qui commence ainſi:

> *Garguille Gauthier*,
> Laiſſez-là vos talens lyriques.

L'*Opéra de Société* dont il eſt l'auteur, n'eut aucun ſuccès, & il renonça à l'Opéra.

Il a publié les Ouvrages ſuivans:

Réflexions d'un Peintre ſur l'Opéra;
L'art d'imprimer les Tableaux en trois couleurs;

Les Lettres d'une jeune Veuve au Chevalier de Luzincourt, qu'on attribue à une autre plume.
Un conte oriental intitulé : *Nadir*. Ce conte est facilement écrit, la fable n'est point compliquée : ce sont deux jeunes amans qui ne peuvent être unis, que quand le Peuple l'aura desiré unanimément, ce suffrage n'est pas long-temps attendu.

IL EST AUTEUR

D'un conte intitulé : *l'Isle de Paphos*, *in*-12.

Il n'a point fait imprimer les ouvrages de société qu'il avoit dans son porte-feuille, & qu'il lisoit en comité à ses amis ou dans les petits soupers. Une de ses plus estimables qualités fut la protection décidée qu'il accordoit aux artistes, aux musiciens, aux poëtes. Il savoit faire un usage honorable de sa fortune. Il n'a tenu qu'à lui de se faire un nom célèbre dans la carrière des lettres. Il avoit de l'esprit, de la facilité, des connoissances, il ne lui a manqué que le travail, il mourut le 24 Octobre 1768.

MONTESQUIEU. *Les Lettres Persanes* nous obligent de donner place, dans notre *notice des Fées* & des *contes Orientaux*, à

un écrivain qui sembloit ne devoir se trouver que parmi les auteurs nés pour les grands apperçus & pour les plus hautes conceptions. Mais *J. J. Rousseau*, *Voltaire*, ont aussi écrit dans ce genre léger. Pourquoi *Montesquieu*, qui se délassoit en composant *le Temple charmant de Gnide*, n'auroit-il pas fait usage du cadre oriental, si propre à la composition des tableaux de tous les tons & de tous les sujets? Son nom & celui des deux littérateurs célèbres que nous venons de citer, infirmeront du moins les assertions des abbés *de Villiers* & *Jacquin*, qui ont trop décrié la féerie & les romans. Cette dernière branche de la littérature fleurira toujours chez toutes les nations, & surtout en France. On peut tout peindre dans un roman; la galanterie, l'amour n'en ont point fait leur domaine exclusif; la politique, la critique, la morale, viennent faire & donner des leçons intéressantes. Toutes les vertus s'y font aimer; on n'a qu'à choisir ses romans, comme un savant choisit ses livres & sa bibliothèque; il y a par-tout bonne & mauvaise compagnie.

Les *Lettres Persanes* sont un roman orien-

tal divisé en lettres, dont une partie est destinée à peindre nos ridicules & nos vices, souvent avec le ton, la manière & le style des Orientaux. *Montesquieu*, qui étoit né pour se frayer dans chaque genre une route neuve & particulière à lui seul, fut créateur dans les *Lettres Persanes*; car c'est le premier ouvrage où le style oriental ait été appliqué à une peinture forte des mœurs, & à des vérités philosophiques aussi neuves que profondes. Nous ne citerons qu'une lettre, c'est la trente-huitième, qui regarde notre prétendue supériorité sur les femmes, & nos lecteurs verront si les idées de l'auteur ne sont pas de celles qu'on n'avoit point encore trouvées dans les romans. — C'est une grande question parmi ces hommes, de savoir s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laisser, il me semble qu'il y a bien des raisons pour & contre; si les Européens disent qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuses les personnes que l'on aime, nos Asiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit que le grand

nombre des femmes est embarrassant, ils répondent que dix femmes, qui obéissent, embarrassent moins qu'une qui n'obéit pas; que s'ils objectent à leur tour, que les Européens ne sauroient être heureux avec des femmes qui ne leur sont pas fidèles, on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégout qui suit toujours les passions satisfaites, que nos femmes sont trop à nous; qu'une possession si tranquille ne nous laisse rien à désirer, ni à craindre; qu'un peu de coquetterie est un sel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme plus sage que moi seroit embarrassé de décider: car si les Asiatiques font bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens font fort bien aussi de n'en point avoir.

Après tout, disent-ils, quand nous serions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme, il faudroit qu'il n'y eut que trois personnes dans le monde; ils seront toujours à but, quand il y en aura quatre.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir ſi la loi naturelle ſoumet les femmes aux hommes. Non, me diſoit l'autre jour un philoſophe très-galant, la nature n'a jamais diĉté une telle loi. L'empire que nous avons ſur elles eſt une véritable tyrannie; elles ne nous l'ont laiſſé prendre que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, & par conſéquent plus d'humanité & de raiſon. Ces avantages qui devoient, ſans doute, leur donner la ſupériorité, ſi nous avions été raiſonnables, la leur ont fait perdre parce que nous ne le ſommes point.

Or s'il eſt vrai que nous n'avons ſur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'eſt pas moins qu'elles ont ſur nous un empire naturel : celui de la beauté à qui rien ne réſiſte, la nôtre n'eſt pas de tous les pays, mais celui de la beauté eſt univerſel. Pourquoi aurions-nous donc un privilège? Eſt-ce parce que nous ſommes les plus forts? Mais c'eſt une véritable injuſtice; nous employons toutes ſortes de moyens pour leur abattre le courage; les forces ſeroient égales, ſi l'éducation l'étoit auſſi; éprouvons-les dans les talens que

l'éducation n'a point affoiblis ; & nous verrons si nous sommes si forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs, chez les peuples les plus polis les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris ; elle fut établie par une loi chez les Egyptiens en l'honneur d'*Isis*, chez les Babyloniens en l'honneur de *Sémiramis*. On disoit des Romains qu'ils commandoient à toutes les nations, & qu'ils obéissoient à leurs femmes ; je ne parle point des Sauromates qui étoient véritablement dans la servitude de ce sexe ; ils étoient trop barbares pour que leur exemple puisse être cité.

Tu vois, mon cher *Ibben*, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à soutenir les opinions extraordinaires & à réduire tout en paradoxe. Le prophète a décidé la question, & a réglé les droits de l'un & de l'autre sexe. Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris ; leurs maris les doivent honorer ; mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles. — C'est ainsi que *Montesquieu* savoit aggrandir ses sujets & qu'il instruisoit sans cesse, en mettant à toutes ses productions le cachet de l'homme

profond & du génie ; l'auteur avoit vingt-cinq ans, il étoit encore dans sa province quand il écrivoit les *Lettres Persanes*. C'étoit assurément débuter avec vigueur, & du premier pas aller fort loin. Son introduction est ronde, & il paroît que *J. J. Rousseau* s'est modelé sur la manière de *Montesquieu* pour l'annonce, ou comme on dit vulgairement, pour la préface de ses ouvrages. — Je ne fais point, (dit *Montesquieu*), d'épître dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce livre ; on le lira s'il est bon, & s'il est mauvais, je ne me soucie pas qu'on le lise. J'ai détaché ces premières lettres pour essayer le goût du public, j'en ai un grand nombre dans mon porte-feuille que je pourrai lui donner dans la suite. Mais c'est à condition que je ne serai pas connu ; car si l'on vient à savoir mon nom, dès ce moment, je me tais. Je connois une femme qui marche assez bien, mais qui boîte dès qu'on la regarde ; c'est assez qu'on blâme les défauts de l'ouvrage, sans que je présente encore à la critique ceux de ma personne. Si l'on savoit qui je suis : on diroit : son livre jure avec son caractère ; il devroit employer son temps

à quelque chofe de mieux. — On ne peut être ni plus ferme ni plus concis.

Les *Lettres Perfanes* eurent un débit fi prodigieux que les Libraires mirent tout en ufage pour en avoir des fuites. Monfieur, difoient-ils à un auteur qui leur propofoit un manufcrit, faites-nous des *Lettres Perfanes*, & nous vous achetterons vos manufcrits. Nous ne parlerons point de la foule d'imitateurs qu'eurent les *Lettres Perfanes*. Le feul marquis d'Argens s'eft diftingué dans cette imitation. Ses *Lettres Juives* font fortes de penfées & de faits ; malheureufement pour lui, le ftyle n'eft pas celui de *Montefquieu*. Il n'a point les grâces de fon prédéceffeur, il eft nud, dur, impérieux. Il dit tout & dit trop. L'hiftorien, le romancier, le philofophe difparoiffent trop fouvent pour ne laiffer appercevoir qu'un écrivain qui livre des farcafmes à la malignité publique, & qui a moins intention de réformer nos mœurs, que d'invectiver la religion & les prêtres. Nous avons regretté de voir un ouvrage qui pouvoit être fupérieur, fouillé de toutes ces taches. M. d'*Argens* avoit tout ce qu'il faut à un écrivain pour fe diftinguer & pour mériter

l'eſtime de la poſtérité. Il ne lui a manqué qu'un éditeur honnête qui l'eût dépouillé de ſes défauts & l'auroit produit dans ſon beau jour. On auroit eu peu de travail à faire pour le purifier. La hardieſſe qu'on reproche à *Monteſquieu* dans les *Lettres Perſanes*, a peut-être pouſſé trop loin les imitateurs, & M. d'*Argens* eſt celui qui a franchi les bornes.

M. *de Voltaire* prononce ſur le mérite des *Lettres Perſanes*, « il y en a dit-il, de très-» jolies, d'autres très-hardies, d'autres mé-» diocres, d'autres frivoles; les détails de » ce qui ſe paſſe dans le ſérail d'*Usbeck* à » *Iſpahan*, n'intéreſſent que foiblement les » Auteurs François ». — Quant à la hardieſſe que *Voltaire* reprochoit à *Monteſquieu*, il nous ſemble que ſon éditeur a répondu d'une manière convaincante. — Les Perſans qui devoient jouer un ſi grand rôle dans les lettres ſe trouvoient tout-à-coup tranſplantés en Europe, c'eſt-à-dire, dans un autre univers. Il y avoit un temps où il falloit néceſſairement les repréſenter pleins d'ignorance & de préjugés. On n'étoit attentif qu'à faire voir la génération & le progrès de leurs idées. Leurs premières

pensées doivent être singulières ! Il sembloit qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'espèce de singularité qui peut compâtir avec de l'esprit. On n'avoit à peindre que le sentiment qu'ils avoient eu à chaque chose qui leur avoit paru extraordinaire. Bien loin qu'on pensât à intéresser quelque principe de notre religion, on ne le soupçonnoit pas même d'imprudence. Ces traits se trouvent toujours liés avec le sentiment de surprise & d'étonnement, & point avec l'idée d'examen & encore moins avec celle de critique. En parlant de notre religion, ces Persans ne devoient pas paroître plus instruits que lorsqu'ils parloient de nos coutumes & de nos usages ; & s'ils trouvent quelquefois nos dogmes singuliers, cette singularité est toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaisons qu'il y a entre ces dogmes & nos vérités. — On ne peut s'empêcher de trouver cette défense très-ingénieuse & fondée jusqu'à un certain point, au-delà duquel on deviendroit le scrutateur indiscret des motifs cachés de l'auteur. M. *de Voltaire* ne fut pas toujours équitable dans ses jugemens. L'intérêt personnel y avoit trop de part ; *Montesquieu*

s'étoit permis de dire un peu haut, que *Voltaire* ne ſeroit jamais qu'un bel eſprit. Cette opinion dût paroître rigoureuſe à *Voltaire*, & elle l'étoit en effet : ſi *Monteſquieu* avoit vécu quelques années de plus, il ſeroit revenu de cette ſentence haſardée. Mais *Voltaire* ſe croyoit offenſé, on pouvoit dire de lui :

Manet altâ mente repoſtum
Judicium Paridis ſpretæque injuria formæ.

Il jugea à ſon tour *Monteſquieu*, il l'attaqua dans les détails, & ſe ſervit préciſément du genre d'attaque dont l'auteur vouloit qu'on ne fît point uſage à ſon égard ; il demandoit d'être jugé par l'enſemble de ſon ouvrage ; & il n'y avoit pas d'autres moyens pour le connoître, le ſentir & le juger avec connoiſſance de cauſe. *Voltaire* auroit perdu la moitié de ſes reſſources en le preſſant dans la totalité, il mit en avant l'expédient dont les Journaliſtes ſe ſervent le plus ſouvent. Il tronqua, il dépèça, il détacha des propoſitions & jugea le grand homme. Tous ceux qui après lui ont réfuté *Monteſquieu*, n'ont pas eu d'autre ſecret. Chacun a ſoutiré un chapitre, une cita-

tion, un fait, & on s'est cru fort, quand le philosophe faisoit un léger faux pas, ou dissimuloit dans sa marche. Mais *Voltaire* n'a pas tardé à lui rendre une justice éclatante, il écrivoit :

Le genre humain avoit perdu ses droits,
Montesquieu *les a trouvés & les lui a rendus.*

C'est aux succès des *Lettres Persanes*, que *Montesquieu* dut sa nomination à une place de l'Académie Françoise. Il n'y vint point comme la médiocrité, sans rencontrer l'envie sur ses pas. Il fut arrêté dans ses prétentions ; des délateurs l'avoient peint aux yeux du Cardinal *de Fleury* comme l'ennemi des dogmes, de la discipline & du sacerdoce. Il n'en falloit pas davantage pour allarmer le cardinal *de Fleury*, les ecclésiastiques & même le roi. *Louis XIV* ne s'arrêta pas long-temps à leurs clameurs ; mais les ennemis étoient puissans & tinrent bon. Cependant il y avoit dans les *Lettres Persanes* une quantité de morceaux, capables de racheter l'intention équivoque qu'on avoit pu remarquer dans quelques-uns, & certes on n'a pas mieux annoncé le dévouement pour ses maîtres. On lit dans la lettre soixante-dix-septième du second volume « le minis-

» tre (de Suède) étoit accufé d'un grand
» crime : c'étoit d'avoir calomnié la na-
» tion, & de lui avoir fait perdre la con-
» fiance de fon roi, forfait qui, félon moi,
» mérite mille morts.

» Car enfin, fi c'eft une mauvaife action
» de noircir dans l'efprit du prince le der-
» nier de fes fujets, qu'eft-ce lorfque l'on
» noircit la nation entière, & qu'on lui
» ôte la bienveillance de celui que la Pro-
» vidence a établi pour faire fon bonheur !

» Je voudrois que les hommes parlaffent
» aux rois, comme les anges parlent à notre
» faint prophète.

» Je ne fais comment il arrive qu'il n'y a
» prefque jamais de prince fi méchant,
» que fon miniftre ne le foit encore davan-
» tage. S'il fait quelqu'action mauvaife,
» elle a prefque toujours été fuggérée ; de
» manière que l'ambition des princes n'eft
» jamais fi dangereufe que la baffeffe d'ame
» de fes confeillers. Mais comprends - tu
» qu'un homme qui n'eft que d'hier dans
» le miniftère, qui peut-être n'y fera plus
» demain, puiffe devenir dans un moment
» l'ennemi de lui-même, de fa famille,
» de fa patrie, du peuple qui naîtra à ja-

» mais de celui qu'il veut faire opprimer.

» Un prince a des passions, le ministre » les remue : c'est de ce côté-là qu'il dirige » son ministère ; il n'a point d'autre but, » ni n'en veut connoître. Les courtisans le » séduisent par leurs louanges, & lui le » flatte plus dangereusement par ses con» seils, par les desseins qu'il lui inspire & » par les maximes qu'il lui propose ».

On ne pouvoit mieux justifier les rois qui, par une fatalité attachée à leur grandeur, ne peuvent tout voir & tout connoître par eux-mêmes, qui sont si souvent trompés. On ne tint point compte à *Montesquieu* de ces pensées, & on le persécuta sourdement.

Cette obstination nous rappelle la persécution que M. *Diderot* essuya à l'occasion de l'*Encyclopédie*, & dont il ne put venir à bout, malgré la faveur la plus éclatante. Madame la Marquise *de Pompadour* lui écrivit : Monsieur, je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire Encyclopédique* ; on dit qu'il y a dans ce livre des maximes contraires à la Religion & à l'autorité du roi. Si cela est, il faut brûler le livre ; si cela n'est pas, il faut brûler les calomnia-

teurs. Mais malheureusement ce sont les ecclésiastiques qui vous accusent, & ils ne veulent pas avoir tort ; & sont trop dangereux, &c. &c. &c.

Montesquieu laissa passer l'orage, & quelque temps après, par le crédit du Maréchal d'*Estrées* son ami, il fut reçu à l'Académie Françoise. On lui attribue d'avoir encouragé par le ton de sa critique ce déluge d'écrits qui ont paru contre le Christianisme & contre le gouvernement ; on s'est trompé. C'est au *Régent* qu'il faut imputer la cause de la liberté d'écrire & de penser. Il rendit la presse libre, il n'aimoit pas les prêtres qui avoient fatigué la vieillesse de *Louis XIV*, & il les vit avec plaisir tourner en ridicule. Les sarcasmes prévinrent heureusement les suites que les troubles de la constitution auroient eues, si les esprits avoient été soumis & dociles comme sous le regne précédent. La révocation de l'édit de Nantes étoit une plaie encore fraîche, sous le *Régent* : eh ! que n'écrivoit-on pas ! Combien d'idées germèrent sur les principes d'un bon gouvernement ! Telles sont les causes de la licence des écrivains. *Montesquieu* qui, comme *Voltaire*, naquit à cette

époque, penſa, parla, écrivit, & fut un bonheur pour nous.

Ces cauſes tiennent moins à eux qu'aux circonſtances qui dérivent de l'opinion, qui amène dans nos principes des variantes auſſi peu durables qu'elle. Le tableau de ces diſſemblances ſeroit très-piquant, & jetteroit peut-être un grand jour ſur ces époques de l'hiſtoire, qu'on juge & qu'on condamne le plus ſouvent ſans les connoître.

On pouvoit ajouter que la facilité dont les écrivains jouiſſoient ſous le miniſtère indulgent qui ſuivit la régence, de produire leurs écrits & d'écrire avec liberté, ne ſervoit qu'à multiplier les auteurs philoſophes. D'ailleurs, ſous un gouvernement auſſi doux que le nôtre, il eſt toujours permis de préſenter la vérité, pourvu qu'elle ne tienne ni du ſarcaſme, ni de la malignité. C'eſt à cette bonté qu'il ſeroit plus naturel d'attribuer le ton de quelques écrivains que l'amour du bien emporte au-delà des bornes reçues, & qui n'ont jamais eu les motifs dangereux de braver le prince & les loix. *Monteſquieu* a donné des preuves de ce reſpect & de ce dévouement, en même temps qu'il ſe plaignoit des abus.

Nous n'oserons point donner une notice des autres ouvrages de *Montesquieu* ; ce n'est point ici la place, & nous n'avons pas assez de témérité pour apprécier ce grand écrivain, qui fut accusé d'être athée par le gazetier ecclésiastique, & ensuite d'être déiste. Un Abbé *débonnaire* avoit commencé les hostilités. *Montesquieu* eut en ce point un rapprochement avec *Fénelon*, qui fut pareillement attaqué par un abbé *Faydit* ; nous parlerions plus volontiers des heureux qu'il a faits, & le nombre en est grand ; mais le public en est instruit, l'ame & le génie de *Montesquieu* sont également estimés. Sa bienfaisance nous inspire une réflexion honorable à la littérature. C'est qu'en général, les Ecrivains célèbres sont bons, humains & bienfaisans. C'est une classe d'hommes à part, qui pratique les vertus sans ostentation & sans bruit. On n'a point à leur reprocher de scandale, ni de vices bas. Pour peu qu'on veuille les considérer, on sentira la justesse de notre observation.

Charles de Secondat, baron *de la Brede & de Montesquieu*, d'une famille distinguée *de la Guyenne*, naquit au château de la Brede près de Bordeaux le 18 Janvier 1689.

Il mourut le 10 Février 1755, d'une fluxion de poitrine. On ſait combien ſon illuſtre amie la ducheſſe d'*Aiguillon* lui prodigua de ſoins, & de combien de tracaſſeries jéſuitiques elle le préſerva à l'article de la mort. La lettre de la marquiſe *de Pompadour* annonce les perſécutions qu'on préparoit au philoſophe. — Je m'afflige avec vous, (à madame la ducheſſe d'*Aiguillon*) de la mort de M. *de Monteſquieu*, c'étoit un grand homme & un bon citoyen; il étoit bien digne d'être votre ami; je m'imagine que la Sorbonne laiſſera ſes cendres en paix; c'eſt une action lâche & indigne d'attaquer les morts. Le P. *Caſteel* ſe vante de l'avoir fait mourir en bon chrétien, comme s'il ne l'eût pas été auparavant. Pour moi, je penſe que les honnêtes gens & les gens de mérite le ſont, quoiqu'ils ne faſſent pas tant de bruit que les autres, & qu'ils ſoient plus modeſtes, ſans préjugés, ſans fanatiſme. — Le Roi eſtimoit cet illuſtre mort, & parut touché de ſa perte.

OUVRAGES DE MONTESQUIEU.

Les Lettres Perſanes;

Les Causes de la Grandeur & de la Décadence des Romains, *in*-12;
L'esprit des loix, 3 vol. *in*-8°., 1748;
Le Temple de Gnide, 1 vol. *in*-12;
Arsace, roman, *in*-12;
Ses Lettres Familières, *in*-12, 1767;

MORELL. *Les Contes des Génies*, deux vol. *in*-8°., 1766.

Ils ont été écrits en anglois, langue maternelle de l'auteur.

Nous voyons par la préface de son traducteur, que sir *Charles Morell* a été ambassadeur de Londres à Constantinople, & qu'il a négocié aux Indes. On a de lui *une Relation de l'Inde. Les Contes des Génies* sont très-estimés dans l'Inde, où ils amusent, dit le traducteur, & instruisent la jeunesse des deux sexes. L'auteur s'exprime ainsi. — « Pendant ma longue & pénible résidence dans différentes parties de l'Asie, tant sous la domination du Mogol, que dans les états de l'empire Ottoman, j'eus occasion de connoître un ouvrage persan, intitulé : *les Charmantes Leçons d'Horam*, fils *d'Asmar*, livre fort estimé à Hispahan & à Constantinople.

Les docteurs de la loi de *Mahomet* le lisent souvent à leurs disciples pour les exciter à la pratique de la vertu & à l'amour de la religion ».

Sir *Morell* assure avoir connu au fort Saint-George, *Horam*, l'auteur du livre, que les Mahométans regardoient comme un saint.

M. *Robinet*, né à Rennes en Bretagne, le 23 Juin 1735, a traduit en françois cette traduction angloise. Ce traducteur est cité dans la *France Littéraire*.

Ces *Contes* avoient été publiés en détail dans les écrits périodiques de Londres. L'accueil que le public leur avoit fait, détermina l'auteur à donner la collection entière. Ceux qui aiment la bonne morale, mise en action par des êtres imaginaires, y trouveront de quoi satisfaire leur goût.

MORLIERE (*Jacques-Auguste* DE), Chevalier de l'Ordre du Christ en Portugal, né à Grenoble en 1701, mort en 1782.

Il s'est fait une espèce de célébrité, moins par ses ouvrages que par la dictature qu'il s'étoit arrogée sur toutes les

nouveautés qui paroissoient sur le théâtre françois. Il établissoit son camp dans le parterre, & s'entouroit de jeunes gens qui lui étoient dévoués, & selon les signes convenus au premier mouvement, il faisoit siffler impitoyablement une pièce, ou la portoit aux nues. Acteurs, danseurs, débutans, auteurs, tous dépendoient de ses manœuvres. On le craignoit & on le courtisoit, on l'accueilloit, on le recherchoit. Mais ayant voulu, à son tour, se produire au grand jour, son crédit baissa & alla toujours en déclinant, jusques-là qu'il fut abandonné & presque oublié. On l'accusa de recevoir de l'argent & de vendre ses suffrages & ses censures.

Il avoit succédé dans ce singulier tribunal à un comte de *Fontenac* qui vivoit en 1720, mais qui plus mesuré, & se respectant, s'étoit réellement attiré la considération des auteurs. Sans avoir jamais rien écrit, il ressembloit à *Canrad*, Académicien dont parle *Despreaux*, qui avoit le jugement si pur & des connoissances dont il ne faisoit part qu'aux écrivains qui le consultoient. Le Comte *de Fontenac* décidoit du sort des Pièces, non point en

cabalant, mais parce qu'on ſavoit qu'il les avoit approuvées. Son ſuffrage étoit la règle de celui du public. Le Chevalier *de la Morlière* débuta comme lui, & perdit bien vîte ſon modèle de vue. Il avoit jugé à propos d'entrer en lice contre M. *Freron*, & c'étoit faire preuve de maladreſſe. Il crut dans ſa lettre adreſſée à ce journaliſte, avoir donné le véritable contrepoiſon des feuilles de *l'Année Littéraire*. Cette lettre parut en 1754, *in*-12.

On trouve dans *la France Littéraire* la notice de ſes comédies & de ſes autres ouvrages; nous ne lui avons donné place dans cette nomenclature, que pour le roman d'*Angola*, qui eut plus de ſuccès qu'il n'en méritoit. La première édition eſt de 1746, 2 vol. *in*-12.

Ses *Contes* offrent cependant des ſituations intéreſſantes. Le genre ſombre paroiſſoit lui convenir, & s'il l'avoit cultivé, peut-être qu'il y auroit obtenu une ſorte de diſtinction.

MORTEMAR (*Madame* DE), vit; elle eſt dans la fleur de l'âge, & on s'en apperçoit à la lecture de ſes ouvrages. Ceux

qui ont le bonheur de la connoître, la jugent avec la même complaisance dont les journalistes lui ont donné des preuves.

ELLE EST AUTEUR

Des *Amusemens du Jour*, ou *Recueil de petits Contes dédiés à la Reine*. Cette brochure contient *le Songe*, conte allégorique; *l'Oracle*, conte oriental; *Luerdab*, conte persan; *Oka & Crinkavel*, contes de fées; *les deux Amis*, conte indien; *Justine*, ou *les Egaremens d'un cœur sensible*, anecdote françoise; *Zoé*, anecdote allemande.

Ce sont autant de petits ouvrages qui plaisent par des descriptions agréables, par une morale sagement distribuée, & par la variété & l'agrément des portraits. — Si j'ai pu esquisser quelques aimables portraits, dit l'auteur dans son épître dédicatoire à la reine, l'on pourra reconnoître que j'avois choisi le plus beau modèle, mais qu'il faudroit un autre pinceau pour rendre ses traits chéris de bienfaisance, s'ils n'étoient gravés dans tous les cœurs.

MORVILLE (*Martine* DE). Nous n'avons pu nous procurer une notice satis-

faisante sur Mademoiselle *Martine de Morville* qui, depuis l'année 1768, a fait insérer dans les *Mercures* des traductions de *Contes Allemands* dans le genre oriental & de féerie. Nous avons remarqué beaucoup de talent dans cet auteur, soit qu'elle traduise en effet, ou qu'elle publie ses ouvrages sous le titre modeste d'une traduction. Son style est naturel & sans prétention, & dit avec facilité & agrément ce qu'elle veut dire. Nous invitons nos lecteurs à se procurer la lecture de *Mirloh*, conte oriental qui a été imprimé en 1769; *Ladila*, anecdote turque, publiée dans le courant de la même année; *Mes Foiblesses*, conte, *Azen*, ou *l'heureux Soi-disant* qui ont été insérés dans les *Mercures* de 1770.

Elle a traduit la *Nuit de Gessner*.

L'ouvrage le plus considérable que nous ayons d'elle, a pour titre :

Les Egaremens réparés, roman en 1 vol. *in*-12, 1773. Il est écrit avec sagesse & dans un style attachant.

ON CONNOIT D'ELLE

L'Histoire de Zenzi;

Osman ;
Le Repentir Tardif ;
Jupiter justifié.

MOUHY (*Charles* DE FIEUX, Chevalier DE), né à Metz, en 1701, est mort à Paris, en 1784. Sa carrière a été longue, & employée d'une manière qui marquoit continuellement & journellement son existence. On peut dire de lui: il vécut, & il écrivit; car il travailla sans relâche. Ce n'est pas qu'il fut jaloux de penser, de chercher des sujets, de créer, enfin. Le temps de la méditation lui auroit enlevé trop de momens : d'ailleurs sa conscience l'avertissoit de ne pas rechercher la gloire d'être un auteur original, & personne n'a été aussi docile que lui aux avis de sa conscience. Voici à-peu-près quelle étoit la manière de vivre du chevalier *de Mouhy*. Il fréquentoit les cafés : ce sont des asyles où des désœuvrés qui ont de l'esprit se retranchent contre l'ennui de végéter seuls dans leurs logis. On y parle de beaucoup de choses, on y plaisante, on y juge auteurs, acteurs, avocats, ministres : on déraisonne tant que l'on veut, & on y raisonne aussi.

Le chevalier *de Mouhy* alloit aux opinions, recueilloit les ſuffrages ; & rentré le ſoir chez lui, il compoſoit un roman dans lequel les aventures du jour, celles qu'on lui avoit racontées, trouvoient place. Paroiſſoit-il un ouvrage nouveau, que le public s'empreſsât d'accueillir, bonne aubaine pour M. *de Mouhy*. Il compoſoit un roman qui faiſoit auſſitôt le pendant de l'autre, & qui ſe vendoit. Ainſi *le Payſan Parvenu* donna naiſſance à *la Payſanne Parvenue*, *les Mille & une Nuits*, aux *Mille & une Faveurs*. Y avoit-il une querelle littéraire ? M. *de Mouhy* compoſoit un livre ſur l'évènement ou ſur la querelle. Ne ſait-on pas quel eſt *le Maſque de Fer ?* Il ſe hâte bientôt d'imaginer les aventures de ce priſonnier célèbre. Rien, en un mot, ne lui étoit indiférent. Son heureux caractère s'intéreſſoit à tout, & ſon eſprit peignoit tout juſqu'au danger des Spectacles. Son amour pour les collections lui avoit fait tirer parti de tous les rebus des foyers, dont il entreprit la nombreuſe édition. Il importoit ſans doute au public de ſavoir ce qu'on avoit dit en 1740, au foyer, ſur une piéce tombée & non imprimée, & ſur

un débutant qu'on avoit sifflé. Ces précieuses anecdotes eurent pendant vingt ans, pour le Chevalier *de Mouhy*, un piquant que ses lecteurs n'y ont point trouvé. En vain entreprit-il de mettre quelque méthode à sa collection. Le public ne lui tint compte de rien. Voici cependant l'ordre de son Ouvrage : le premier volume contient un état des *Mystères*, *Moralités*, *Farces*, *Soties*, représentés par les Confrères de la Passion. Cet état étoit tiré de *la Bibliothèque du Théâtre François* par M. le Duc *de la Valière*. Ainsi on étoit dispensé de reconnoissance envers le Chevalier. Cette liste étoit terminée par une courte notice sur les Drames nouveaux, sur les Pièces anonymes & par un Dictionnaire de tous les Ouvrages représentés sur le Théâtre François, depuis 1552 jusqu'en 1780. — Le second volume étoit deux *Dictionnaires* : l'un regardoit les Auteurs depuis l'origine du Théâtre François, jusqu'en 1780; l'autre annonçoit les Acteurs & les Actrices qui ont paru sur le Théâtre depuis son origine jusqu'en 1780. On trouve dans le troisième volume, un *abrégé de l'Histoire du Théâtre François* jusqu'à la représentation de *Thamas-Koulikan*; quel-

ques *réglemens* relatifs aux affaires intérieures ou extérieures de la comédie; un *Mémoire sur la Comédie Françoise* par feu *le Kain*; des *Observations sur la Mémoire* par le Chevalier *de Mouhy*; un *Coup-d'Œil* sur les *observations* de M. *R. de Ch...* sur la nécessité d'un second Théâtre François; enfin des *réflexions* sur la différence des recettes produites par les tragédies & par les comédies, & d'autres sur les qualités consécutives qui peuvent faire un comédien. On trouve encore dans ce volume les *causes de la décadence du théâtre & les moyens de le faire refleurir*, par M. *de Cailhava*. — On doit juger, dit l'auteur de l'analyse de cet ouvrage, d'après ce simple exposé, que le travail de l'Académie de Dijon ne peut être recommandable que par l'exactitude des dates, des faits, par le style, par le goût, la justesse & l'impartialité des observations. — Malheureusement on a repris le chevalier *de Mouhy* sur tous ces objets, & on a prouvé qu'il n'avoit publié que la plus informe de toutes les compilations; on lui prouva qu'il avoit pillé de tous les côtés, & qu'il n'y avoit pas une ligne de bon sens qui ne fût dérobée à un autre. L'auteur

(M. *de Charnois*), qui déceloit ces larcins, lui observa avec vérité, qu'on fait d'inutiles efforts pour s'approprier l'ouvrage d'autrui; *Etiam capillus unus habet umbram suam*.

LISTE

Des productions du Chevalier de Mouhy.

Le Répertoire : cet ouvrage paroissoit tous les quinze jours, & rendoit compte tant bien que mal des *Nouveautés* ;

La *Paysanne Parvenue* est un roman qui a été souvent réimprimé, & dont la fortune est décidée en Province ;

Bigam, ou *la Mouche*, est, à quelques rapprochemens près, avec *Lazarille de Tormes*, un roman original. Le fond en est gai, & il y a beaucoup d'imagination. Le style est passable & convient parfaitement au sujet ;

Mémoires Posthumes du Comte de ****, 2 vol. *in*-12, qui ne firent point oublier *les Mémoires d'un homme de qualité* ;

Démêlé survenu entre le Paysan Parvenu & la Paysanne Parvenue, *in*-12 ;

Lamekis, voyage imaginaire qui a eu très peu de succès ;

Mémoires de Fieux. Le chevalier *de Mouhy* s'appeloit *Charles de Fieux.* A-t-il voulu donner ſon Hiſtoire ?

Pâris, ou *le Mentor à la mode*, 2 vol. *in*-12 ;

Le Mérite Vengé, *in*-12 ;

Le Papillon, 4 vol. *in*-8° ;

Nouveaux motifs de converſation ;

Mémoires d'Anne-Marie de ***** ;

Mémoires de Mademoiſelle de Moras, *in*-12 ;

Vie de Chimène de Spinelli ;

Mille & une Faveurs, 8 vol, *in*-12 ;

L'Art de la Toilette, *in*-12, 1 vol. ;

Lettre d'un Génois ;

Mémoires d'une Fille de qualité, 4 vol. *in*-12 ;

Le Maſque de Fer ;

Les Délices du Sentiment ;

Lettres du Commandeur à Mademoiſelle de **** ;

L'Amante Anonyme, *in*-12 ;

Le Financier, *in*-12, 5 parties.

Il a travaillé à la rédaction de *la Gazett[e] de France*, depuis le 18 Mai 1749 juſqu'a[u] premier Juin 1751.

La quantité de volumes que M. *de Mouh[y]* a compoſés, n'eſt pas ce qu'il y a de pl[us] étonnant ; mais c'eſt qu'il ait pu, dans l'ann[ée] 1735, donner au public *Lamékis*, 2 v[ol.]

in-12; *les Mémoires de Fieux*, 4 vol.; *Paris*, ou *le Mentor à la Mode*, 2 vol.; *les Mémoires Posthumes du Comte de* ***, 2 vol.; *la Paysanne Parvenue*, 4 vol. Il a donc imprimé dans une année quatorze volumes. C'est, pour le coup, un prodige! On pourroit répondre qu'il n'est pas impossible de multiplier les mauvais volumes, si les productions du Chevalier *de Mouhy* étoient de ce *mauvais* qui fait tomber le livre des mains. On ne lui conteste point le mérite rare de l'invention, & de savoir filer les situations. Il intrigue & dénoue quelquefois heureusement ses sujets. Il écrit mal en général, mais il ne fait point déraisonner ses personnages. Sa facture, enfin, n'est ni ridicule, ni extraordinaire, ni trop simple. Comment faisoit-il? Nous l'avons dit en commençant cette *Notice*. Il écrivoit toujours, il écrivoit sans cesse. Toute sa fortune étoit dans sa plume, il la faisoit valoir par un exercice continuel. Nul Auteur n'a su tirer un aussi bon parti de ses livres que lui; il en avoit les poches de son habit toujours remplies; il les présentoit à ses amis, à ses connoissances, à ses protecteurs, aux cafés. Bénévole ou non, il

falloit acheter pour se débarrasser de ses instances. Les placards de ses Ouvrages étoient affichés dans tous les coins des rues. Il s'y prenoit de tant de manières qu'il vendoit ses éditions. *Voltaire* disoit qu'on n'arrivoit point à la postérité avec un gros bagage. Le Chevalier *de Mouhy* n'est point entièrement dans cette humiliante exclusion. Son roman de *Bigam* pourra lui procurer une réputation de quelque durée. Au reste, ceux qui ont connu l'auteur, assurent qu'il ne se repaissoit guères de cette fumée. Il vouloit vivre ; le soin de sa renommée ne le tourmenta, ni ne l'aiguillonna jamais. Il ne fut point jaloux d'augmenter le nombre des romanciers originaux. Avec plus de talens, disons mieux, avec un peu d'émulation il auroit marqué sa place parmi les écrivains distingués qui écrivoient des romans, & se seroit créé un véritable genre. L'abbé *Prevôt* avoit attendri ses lecteurs ; *le Sage* les avoit attirés par le sel de ses critiques ; *Marivaux*, par l'adresse avec laquelle il dévoiloit les replis de nos cœurs, & par la vérité de ses observations ; *Voltaire*, par sa philosophie & sa gaieté ; *Crébillon* le fils, en suivant les

les traces de *Petrone*. Le Chevalier *de Mouhy*, comme on voit, pouvoit se classer à son tour, & il ne l'a pas fait.

MURAT (*la Comtesse* DE). *Henriette-Julie de Castelnau*, née en 1670, mourut à Paris en 1716; elle étoit fille du marquis *de Castelnau*, gouverneur de Brest, & mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie, qui mourut d'une blessure qu'il avoit reçue près d'Utrecht. Du côté de sa mère elle étoit petite fille du comte *de d'Augnon*, maréchal de France. Elle épousa le comte de *Murat*, colonel d'infanterie & brigadier des armées du roi. La maison *de Murat* est très-ancienne, elle étoit établie en Auvergne avant 1300; elle a passé ensuite en Dauphiné. Les marquis *de Lestang* en sont les chefs. Elle est alliée à la maison *de la Tour-d'Auvergne*.

Quand on a lu les ouvrages de madame *de Murat*, on connoît parfaitement son caractère qui étoit ardent, & qui vouloit avec obstination ce qu'il vouloit. Peut-être aima-t-elle un peu trop ce plaisir qu'elle a chanté, & dont elle ne s'est point défendue dans l'espèce de confession qu'elle a

faite de ſa vie. Elle eut le malheur de déplaire à madame *de Maintenon* qui la ſoupçonna d'avoir coopéré à un libelle dans lequel toutes les perſonnes qui, en 1694, compoſoient la cour privée de *Louis XIV*, étoient inſultées : elle fut exilée à Auch. Le duc *d'Orléans*, régent du royaume, ſur la recommandation de madame *de Parabere*, la rappela en 1715. Elle ne jouit pas long-temps auprès de cette amie, dont elle dictoit les lettres énergiques, du plaiſir de revoir Paris ; elle mourut l'année ſuivante.

ELLE EST AUTEUR

Du Joli Roman intitulé : *Kernoſi* ;

Du Voyage de Campagne qu'on a mal à propos attribué à madame *Durand* ;

Du Comte Dunois, qu'on a imprimé par erreur dans la collection de Madame *de Villedieu*.

Des Effets de la Jalouſie ;

De l'Hiſtoire de la Courtiſane Rhodope, compoſée à Loches en 1708, & qui n'a point été finie ;

D'un Dialogue des Morts ;

De deux volumes de *Contes de Fées*, parmi

lesquels nous avons choisi *le Parfait Amour*, *Anguillette*, *Jeune & belle*; *le Palais de la Vengeance*, *le Prince des Feuilles*, *l'Heureuse Peine*; *le Palais de la Vengeance* en est le plus ingénieux.

Elle a composé les *Histoires sublimes & Allégoriques* que l'abbé *Langlet du Fresnoi* a attribuées à madame la comtesse d'*Aulnoy*.

M. *le Sage* ayant publié son *Diable Boiteux*, madame *de Murat* se servit de son idée pour faire *l'Histoire Galante des Habitans de Loches*, où elle se trouvoit alors. La ville de Loches est désignée par le nom de Ségovie en Espagne.

On croit que les *Mémoires de sa vie* lui ont été attribués.

M. le M. *de P....* posséde un manuscrit des *Lettres* de cette dame, écrites à des amies auxquelles elle adressa des *Nouvelles*, des *Contes de Fées*, de petits *Romans*. On y trouve un *Roman* intitulé *le Sopha amoureux* qui n'a jamais été imprimé. Elle a composé plusieurs *Chansons*; elle en a fait une sur l'*hiver* de 1709, que nous transcrivons telle que nous la trouvons dans l'analyse

que M. le M. *de P....* a faite des œuvres de cette dame.

Le tendre amour, soupirant
Hier, disoit à sa mère:
Je ne sais quel accident
A fait geler ma terre;
Mais il fait bien mauvais temps
Dans l'isle de Cythère.



Les Amoureux sont transis
Auprès de leurs Bergères;
Dans ses doigts on voit *Tircis*
Souffler, & ne rien faire:
Ah! que de cœurs engourdis
Dans l'isle de Cythère!



Il nous faudroit des Amans
Discrets, mais téméraires;
Qui ne fussent point tremblans,
Mais ardens & sincères;
Tels ne sont pas ceux du temps,
Qui règne dans Cythère.



Après le froid, c'est la faim
Qui nous livre la guerre;
On appauvrit le terrain
D'amour & de sa mère:
On n'a que du mauvais grain
Au marché de Cythère.

JADIS l'on alloit semant
Le grain en bonne terre;
On faisoit facilement
Une récolte entière:
Que de déchet à présent
Aux greniers de Cythère!



L'ON apportoit à foison
Farine aux Boulangères:
Dans cette morte saison,
A peine les Meûnières
Retirent-elles du son
Des moulins de Cythère.

En général les pensées de madame *de Murat* ont de l'esprit & de la facilité. Ses *Romans* ont plus de réputation. On y voit (dit M. le M. *de P....*) le merveilleux racheté par la pureté du goût, par la sagesse des idées, par l'honnêteté des tableaux, par une certaine philosophie de mœurs qui caractérise le siècle où ils ont été écrits. Il y a deux cent ans que tout cela n'existoit pas en France; il régnoit au contraire une crédulité sotte, une barbarie de mœurs, une grossiéreté d'esprit qu'on a de la peine à concevoir aujourd'hui. Aussi le *Roman de Mélusine* & tant d'autres de ce temps, peuvent être regardés, à quelques égards,

comme des chefs-d'œuvre d'ineptie & des monumens du plus mauvais goût. Dans un siècle mieux instruit, plus poli, plus sage, les idées en se perfectionnant, ont ennobli, pour ainsi dire, les plaisirs de l'imagination. Il a fallu que la raison pût approuver ce que le délire même paroissoit enfanter. Les tableaux les plus extravagans se sont fait estimer par une ordonnance & un coloris imités, pour ainsi dire, de la délicatesse des esprits de ceux qui devoient les juger. Les *Contes* de madame *de Murat*, de mademoiselle *de la Force*, de mesdames *d'Aulnoy*, *d'Auneuil*, sont en quelque façon les premiers qui marquent la révolution.

Vers à Madame de MURAT.

LE beau partage que l'esprit !
Et que *Murat* en est pourvue !
On ne l'a pourtant jamais vue
Se vanter de ce qu'elle écrit.

Par M. DE VERTRON.

N

NOBLE (*Eustache* LE) naquit à Troyes en Champagne en 1643 ; sa famille étoit

déjà illuſtrée par pluſieurs emplois conſidérables dans la magiſtrature. Son père & ſon grand-père avoient été lieutenans-généraux au bailliage de Troyes, & conſeillers au grand conſeil. Il ſuivit leurs traces ; & ayant montré de l'eſprit & des talens, il fut (nous ne pouvons pas bien dire en quelle année) revêtu de la charge de procureur-général au parlement de Metz. Pendant quelques années il exerça cette place avec éclat : il ſe trouva dans des circonſtances propres à prouver qu'il étoit habile politique, adroit courtiſan & juriſconſulte très-inſtruit. Mais enfin il abuſa des talens que l'on reconnoiſſoit en lui ; il fut ſoupçonné de vexation & de malverſation. L'accroiſſement de ſa fortune auroit dépoſé contre lui, ſi un goût exceſſif pour la dépenſe ne l'eût encore plus dérangé que ſon habileté ſuſpecte ne pouvoit l'enrichir. Non content des tours qu'il jouoit impunément dans le reſſort de ſon parlement, il voulut exercer ſon ſavoir faire dans Paris même. (1) On découvrit qu'il avoit fait à ſon profit de faux actes : la cour, comme de raiſon,

(1) Cette Notice eſt de M. le Marquis *de P...*

l'abandonna à la justice régulière & ordinaire. Forcé de se défaire de sa charge, il fut décreté & mis en prison au châtelet, & au bout de quelque temps condamné, comme faussaire, à faire amende honorable, & à un bannissement de neuf ans. Il en appela au parlement de Paris, & fut transféré à la conciergerie, où il demeura pendant plusieurs années, trouvant moyen de prolonger la décision de son affaire, par la profonde connoissance qu'il avoit des formes & de la chicane. Il profita du loisir de sa prison pour faire une partie des ouvrages dont nous allons parler; mais ce ne fut pas là sa seule & sa plus mauvaise occupation. Il fit connoissance avec une femme que l'on appeloit la *Belle Epicière*, à qui son mari avoit déjà intenté des procès fort désagréables. Réunis dans la même prison, & assortis par la figure & par le caractère, car *le Noble* étoit aimable & libertin, & *l'Epicière* jolie & coquette, ils vécurent ensemble dans la plus grande intimité. Il fut l'amant & l'avocat de cette femme, dont le procès même servit à rendre le sien plus difficile. Des enfans faits dans la prison, une évasion dont il fut complice,

multiplièrent les accuſations, & embrouillèrent l'affaire. Enfin, en 1698, la ſentence du châtelet fut confirmée, & *le Noble* fut banni; mais il obtint ſon rappel d'une manière cependant fort humiliante, car il fut déclaré incapable de poſſéder jamais aucun office de judicature. Il vécut encore douze ou treize ans dans cet état déshonorant. Il continuoit d'écrire & de flatter même baſſement ceux qui l'avoient abandonné ou puni, proteſtant cependant toujours de ſon innocence, à laquelle perſonne n'ajoutoit foi. Il mourut enfin en 1711, ſi pauvre, qu'il fut enterré par la charité de ſa paroiſſe (Saint-Severin). On remarqua alors qu'il avoit fait gagner cent mille écus à ſon libraire, lequel s'étoit trouvé opulent dans le même temps où l'auteur mouroit, pour ainſi dire, de faim; mais il faut compter ſa mauvaiſe conduite pour quelque choſe & même pour beaucoup, dans le peu de part à une fortune dont il avoit fait les premiers fraix par la compoſition de ſes ouvrages.

Le premier ouvrage que nous trouvons dans le recueil de ſes œuvres en vingt volumes, eſt une *Nouvelle Hiſtorique* intitu-

lée : *Zulima*. Le ſujet en eſt tiré d'une aventure fort ſingulière, qu'on lit dans l'*Hiſtoire d'Allemagne*. *Zulima* fut imprimé pour la première fois en 1695; & l'année ſuivante parut un autre ouvrage de M. *le Noble*, qui eſt le ſecond qui nous tombe ſous la main. Il eut beaucoup de ſuccès, ſans doute, par le mérite du ſujet; car il eſt intitulé : *Courtenai*, ou *les premières Amours d'Eliſabeth*, reine d'Angleterre. Un pareil ſujet étoit fait pour intéreſſer; mais *le Noble* n'en tira, ſelon nous, qu'un très-médiocre parti.

Le troiſième ouvrage que nous trouvons dans les œuvres de M. *le Noble*, n'eſt point un roman, mais une eſpèce de cours de morale, intitulé : l'*Ecole du Monde*. Ce livre a eu, dans ſon temps, du ſuccès, & a été eſtimé comme utile pour le fond, & aſſez piquant, parce que l'on y trouvoit quelques portraits & quelques traits de ſatyre. On n'y trouveroit aujourd'hui rien que ce que tout le monde ſait, ou eſt ſuppoſé ſavoir.

L'*Ecole du Monde* eſt diviſée en vingt-quatre entretiens, il en publioit un tous les mois. Ainſi il inſtruiſit ou amuſa le

public pendant deux années qu'il passa au châtelet & à la conciergerie.

Le quatrième morceau considérable des œuvres de cet écrivain, est l'*Histoire de l'établissement de la République de Hollande* : c'est un de ceux qui lui ont fait le plus d'honneur. Les François trouvèrent que cette histoire étoit bien écrite ; que la marche en étoit claire & régulière; que les principaux faits, même militaires, y étoient exposés, & les vues politiques bien développées. Les Hollandois, au contraire, en furent mécontens; au point de défendre hautement l'entrée de ce livre françois dans leurs états.

L'on trouve ensuite, dans ses œuvres, une *Relation* de l'état de Gènes, assez abrégée, mais fort claire; l'auteur l'a encore faite dans la vue de flatter *Louis XIV*. Il y fait sentir tous les droits que les rois de France ont depuis long-temps sur cette république. Les Génois n'ont pas eu lieu d'être plus contens de cette *relation*, que les Hollandois de leur *histoire*; car on y dit assez de mal d'eux, & surtout de leur conduite en Corse. Il paroît, au reste, que M. *le Noble* avoit passé quelque temps à

Gênes, apparemment dans la ſeule vue de voyager.

C'eſt dans le ſixième tome de ſes Œuvres, que ſe trouve le petit roman d'*Abramulé*.

Continuons l'examen des ouvrages de M. *le Noble*. Celui qui ſuit *Abramulé* dans le ſixième volume de ſes Œuvres, eſt intitulé: *Ildegerte, Reine de Norvege*, ou l'*Amour Magnanime*. C'eſt la première nouvelle hiſtorique qu'il ait fait paroître, & la première édition en eſt de 1695.

Le ſeptième volume des Œuvres de *le Noble*, & quelques-uns des ſuivans, contiennent des ouvrages politiques & ſatyriques, mais contre les ennemis de la France. Ce volume commence par cinq dialogues, dont le premier, intitulé: *le Cibiſme*, eſt une paſquinade contre le pape *Innocent XI*, & contre le cardinal *Cibo*, ſon premier miniſtre. L'on ſait que ce pape eût de grandes querelles avec *Louis XIV*, qu'on l'accuſa même de s'entendre avec les ennemis de la nation contre le roi d'Angleterre *Jacques II* qui perdroit ſon royaume par trop de zèle pour la religion catholique. Ce ſont des circonſtances ſingulières, que M. *le*

Noble relève assez plaisamment dans son premier dialogue.

Le second (*le Songe de Pasquin*, ou *le Bal de l'Europe*) roule sur le même sujet, & sur le détrônement du roi *Jacques* par son gendre. On ne sera pas étonné d'y voir la reine *Marie* femme *de Guillaume*, occupant le palais de son père détrôné, comparée à *Tullie*, fille de *Tullus-Hostilius*, faisant passer son char sur le corps de son père pour aller au capitole faire couronner son mári.

Le troisième (*le Couronnement de Guillaume & de Guillemette*) est une assez mauvaise parodie de couromement du roi *Guillaume* & de la reine *Marie*, & du sermon que fit le docteur *Burnet*, en cette occasion, à Londres.

Le quatrième (*le Festin de Guillemot*) est un assemblage de mauvaises plaisanteries, sur le même couronnement.

Enfin, le cinquième (*la Chambre des Comptes d'Innocent XI*) fut imprimé en 1699, lors de la mort de ce pape. Les interlocuteurs sont *Innocent XI* lui-même & *Saint Pierre*. Le ton en est violent & le dialo-

gue finit par une épitaphe très-ſatyrique du pontife défunt.

Notre auteur publia enſuite *la Pierre de Touche Politique* ; c'eſt une ſuite des dialogues précédens qu'il faiſoit paroître tous les mois en forme de journal, pendant tout le cours des années 1690 & 1691. Le premier de ces dialogues, intitulé : *La Bibliothèque du Roi Guillemot*, commence par un calambourg digne d'être remarqué. *Paſquin* dit à *Marforio*, *Allegreſſa : Per un papa cattivo*, *abbiamo otto boni* ; c'eſt-à-dire, pour un mauvais pape, nous en avons huit bons. L'équivoque porte ſur ce que *Alexandre VIII*, qui ſuccéda à *Innocent XI*, s'appeloit de ſon nom de famille, *Ottoboni*.

En 1692, il publia encore des *Lettres*, des *Fables* & des *Dialogues*, toujours dans le même goût. Ils rempliſſent les neuvième, dixième & onzième volumes, ſous le titre de *Travaux d'Hercule*, & d'*Eſprit d'Eſope*. Mais, enfin, au douzième tome de ces Œuvres, on voit avec plaiſir M. *le Noble* revenir aux romans, par celui intitulé : *Epicaris*, ou l'*Hiſtoire ſecrète de la Conjuration de Piſon contre Néron*. Ce *Roman* eſt preſque tout hiſtorique, à l'exception du

caractère d'*Epicaris*, que l'auteur a le mérite d'avoir inventé, & qu'il auroit pu encore mettre dans un plus grand jour.

L'ouvrage suivant de M. *le Noble*, est l'*Histoire secrète de la conjuration des Pazzi* contre les *Médicis*. C'est encore un petit *Roman historique*, dont le sujet est tiré de l'*Histoire de Florence du quinzième siècle*. Cette conjuration éclata en 1478. Les circonstances de son exécution sont ici tout-à-fait conformes à l'histoire, quoiqu'elles soient assez singulières.

Le Mort Marié, aventure tirée de la vingt-deuxième *Promenade* de M. *le Noble*.

Ensuite des *Promenades* de M. *le Noble*, on trouve ses *Fables* & *Contes* au nombre de cent, dont deux seuls nous ont paru mériter quelque attention, non par le mérite des vers, mais par celui de l'idée, encore est-il bien léger. On en va juger, car nous ne rapporterons que la substance de ces deux *Fables*.

Le Paysan & son Cochon.

UN paysan avoit tué son cochon, il l'avoit vidé, & le gardoit dans l'espérance

d'en régaler bientôt sa famille & son voisinage. En attendant qu'il l'accommodât de différentes manières, il le déposa dans un galetas, où sa femme lui fit craindre que les rats ne s'introduisissent pour le manger. « Nous n'avons que cela à appréhender, » dit le manant ? j'y sais un bon remède : » prenons vos deux gros chats & enfer- » mons-les dans le garde-manger ; je ré- » ponds que les rats seront bien plutôt » mangés qu'ils ne mangeront le cochon. » Qu'en arriva-t-il ? Les rats ne mangèrent point le cochon, mais les deux chats en mangèrent plus que vingt rats n'en auroient mangé.

Il y a bien des remèdes pires que les maux dont on veut nous exempter.

Le Lièvre & les Grenouilles.

Une troupe nombreuse de Lièvres étoit assemblée dans une petite plaine voisine d'un bois. Ils y tenoient un conseil de famille, qui fut troublé par la chûte d'une branche d'arbre, causée par un léger accident. Il allarma cependant toute la troupe ; elle prit la fuite. Un d'entre ces Lièvres

poltrons & fugitifs, courut jufqu'au bord d'un étang, où une troupe de grenouilles paffoit en revue pour aller combattre une troupe de rats, & faifoit grand bruit pour faire croire qu'elles n'avoient pas peur. Le Lièvre arrive, courant à toutes jambes : la troupe croaffante le prend pour un lion échappé dans la plaine, s'effraye & fe précipite dans le marais. Le Bouquin arrivé jufqu'au bord de l'eau, craint de fe moüiller les pieds, rebrouffe chemin, trouve les rats, les culbute & les difperfe. Enfin, arrivé fur un monticule, où il ne voit rien qui l'empêche de fe repofer & de faire des réflexions :

Ah! fe dit-il, quelle prompte déroute!
Quoi l'on me craint, moi lièvre, on me redoute!
Il n'eft donc, à ce que je voi,
Poltron qui ne rencontre un plus poltron que foi.

M. *le Noble* nous donne enfuite la traduction de quelques *Odes d'Horace*, & des fix *Satyres de Perfe* en vers françois, où les penfées de cet auteur latin font accommodées au temps de la traduction.

Vient enfuite un petit morceau romanefque, intitulé : *Aventures Provinciales*,

ou *le Voyage de Falaise*. Ceux qui ne seront pas rebutés par les portraits très-chargés & très-ridicules de quelques originaux provinciaux, & par un style qui n'est plus à la mode, pourront lire ce morceau avec quelque plaisir ; car il y a un fond d'aventures fort singulier, & même assez intéressant.

Ce qui forme le quinzième volume de ses œuvres, consiste dans une assez longue nouvelle, soi-disant galante, intitulée : l'*Avare Généreux*, qui en contient deux autres petites ; savoir le *Mort Marié* & le *Faux Rapt*. Ces trois histoires seroient bien plutôt comiques que galantes ; car elles offrent quelques caractères, & quelques traits assez plaisans ; mais ce sont des facéties que l'on trouveroit aujourd'hui de très-mauvais goût.

La fausse comtesse d'Isemberg, intitulée : *Nouvelle divertissante*, est l'histoire d'une coquine & d'un filou.

La Soi-Disant École des Sages est renfermée dans deux dialogues en prose, mêlée de fables en vers, dont l'objet est politique. Les puissances qui étoient enne-

mies de la France, avant la paix de Riswich, y ſont fort maltraitées.

Le *Poëme de l'Héréſie Détruite* eſt en ſix chants. L'auteur voulut célébrer la révocation de l'édit de Nantes, publiée par *Louis XIV*, en 1686.

Le *Triomphe de madame des Houlières, & ſa réception au Parnaſſe en qualité de dixième muſe*, eſt un petit ouvrage en proſe, mêlé de vers. Il eſt remarquable que l'auteur le dédia à mademoiſelle *de Scuderi* qui vivoit en Cour; & qui ſe piquoit, au moins autant que madame *des Houlières*, d'être une dixième muſe.

Viennent enſuite les *Comédies* que le Noble compoſa pour le Théâtre Italien. Elles lui feroient bien peu d'honneur aujourd'hui. Elles ſont au nombre de deux; l'une, intitulée: *Arlequin Eſope*, eſt une très-mauvaiſe copie des fables d'Eſope, *de Bourſault*, qui furent jouées avec grand ſuccès, en 1691, au Théâtre François, à peu près dans le même temps que cette pièce le fut aux Italiens. Les fables *de Bourſault* ne ſont pas merveilleuſes, celles de *le Noble* ne valent pas mieux, & la pièce eſt bien plus mauvaiſe.

Les *deux Arlequins*, joués la même année au même Théâtre, ne ſont pas d'un plus grand prix.

Suit un petit poëme en quatre chants, intitulé : l'*Allée de la Seringue* ou *les Noyers*; mauvaiſe imitation du lutrin de Boileau, ſur une aventure à laquelle on ne s'intéreſſe plus, & à laquelle on ne s'eſt peut-être jamais intéreſſé. Il eſt ſuivi d'un autre ouvrage du même genre en trois chants, intitulé : *la Fradine*, ou *les Ongles Rognés*. C'eſt une ſatyre contre un Apothicaire nommé Fradin. On ne peut pas s'embarraſſer de cela.

Dans le ſeizième & dix-ſeptième volume, on trouve les *Tableaux des Philoſophes*, en ſix livres, ſuivis d'une *Diſſertation hiſtorique & chronologique ſur l'année de la naiſſance de J. C.* M. *le Noble* a publié ce long morceau comme un grand ouvrage de ſcience & d'érudition.

On eſt tout étonné de trouver enſuite deux tomes entièrement remplis par une *traduction*, partie en vers, partie en proſe, de pſeaumes de *David*, avec des réflexions pieuſes & morales, intitulées : *Eſprit de David*, *des prières*, &c.

Le dernier ouvrage de M. le Noble, est un dialogue politique, intitulé : *le retour de Pasquin sur les nouvelles d'Espagne, arrivées à la fin de* 1710.

Nous n'avons pu recouvrer les *factums* que *le Noble* avoit composés, tant dans sa propre cause, & pour se justifier du crime de faux dont il étoit accusé, qu'en faveur de *la Belle Epicière* accusée d'adultère par son mari, & que *le Noble*, qui l'avoit connue en prison, tâchoit de justifier en public, tandis qu'en particulier il travailloit à agraver son crime.

Tous deux perdirent leur procès, donc ils étoient coupables ; mais on seroit bien aise de savoir comment ils prétendoient prouver leur innocence. Tout ce que nous savons, c'est que *la Belle Epicière* produisoit un écrit de son mari, qui lui donnoit plein pouvoir & liberté entière de se conduire à sa fantaisie, promettant de ne lui en jamais faire aucun reproche. Le billet fut déclaré de nulle valeur. On ne força pas même le mari à reconnoître les enfans que sa femme avoit faits étant en prison, quoique certainement ils fussent nés, le mariage subsistant.

Nous n'avons pas pu auſſi nous procurer une *diſſertation* de M. *le Noble* ſur la monnoie de Metz, qui peut être remplie d'excellentes recherches. Il eſt certain que, juſqu'au ſeizième ſiècle, les évêques & la ville de Metz ont également fait battre des monnoies, dont on trouve encore des pièces dans les cabinets des curieux.

On attribue aſſez généralement à M. *le Noble* un livre que l'on peut placer indifféremment parmi ceux de théologie, de juriſprudence & d'hiſtoire eccléſiaſtique, intitulé : *le Bouclier de la France contre les excommunications*, ou *l'eſprit de Gerſon.* C'eſt un ouvrage vraiment curieux & intéreſſant. On y établit avec beaucoup de hardieſſe, mais avec autant de force & de clarté, les maximes & les libertés de l'Egliſe Gallicane contre les entrepriſes des Papes ſur le temporel des rois, & contre celles du haut Clergé, ſur la juriſdiction royale & ſéculière.

D'autres ouvrages moins intéreſſans, & que *Moreri* met ſur le compte de *le Noble*, ſont *les Dancaurades* ou *critique de différentes pièces de Théâtre de Dancourt.*

Le Diable Borgne & le Diable Boſſu ; ce

ſont deux critiques & imitations du fameux roman *le Diable Boiteux de le Sage*, & de la même pièce, que fit paroître *Dancourt*.

Le Voyage de Chaudray; petit morceau romaneſque, dans le goût du *Voyage de Falaiſe*. Il y avoit, du temps de M. *le Noble*, à Chaudray, village à quelques lieues de Paris, ſur le chemin de Rouen, une eſpèce de payſan qui s'étoit érigé en médecin.

Les Mémoires de mademoiſelle des Foſſes, ou *le Chevalier Baltazar*, ſont généralement attribués à M. *le Noble*, il y a deux éditions, ou, ſi l'on veut, deux livres ſur ce ſujet, le premier porte le titre que l'on vient de lire, & a été imprimé à Paris en 1696. Le ſecond eſt intitulé: *Hiſtoire de la Dragone*, contenant les actions militaires & les aventures *de Geneviève Prémoi*, ſous le nom *de Chevalier Baltazar*, Paris 1703. Comme *le Noble* n'eſt mort qu'en 1711, il peut être l'auteur de l'un & de l'autre ouvrage.

Enfin, *le Gage Touché*, recueil d'hiſtoires galantes & comiques, eſt le dernier

ouvrage de M. *le Noble*, ou qui lui soit attribué.

Cette Notice ne nous appartient point, & nous nous sommes fait un devoir de n'y rien changer. *Le Noble* y est jugé avec sévérité.

NODOT (*Antoine*), a traduit en françois moderne le roman de *Mélusine*.

Il est traducteur des *fragmens de Petrone*.

Il est auteur

Du *Munitionnaire des Armées*;

Et de *la Contre-Critique de Petrone*;

Il étoit officier de cavalerie, & se trouva au siège de Belgrade. Il paroît qu'il a vécu depuis 1650 jusqu'en 1701. Si jamais un traducteur a fait preuve de fidélité & d'exactitude, c'est *Nodot*, dans sa *traduction de Pétrone*, qui lui mérita le titre de *auctor purissimæ impuritatis*.

P

PAJON (*Henri*), avocat en Parlement, mort en 1776; il avoit été prêtre de l'Oratoire. Il est auteur de *Contes nouveaux & Nouvelles nouvelles*, 1753, *in*-8°;

Histoire

Histoire du prince Soly, 2 vol. *in*-12, 1740;
Histoire des fils d'Hali-Bassa, *in*-12, 1761;
Histoire du roi Splendide;
Essai de poëme sur l'Esprit.

Nous avons inséré dans notre collection, *Nourjahad*, conte oriental.

Ce dernier ouvrage est une traduction du roman anglois qui avoit servi de canevas au conte *des Epreuves* qui a été inséré dans le *mercure* du mois de Janvier 1769: ce conte qui n'a que 250 *pages*, paroît encore trop long; on l'attribue à un autre auteur, & il est vrai qu'il a été imprimé presque toujours sous l'anonyme; ainsi nos lecteurs ne doivent point prendre nos conjectures pour des certitudes.

L'Histoire du roi Splendide & de la princesse Hétéroclite est peut-être un des plus gais de tous les contes de fées & l'un des mieux écrits, & où la plaisanterie soit le plus adroitement employée. L'ouvrage est rempli de saillies & d'esprit; les avantures qui s'y succèdent sont piquantes. Un peu trop de nudité dans certains tableaux nous a empêchés d'égayer nos lecteurs par l'insertion de ce joli conte, où le lecteur peut

rire, & faire une foule d'applications sur bien des classes d'hommes, & surtout sur la musique, sur l'opéra & sur les femmes.

PAPELIER (M.), cet auteur, dont nous ignorons l'état & l'origine, vit encore, & doit être jeune. Nous ne connoissons de lui qu'un conte oriental, qui a pour titre: *Balkin*, & qui n'a été imprimé que dans le *Mercure* de Janvier de l'année 1777. On trouve dans ce conte qui est simplement narré, une fée grondeuse qui a presque toujours tort de gronder, car son rôle n'est pas absolument important.

PHILIPS: il a traduit les *Mille & un Jours*, *in*-12, 1738. D'après la traduction de M. *Petit de la Croix*, qui avoit fait connoître cet ouvrage, le livre de M. Philips est imprimé & traduit dans la langue de l'auteur qui étoit Anglois. Nous trouvons sous le même nom une tragédie angloise, intitulée: *la Mere Infortunée*, & le *Virgile Travesti*.

PERRAULT (*Charles*), né à Paris en 1633, étoit frère de *Claude Perrault*, qui d'abord médecin assez médiocre, devint

excellent architecte, à qui nous devons la traduction de Vitruve, la belle façade du Louvre, l'Observatoire & l'Arc de triomphe, (maintenant détruit) de la Porte du fauxbourg Saint Antoine; & à qui l'histoire naturelle a quelques obligations.

Charles Perrault, mérita non-seulement par ses travaux, mais par les ressources de son esprit, l'amitié de *Colbert* & la place de contrôleur-général des bâtimens. Il étoit le protecteur né de quiconque avoit des besoins & des talens. Trop patriote, peut-être, il voyoit avec peine les succès d'un étranger; il n'aima point *Bernin*, ou le chevalier *Bernin*, que *Voltaire* a tant loué & qui étoit au-dessous de la réputation que le poëte a voulu lui faire.

On sait qu'il eut beaucoup trop d'amour-propre, & qu'il n'osa point se garantir du ridicule dont *Chapelain* s'étoit couvert en publiant son *poëme de la Pucelle*. Eh! comment *Chapelain* ne se seroit-il pas laissé prendre à l'écueil des louanges de société! son poëme, qu'il lisoit partout & depuis plusieurs années, prôné à la Cour, vanté à Paris, admiré même par des académiciens, étoit une de ces merveilles que la poésie

n'avoit point reproduit depuis *le Tasse*. Le poëme parut & tomba; la chûte fut universelle. Cet exemple devroit rendre les auteurs qui colportent leurs manuscrits dans les cercles, plus défians sur les éloges qu'on leur prodigue par complaisance, par amitié, & parce qu'enfin, il faut savoir quelque gré à un auteur qui a le desir d'amuser. Quel rôle! eh! quel succès! *Charles Perrault* publia son *poëme de Louis-le-Grand*. Je ne sais si ce roi, malgré son amour excessif pour la flatterie, fut content: les bornes étoient outre-passées. Le poëme n'eut point de succès & n'en méritoit ni par la charpente épique ni par la poësie; mais les savans furent étonnés de la préférence qu'il accordoit au siècle de *Louis XIV* sur les siècles passés. Il voulut soutenir son opinion, & de-là naquit le parallèle des anciens & des modernes. L'ouvrage fut critiqué, la plaisanterie s'en mêla, *Racine* fit des couplets, *Boileau* des épigrammes, les réflexions sur *Longin* parurent, mais *Boileau*, dur, inflexible, mordant dans ses critiques, donna de son caractère une idée humiliante. *Perrault* s'honora par la sagesse de sa défense & par sa modération. Le

Public ne tarda pas à rire aux dépens des deux Partis. Les deux adversaires s'en apperçurent & finirent la querelle. *Perrault* qui avoit témoigné si peu de talent pour la critique, se livra à ses goûts, & composa les éloges historiques; car il ne faut pas croire que le culte des Anciens ait seul allumé cette guerre qui rendit ridicule le satyrique. *François Perrault* moins connu qu'il ne devoit l'être, dans ce siècle surtout où les écrivains philosophes & ceux qui enfantent des idées, jouissent de quelque considération, savoit penser, créer sa pensée & frayer une route particulière; *Boileau* n'avoit la réputation que de savoir apprêter, parer la pensée d'autrui; mérite qu'on a trop exalté dans le règne de *Louis XIV*. Lorsque *Desprèaux* & *Perrault* commencèrent à se connoître, le poete n'avoit donné que des satyres, & il avoit une telle dose d'amour-propre, qu'il ne voyoit dans la littérature, aucun rang qui pût aller de pair avec le talent de rimer. *Perrault* qui à beaucoup d'esprit & de connoissances, joignoit un de ces bons cœurs qui font presqu'oublier l'esprit, ne pouvoit pas concevoir qu'on passât sa vie à tourmenter

des hommes estimables, & à enchasser dans ses vers l'abbé *de Pure*, *Cottin* & son propre frère. Il parla de la satyre avec indignation; *Boileau* ne lui pardonna point ce mouvement d'un ame sensible & honnête. Depuis ce moment, *Perrault* n'a pu rien lire à l'académie que *Boileau* ne se soit permis des excursions véhémentes, jusques-là, qu'il vouloit engager l'académie à interrompre une lecture *de Perrault*; ce qui obligea *Huet*, Évêque de Soissons, de lui imposer silence, en lui disant que *Perrault* connoissoit mieux les anciens que lui, & qu'on n'étoit assemblé que pour écouter; la querelle des anciens ne fut que le prétexte d'une haine injuste que *Boileau* satisfit de toutes les manières. *Perrault* mourut en 1703. Sa mort fut sentie par tous ses amis, car il en avoit, il avoit assez fait de sacrifices à l'amitié. Ce besoin d'un cœur honnête, cette bonté de caractère qu'il portoit dans le monde, nuisoit un peu à sa réputation littéraire. On aimoit mieux voir en lui l'homme vrai, bon, sensible, que l'écrivain aimable & profond; il seroit à souhaiter que la réputation des qualités de l'ame balançât toujours celle des

talens, les lettres ſeroient alors univerſellement révérées.

Parmi les œuvres de *Charles Perrault*, ſe trouvent des contes en vers, dont nous avons fait uſage ; il attribua ſes contes de Fées à ſon fils *Perrault d'Armancourt* qui étoit Lieutenant dans le Régiment Dauphin, & qui mourut en 1700. L'avant-propos qui précéde le choix que nous avons fait des contes de *Perrault*, & qui eſt inſéré dans le premier volume de la *Collection*, donne une idée ſuffiſante de l'amabilité de ces ouvrages & du talent de l'auteur. Nous y renvoyons nos lecteurs. La première édition des contes de *Perrault* eſt de 1697. On y trouve le conte de l'*Adroite Princeſſe* ou les *Aventures de Finette*, qui eſt à ce qu'on aſſure le premier de ce genre, & dans ce ſens, *Perrault* en auroit été l'inventeur ; nous croyons cependant qu'on s'eſt trompé. Il exiſtoit un roman de féerie, dans le douzième ſiècle, ſous le même nom, l'auteur étoit né en Provence, & celui-ci devoit aux Orientaux & aux Irlandois l'invention du genre dans lequel il s'exerçoit. On ſait que les Provençaux avoient écrit des romans dès 1130, qui tenoient à la féerie, & même

la reproduisoient. Le conte de *Finette* n'avoit point été inséré dans la première édition de ceux de *Perrault* ; il n'y parut que dans celle qui fut faite à la Haye. Il a composé *l'Esprit Fort*, conte imprimé en 1757 ; ce conte est libre pour le fond, mais décent autant qu'il a été possible de le rendre. Les souhaits ridicules ont donné lieu au petit opéra comique du *Bucheron*. *Despréaux* reprocha à l'auteur de s'être exercé sur une matière aussi peu sérieuse.

Le *Griselidis* a été tiré d'un conte de *Bocace*.

L'auteur a laissé à sa famille des mémoires sur sa vie privée. On y voit combien il étoit cher à *Colbert* & tout ce que ce ministre fit pour les arts & pour les lettres.

On trouve dans la Bibliothèque du Roi un manuscrit de *Charles Perrault*, où se lit une anecdote qui caractérise l'ame de *Louis XIV* & qui mérite d'être conservée. M. *Colbert*, y est-il rapporté, avoit à cœur de rassembler des matériaux pour composer par la suite l'histoire de ce prince, & à dessein d'y parvenir, il faisoit successivement écrire à M. *Perrault* sur un registre, toutes les actions mémorables dont il étoit

le témoin. On y voit entr'autres, qu'à peine *Louis XIV* eut-il pris les rênes du Gouvernement, après la mort du Cardinal *Mazarin*, qu'il dit un jour à ses principaux courtisans; M. *de Villeroi*, M. *le Tellier*, M. *de Lyone*, M. le Maréchal *de Grammont*, M. *Colbert* & quelques autres : *vous êtes tous mes amis, & ceux de mon Royaume que j'affectionne le plus, & en qui j'ai le plus de confiance. Je suis jeune & je n'ignore pas que les femmes prennent souvent bien de l'empire sur ceux de mon âge; je vous ordonne à tous que si vous remarquez jamais qu'une maîtresse me domine, & se mêle le moins du monde des affaires de mon état, vous ayez à m'en avertir; je ne veux que vingt-quatre heures pour m'en débarrasser & donner à mes peuples toute satisfaction à ce sujet.* Il n'avoit alors que vingt ans.

Le premier ouvrage de *Perrault* est le portrait d'*Iris*, que *Quinault* trouva si bien fait, qu'il l'envoya à une jeune demoiselle dont il étoit amoureux, à qui il laissa croire qu'il l'avoit composé pour elle; de sorte que le portrait courut tout Paris sous le nom de *Quinault*, qui enfin prit le parti de le désavouer & d'en faire les honneurs à *Perrault*.

Perrault proposa à l'Académie Françoise d'ouvrir les portes les jours de réception; c'est une innovation dont les académiciens se sont bien trouvés.

PETIT DE LA CROIX. Il est mort en 1695, âgé de 75 ans : il étoit d'une famille originaire d'Angleterre, & a laissé plusieurs enfans, l'aîné desquels lui a succédé dans la place de secrétaire-interprète du roi dans les langues arabe & turque. Il a traduit

L'*Histoire de la Sultane de Perse & des Visirs*, contes turcs, dont *Checzadé* est auteur.

Ce *Checzadé* étoit précepteur d'*Amurat II*, empereur, & composa ce livre autant pour l'amusement du prince, que pour lui rendre les femmes suspectes. Cet ouvrage n'a point été achevé.

M. *Petit* a traduit les *Mille & un Jours*. Le célèbre *Dervis Moclès* en est auteur. Il étoit chef des *Sofis* d'Ispahan, & il avoit douze disciples. Le peuple & les grands avoient pour lui une vénération singulière, à cause qu'il étoit de la race de *Mahomet*, & ils le craignoient, parce qu'ils savoient

qu'il passoit pour un savant cabaliste. Le roi *Schah Soliman* le respectoit au point, que si par hasard il le rencontroit sur son passage, ce prince descendoit aussitôt de son cheval & alloit baiser ses étriers.

Moclès étant fort jeune s'avisa de traduire en *Persan* des *Comédies Indiennes*, qui ont été traduites en toutes les langues orientales, & dont on voit à la bibliothèque du roi une traduction turque, sous le titre de *Alfaraga Badal Schidda*, ce qui signifie la joie après l'affliction. Mais le traducteur persan, pour donner à son ouvrage un air original, mit ces comédies en contes, qu'il appela *Nezaryeti-Vous*, c'est-à-dire, *Mille & un Jour*. Il confia son manuscrit au sieur *Petit de la Croix*, qui étoit en liaison d'amitié avec lui à Ispahan en 1675, & même il lui permit d'en prendre une copie.

Il semble que les *Mille & un Jour* ne soient qu'une imitation des *Mille & une Nuit*; mais comme il n'y a point d'époque aux *Contes Arabes*, on ne sauroit dire s'ils ont été faits avant ou après les *Contes Persans*.

Il paroît que M. *Petit de la Croix* se mé-

fioit de ſon talent pour écrire, puiſqu'il a emprunté la plume de M. *le Sage* pour la traduction des *Contes Perſans*. Cet auteur a ſu profiter des richeſſes que ſon ami lui confioit, & a tranſporté preſque tous les *Contes* à l'opéra-comique, dont il étoit l'auteur en titre. Ceux qui liſent les *Mille & un Jour*, & les neuf tomes du *Théâtre de la Foire*, y trouvent le même fond employé différemment.

Les Auteurs du *Dictionnaire Hiſtorique des hommes célèbres* attribuent à M. *Petit*, fils, les traductions que le père avoit faites. Celui-ci poſſédoit parfaitement les langues arabe, perſane, turque, tartare, éthiopienne, arménienne. *Louis XIV* l'employa dans pluſieurs négociations, deſquelles il ſe tira avec l'eſtime des Turcs, des François & des Impériaux. Il ſe vit le juge d'un traité de commerce entre trois puiſſances. Un moment de foibleſſe de ſa part ôtoit à l'une ou à l'autre des droits & des facilités. On lui offrit une ſomme conſidérable; il ſut refuſer, reſter dans un état de médiocrité & digne de l'eſtime publique. Il interprêta le mot pour le mot, ſans disjonction ni conjonction étrangère, & laiſſa

à *César* ce qui appartenoit à *César*: *Louis XIV*, qui récompensoit si magnifiquement les gens de lettres, parut avoir oublié M. *Petit*, qui ne jouissoit que des appointemens bornés de sa place, & qu'il ne faut point regarder comme une gratification, puisqu'il travailloit. Cet auteur avoit plus fait, peut-être, pour la gloire & pour l'orgueil de son roi, que tous ces fades panégyristes qui étourdissoient leur monarque au milieu de sa cour. Il avoit traduit en langue persane l'*Histoire de Louis XIV* par les médailles, & on sait combien cette maxime d'écrire l'histoire d'un roi est séduisante & flatteuse. Tout se rapporte à lui uniquement, on ne voit que lui, & on le voit entouré de toutes les illusions de la plus ingénieuse allégorie. On ne peut pas croire qu'un roi, qu'une nation éclairée & pensante, qui n'est pas tout-à-fait avilie, puisse pousser l'adulation à ce degré de bassesse. On croit volontiers que le monarque, ainsi présenté, est ou *Alexandre* ou *Sesostris*. M. *Petit*, en traduisant cette histoire, donna à *Louis XIV* une nouvelle renommée, dans un pays où celle qu'il avoit seroit lentement parvenue, & jamais avec

cette brillante magie que l'explication des médailles venoit d'y ajouter. Nous l'avons dit, M. *Petit* resta sans récompense, tandis que le *Panégyriste Calliere* étoit comblé de bienfaits. C'est que M. *Petit* n'alloit point à Versailles, & qu'il habitoit aux environs du collége royal. Il nous a fait connoître la Turquie & la Perse par les ouvrages suivans :

L'Histoire de Maroc ;
L'Histoire des Monarchies mahométanes ;
État général de l'Empire Ottoman ;
L'Histoire de Tamerlan ;
L'Histoire de Louis XIV, qu'il a écrite & traduite du françois en arabe.

POUPELINIERE (*Alexandre-Jean-Joseph* LE RICHE DE LA), fermier-général, mort le 5 Décembre 1762, âgé de soixante-dix ans. Il cultivoit les lettres autant par goût que par air : il servit de *Mécène* à de jeunes littérateurs qui ne manquèrent pas de le célébrer. Son opulence & son amour pour le faste attiroient dans sa maison l'élite des beaux esprits de la cour & de la ville. M. le maréchal *de Richelieu* l'honora d'une amitié constante & assidue. La beauté de

son épouse ne contribuoit pas peu à rendre sa société précieuse. Mde. de la *Poupeliniere* joignoit à la beauté des grâces & des talens; elle cultivoit tous les arts agréables.

Son mari, avec du goût, de la facilité, & la connoissance des bons auteurs, crut devoir écrire en vers & en prose. Ses essais ne furent point malheureux. L'anonyme nous a dérobé la plupart de ses productions.

Il n'a avoué que le roman *de Daïra*, histoire orientale, *in*-12, 1761.

PRESCHAC (DE). Ce gentilhomme, né à Vic-Fezensac en 1676, s'adonna entièrement à la littérature, ainsi que la quantité de ses productions semble l'annoncer. Il est impossible qu'il ait pu croiser ses travaux par des devoirs d'état. Nous ne trouvons rien dans les journaux & dans les dictionnaires qui puisse nous donner des renseignemens sur son compte. Sa vie a échappé aux faiseurs de *Notices*; sa fécondité devoit cependant le préserver de cet oubli. Il n'en seroit pas arrivé de même aujourd'hui, où tout est recueilli. Quel est maintenant le dictionnaire qui oublie de parler du chevalier *de Mouhy*? Le sieur *de*

Prefchac jouiffoit dans fon temps de la même célébrité. La lecture des *Romans* du premier prouve que l'auteur avoit des connoiffances étendues fur beaucoup de matières, fur l'hiftoire principalement, & qu'il refpectoit les coftumes nationaux. Son ftyle a de la force; le *Roman* du conte *de Tekeli* eft écrit avec affez de nobleffe. Le chevalier *de Mouhy*, au contraire, étoit ignorant; il imaginoit & il écrivoit fans obferver les bienféances, & fans s'affujettir aux temps, aux lieux, aux perfonnes. Le fieur *de Vaumoriere* pourroit être comparé avec plus d'équité au fieur *de Prefchac*; ils étoient tous les deux égaux en naiffance, en érudition & en fécondité. *Vaumoriere* l'emportoit feulement par les grâces & par l'art de bien narrer.

Le fieur *de Prefchac* eft auteur

Des Intrigues découvertes, 1 vol. *in*-12, imprimé en 1686.

Il publia en 1718, les *Contes de Fées* fuivans:

La Reine de l'île des Fleurs;

La petite Grenouille verte, qui eft le meilleur des Contes qui compofent le volume

dans lequel on le trouve. On a voulu le lui enlever, & on l'a attribué à *Beugnié*, Libraire, par la raiſon qu'il l'avoit peut-être vendu. On voit dans le même volume,

Les Perroquets ;
Le Navire Volant ;
Le Prince Périnet, ou *l'Origine des Pagodes ;*
Le Buiſſon d'Épines fleuries.

Le conte de *Kadour* a fourni une comédie à Romagneſi, qui a été repréſentée ſur le théâtre Italien, ſous le titre *des Fées*. Un enchanteur offre à une princeſſe naturellement ſotte, de lui donner de l'eſprit, pourvu qu'elle l'aime, & qu'elle prononce ces quatre vers :

O toi ! qui peux tout animer,
Amour, ſi, pour n'être plus bête,
Il ne faut que ſavoir aimer,
Je ſuis prête.

Sans Parangon, ou *la Reine des Fées.*

IL A COMPOSÉ LES ROMANS SUIVANS :

La Querelle des Dieux ſur la Naiſſance de Monſeigneur le Dauphin ;

La Cour ;
L'Héroïne Mousquetaire ;
L'Illustre Parisienne ;
Voyage de la Reine d'Espagne ;
Le Bâtard de Navarre ;
La Duchesse de Milan ;
Yolande de Sicile ;
Le Comte de Tekely ;
Le Beau Polonois ;
Le Seraskier ;
Cara Mustapha ;
La Princesse d'Éphèse ;
La Valise ouverte ;
Le Voyage de Fontainebleau ;
La Noble Vénitienne ;
Le Prince Esclave ;
Le Triomphe de l'Amitié ;
Gris de Lin ;
Le Secret ;
Le Fameux Voyageur ;
Nouvelles Galantes du temps & à la mode.

PREVOST (*Antoine-François*) D'EXILES), naquit à Hesdin, ville forte du comté d'Artois, le premier d'Avril 1697, de *Levin Prevost*, procureur du roi du bailliage, & de *Marie Duclair*. Hesdin avoit un collège

où il fit de bonne heure ses humanités. Le jeune Prevost, après avoir doublé sa réthorique au collège d'Harcourt à Paris, n'en sortit que pour passer au noviciat des Jésuites. Il étoit le second de cinq frères, sa famille ne s'opposa point à sa vocation. Il quitta, par une révolution subite, l'habit de noviciat pour prendre celui de volontaire; il avoit seize ans; la vivacité impatiente du jeune Prevost ne lui permit pas de s'en accommoder long-temps. Il reprit du goût pour le noviciat, & dans la première chaleur de son zèle, il composa une *Ode* en l'honneur de *Saint-François*. Un besoin impérieux devant lequel tout autre se tait, même celui de la gloire, commençoit à le dominer, il revint au métier de la guerre & ne parut plus dans sa famille.

Il se livra au plaisir avec tout l'emportement de son âge. Il connut en Hollande une jeune fille dont il se dégoûta bientôt, courut s'ensevelir dans l'ordre des Bénédictins de Saint Maur : à vingt-deux ans, il se voyoit sous l'uniforme de *Saint Benoît*, après avoir porté deux fois les armes, & deux fois la robe de jésuite.

Le noviciat dure une année ; il ne se présenta à son esprit aucune des réflexions utiles qui l'eussent sauvé à temps d'une imprudence au-dessus de toutes celles qu'il avoit commises. La fatale formule fut proférée ; elle renferme le triple vœu de chasteté, de pauvreté & d'obéissance. Personne de sa famille ni de ses amis ne sut où il étoit, & il leur en déroba la connoissance aussi long-temps qu'il put. Il fut envoyé à l'abbaye de Saint Ouen de Rouen, où un père *le Brun* Jésuite, dont la société avoit commandé le ressentiment, lui suscita une dispute qui donna lieu de part & d'autre à divers écrits. Dans la chaleur d'un premier mouvement, il avoit fait une réponse très-vive ; il la retira des mains de son libraire.

De Saint Omer, il fut à l'abbaye du Bec, pour y faire un cours de théologie. On l'envoya ensuite professer les humanités au collège de Saint Germer ; il avoit reçu l'ordre de la prêtrise des mains de l'évêque d'Amiens.

Il étoit à Saint-Germer, lorsque la ville d'Evreux ayant besoin d'un prédicateur, s'adressa aux Bénédictins. Ils donnèrent

dom Prevost. Ce premier essai de ses talens fut très-heureux, & comme le prélude de la célébrité qu'il devoit obtenir, dans un genre qui n'a guères de rapport avec la chaire.

Son carême prêché, dom Prevost passa aux Blanc-Manteaux de Paris, & des Blanc-Manteaux à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, où tous les savans Bénédictins le recherchèrent ; ils lui firent même l'honneur de l'employer à l'énorme collection de *la Gaule Chrétienne*, dont le mérite est tout en érudition & en recherches. Un immense volume presqu'entier de ce recueil lui appartient. Son goût ne fut pas consulté ; il savoit se dédommager de cette contrainte, & il passe pour constant que les deux premiers volumes des *Mémoires d'un Homme de Qualité* furent écrits à Saint-Germain-des-Prés. Quand la communauté l'auroit soupçonné, il ne paroît pas qu'elle s'en fût fort allarmée. C'est une chose connue qu'il lui arrivoit souvent de se rassembler & de l'appeler pour charmer l'ennui des longues soirées d'hiver. Lui, sans autre secours que son talent d'imaginer, sans être préparé, s'engageoit dans

des récits, dont la singularité, soutenue des charmes d'une expression pure & facile, lui obtenoit toute l'attention qu'auroient exigée des matières plus sérieuses; & l'on raconte que ces bons pères en perdirent une fois tellement le goût du sommeil, que le jour vint les surprendre à écouter dom *Prevost*.

Il auroit été trop heureux, s'il eût retiré du commerce de ces moines tout l'agrément que le sien leur procuroit. Né franc, généreux, sensible, il sentit enfin qu'il n'étoit point à sa place. Dom *Prevost* étoit trop bon observateur, pour qu'il lui eût échappé que l'intérêt personnel étoit là, aussi bien qu'ailleurs, le mobile des actions humaines. Il s'étoit conduit sur cette découverte, & ne vivoit depuis long-temps presque plus que dans la compagnie de ses livres, morts comme lui, suivant son expression. De plus, ses anciens attachemens commençant à revivre au fond de son cœur, contribuèrent à fortifier ses regrets; il s'en ouvrit à quelques amis. La conjoncture étoit délicate; le moyen de revenir contre des vœux dont aucune formalité n'avoit été oubliée! On examina, on f

consulta. Le seul adoucissement qu'on sût trouver, fut d'obtenir pour lui une permission de passer à Cluni, où la règle est moins austère qu'à Saint-Maur. C'étoit une foible ressource. Toutefois il se livra à l'espérance de se voir soulagé d'une partie du poids de ses fers, s'ils ne pouvoient être rompus. Il ne s'agissoit que d'avoir un bref de translation. Rome l'accorda, sur la demande qu'on en fit secrettement. Dom *Prevost* ne crut pas que l'évêque d'Amiens, à qui il fut envoyé pour être fulminé, se montrât plus difficile que le pape. Il venoit de recevoir du prélat une lettre où étoient confirmées toutes ses espérances; il ne doutoit pas de sa sincérité; mais son mauvais génie travailloit contre lui.

Un jour le pénitencier d'Amiens étant entré dans le cabinet de l'Evêque, ses yeux s'arrêtèrent sur la table où étoit le bref, & il le lut, sans qu'on en apporte d'autre motif qu'un mouvement de curiosité. Elle fut fatale à celui que le bref touchoit. Quand l'indiscret pénitencier se fut fait expliquer par le Prélat qu'il dominoit, tout ce qui avoit rapport à cette pièce, il en prit occasion de s'échauffer

beaucoup. Rome, à l'entendre, étoit prodigue de ces grâces; le monde feroit rempli de Moines dégoûtés de leur état, pour peu que l'on consentît à les écouter; le goût de dom *Prevost* pour l'indépendance, & sa frivolité, étoient connus; s'il avoit de meilleures raisons à alléguer, on l'entendroit; mais on ne pouvoit rien résoudre auparavant. Le foible Prélat se laissant persuader, la fulmination fut différée, sans que dom *Prevost* en fût seulement informé,

Toujours fort tranquille du côté d'Amiens, il faisoit gaiment les préparatifs de son départ. Dès qu'il crut que l'affaire du bref étoit réglée, il sortit de Saint-Germain. Ses amis l'attendoient au jardin du Luxembourg, où ils le dépouillèrent de ses habits monastiques, qui furent renvoyés à l'abbaye. En partant il avoit laissé trois lettres dans sa cellule; une pour le P. Général, une autre pour le P. Prieur, la troisième adressée à un autre Religieux. Dans ces trois lettres il leur donnoit avis de sa retraite, & il en disoit les raisons.

Il passa le reste de la journée & une partie de la nuit à se réjouir avec ses

amis,

amis, de l'heureux dénouement de son aventure ; il ne prévoyoit guère que le jour suivant dût lui apporter d'autres lumières. S'étant rendu chez l'Evêque d'Amiens, le Prélat lui dit avec un air d'embarras, qu'il s'efforçoit de réparer par beaucoup de politesse, qu'il auroit bien voulu se prêter à ses vues ; que la chose avoit éprouvé de trop grandes difficultés ; qu'on parloit partout de son humeur légère ; qu'il feroit sagement de retourner à sa maison, & qu'en s'observant mieux à l'avenir, il parviendroit à faire taire les bruits. *Prevost* demeura pétrifié à ce discours ; il se retira pour délibérer sur le parti qu'il lui convenoit de prendre. Il s'en tint à la résolution de se retirer en Hollande, d'où il passa en Angleterre. Après y avoir séjourné quelque temps, il revint sur ses pas, & s'établit en Hollande. Il fut obligé d'avoir recours à la bourse de ses amis, les ressources qu'il en obtint n'alloient pas au-delà des besoins urgens ; il mit alors la dernière main à ses *mémoires d'un homme de qualité.* Ils parurent en 1729. Le grand succès de son premier ouvrage ne le consola pas des chagrins

qu'il eut à dévorer ; il y avoit à la Haye, pendant le séjour qu'il y fit, une demoiselle protestante, très-bien née, en qui la beauté, l'esprit, toutes les grâces formoient un assemblage charmant, & très-malheureuse. Elle vivoit d'une modique pension, dont une partie lui fut retranchée, lorsque *Prevost* lia connoissance avec elle par un pur hasard. Elle se seroit bien gardée de lui témoigner quelque chose de son embarras ; mais il l'avoit déjà appris, & sa générosité l'avoit fait voler auprès d'elle. Ses offres furent celles d'un homme qui craignoit surtout d'être refusé. Il les accompagna de tant d'honnêteté, de délicatesse, de réserve, qu'il y auroit eu une sorte de dureté à ne point se laisser vaincre ; elle n'étoit pas moins sensible qu'infortunée ; son bienfaiteur étoit aimable, & l'amour se glissa dans le cœur de la jeune protestante avec la reconnoissance. Dans ses idées conformes à ses principes de religion, les vœux de son amant n'étoient point un obstacle à ce qu'elle l'épousât, aussi ne balança-t-elle pas de lui en faire la proposition, qu'il ne lui étoit guère facile d'accepter. Ses vœux, l'ordre

de prêtriſe par lequel il étoit lié, l'avertiſſoient qu'il lui reſtoit quelques meſures à garder. De plus, dans ſa poſition, épouſer une proteſtante, en pays proteſtant, c'étoit rendre impoſſible ſon retour dans ſa patrie, vers laquelle ſes yeux ſe tournoient ſouvent. Réglant ſa réponſe ſur ces réflexions, il s'ouvrit à elle de ſa réſolution, avec la franchiſe dont elle lui avoit donné l'exemple. Il étoit bien aimé, puiſque les ſentimens de ſon amante réſiſtèrent à cette épreuve, & qu'elle n'en eut pas plus la force de ſoutenir la penſée d'être ſéparée de lui. Ainſi, lorſqu'il alla de la Haye s'établir en Angleterre, elle l'y ſuivit. Une tendreſſe déſintéreſſée dût ajouter au charme de leur liaiſon, ſi cependant il pouvoit y être ajouté.

L'abbé *Langlet Dufrenoi* contribua de tout ſon pouvoir à donner de l'éclat à cette aventure. Il imprima dans ſon livre de la *Bibliothèque des Romans* que Dom *Prevoſt* s'étoit laiſſé enlever par une fille ou par une femme. Dans la ſuite du même ouvrage, il ne tint pas à lui qu'on ne prît une auſſi mauvaiſe opinion de la probité & de la croyance de *Prevoſt*, que celle

qu'il donnoit de ses mœurs. Il étoit à Londres, lorsque cet écrit diffamatoire lui parvint. Sa réponse offre l'exemple d'une modération dont il est peut-être impossible qu'un homme aussi indignement attaqué dans ses mœurs, dans sa religion, dans son honneur, ait jamais été capable.

C'est à l'année 1733, ou 1734, qu'il faut rapporter cette querelle. Il avoit mis au jour, l'année précédente, son *Histoire de Cleveland*, le premier des *Romans* dans le genre terrible; qui fut suivi de celle du *Chevalier des Grïeux* & de *Manon Lescaut*, d'un ton différent, & de laquelle on a tant de fois répété l'éloge.

Après avoir déployé dans ces trois productions toutes les richesses de son imagination, il prouva l'étendue de ses connoissances & l'infaillibilité de son goût, dans un ouvrage périodique qu'il donna sous le titre du *Pour & Contre*. La première feuille parut en 1733; il étoit sur un plan qui n'avoit nulle ressemblance avec les *Journaux* d'alors; il fut reçu très-favorablement. Mais l'auteur étoit trop ennemi de toute contrainte, pour que cette occupation qui l'assujettissoit beaucoup pût long-temps lui

convenir, il l'abandonna entièrement au vingtième volume.

Quelques jouiſſances qu'il fût en droit d'attendre de ſes talens dans cet aſyle, il ſentoit qu'elles n'auroient nulle part le même charme pour lui qu'au milieu de ſa patrie; il prit le parti de ſolliciter ouvertement ſon retour en France. Le cardinal *de Biſſy* & feu M. *le Prince de Conti* l'appuyèrent. Il fut permis à *Prevoſt* de reparoître ſous l'habit eccléſiaſtique ſéculier; c'étoit à quoi ſes vœux ſe bornoient; ſon *Alteſſe* le nomma ſon aumonier. Il publia en 1736 un quatrième *Roman*, ſous le titre du *Doyen de Killerine*, & continua ſur ſon premier plan le *Pour & Contre* à l'aide de ſes correſpondans anglois.

Tranquille déſormais en France, le cœur libre, il vit plus que jamais ſe multiplier ſes productions. L'*Hiſtoire de Marguerite d'Anjou*, celle *d'une Grecque Moderne*, *les Campagnes Philoſophiques* de Moncal, l'*Hiſtoire de la Jeuneſſe du Commandeur de* ***, celle *de Guillaume le Conquérant*; *la vie & les Lettres de* Ciceron, les *Voyages de Robert Lade*, les *Mémoires d'un Honnête Homme*, virent le jour ſucceſſivement. Je ne m'arrête

à aucun de ces ouvrages de l'abbé *Prevoſt* ; on aſſure que ſa facilité étoit ſi grande, qu'il pouvoit dans le feu du travail ſe mêler à une converſation ſur quelque matière que ce fût, & y faire remarquer encore ſa grâce à s'exprimer.

Il n'avoit pu être corrigé de la bienfaiſance par tous les ingrats qu'il avoit faits : un écrivain de feuilles à la main le paya du plus horrible retour. Cet homme qui avoit bien de la peine à faire ſubſiſter ſa famille du produit de ſon travail, courut lui expoſer ſa misère, avec plus de chaleur qu'il n'en étoit beſoin pour toucher l'abbé *Prevoſt*. Le ſuccès de ſa première viſite les lui fit ſouvent répéter. Il lui arrivoit quelquefois de lui demander des conſeils pour ſes feuilles. Il avoit imaginé qu'un moyen sûr de répandre ſa gazette, & d'en accroître les profits, étoit de s'expliquer ſur tout librement, & ſans aucun égard, ni pour les circonſtances, ni pour les lieux, ni pour les perſonnes. L'abbé *Prevoſt* ne ceſſoit de marquer une entière repugnance à entrer dans ſes vues. Peu de temps après le nouvelliſte fut enfermé, & ſes papiers ſaiſis. Il eut ſoin d'abord de dénoncer celui qui

fournissoit si généreusement à sa subsistance. Ce dernier avoit eu l'imprudente facilité de corriger de sa main une de ses feuilles. Sa liberté fut menacée, & il fallut s'éloigner de Paris, où il n'y avoit plus de sûreté pour lui. M. le prince *de Conti* facilita sa retraite à Bruxelles. Cette disgrace ne fut pas de longue durée.

Il attachoit aussi peu d'importance à ses intérêts, qu'il se portoit facilement à se charger de ceux d'autrui. Un fermier général lui offroit de prendre sur lui tous les fraix d'impression de la grande *Histoire des Voyages*. C'étoit pour le financier une dépense de plus de quatre mille louis d'or, & pour l'autre un bénéfice d'autant. Il ne voulut pas le recevoir. S'il y avoit quelque orgueil à refuser, il étoit mieux placé au moins que celui qui poussoit le financier à s'attribuer toute cette supériorité. Le même fermier général avoit voulu aussi inutilement lui faire accepter une pension viagère. Il ne devoit pas s'attendre, en effet, à trouver sur ce point beaucoup de complaisance dans un homme qui avoit coutume de dire qu'un jardin, une vache & deux poules lui suffisoient.

Auſſitôt qu'il ſe vit une ſeconde fois rétabli dans les droits de ſa patrie, il commença, à la prière de l'illuſtre chancelier d'*Agueſſeau*, cette *Hiſtoire générale des Voyages*, entrepriſe immenſe & néceſſaire. L'*Hiſtoire des Voyages* fut portée au quinzième volume *in*-4. Il ſe délaſſoit des recherches laborieuſes qu'elle lui coûtoit, en accommodant au génie de notre langue les beaux *Romans de Richardſon*. Ils firent en France plus pour la gloire du traducteur, qu'ils n'avoient fait en Angleterre pour celle de l'auteur.

L'abbé *Prevoſt*, parvenu à ſa ſoixante-troiſième année, publia en 1760 deux volumes du *Monde Moral*; ces deux volumes devoient faire partie d'un ouvrage conſidérable; il fut forcé de l'interrompre pour ſe rendre aux deſirs de M. le prince *de Condé*, qui lui demandoit l'hiſtoire de ſa maiſon. Si cette hiſtoire a été écrite, elle eſt reſtée ſecrette. Dans l'année 1762, il reprit *le Monde Moral*, & y ajouta deux volumes. Ils furent publiés après ſa mort, & ils n'empêchent pas que l'ouvrage ne ſoit reſté incomplet.

Trois traductions de l'Anglois, l'*Hiſtoire*

de Miss Bidulphe, *Almoran & Hamet*, & *les lettres de Mentor à un jeune Seigneur*, terminèrent sa vaste carrière littéraire. Les deux premiers portent la date de 1762, l'année qui précède celle de sa mort; le troisième ne parut qu'après lui en 1764.

Il n'avoit pas attendu au dernier moment pour songer à se donner une retraite; une maison simple & isolée à Saint-Firmin, près de Chantilly, lui ayant paru propre à le fixer, il en fit l'acquisition. Il crut que dans l'âge où la vieillesse approchoit, il étoit temps de rompre avec la société, & d'exécuter autant qu'il seroit en lui ses sermens du cloître.

Un écrit qu'on a trouvé au nombre de ses papiers, annonce qu'il alloit s'occuper de trois grands ouvrages. Le premier, de pur raisonnement, devoit avoir pour titre, *la Religion prouvée par ce qu'il y a de plus certain dans les connoissances humaines*; l'autre historique auroit été *une exposition de la conduite de Dieu pour le soutien de la foi, depuis l'origine du christianisme*; & le troisième, de la sublime morale, l'*Esprit de la Religion dans l'ordre de la société*. C'étoit à ces trois grands ouvrages qu'il donnoit

ſa vieilleſſe. La mort empêcha l'effet de ſes pieuſes intentions.

Comme il s'en retournoit ſeul à Saint-Firmin, le 23 Novembre 1763, par la forêt de Chantilly, il fut frappé d'une apoplexie ſubite, & demeura ſur la place. Des payſans qui ſurvinrent par haſard, ayant apperçu ſon corps étendu au pied d'un arbre, le portèrent au Curé du village le plus prochain. Le Curé le fit dépoſer dans ſon égliſe, en attendant la juſtice, qui fut appelée, comme c'eſt l'uſage lorſqu'un cadavre a été trouvé. Elle ſe raſſembla avec précipitation, & fit procéder ſur-le-champ par le chirurgien à l'ouverture. Un cri du malheureux, qui n'étoit pas mort, fit juger la vérité à celui qui dirigeoit l'inſtrument, & glaça d'effroi les aſſiſtans. Le chirurgien s'arrêta; il étoit trop tard, le coup porté étoit mortel. L'abbé *Prevoſt* ne r'ouvrit les yeux que pour voir l'appareil cruel qui l'environnoit, & de quelle manière horrible on lui arrachoit la vie. Il expira ſous le ſcalpel au même inſtant, âgé de ſoixante-ſix ans & huit mois moins quelques jours.

Il eſt affreux qu'on ne puiſſe pas douter de ce genre de mort inouï, trop at-

testé malheureusement par un écrivain connu (M. *de la Place*), qui consulté au bout de quelques jours par M. l'abbé *de Blanchelande*, frère du mort, sur ce qu'on pouvoit faire, ne lui répondit que ces quatre mots : *Gémir & se taire* (1).

VERS sur la mort de l'Abbé PRÉVOT.

Doué de talens enchanteurs,
Prévôt ne tarda point à briller dans le monde :
La France a produit peu d'Auteurs,
Dont la plume élégante ait été si féconde.
Clio lui prêta son pinceau,
L'Amour lui confia son carquois & ses grâces,
Et la critique son flambeau.
Il éclaire, il instruit, il plaît ! & sur ses traces ;
Nous voyagions dans l'univers.
A cette perte, Anglois, vous donnerez des larmes.
Il a, de vos écrits divers
A notre Nation, exprimé tous les charmes
Mais s'il s'éclipse dans les Cieux,
Il darde ses rayons à travers les nuages ;
Et lorsqu'on l'a perdu des yeux,
Son éclat immortel renaît dans ses ouvrages.

PRINGY (*Madame* DE) née en 1694,

(1) Cette notice est à la tête de l'édition des *Œuvres* de l'abbé *Prévôt*. Nous avons cru bien faire, en la plaçant ici.

auteur de l'*Amour historique du caractère des femmes de ce siècle ;*
De la Loterie Galante.

Elle avoit commencé ses débuts dans la littérature sous le nom de la comtesse d'*Antraigues*, de son premier mari. Sa muse étoit devenue célèbre sous ce premier nom. Elle abandonna la poésie durant son second mariage, & composa des ouvrages plus sérieux, & d'une plus longue haleine. On peut la placer parmi le petit nombre de femmes de qualité, qui honorèrent les lettres par leur nom, par leur amour pour elles, & par la protection qu'elles accordèrent à ceux qui les cultivent. Madame *de Pringy* fit tout pour les littérateurs estimables qu'elle connoissoit. Il paroît qu'elle est morte en 1720.

RICHEBOURG (*la Garde* DE); elle étoit mariée à un inspecteur des mines, & il paroît que son mari favorisoit le penchant que son épouse avoit pour la littérature ; elle est encore une de ces femmes auxquelles on a contesté la propriété des ouvrages qui ont paru sous leur nom. Il nous semble que cette réclamation est une

calomnie, tant qu'il ne ſe préſente perſonne pour ſe déclarer l'auteur des mêmes productions. On prétend que ces ſoupçons prenoient un caractère d'évidence quand on entendoit madame *de Richebourg*. Le ton de la converſation ne répondoit nullement à celui de ſes livres. Nous avons un exemple à oppoſer à cette demi preuve, qui juſtifiera entièrement madame *de Richebourg*; & qui confirmera évidemment qu'il ne faut point juger de l'eſprit de l'auteur, par la foibleſſe de ſes idées dans la converſation. Tout Paris connoît madame *de Puyſieux*, qui vit encore, & qui a joui des honneurs d'une célébrité préſentement méritée à deux titres inconteſtables, celle que procurent la beauté & les grâces, & celle qui naît des bons ouvrages. Trente-deux volumes ſont ſortis de ſa plume, & ce ſont trente-deux chefs-d'œuvres, à la tête deſquels on doit placer le charmant roman d'*Abzarac, ou la Néceſſité d'être inconſtant*; nous ne lui attribuerons point l'excellent livre *des Caractères* qui parut ſous ſon nom, pour ne pas allarmer les incrédules; nous nous en tenons à ceux qui ſont inconteſtablement à elle, & que nous

invitons nos lecteurs de lire & de relire. Ils verront que nous portons de cette dame honorable un jugement qui ne s'accorde point avec les journalistes, lesquels ont pris à tâche de critiquer les productions d'un auteur si digne de la considération universelle. Ils lui ont contesté le mérite d'un style qui n'est réellement qu'à elle; celui des convenances, & même des bienséances, reproche grave pour une femme qui doit avoir des mœurs : que ne lui a-t-on point reproché dans son allégorie *du Plaisir & de la Volupté?* Il est cependant si doux de peindre ce qu'on sent & ce qu'on inspire ! Nous nous garderons bien d'attaquer ce jugement rigoureux; nous nous bornons à avoir une opinion différente sur le compte de madame *de Puysieux*. Pour revenir au motif qui nous a déterminés à la placer dans la notice de madame *de Richebourg*, nous dirons que si on s'en tenoit à la conversation pour juger cet auteur, on ne croiroit jamais que madame *de Puysieux* a composé les siens. Elle est si au-dessous de la femme la plus ordinaire, qu'on est toujours étonné quand on l'a entendue, & en vérité on

lui dénie la propriété de ses ouvrages ; cependant il est très-certain qu'elle en est le véritable auteur, & que personne ne doute qu'elle ait composé *Zamor & Almanzine*, *ou l'Inutilité de l'esprit & du bon sens*, 1 vol. *in*-12, 1735 ; nous avons insisté sur cette accusation, afin qu'on se lasse de contester aux femmes une gloire à laquelle elles ont des droits.

Madame *de Richebourg* est auteur du roman de *Don Ramire de Roxas* & de *Dona Léonor de Mendoce*, ce roman a donné lieu à une comédie représentée sur le théâtre Italien, intitulée : *Arlequin subdélégué de l'Amour*, le style de ce roman n'est point élégant, ni correct, les situations ne sont point neuves.

Le roman de *Persile* & *Sigismonde* est tiré de *Michel de Cervantes*, il ne vaut pas mieux que le précédent, quoiqu'il ait moins d'invraisemblance.

Les *Aventures de Flore & Blanche - Fleur* sont traduites de l'Espagnol. C'est un mélange de pélerinages & d'aventures amoureuses, à la manière espagnole. *Flore & Blanche-Fleur* y reçoivent le baptême, &

le roman finit par la converſion de toute la Cour à la foi chrétienne.

Elle a traduit de l'eſpagnol, les *Aventures de Clamade & de Clarmonde.*
La Veuve en puiſſance du Mari.

Elle eſt auteur d'une comédie, *le Caprice de l'Amour.*

Si on ne trouve rien de neuf, ni un ſtyle paſſable dans toutes ces compoſitions; il ſera toujours certain que madame de *Richebourg* ſavoit l'eſpagnol. Nous ne croyons pas que madame *de Puyſieux* qui a tant de reſſemblance avec madame *de Richebourg*, poſsède aucune langue étrangère; mais ſi elle ne parle pas mieux françois que madame *de Richebourg*, il eſt prouvé qu'elle l'écrit mieux, & qu'elle a plus de fécondité.

RICOBONI (*Marie* DE MESIERES DE LABORAS), née à Paris. Elle avoit épouſé un Comédien de ce nom, qui jouoit ſur le Théâtre des Italiens, où elle a paru. Ces deux époux ont compoſé la charmante Comédie *des Caquets*, qu'on déſireroit revoir plus ſouvent.

La Collection des œuvres de cette dame vient d'être nouvellement imprimée, & on y trouve tous les romans qui avoient été publiés, & ceux qu'elle a inférés dans la *Bibliothèque des Romans*. On y trouve le joli conte des fées, l'*Aveugle*, dont on a fait l'opéra-comique de *Nadir*, ou *l'Aveugle de Palmyre*.

Nous allons nous servir des expressions de l'auteur pour la faire connoître; ma taille, dit-elle, est haute, j'ai les yeux noirs, & le teint assez blanc, ma physionomie annonce de la candeur, mes procédés ne l'ont point encore démentie; en parlant à une personne que j'aime, j'ai l'air vif & gai, très-froid avec les étrangers; je traite durement ceux que je méprise; je n'ai rien à dire à ceux que je ne connois pas, & je deviens tout-à-fait imbécille quand on m'ennuye.

Une vie simple, même uniforme, me procure une santé parfaite: des chagrins réels, un long & triste assujettissement n'ont jamais pu l'altérer. Mon humeur est inégale; elle dépend de la situation de mon ame, tous mes sentimens se peignent sur mon front, je n'ai point l'art de me

contraindre, en m'abordant on lit dans mes yeux, ſi le ſérieux ou l'enjouement préſidera à ma converſation. J'ai des amis, j'en ai peu; s'il étoit poſſible d'en cultiver beaucoup, je n'en pourrois chérir qu'un petit nombre. L'eſprit m'amuſe ſans me ſéduire, mais les qualités du cœur m'attachent, m'intéreſſent & me plaiſent dans tous les temps. Je ne ſuis pas riche, mais la modération m'a toujours paru capable de ſuppléer à l'opulence, j'ai même pris l'habitude de ne pas me croire pauvre, en me comparant à ceux qui jouiſſent d'une grande fortune, parce que je n'ai pas leurs deſirs & me paſſe de mille choſes ſans m'en priver. — Nous penſons qu'on eſtimera l'auteur qui ſait ſe peindre avec autant de fidélité. Qu'on liſe ſes ouvrages, & certainement on trouvera peu de femmes qui ſachent ſi bien choiſir les ſituations, finir les caractères & critiquer avec autant d'art & de vraiſemblance. Un ſtyle pur & naturel, un goût de réflexions ſages & profondes, ſans pédantiſme, ſans affectation, un choix de ſentimens honnêtes & vertueux; voilà ce qui diſtinguera toujours (dit l'Auteur de l'*Analyſe des Œuvres* de

l'Auteur) les fictions de Madame *Ricoboni*, de cette foule d'historiètes, de contes, de romans, dont les uns sont ennuyeusement tristes & sans un véritable intérêt, les autres indécemment gais, & presque tous hors de la nature & de la vraisemblance.

La modestie de l'auteur n'est pas équivoque : elle écrivoit à M. *de la Place* en 1768 : « l'honneur d'approcher de Madame *de la Fayette*, & de la suivre même à quelques distances, est la louange que je voudrois mériter, & seroit un prix bien flatteur de mes foibles essais. »

ROBERT (*Marianne*) étoit épouse de l'Avocat de ce nom, qui jouissoit d'une réputation méritée ; elle étoit une des amies *de Fontenelle*, qui venoit souvent dîner chez elle. Elle étoit née à Paris en 1705 ; elle est morte le 12 Janvier 1771.

ELLE EST AUTEUR

Des *Ondins conte de fée* ;

De *la Paysanne Philosophe*, 4 *part. in*-12, 1762 ;

De *la Voix de la Nature* ou *Aventures de*

la Marquise de ***, 5 *part. in*-12, 1763;

Et *du Voyage dans les Planètes*, 7 *parties in*-12, 1765;

De *Nicole de Beauvais*, ou *l'Amour vaincu par la Reconnoissance*;

Des *trois Nations*, *conte Oriental*, *in*-12, 1768.

Ses Ouvrages annoncent une aimable facilité, une imagination sage, & quelquefois gaie.

ROUSSEAU (*Jean-Jaques*), né en 1708, citoyen de Genève sa patrie. Il seroit indiscret de vouloir prononcer sur cet écrivain célèbre, qui a su marquer sa place d'une manière aussi brillante. Il parut plus tard que *Voltaire*, & balança la réputation de son rival. Il eut un génie à lui, bien loin de l'esprit d'imitation. S'il se rencontra avec *Montagne*, c'est que ce moraliste & lui avoient beaucoup lu *Plutarque* & les philosophes anciens. *Rousseau* possédoit bien les matières sur lesquelles il écrivoit, & il étoit savant dans plusieurs genres. Personne ne lui a disputé les connoissances morales; il ne lui a manqué, pour

obtenir la première place parmi nos moralistes, que d'être quelquefois moins systématique. La vigueur de son éloquence, la force de ses idées, sont également étonnantes. On le voit passer d'un genre à un autre avec une facilité rare, & on aime également l'*Émile*, *le Contrat Social* & l'auteur de la musique du *Devin du Village* & des *Lettres d'Héloïse*.

J. J. Rousseau est mort à Ermenonville, château de M. *de Girardin*, le 2 Juillet 1778. Voici ce que M. *de Mayer* écrivit en 1780, dans son voyage d'Ermenonville. « Ce village obscur ne l'est plus. *Joseph II* » accourut du sein de l'Allemagne pour » visiter les beautés du parc; toutes les » nations y viennent maintenant pour contempler un tombeau. Une pierre froide » n'est pas ce qui les attire; c'est cette » vénération religieuse qu'un grand homme » imprime autour de son cercueil. L'étran- » ger passe sans détourner la tête devant » les mausolées orgueilleux de Saint-Denis » & d'Aix-la-Chapelle, il vient dans une » isle étroite, bordée de modestes peu- » pliers, entourée par un lac d'une éten- » due médiocre; il vient baigner de lar-

» mes ces caractères qu'il lit gravés sur la
» pierre ».

ICI REPOSE
L'HOMME DE LA NATURE ET DE LA VÉRITÉ.

Revenu à soi, on ne peut se défendre de chercher des yeux le tombeau de *Voltaire*, & de desirer qu'une main amie lui élève un semblable monument. Qu'on aimeroit à les voir l'un auprès de l'autre! *Rousseau*, *Voltaire*, noms augustes! Sans doute ces deux grands hommes n'avoient point de rapport ensemble. L'un professa la philosophie douce & polie de *Platon* & du *Licée*, l'autre eut presque toujours la morgue de *Diogène*; mais l'un & l'autre furent quelquefois inspirés par le démon qui inspira *Socrate*, & cela quand il falloit réclamer tous les droits de la nature trop long-temps proscrits par des institutions barbares; l'autre pour répandre la tolérance dans les opinions, l'humanité dans nos codes criminels, l'humanité sur le trône. *Voltaire* présenta avec aménité des vérités pratiques. *Rousseau* ne ménagea point assez notre foiblesse. Tandis que *Voltaire* pro-

menoit ſur le globe un œil obſervateur, & préparoit avec adreſſe un appareil ſalutaire aux cicatrices qu'entretenoient l'opinion & la tyrannie, *Rouſſeau* ſolitaire, renfermé, mettant une barrière entre ſon ſiècle & lui, alla chercher dans les anciens philoſophes, une terre vague pour faire le procès à l'humanité. *Voltaire* vouloit le bien & n'avoit pas de ſyſtême; *Rouſſeau*, en voulant le bien, s'occupa trop d'un ſyſtême déſolant; *Voltaire* étoit digne de parler à des nations policées; *Rouſſeau* pouvoit parler aux mères le langage de la nature, & *Licurgue* nouveau, dicter à des républicains le pacte ſocial, apprendre à l'homme libre juſqu'à quel point l'individu doit ſacrifier l'intérêt privé à l'intérêt national. Ces deux hommes célèbres n'eurent point de rapport entr'eux; mais ils eurent les mêmes motifs : ils ont des titres égaux à nos hommages.

Nous avons inſéré dans notre collection un *Conte de Fée*, intitulé *la Reine Fantaſque*, qui prouve que *Rouſſeau* ſavoit prendre tous les tons & être partout ou ſublime, ou ingénieux. Nous invitons nos lecteurs à lire le *Lévite d'Ephraïm*. Depuis bien du

temps on n'a ſu peindre les mœurs anciennes avec ce charme & cette touchante vérité.

Combien on doit regretter qu'il ait eu à parcourir une vie agitée & mêlée de tant de contrariétés. La douleur & les chagrins ont fait tomber la plume de ſes mains; la miſantropie lui a défendu de la reprendre, & nous avions preſque perdu un grand homme, quoiqu'il vécut encore parmi nous. Nous nous diſpenſerons de donner la liſte de ſes ouvrages. Qui ne connoît, qui n'a lu toutes les productions de cet auteur! Lui ſeul a eu le ſecret de faire lire par les femmes les ouvrages les moins ſuſceptibles de leur attention.

M. *le Brun*, connu par des *Odes* dans le genre pindarique, & qui s'élève ſouvent à la hauteur du grand *Rouſſeau*, a compoſé l'épitaphe ſuivante :

Parmi ces peupliers qu'entoure une onde pure,
La cendre de *Jean-Jacques* honore ce tombeau :
C'eſt ici que repoſe au ſein de la nature,
Son peintre, ſon amant, ſon Génie & *Rouſſeau*.

S

SAGE (*Alain-René* LE), naquit à Vannes (1) en Basse-Bretagne, vers l'année 1668. Son père étoit riche, il le perdit de bonne heure ainsi que sa mère, & il passa sous la tutelle d'un oncle que la nature avoit formé le plus négligent des hommes.

Sa fortune & son éducation souffrirent également des défauts d'un pareil tuteur. Elles allèrent l'une & l'autre en sens contraire, comme elles devoient aller. La fortune s'éclipsa rapidement, & les études du jeune *le Sage* furent conduites avec tant

(1) Les écrivains de l'*Histoire du Théâtre François* le font naître (Tom. XV, pag 4), *à Ruys, isle de la Bretagne*, en quoi ils ont été suivis par l'auteur de *la Bibliothèque du Théâtre François*; mais outre qu'il n'y a point d'isle en Bretagne du nom de *Ruys*, & que *Saint-Gildas de Ruys*, à deux lieues de Vannes, qu'ils ont eu probablement en vue, est terre-ferme; l'autorité du fils de *le Sage* qui, dans une lettre sur la vie de son père, lui donne Vannes pour patrie, me semble préférable à celles de deux étrangers, comme MM. *Parfait*, quoiqu'en général ils soient très-exacts. *De Beauchamps* qui, dans ses *Recherches sur les Théâtres*, dit que *le Sage est de Paris*, se trompe.

de lenteur, qu'étant venu à Paris, en 1693, âgé de vingt-cinq ans, son principal dessein étoit d'y faire sa philosophie.

Heureusement il avoit eu de bons maîtres, & un excellent fond, les semences qu'on y jeta, pour s'être développées tard, n'en germèrent & n'en produisirent que mieux ensuite. Le père *Bochard*, jésuite, fils du président de ce nom, & qui depuis ayant quitté la société, se fit connoître sous le nom de l'abbé principal du collège de Vannes, pendant que *le Sage* y étudioit, s'étoit attaché à lui; il prit plaisir à cultiver son inclination pour la belle littérature, & à lui former ce goût pur qu'il a fidellement consulté dans tous ses ouvrages.

Peu de temps après son arrivée dans la capitale, *le Sage*, avec beaucoup d'esprit & une figure très-agréable, se trouva répandu dans les meilleures sociétés, dont on fut ravi de lui voir partager les agrémens, qu'il augmentoit par sa présence: ce fut sans doute une de ces occasions que la scène civile offre assez communément à ceux qui s'y distinguent, qui lui procura la connoissance de cette femme de condition, laquelle, selon les historiens du théâtre

françois, lui donna son cœur, & lui fit part de sa fortune; il paroît que cette aventure n'eut ni suite, ni éclat. On ignore également le nom & le sort de celle qui en fut l'héroïne; ce qu'il y a de certain, c'est que soit après, soit peut-être durant cette intrigue, *le Sage* devint éperdument amoureux de la fille d'un menuisier de la rue de la Mortellerie, & qu'ayant eu le bonheur de lui inspirer autant de passion qu'il en ressentoit, il la demanda en mariage & l'obtint de ses parens.

Ni la galanterie, ni l'amour ne l'avoient occupé au point de lui faire perdre de vue ses amis ou les lettres. Il s'étoit lié particulièrement avec *Danchet*, qu'il avoit connu aux jésuites & que le père *Jouvency* venoit de placer à Chartres, professeur de réthorique. Son jeune ami le détermina à donner au public une traduction des lettres d'*Aristenète*, qu'il se chargea de faire imprimer à Chartres, sous le titre *de Rotterdam* en 1695.

C'est une circonstance qui fait honneur au cœur de *le Sage*, que ses amis influèrent beaucoup sur le choix de ses occupations littéraires. L'abbé *de Lyonne* pour qui la

langue espagnole avoit un attrait singulier, & qui toute sa vie donna à *le Sage* des preuves d'une estime & d'un attachement sincères, lui apprit son idiôme favori; il lui rendit familier les bons auteurs castillans, & lui fit goûter le genre des beautés qui leur est propre.

Le Traître Puni, comédie en cinq actes, traduite de don *Francesco de Rojas*, fut le premier fruit de ses découvertes dans un pays que nos littérateurs françois du siècle passé, *les Voitures*, *les deux Corneilles*, *Scarron*, &c. avoient soigneusement parcouru, & dont on a aujourd'hui oublié jusqu'à la route.

Le Point d'Honneur, autre traduction espagnole, se montra au grand jour de la scène, en 1702; & n'alla qu'à la seconde représentation; après l'avoir retouchée, il la risqua aux Italiens sous le titre de *l'Arbitre des différens*, avec un prologue; mais le public s'obstina à ne vouloir la voir que deux fois. Il fallut encore en rester à la seconde représentation.

En général *le Sage* n'a pas été heureux dans les sujets de pièces qu'il a pris chez

nos voisins; mais en revanche tout ce qu'il a emprunté de leurs romans a fait fortune.

Le Diable Boiteux, qu'il publia en 1707, & dont, *el Diablo Cojuelo*, *de Luis Velez de Guevara*, lui fournit le titre & l'idée, eut une vogue prodigieuse. On a même à ce sujet une anecdote extraordinaire; deux jeunes gens de qualité arrivèrent ensemble chez le libraire qui le débitoit. Il n'en restoit plus qu'un seul exemplaire, ni l'un ni l'autre ne vouloit céder à son camarade. L'expédient qu'ils imaginèrent, pour savoir auquel des deux il demeureroit, fut de sortir devant la boutique, de mettre l'épée à la main, de se battre, & le vainqueur emporta le volume en signe de victoire. Le motif de la dispute étoit mince certainement, néanmoins à la honte de cet esprit de vertige, dont heureusement notre nation se défait de jour en jour, c'est peut-être entre mille, une des plus considérables de ceux qui ont mis deux françois, souvent amis, dans le cas de se couper la gorge; la célébrité du volume lui valut tous les honneurs du vaudeville; dix-neuf ans après la première édition du *Diable Boiteux*, *le Sage* en publia une seconde, qu'il aug-

menta d'un volume; il y a ajouté l'*Entretien des Cheminées de Madrid*, qui peut être considéré comme en faisant suite.

L'attention qu'a eue *le Sage* de glisser des anecdotes connues dans la contexture de son ouvrage, contribua probablement beaucoup au grand cours qu'il eut d'abord. Quant au chapitre des petites maisons, on lit : *j'y veux envoyer un garçon de famille, lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le déperse, & qui ne pouvant se passer des pièces, est capable de tout faire pour en avoir. Il y a quinze jours que sa blanchisseuse, à qui il devoit trente pistoles, vint lui demander, en disant qu'elle en avoit besoin pour se marier à un valet-de-chambre qui la recherchoit; tu as donc d'autre argent*, lui dit-il; *car où diable est le valet-de-chambre qui voudra devenir ton mari pour trente pistoles? Hé! mais*, répondit-elle, *j'ai encore, outre cela, deux cent ducats. Deux cent ducats?* répliqua-t-il *avec émotion, malpeste! tu n'as qu'à me les donner à moi, je t'épouse, & nous voilà quitte. Il fut pris au mot, & sa blanchisseuse est devenue sa femme. Et quand*, dis-je, on lut cet alinéa, & qu'on se souvint que c'étoit précisément ainsi, que le dissipateur *du*

Fresny, qui venoit de mourir, avoit payé ſa blanchiſſeuſe, la choſe dut paroître auſſi piquante, qu'elle eſt plaiſante en elle-même.

On lit dans les lettres de Jean-Baptiſte Rouſſeau que Boileau voyant un jour *le Diable Boiteux* entre les mains de ſon valet, le menaça de le chaſſer de chez lui, ſi ce livre couchoit dans ſa maiſon : quelques circonſtances particulières, ou bien l'état de maladie dans lequel *Deſpréaux* languiſſoit depuis 1706, lui auront peut-être donné ce moment d'humeur, qui doit être la véritable cauſe d'un propos ſi viſiblement injuſte, ſuppoſé qu'il l'ait tenu.

L'année 1707 procura encore un triomphe à *le Sage*; mais il ne fut pas auſſi complet. *Don Céſar Urſin*, comédie en cinq actes & en proſe, tirée de *Calderon*, un des meilleurs poëtes dramatiques eſpagnols, fut jouée & ſiflée à la ville; au reſte, on accueillit *Criſpin*, *Rival de ſon Maître*, repréſenté après *Don Céſar Urſin*.

Le Sage racontoit que *Don Céſar Urſin* & *Criſpin Rival* ayant été joués à la Cour preſqu'en même temps qu'à la ville, y avoient éprouvé un ſort entièrement oppoſé.

On applaudit beaucoup à *Don César*, & l'on hua impitoyablement *Crispin*. Ce n'est pas l'unique exemple de la bisarrerie où de la contradiction des arrêts des spectateurs en fait de pièces de théâtre. Le temps a confirmé celui des citadins & cassé celui des courtisans.

Il composa tout de suite son *Turcaret*, qu'il fut plus aisé de faire recevoir que de faire représenter. Il avoit eu la facilité de divulguer son dessein & de se livrer dans des maisons particulières à ces lectures, si fort à la mode, qui sont autant de sacrifices faits, moins encore à la curiosité des auditeurs, qu'à l'orgueil de l'auteur, & qui entraînent toujours après elles de grands inconvéniens. Les financiers, les gens d'affaires, qui ont toujours du crédit dans les spectacles, éveillés par la rumeur que ces lectures produisirent, firent cabale parmi les actrices, & il ne fallut pas moins qu'un ordre de Monseigneur pour lever l'obstacle qui tenoit la pièce en suspens. Le 14 Février 1709, elle parut enfin sur le théâtre, où les battemens de mains perçant à travers les murmures, déconcertèrent la brigue des intéressés.

Le Sage avoit joint à sa pièce, la *Critique de la Comédie de Turcaret par le Diable Boiteux*, c'étoit un colloque entre *Don Cléophas & Asmodée.*

Jamais la finance n'a été baffouée, conspuée, vilipendée comme dans cette pièce; l'âcreté de ses sarcasmes, l'animosité avec laquelle *le Sage* a livré la maltote au mépris public, l'ont fait soupçonner d'un secret motif de vengeance. On conte qu'un fermier-génèral lui ayant ôté un emploi, *Turcaret* fut l'enfant du dépit, je ne le crois pas. Celui qui disoit: « les faveurs des » grands ne s'obtiennent que par les soins, » les intrigues qu'on appelle *démarches* & » qui sont de véritables *bassesses* », & qui ajoutoit à ses amis; *j'ai rejeté des postes où d'autres se seroient enrichis, mais où je n'aurois rien fait pour ma fortune; j'étois trop honnête homme* (1): celui, dis-je, qui parle ainsi, quand surtout c'est un littérateur, n'a pu être ni bien empressé d'avoir un emploi, ni bien fâché de ne pas le conserver. Il est certain que notre auteur n'étoit pas courtisan; prié de faire la lecture de

(1) Lettre de M. *le Sage* le fils.

Turcaret à l'hôtel de Bouillon ; jour, heure, pris ; l'inſtant du jugement du procès qui intéreſſoit le bonheur de ſa vie concourt, par un cas fortuit, avec l'inſtant promis à la ducheſſe. *Le Sage* préfère le palais à l'hôtel, où, au lieu d'être à midi, il ne paroît qu'à deux heures ; il raconte ſon hiſtoire, ſe confond en excuſes, que la ducheſſe reçoit avec humeur. Elle lui reproche dédaigneuſement d'être cauſe que la compagnie a perdu deux heures à l'attendre. *Madame*, répondit-il, *ſi je les lui ai fait perdre, rien n'eſt plus ſimple que de les lui faire regagner ; je ne vous lirai pas ma pièce.* En effet, quoiqu'on le preſſe, quoiqu'on s'efforce de le retenir, il s'en va, & depuis, quelques inſtances qu'on lui ait faites, il ne remit pas les pieds chez elle.

On ne peut s'empêcher, quand on a vu ce que *le Sage* avoit fait pour le théâtre françois, de regretter qu'il ne lui ait pas entièrement conſacré ſes talens. Le retard de la *Tontine*, petite pièce du moment, en un acte, aſſez bien intriguée, gaiement dialoguée, reçue en 1708, & jouée ſeulement en 1732, joint aux railleries qu'il

s'eſt permiſes dans tous ſes écrits, ſur les comédiens, ſembleroient annoncer qu'il eut à s'en plaindre. Il peut fort bien être arrivé que quelques auteurs, quelques déciſions haſardées du ſanhédrin comique l'aient dégouté de la ſcène. Ceux qui courent cette carrière ſont aſſez expoſés à ces ſortes de déſagrémens, ſuite ordinaire d'un combat de deux vanités intraitables; car la modeſtie n'eſt ni le foible des acteurs, ni le fort des auteurs.

Quoiqu'il en ſoit, *le Sage* revint aux romans. *Gil Blas de Santillane* mit le ſceau à ſa réputation; c'eſt un charmant ouvrage, fait pour plaire aux ignorans, aux érudits, aux gens du monde, & aux hommes de tout étage; outre un nombre infini d'éditions en françois, il a été traduit dans preſque toutes les langues. *Le Sage* qui le donna premièrement en trois volumes, en ajouta un quatrième; « ce quatrième volume » de *Gil Blas*, (dit l'auteur de l'eſſai ſur » le goût), moins travaillé que les pre- » miers, a reçu du public le même ac- » cueil qu'une femme qui a été extrême- » ment jolie, & à qui l'âge vient relâcher » les traits ».

Peut-être ces mêmes reſſentimens contre les comédiens, qui avoient ramené *le Sage* aux romans, le jetèrent dans un genre pour lequel il montroit dans le principe une aſſez forte répugnance. Je veux parler de ce qu'il a fait pour la foire : dans ſa critique de *Turcaret* par *le Diable Boiteux*; *don Cléophas* dit à *Aſmodée* : « la belle » aſſemblée ! que de dames ! » *Aſmodée* répond : « il y en auroit encore davantage » ſans les ſpectacles de la foire, la plu- » part des femmes y courent avec fureur. » Je ſuis ravi de les voir dans le goût de » leurs laquais & de leurs cochers »; qui diroit qu'après s'être exprimé de la ſorte, un auteur va s'occuper pendant vingt-cinq à vingt-ſix ans de ſa vie à travailler pour un théâtre, dont les ſpectateurs ne ſeront que des laquais, des cochers ou des belles dames qui auront le même goût !

C'eſt pourtant ce qui eſt arrivé, ſoit que l'attrait de la petite ſatisfaction qu'il trouvoit à houſpiller les *Romains*, (c'eſt le nom de guerre des comédiens françois dans les pièces foraines), lui fit paſſer ſur toutes les autres conſidérations, ſoit encore que le profit, (car quand un auteur eſt devenu

père de famille, il ne lui eſt plus permis de négliger cet article), ſoit, dis-je, que le profit, après l'avoir alléché, le fixât enſuite, il ſe voua pour ainſi dire à la foire; & comme l'homme d'eſprit ne ſe mêle de rien, qu'il n'y faſſe remarquer ſa trace: s'il ne fut pas tout-à-fait l'inventeur, il fut au moins le créateur d'une troiſième eſpèce de drame mixte, ſi connu de nos jours ſous la dénomination d'opéra comique: en voici l'hiſtoire en deux mots:

Il ſe tient à Paris deux foires (1), l'une dans un enclos à-peu-près au cœur de la ville, on l'appelle foire Saint-Germain, & l'autre dans le fauxbourg Saint-Laurent, dont on lui a donné le nom. Pendant long-temps, les marchands ſeuls pour qui elles étoient faites, en profitèrent, mais comme le concours du peuple augmenta avec la ville, & que comme elle devint immenſe, on imagina d'y montrer des animaux rares, enſuite des animaux inſtruits; la réuſſite y fit joindre des ſauteurs, des voltigeurs,

(1) La foire Saint-Germain commence en Février, & dure tout le carême juſqu'à la ſemaine-ſainte; la foire St. Laurent commence en Juin, & finit à la fin de Septembre.

qui mêlèrent aux danses & aux sauts quelques mauvaises scènes en prose, d'abord aussi mal rendues qu'elles étoient mal composées. Peu-à-peu les acteurs devinrent meilleurs; les sauteurs furent mieux choisis, & tout Paris y courut; les comédiens françois au lieu d'user, pour retenir du monde, du privilège de se surpasser dans leur jeu, & de donner d'excellentes pièces, trouvèrent plus commode de faire valoir celui que leur accordoient les lettres patentes de leur établissement; ils plaidèrent; les entrepreneurs des spectacles forains obtinrent diverses sentences & arrêts qui changèrent singulièrement la forme des pièces; chaque décision faisoit éclorre une variation, au moyen de laquelle on éludoit les dispositions du jugement; & le public curieux de savoir comment on s'y prendroit, se portoit en foule à la foire; les forains condamnés, & défenses à eux faites de jouer des dialogues, ils eurent recours successivement aux monologues, au début dans les coulisses, à la pantomime, aux marionnettes, aux écriteaux. Cette dernière manière, qui offre l'opéra comique dans son berceau, mérite d'être expliquée. Les acteurs paroissant sur

la scène, descendoient du cintre deux amours qui dérouloient une cartouche, sur laquelle on lisoit un couplet & le nom de l'acteur qui devoit le chanter (1), l'orchestre jouoit l'air, les spectateurs ayant le ton, chantoient le couplet, & l'acteur faisoit des gestes analogues; au milieu d'un peuple chantant, on pense bien que cette invention fut parfaitement reçue.

Les *Mémoires* pour servir à l'*Histoire des Spectacles de la Foire*, l'attribuent à MM. *Chaillot & Remy*, l'un officier mouleur de bois, l'autre greffier à l'Hôtel-de-Ville, « c'étoient », disent-ils, « deux philosophes inconnus »; inconnus ou non, si l'idée est à eux, on leur en doit l'hommage (2).

(1) On ne commença pas par-là; en premier lieu: chaque acteur se présenta avec un écriteau à la main, où son rôle se lisoit en gros caractères; d'abord ce fut en prose, ensuite en couplets. Ces cartons, embarrassant sur la scène, on prit le parti de les faire descendre du cintre.

(2) Disons tout, pourtant; l'auteur de ces mémoires, pour appuyer son sentiment, n'attribue à MM. *Chaillot & Remy* qu'*Arlequin, empereur dans la Lune*, joué en 1712; & dans le même ouvrage, on trouve un catalogue des pièces „ : *Arlequin, baron* „ *allemand*, ou *le Triomphe de la Folie*, en trois actes.

Le Sage la perfectionna, *Arlequin, roi de Serendib*, sujet tiré des contes arabes, eut un succès étonnant (1), qui ne fut démenti ni par *Arlequin Thetis*, ni par *Arlequin-Invisible*; mais il n'en demeura pas là; du plaisir qu'on prenoit à chanter des couplets sur des écriteaux, en s'entendant écorcher les oreilles, sans autre dédommagement que d'écorcher à son tour celles de ses voisins, il n'étoit pas difficile de conclure qu'on en auroit bien davantage à les entendre chanter avec goût, avec intelligence, avec justesse, par l'acteur auquel il appartenoit de les dire; les entrepreneurs de la foire firent donc un marché avec l'Opéra qui leur accorda la permission de chanter, en vertu du droit exclusif qu'il en a; & dès ce moment, le théâtre & les pièces n'eurent plus d'autre titre que celui d'*Opéra Comiques*.

La Foire de Guibray, prologue, suivi

» en vaudevilles & par écriteaux, douteuse entre » MM. *Fuselier*, *le Sage* & *Dominique* »: ainsi les titres paroissent égaux.

(1) On trouvera cette pièce dans ce *Recueil*, pour ne pas laisser perdre la mémoire du premier pas que l'opéra-comique a fait sur la scène.

d'*Arlequin Mahomet*, & *du Tombeau de Nostradamus*, par où débuta *le Sage*, remplirent l'attente du public, & même des intéressés. *Arlequin Mahomet* est tiré des contes arabes (1), c'est un magasin dans lequel notre auteur s'est fourni plus d'une fois; il ne faut pas s'en étonner : en 1710, M. *Petit de la Croix* avoit traduit *les Mille & un Jour*; il pria *le Sage* de revoir son style, & celui-ci le corrigea, ou pour mieux dire, refit le livre. Le *Tombeau de Nostradamus* commence par une réminiscence de *Roland l'Amoureux*; mais le cadre est heureux, & les scènes aussi bien que les couplets en sont piquans.

La *Ceinture de Vénus*, *Télémaque*, parodie de l'opéra de ce nom, & le *Temple du Destin* accrurent encore l'opinion qu'on avoit de sa supériorité dans ce nouveau genre; *Télémaque* surtout enjoua la capitale. C'est en effet une très-plaisante pièce, & qui fut aussi plaisamment jouée.

Je ne suivrai point *le Sage* dans le détail des pièces qu'il a données à ce Théâtre, depuis 1712 ou 1713, jusqu'en 1738 : on

(1) M. *de Cailhava* en a fait son *Cabriolet Volant*.

en compte quatre-vingt-huit, dont vingt-neuf seul, vingt-trois avec d'*Orneval*, trente-deux avec d'*Orneval* & *Fuselier*, une avec d'*Orneval* & *Autreau*; une autre avec d'*Orneval* & *Piron*; une autre avec *Lafont*; & enfin une autre avec *Fromaget*. Il suffira de dire qu'il avoit tellement saisi le goût du public, qu'aucune de ses pièces ni de celles auxquelles il mit la main, n'essuyèrent d'échec; que plusieurs furent incroyablement suivies; qu'on y voyoit toujours briller une sorte de fleur d'esprit, d'enjouement, qui souvent les tira des tréteaux de la foire pour les faire passer sur le Théâtre du Palais Royal, où Madame & Monseigneur le *Régent*, par le plaisir qu'ils y prirent, lui prouvèrent qu'il avoit trouvé le secret rare d'être piquant sans manquer au naturel, facétieux sans donner dans la bassesse, & gai sans cesser d'être décent.

Il a pris partout des motifs de pièces, la *Société des Aventures du Jour*, *la Fable*, *la Féerie*, il mettoit tout à contribution; il paroît avoir singulièrement connu l'art de les composer. Il choisit toujours un sujet simple qui s'expose en deux mots; supprime avec adresse toutes les scènes de liaison;

met autant qu'il le peut les acteurs en ſituations, & ſuit la ſcène comme la pièce, c'eſt-à-dire, qu'il ne la file point; qu'il projette les couleurs principales, & néglige abſolument les nuances. Ses couplets ſont d'une tournure facile, d'une chûte heureuſe, leur originalité n'a rien de biſarre; il abonde en contraſtes, en ſaillies; je ne puis m'empêcher de remarquer que dans la *Foire des Fées*, M. *Chevillard*, poëte extravagant, annonce le deſſein « de mettre en vers les » *Lettres Portugaiſes* », deſſein qu'a de nos jours exécuté M. *Dorat*, d'après le bon M. *Chevillard*; ce qui démontre bien que le ridicule n'eſt pas le même ni pour tous les temps, ni pour tous les eſprits.

Le Sage jouant ſouvent ceux qui jouent les autres, eut des priſes avec les trois ſpectacles; l'Opéra ſoutint mal la foire; les Comédies Françoiſe & Italienne l'attaquèrent avec fureur, & le pauvre Opéra comique fut obligé de céder à ſes fiers ennemis. Ses auteurs ne furent pas ſi dociles: ayant acheté de grandes marionnettes, ils leur firent repréſenter l'*Ombre du Cocher Poëte*, le *Remouleur d'Amour*, & le *Raviſſeur poli*, parodie *du Romulus* de la Motte;

ils cherchèrent dans ces pièces à se venger par d'excellentes épigrammes qui furent écoutées avec avidité. Le comédien *le Grand* répondit aux sorties que faisoient ces acteurs d'une nouvelle structure contre les François, par ce couplet qui courut dans le temps, sur l'air : *la beauté*, *la rareté*, *la curiosité*.

Le Sage & *Fuselier* dédaignent du haut style,
La beauté :
Pour le Polichinelle ont abandonné Gile,
La rareté :
Il ne leur manque plus qu'à crier par la Ville,
La curiosité.

La Comédie Italienne fut celle qui conserva le moins sa rancune ; il y eut même une réconciliation en règle entr'elle & les acteurs de l'opéra comique : ils firent pour elle *le Jeune Vieillard*, *la Force de l'Amour* & *la Foire des Fées*, qui furent reçues avec une froideur, que la seconde surtout, chaudement conduite, bien dénouée, dialoguée avec intérêt, auroit dû changer en empressement.

Après deux ans, l'opéra comique reprit naissance, & *le Sage*, avec ses deux collègues, continuèrent d'y attirer la foule.

Le Temple de Mémoire, *l'Obſtacle Favorable*, *Achmet & Almanzine*, *le Corſaire de Salé*, *la Reine de Baroſtan*, *les Routes du Monde*, *l'Eſpérance*, *Sophie & Sigiſmond*, & *les mariages de Canada*, &c. y parurent avec un ſuccès d'autant plus étonnant, qu'il ne ſe démentit pas.

Si ce que dit une ſorte de préface hiſtorique, placée à la tête d'une édition en 3 vol. petit format, du *Bachelier de Salamanque*, « que M. *de Voltaire* affectoit peu » d'eſtime pour *le Sage*, » eſt auſſi vrai que vraiſemblable, la raiſon ne ſeroit pas difficile à en donner. Dans le *Temple de Mémoire*, *le Sage* introduit un partiſan fanatique de cet écrivain célèbre, qui vient abſolument épouſer, au nom de ſon idole, *la Folie* qui ſe fait prendre pour *la Gloire*; or, comme en fait de plaiſanterie, le philoſophe de *Ferney* étoit tout épiderme, il eſt aſſez ſimple qu'il n'ait jamais rien goûté de ce qui partoit de la plume d'un homme qui avoit eu la hardieſſe de rire un peu de lui & de ſes admirateurs outrés. L'opéra comique n'occupa pas tellement les loiſirs de notre auteur, qu'il n'en trouvât pour d'autres ouvrages. Il traduiſit de l'italien

du Boyardo l'*Orlando inamorato*, ſous le titre de *Roland l'Amoureux* (1), & il le fit paroître vers 1717; ſon projet qui n'eut pas lieu, étoit de traduire auſſi l'Arioſte; & il crut avec raiſon devoir commencer par le conte *Scandiano*, car on ne peut avoir une entière ſatisfaction à lire le *Roland Furieux*, ſi l'on n'a lu d'abord *l'Amoureux*; la plupart des aventures de celui-là n'étant que continuées de celui-ci; ce poëme, dont le mérite eſſentiel conſiſte dans une imagination grande, vaſte, inépuiſable, a peut-être gagné en paſſant par les mains de *le Sage*. Les extravagances géographiques y ſont corrigées, le giganteſque des caractères y eſt adouci, les convenan-

(1) On dit *Roland l'Amoureux*, *Roland le Furieux*, on devroit dire *Roland Amoureux*, *Roland Furieux*, ſelon l'Italien. Je penſe que la grande célébrité de ces deux poëmes aura fait employer l'article défini pour les diſtinguer, & que cet article ſe ſera tellement amalgamé à leur nom, qu'il n'aura plus été poſſible de l'en ſéparer enſuite. *Le Sage* paroît croire qu'il n'y a eu qu'une ſeule traduction de cet ouvrage, celle de *Roſſet*; mais il y en a une antérieure de *Jacques Vincent*, dédiée *à très-haute & vertueuſe Dame*, *Madame* Diane de Poitiers, *Ducheſſe* de *Valentinois*, dont il s'eſt fait trois éditions.

ces y ſont un peu plus obſervées. *Charlemagne* eſt moins petit, *Ferragus* moins brutal, *Penaud* moins malhonnête, *Roland* moins butor, &c., il eſt vrai qu'*Aſtolphe* eſt plus gaſcon, *Fleur de Lys* plus hardie, &c. Au reſte, les cahos, la groſſièreté, le mauvais goût du ſtyle de l'original diſparoiſſent dans cette traduction ſans verve, ſans élan, mais égale, mais ſoignée, mais agréable.

Si *le Sage*, qui travailloit beaucoup tout ce qu'il écrivoit, a pourtant fait un aſſez grand nombre d'ouvrages, c'eſt qu'il étoit heureux dans ſa maiſon, il avoit eu de ſa femme trois garçons & une fille; ſa femme pleine d'attention pour lui, & de tendreſſe pour ſes enfans, partageoit les ſoins de leur éducation, rien ne l'éloignoit de chez lui, il n'y rentroit pas ſans plaiſir; mais quel être vivant peut ſe flatter d'enchaîner le bonheur! Son fils aîné qu'il deſtinoit au barreau, lui cauſa le plus vif chagrin; il embraſſa la profeſſion du théâtre, c'étoit peut-être celle pour laquelle le père avoit le plus d'averſion, quoiqu'elle ne laiſſe pas de tenir à l'autre par un de ſes beaux côtés. Le 8 Mai 1726, le jeune *le*

Sage débuta fur la fcène françoife, par le rôle de *Mafcarille* dans *l'Etourdi*. On apperçut chez lui le germe d'un grand talent, mais il n'en donnoit que l'efpérance, & dans la capitale, on veut que les talens foient formés. Le jeune acteur alla courir la province pendant deux ans fous le nom de *Montménil* : au bout de ce temps, il revint à Paris, débuta une feconde fois, le 18 Mai 1728, fe fit admirer, & fut reçu le 7 Juin fuivant. Long-temps fon père ne put lui pardonner le parti qu'il avoit pris : on ne lui vantoit ni fon jeu, ni les applaudiffemens qu'il s'attiroit, ni même la bonté de fon caractère, ou l'honnêteté de fes mœurs, fans lui faire une peine fenfible.

L'exemple influe, & quelquefois l'exemple corrige; c'eft ce qu'on vit dans la famille de *le Sage*. Son fecond fils, loin de fuivre les traces de fon frère aîné, fe fit eccléfiaftique, & fe rendit recommandable par la pratique de toutes les vertus de fon état; il obtint un canonicat à Boulogne fur Mer où, dès qu'on le connut, il fut généralement aimé & refpecté.

Le troifième au contraire ne fut pas plutôt

plutôt en âge de ſonger à ſe faire une exiſtence, que, ſéduit par la conſidération & les autres avantages dont *Montménil* lui parut jouir, il monta ſur les planches, prit le nom de *Pitenec*, & fut jouer en Province. Il paroît qu'il revint à Paris en 1734. L'hiſtorien du théâtre de la foire nous apprend que cette année on donna à la foire Saint-Germain le *Miroir Véridique*, pièce qui n'eſt autre choſe que la *Statue Merveilleuſe*, réduite en un acte, par *Pitenéc*, comédien de campagne; mais comme auteur ni comme acteur, ſon nom ne ſeroit pas ſorti de l'obſcurité, s'il avoit été chargé ſeul de ſon illuſtration.

La fille de *le Sage*, par un attachement qui ne s'eſt pas démenti, conſola ſon père de tous les déſagrémens qu'il avoit pu éprouver de la conduite de ſes fils.

Dès ſa jeuneſſe, le *Sage* avoit reſſenti les avant-coureurs de la ſurdité. Déjà en 1709, cette incommodité étoit fort augmentée : il en fait mention dans le prologue de *Turcaret* (1), elle vint au point

DOM CLÉOFAS.

(1) „ L'Auteur & les Comédiens ſe flattent, ſans doute, qu'elle réuſſira „.

qu'il lui fut impoſſible d'entendre ſans l'aide d'un cornet acouſtique. Il fallut que les lettres le dédommageaſſent des jouiſſances qu'il ne pouvoit plus chercher dans la ſociété.

M. *de Bremont* avoit traduit le *Guzman d'Alfarache*, de l'eſpagnol. Aux fréquentes moralités de l'original, il en avoit encore ajouté de ſon crû, & les faits noyés dans une mer de réflexions, forçoient les mains des plus opiniâtres lecteurs à laiſſer tomber le livre. Notre auteur entreprit la refonte de ce roman; il le publia en 1732 en deux volumes, & dans ſa nouvelle forme, il devint très-amuſant. La même année il fit paroître *les Aventures du Chevalier de Beauchesne*, dans leſquelles il a conſervé

ASMODÉE.

„ Pardonnez-moi, les comédiens n'en ont pas bonne „ opinion & leurs preſſentimens, quoiqu'ils ne ſoient „ pas infaillibles, ne laiſſent pas d'effrayer l'auteur „ qui s'eſt allé cacher aux troiſièmes loges, où, pour „ ſurcroît de chagrin, il vient d'arriver auprès de „ lui un caiſſier & un agent-de-change, qui diſent „ avoir ouï parler de la pièce, & qui la déchirent „ impitoyablement: *par bonheur pour lui, il eſt ſi* „ *ſourd, qu'il n'entend pas la moitié de leurs paroles* „.

le costume avec tant de soin, & si bien exprimé les mœurs, qu'on ne sait s'il s'agit d'une fiction ou d'une histoire. Il y a des instans d'un vif intérêt dans ces aventures. Le caractère du *Chevalier* y est fortement dessiné, il attache toujours; aussi les épisodes impatientent-ils. On n'aime pas à être distrait de la féerie des évènemens dont le héros vous inspire de l'affection. *Le Sage* prétend avoir écrit d'après les *Mémoires* de M. *de Beauchesne* que lui a remis sa veuve. A la rigueur cela se pourroit.

Il se mit ensuite à composer son *Bachelier de Salamanque*, qui commence à foiblir. L'abbé *des Fontaines* lui donna de grands éloges, mais c'étoit pour avoir le plaisir de critiquer, en le louant, *Marivaux* & l'abbé *Prevost*. Ce n'est pas cependant que sa marche ne soit franche, dégagée de sentences superflues, de réflexions alambiquées, de tournures à prétentions, mais il est commun d'ordonnance, pauvre d'invention. Ce n'étoit pas la peine de transporter son lecteur au nouveau Mexique, pour ne le rendre témoin que de ce qu'il auroit vu partout ailleurs. On peut douter de ce qu'on lit dans cette préface historique

dont j'ai parlé, « que *le Sage* regardoit » comme ſon chef-d'œuvre *le Bachelier de* » *Salamanque* ». Le goût ſurvit au génie ; *le Sage* a toujours conſervé le premier dans la décroiſſance du ſecond, & il n'eſt guères probable que les preſtiges de l'amour paternel pour ſes dernières productions, aveuglent un auteur au point que l'éditeur voudroit le perſuader. *Corneille* penſoit infailliblement qu'*Ageſilas* & *Pulcherie* avoient des beautés ; mais lorſqu'il s'agit de décider entre ſes meilleures tragédies, il nomme *Rodogune* ou *Cinna*.

J'ai oublié de parler, à l'époque de 1704, de ſa traduction en deux volumes, des *nouvelles Aventures de don Quichotte d'Avellanida*. J'aurois pu l'oublier exprès, comme je pourrois me diſpenſer de parler de ſon *Eſtevanille* qui me ſemble fait, s'il eſt permis de ſe ſervir d'une expreſſion auſſi triviale, avec les retailles de ſon imagination.

Après ce dernier ouvrage, *le Sage* ne s'occupa plus qu'à vivre. Il reçut en grace ſon fils aîné qui ſe montra le fils le plus tendre & le plus complaiſant. Un premier voyage qu'il avoit fait à Boulogne-ſur-Mer,

l'avoit ramené auprès de lui ; & cet acteur aimable, se concentrant dans sa famille, n'avoit point d'ami plus intime que son père, ni de société plus particulière que celle de sa mère & de sa sœur. *Le Sage* ne le quittoit point. Quand le fils étoit au théâtre l'après-midi, l'unique amusement du père étoit d'aller dans un café rue Saint-Jacques, où il venoit une infinité de gens pour l'écouter. On faisoit cercle autour de lui, on montoit sur les chaises, sur les tables, afin de mieux l'entendre : Avec des idées justes, une élocution claire, brillante, relevée par un organe sonore, flexible, il excitoit la même attention, & quelquefois les mêmes applaudissemens parmi cette assemblée particulière, que *Montménil* dans ses rôles de Valets ou de Paysans qu'il rendoit avec une supériorité dont on se souvient encore.

Ce fils si chéri, le fondement sur lequel portoit la félicité du reste des vieux jours de son père, étant allé faire une partie de chasse, fut attaqué d'un mal violent dont il mourut subitement à la Villette, le 8 Septembre 1743. Sa mort fut un coup de foudre pour son père qui en demeura in-

consolable. Il retourna définitivement avec sa femme & sa fille chez son fils le chanoine, où il vécut jusqu'au dix-sept Novembre 1747 dans un état d'affaissement assez triste. Il avoit près de quatre-vingt ans lors de son décès. On lui fit l'épitaphe suivante que je rapporte faute d'autre :

Sous ce tombeau gît *le Sage* abattu
Par le ciseau de la parque importune.
S'il ne fut pas ami de la fortune,
Il fut toujours ami de la vertu.

Cette Notice se trouve à la tête de l'édition de *le Sage*, donnée par *Cuchet*, Libraire.

A Paris, *ce* 20 *Janvier* 1783.

Vous m'avez prié, Monsieur, de vous donner quelques notions sur les derniers jours du célèbre auteur de *Gil Blas*, & de plusieurs ouvrages estimés : voici, Monsieur, les seules que je puisse vous donner.

Après la bataille de Fontenoy, à la fin de 1745, le feu roi m'ayant nommé pour servir sous les ordres de M. le Maréchal *de*

Richelieu, les évènemens &. de nouveaux ordres m'arrêtèrent à Boulogne sur Mer, où je restai commandant en Boulonnois, Ponthieu & Picardie.

Ayant su que M. *le Sage*, âgé d'environ quatre-vingt ans, & son épouse à-peu-près du même âge, habitoient à Boulogne, un de mes premiers soins fut de les aller voir, & de m'assurer par moi-même de leur état présent; je les trouvai logés chez leur fils chanoine de la cathédrale de Boulogne, & jamais la piété filiale ne s'est occupée avec plus d'amour à soigner & embellir les derniers jours d'un père & d'une mère qui n'avoient presque aucune autre ressource que les médiocres revenus de ce fils.

M. l'abbé *le Sage* jouissoit à Boulogne d'une haute considération. Son esprit, ses vertus, son dévouement à servir ses proches, le rendirent cher à monseigneur de Pressy son digne évêque, à ses confrères, à la société. J'ai vu peu de ressemblance aussi frappante que celle de l'abbé *le Sage*, avec le sieur *Montménil*, son frère; il avoit même une partie de ses talens & de ses dons les plus aimables; personne ne lisoit des vers avec plus d'agrément; il possé-

doit l'art si rare de ces tons variés, de ces courts repos, qui sans être une déclamation, impriment aux auditeurs le sentiment & les beautés qui caractérisent un ouvrage.

Je regrettois & j'avois connu le sieur *Montménil*, je me pris d'estime & d'amitié pour son frère, & la feue reine, sur le compte que j'eus l'honneur de lui rendre de sa position & de son peu de fortune, lui fit accorder une pension sur un bénéfice.

On m'avoit averti de n'aller voir M. *le Sage* que vers le milieu du jour; & ce vieillard me donna l'occasion d'observer pour la seconde fois, l'effet que l'état actuel de l'atmosphère peut faire sur nos organes dans les tristes jours de la caducité.

M. *le Sage* se réveillant le matin, dès que le soleil paroissoit élevé de quelques degrés sur l'horison, s'animoit & prenoit du sentiment & de la force, à mesure que cet astre approchoit du méridien, mais lorsqu'il commençoit à pencher vers son déclin, la sensibilité du vieillard, la lumière de son esprit & l'activité de ses sens diminuoient à proportion; & dès que le soleil paroissoit plongé de quelques degrés

ſous l'horiſon, M. *le Sage* tomboit dans une ſorte de léthargie, dont on n'eſſayoit pas même de le tirer.

J'eus l'attention de ne l'aller voir que dans les temps de la journée où ſon intelligence étoit la plus lucide, & c'étoit à l'heure qui ſuccédoit à ſon dîné, je ne pouvois voir ſans attendriſſement ce vieillard eſtimable qui conſervoit la gaieté, l'urbanité de ſes beaux ans, quelquefois même l'imagination du *Diable Boiteux* & de *Turcaret*; mais un jour étant arrivé plus tard qu'à l'ordinaire, je vis avec douleur que la converſation commençoit à reſſembler à la dernière homélie de l'archevêque de Grenade, & je me retirai.

M. *le Sage* étoit devenu très-ſourd: je le trouvois toujours aſſis près d'une table où repoſoit un grand cornet; ce cornet, ſaiſi quelquefois par ſa main avec vivacité, demeuroit immobile ſur ſa table lorſque l'eſpèce de viſite qu'il recevoit ne lui donnoit pas l'eſpérance d'une converſation agréable: comme commandant dans la province, j'eus le plaiſir de le voir s'en ſervir toujours avec moi, & cette leçon me préparoit à ſoutenir bientôt la pétulante

activité du cornet de mon cher & illustre confrère & ami M. de *la Condamine*.

M. *le Sage* mourut dans l'hiver de 1746 à 1747, je me fis un honneur & un devoir d'assister à ses obsèques avec les principaux officiers sous mes ordres. Sa veuve lui survécut peu de temps ; l'abbé *le Sage* fut regretté quelques années après par son chapitre, & la société éclairée dont il avoit fait l'admiration par ses vertus.

J'ai, &c.

Le Comte *DE TRESSAN*, Lieutenant-Général des Armées du Roi, de l'Académie Françoise & des Sciences.

SAINT-FOIX (*Germain-François* POULLAIN DE) né à Vannes en Bretagne, le 25 Février 1696, mort à Paris le 25 Août 1776. Il étoit issu de parens nobles, qui du collège le firent passer dans la seconde compagnie des Mousquetaires, dont il sortit pour prendre une Lieutenance de cavalerie dans le régiment de la Cornette-Blanche.

Le besoin d'écrire, ou plutôt le germe de talent qu'il avoit apporté en naissant, ne lui permit point d'attendre un âge mur

pour compoſer. Il ſe hâta d'écrire ſa comédie de *Pandore*. On eut égard à la jeuneſſe d'un Mouſquetaire, & la pièce réuſſit. Ce ſuccès l'engagea à multiplier ſes eſſais, qui furent aſſez bien accueillis du public.

La guerre ayant été déclarée à l'Empereur par la France, *Saint-Foix* ſuſpendit ſes travaux littéraires, & ſuivit M. le Maréchal *de Broglie*, en qualité d'Aide-de-Camp. Il s'acquitta avec diſtinction des fonctions pénibles & périlleuſes de cette place. Il crut avoir mérité une compagnie de cavalerie, qu'il demanda ſans pouvoir l'obtenir. Ce refus le détermina à quitter le ſervice. La réforme dans laquelle ſon régiment fut compris, lui fournit l'occaſion d'une retraite honnête.

Revenu dans ſa patrie, il y acheta la charge de maître particulier des eaux & forêts, qu'il conſerva depuis 1736 juſqu'en 1740. C'eſt à cette époque qu'il s'établit à Paris.

Nous allons prendre dans le *Nécrologe* la peinture de ſon caractère. — » Son ca-
» ractère (dit-on) inquiet, impatient, con-
» trariant, & ne pouvant ſouffrir la con-

» tradiction, emporté, & ne cédant jamais,
» auroit dû l'isoler, le séquestrer de tout
» commerce, dans une ville où la politesse
» est la base de toute sociabilité. Cepen-
» dant il eut des amis, il fut admis dans
» les meilleures compagnies; c'est qu'à des
» talens aimables il joignit un cœur juste
» & droit, une ame ferme & franche,
» ennemie de la flatterie & de l'orgueil:
» il eut part aux pensions destinées aux
» gens de lettres; mais il n'eut jamais l'in-
» juste dureté d'employer le crédit des
» grands qui l'estimoient, à se faire accor-
» der ces bienfaits, au préjudice de ceux
» qui les avoient mérités par de longs tra-
» vaux, ou qui en avoient plus besoin
» que lui.

» Ce que M. *de Saint-Foix* avoit une
» fois avancé il le soutenoit au péril de sa
» vie. Cette inflexibilité lui attira plusieurs
» affaires ». Dans l'histoire de ses querelles,
nous donnons la préférence à celle-ci, parce
qu'elle est plaisante. « M. *de Saint-Foix*
se prit un jour de querelle au foyer de
l'opéra, avec un Provincial qu'il ne con-
noissoit point, & qui ne voulut point céder.
M. *de Saint-Foix* se crut offensé, & lui

donna un rendez-vous. — Monſieur, lui dit le Provincial, quand on a affaire à moi, on vient me trouver, *c'eſt ma coutume*; je demeure à l'hôtel de..... Je vous attendrai. — M. *de Saint-Foix* ne manqua pas le lendemain d'aller chercher l'inconnu, qui le reçoit très-poliment, & lui offre à déjeuner. — Il eſt bien queſtion de cela, dit M. *de Saint-Foix.* Sortons. — Non, répond tranquillement le Provincial, je ne ſors jamais ſans avoir déjeûné, *c'eſt ma coutume.* Il déjeûna à ſon aiſe, en invitant toujours M. *de Saint-Foix* d'en faire autant. Le déjeûné fini, ils ſortent & M. *de Saint-Foix* reſpire; mais en paſſant devant un café, l'inconnu l'arrête. — Monſieur, lui dit-il, après mon déjeûné, je joue toujours une partie de dames ou d'échecs, *c'eſt ma coutume*, chacun a la ſienne, vous ne voudriez pas.... — Hé, Monſieur! reprend M. *de Saint-Foix*, vous prenez bien votre temps pour jouer aux échecs. — Cela ne ſera pas long, lui dit l'inconnu, après quoi je ſuis à vous. Ils entrent dans le café; l'inconnu joue avec le plus grand flegme, gagne la partie, ſe lève, fait ſigne à M. *de Saint-Foix*, qui juroit entre ſes dents, lui fait

mille excuſes, & ajoute : — Si vous voulez, Monſieur, nous irons aux Tuileries, & nous ferons deux tours de promenade ; après avoir joué une partie je ne manque jamais d'aller me promener, *c'eſt encore ma coutume*. Comme les Tuileries ſont voiſines des Champs-Eliſées, M. *de Saint-Foix* qui crut que l'inconnu avoit fixé là le lieu du combat, accepte. On ſe promène ; l'inconnu fait ſes deux tours. M. *de Saint-Foix* lui propoſe de paſſer aux Champs-Eliſées. — Pourquoi faire, lui dit l'inconnu ? Belle demande, répond *Saint-Foix*, parbleu ! Pour nous battre, eſt-ce que vous l'avez oublié. — Nous battre ! Y penſez-vous, Monſieur ? Que diroit-on de moi ? convient-il à un tréſorier de France, à un magiſtrat, de mettre l'épée à la main ? On nous prendroit pour des ſots. M. *de Saint-Foix* reſta comme anéanti, & quitta le tréſorier, qui fut le premier à publier ſon aventure ».

Il ſemble preſqu'impoſſible qu'avec ce caractère M. *de Saint-Foix* ait pu écrire dans des genres légers & agréables. Tout ce qu'il avoit d'aimable dans l'eſprit & dans le cœur, ſe répandoit ſur ſon papier. Ce n'étoit plus le même homme dans le

monde. Sa brusquerie, ses boutades, ses humeurs, lui donnoient un vernis de grossiéreté bien disparate avec la délicatesse de ses sentimens & de son imagination. Il étoit cependant modeste, & se vantoit aussi peu, qu'il se plaignoit peu des critiques dont on l'honoroit; car on lui fit les honneurs de la satire. Il ne s'abaissa jamais à répondre aux journalistes; mais quand les traits étoient envenimés, il s'adressoit au magistrat qui le vengeoit. Il se plaignoit aussi, par la même voie ministérielle, des plagiats qu'on se permettoit de ses ouvrages, il appeloit cela *pillacer* un auteur, & il ne souffroit pas volontiers que l'abbé *de la Porte* le *pillaçât*. On dira en l'honneur de sa mémoire qu'il n'écrivit rien qui ne fût digne d'être conservé, & qui ne pût servir de leçon. Il se fit un genre à lui, & c'est ainsi qu'il s'exprime lui-même : — Nous avons d'excellentes comédies de caractère (dans la préface de la *Comédie des Grâces*) nous avons quelques bonnes pièces d'intrigues; pourquoi n'admettroit-on pas au théâtre un troisième genre de comédie, dont les sujets moins étendus, plus unis, toujours dans le gracieux, ne présente-

roient uniquement que la ſimple nature & le ſentiment. N'a-t-on pas toujours dit que la poëſie & la peinture étoient ſœurs ; & dans la peinture n'y a-t-il pas le payſage ; je ſuis perſuadé que ce nouveau genre de comédie plairoit beaucoup par la naïveté de ſes tableaux, s'ils étoient travaillés avec cet art, cette élégance, ce naturel, qu'un habile pinceau pourroit leur donner. Il faut un talent peut-être plus marqué qu'on ne penſe, pour ces ſortes de petits ouvrages, dont les couleurs doivent être ſi bien ménagées, qu'une teinte trop vive ou trop foible peut en rendre tout le coloris déſagréable. Il faut être doué d'une imagination tendre, qui n'admette pour ainſi dire que les objets que le cœur lui préſente, & il doit régner dans le tout, un air ſi aiſé, une expreſſion ſi naturelle, qu'il ſemble au ſpectateur qu'on a écrit ſans peine, ce qu'on a penſé ſans application —.

On ſent à merveille que l'auteur s'eſt fait une poétique à ſa manière, ainſi que l'ont oſé tous ceux qui ſe ſont écartés des genres connus. Il eſt cependant vrai, que le ſyſtême de *Saint - Foix* peut être très - ingénieux, & très - admiſſible. Il a

prouvé par des effets, qu'il n'hasardoit rien, & que ce nouveau genre pouvoit réussir.

Nous sommes fâchés de ne point trouver sur la liste des Académiciens François, M. *de Saint-Foix*, qui pouvoit y figurer avec une sorte de distinction. Peut-être ne demanda-t-il point une place qu'un usage singulier veut qu'on demande, comme si on devoit solliciter une distinction quelconque ! Dans les corps militaires, c'est l'ancienneté qui élève aux grades supérieurs, ou la réputation. Pourquoi n'en est-il pas de même à l'Académie ? Parce qu'elle essuya un refus, a-t-elle lieu de craindre d'être de nouveau compromise ? Nous pourrions l'assurer que cette crainte n'est pas fondée. Quoiqu'il en soit, *Saint-Foix* ne fut point Académicien, & n'en murmura point, il crut même qu'il n'étoit pas digne de cet honneur.

Parvenu à un âge où le repos est l'unique bien qui puisse encore mettre un prix à la vie, il se retira dans un des fauxbourgs de Paris, où il étoit presque ignoré. Quelques amis venoient le visiter, & lui rappeler d'anciens souvenirs. Il nomma

quelques jours avant ſa mort, l'abbé *de Very*, ſon ami, pour ſon exécuteur teſtamentaire. Les ſépultures dans les égliſes produiſoient dans les têtes une ſorte de fermentation, & on les regardoit comme elles auroient dû toujours l'être, c'eſt-à-dire, très-peſtilentielles. M. *de Saint-Foix* voulut être enterré dans le cimetière.

Nous allons donner une courte analyſe de ſes ouvrages.

Eſſais Hiſtoriques ſur Paris. L'objet de l'auteur a été de faire connoître le génie, le caractère de la Nation, la ſource, l'origine de nos loix, uſages & coutumes. On trouve ſans ceſſe un eſprit ſavant, profond, judicieux, un philoſophe agréable, un honnête homme, un bon citoyen. Son hiſtoire des anciennes guerres avec les Anglois eſt remplie d'érudition, & forme un morceau hiſtorique d'un très-grand mérite. Il nous a rendu la gloire qui nous étoit due, & que nos Hiſtoriens nous avoient laiſſé perdre par pareſſe ou indifférence. Il venge partout la France, & combat avec ſuccès *Rapin*, *Larrey*, & les hiſ-

toriens Anglois. Il n'eſt pas moins attentif à recueillir les traits qui font honneur aux dames.

L'*Oracle*, Comédie en un acte, eſt un chef-d'œuvre dans ſon genre; toujours applaudi; rien de ſi ſimple que le ſujet, de ſi agréable, de ſi ſpirituellement naturel.

Deucalion & Pirrha, attache par un intérêt ſoutenu.

Les Veuves Turques, Comédie, qui a été repréſentée en ſociété, le 12 Mai 1742, dédiée à *Said Effendi*, Ambaſſadeur de la Porte, en France. Cette Comédie fut compoſée à l'occaſion d'une fête que Madame la Ducheſſe *de* *** donnoit à l'Ambaſſadeur. Elle a été traduite en langue Turque par le fils de *Said Effendi*. C'eſt peut-être l'unique ouvrage dramatique que les Turcs ayent traduit.

Le Silphe eut le plus grand ſuccès.

L'Isle Sauvage, en trois actes, d'un genre très-neuf. C'eſt un développement ingénu

de ces ſentimens innés d'un ſexe envers l'autre.

Nommer *les Grâces*, c'eſt rappeler l'idée du chef-d'œuvre le plus agréable de notre théâtre, dans le genre des peintures ingénieuſes, naïves & délicates: les images y ſont ſéduiſantes.

L'Heureuſe Épreuve produit un dénouement qui ſatisfait également le cœur & l'eſprit, le nœud en eſt d'une invention neuve;

Egerie en un acte;

Le dialogue *des Doubles Déguiſemens* eſt vif & ſoutenu. Il y a une force dans les caractères qui en donne beaucoup à la morale de cette Comédie;

Zéloïde fournit un exemple rare de ſuccès pour les Tragédies en proſe; une ſingularité de plus s'y rencontre, c'eſt que cette Tragédie n'a qu'un acte;

Arlequin au Sérail;

Le Rival Suppoſé;

La Colonie fut ſuſpendue par ordre des Magiſtrats: on crut y trouver des traits licencieux;

Les Parfaits Amans, ou, *les Métamorphoses*, Comédie en quatre actes, fut faite sur des machines, comme *Duclos* avoit écrit Acajou sur des estampes ;

Il y a dans la *Cabale*, Comédie en un acte, des scènes d'un ton d'imagination, auquel on ne s'attend point, d'autant que les caractères sont absolument neufs pour le théâtre & pour les mœurs. Les ridicules vus sous un aspect si nouveau, sans en être moins vrais, sont d'autant plus piquans que rien n'y ressemble à la formule usée des pièces à tiroirs, dans le genre desquelles il faut cependant placer celle-ci ;

Alceste est un divertissement composé à l'occasion de la Convalescence de Monseigneur *le Dauphin*. Cette pièce exprimoit naturellement les sentimens des François. Le Roi *Louis XV* en fut touché ;

Les Hommes est une Comédie remplie de philosophie & d'imagination ;

Le Derviche est traité d'une manière piquante ;

Il a encore donné *le Financier*, *Pandore*, *la Veuve à la mode*, *le Contraste*, *l'Amour & l'Hymen*.

Dans ses *Lettres Turques* on reconnoît la peinture de nos ridicules faite sans malignité ni mysantropie ;

Sa *Lettre sur l'Homme au masque de fer*, n'a rien éclairci ; le secret reste encore tout entier, & nous croyons qu'il importe peu de le dévoiler ;

L'Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit fit beaucoup d'honneur à l'auteur, & est un ouvrage qui restera, par ce caractère de vérité & par la concision dans le style, qu'il a su y imprimer.

SAINT-HYACINTHE (THÉMISSEUL DE), dont le vrai nom étoit *Hyacinthe Cordonnier*, naquit à Orléans, le 27 Septembre 1684, de *Jean Jacques Cordonnier*, sieur *de Belain* & d'*Anne-Marie Mathé*; sa mère étant veuve, se retira à Troyes, avec son fils. Elle y donnoit des leçons de guittare, & son fils en donnoit d'italien. Celui-ci avoit pour élève une pensionnaire de l'abbaye de Notre-Dame ; & ses leçons ayant eu les mêmes suites que

celles d'*Abeilard* à *Héloïse*, il fut forcé de quitter Troyes, où M. *Bossuet*, évêque de cette ville, l'accueilloit très-bien; il s'occupoit peu à détromper le public qui lui donnoit le grand *Bossuet* pour père; opinion qu'autorisoient ses liaisons avec le prélat, neveu de ce grand homme, & la multitude de noms sous lesquels il masquoit le sien. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il se fixa à *Bréda*, où il épousa une demoiselle de condition, il mourut dans cette ville en 1746; nous ignorons les autres aventures de sa vie; *Voltaire*, son ennemi, dit qu'il avoit été moine, soldat, libraire, marchand de café, & qu'il vivoit du projet *du Biribi*, (lettres secrètes, lettre 50e). Il n'a guère vécu à Londres, dit-il ailleurs, que de mes aumônes & de ses libelles. Voici (suivant M. *de Burigni*), ce qui avoit attiré à *Saint-Hyacinthe* ces injures & ces calomnies. Cet écrivain fit un voyage à Paris vers l'an 1719. Il y fut très-bien accueilli des gens de lettres, & fit connoissance avec *Voltaire*, qui commençoit déjà sa brillante carrière. On représentoit alors *Œdipe*, où toute la ville accouroit, « je me souviens,

» (dit M. *de Burigni*), que M. *de Saint-*
» *Hyacinthe* ſe trouvant à une de ces nom-
» breuſes repréſentations près de l'auteur,
» lui dit, en lui montrant la multitude
» des ſpectateurs : voilà un éloge bien
» complet de votre tragédie ; à quoi M.
» *de Voltaire* répondit très-honnêtement :
» votre ſuffrage, Monſieur, me flatte plus
» que celui de toute cette aſſemblée. Ces
» deux écrivains ſe voyoient quelquefois,
» mais ſans être fort liés. Peu d'années
» après, ils ſe trouvèrent en Angleterre,
» & ce fut alors que leur haine com-
» mença, pour durer le reſte de leur vie.
» M. *de Saint-Hyacinthe*, (diſent les au-
» teurs du *Journal Encyclopédique*), a dit
» & répété pluſieurs fois à M. *de Burigni*,
» que M. *de Voltaire* ſe conduiſit très-irré-
» gulièrement en Angleterre, qu'il s'y fit
» beaucoup d'ennemis par des procédés
» qui ne s'accordoient pas avec les prin-
» cipes d'une morale exacte. Il eſt même
» entré avec moi, (ajoute M. *de Burigni*),
» dans des détails que je ne rapporterai
» point, parce qu'ils peuvent avoir été
» exagérés. Quoiqu'il en ſoit, *Saint-Hya-*
» *cinthe* fit dire à M. *de Voltaire*, que
» s'il

» s'il ne changeoit de conduite, il ne
» pourroit s'empêcher de témoigner publi-
» quement qu'il le déſaprouvoit : ce qu'il
» croyoit devoir faire pour l'honneur de la
» Nation Françoiſe, afin que les anglois
» ne s'imaginaſſent pas que les françois
» étoient ſes complices & dignes du blâme
» qu'il méritoit. On peut bien s'imaginer
» que M. *de Voltaire* fut très-mécontent
» d'une pareille correction. Il ne fit ré-
» ponſe à M. *de Saint-Hyacinthe* que par
» des mépris : & celui-ci de ſon côté
» blâma publiquement & ſans aucun ména-
» gement la conduite de M. *de Voltaire* ».
Ce poëte, depuis cette époque, ne ceſſa de marquer ſa haine à *Saint-Hyacinthe*, la bile de celui-ci s'enflamma, & il réſolut de ſe venger par un trait qui offenſeroit vivement ſon adverſaire ; il faiſoit dans ce temps-là une nouvelle édition de *Mathanaſius*, à laquelle il joignit l'apothéoſe ou la déification du docteur *Maſſo*. Il y inſéra la relation d'une fâcheuſe aventure de M. *de Voltaire*, qui avoit été très-indignement traité par un officier françois nommé *Beauregard*. Cette édition de *Mathanaſius*, augmentée de l'apothéoſe, ne fit pas grande

ſenſation à Paris, où elle n'avoit pas été imprimée. Mais l'abbé *des Fontaines* ayant fait imprimer dans ſa Voltairomanie l'extrait qui regardoit M. *de Voltaire*, on recommença à parler beaucoup de la triſte aventure qui étoit preſque oubliée. M. *de Voltaire* ſe plaignit vivement à M. *de Burigni*, qui engagea M. *de Saint-Hyacinthe* à écrire au poëte, pour déſavouer le procédé de l'abbé *des Fontaines*; mais cette lettre ne le ſatisfit nullement, (voyez la lettre de M. *de Burigni*, ſur les démêlés de M. *de Voltaire* avec M. *de Saint-Hyacinthe*, *in*-8°. 1780; & l'extrait qui en a été donné dans le *Journal Encyclopédique*, du premier Juin 1780. Nous avons de lui le chef-d'œuvre d'un inconnu, *Lauſanne*, 1754, en 2 vol. *in*-8°. & *in*-12, c'eſt une critique aſſez fine des commentateurs qui prodiguent l'érudition & l'ennui, mais elle eſt trop longue pour une plaiſanterie; la déification du docteur *Ariſtarchus Maſſo* qui eſt dans le deuxième volume, mérite encore plus cette cenſure, quoiqu'elle ſoit du même auteur, à l'exception de la tirade contre *Voltaire*, qui eſt aſſez plaiſamment tournée, & de quelques morceaux où il y a de la gaieté,

le reste est assez maussade. D'ailleurs son héros, qui étoit un pedant de Hollande, est inconnu à presque tous ses lecteurs; & la plupart des traits qu'il dirige contre lui sont perdus pour eux. 1°. *Mathanasiana*, à la Haye, 1740, 2 vol. *in*-8°. Ce sont des mémoires littéraires, historiques & critiques. M. l'abbé d'*Artigny* prétend que *Saint-Hyacinthe* auroit pu nous donner quelque chose de meilleur; 2°. plusieurs romans dans lesquels on distingue *Melytene* ou l'illustre *Persan*, très-médiocres, celui du *Prince Titi* est le seul qu'on lise avec intérêt, & où il y ait de l'esprit.

Il est auteur d'un roman intitulé: *la Conformité des Destinées*, *in*-12, 1740.

Cette notice est tirée du *Dictionnaire Historique*, dont les éditeurs pourront à leur tour prendre les notices des auteurs dont ils n'ont point parlé, dans notre collection.

SAINT-LAMBERT (DE) mestre de camp de cavalerie, ancien major des gardes du roi *Stanislas*, duc de Lorraine, membre de l'académie françoise, né à Nancy en 1717. Un de ses premiers ouvrages fut une

ode ſur l'euchariſtie, imprimée en 1732;
il a prononcé à l'académie de Nancy plu-
ſieurs diſcours remplis de goût & écrits
avec ſageſſe. Le recueil de ſes poëſies légè-
res annonça de bonne heure l'agréable faci-
lité de l'auteur & le fit diſtinguer parmi
ceux qui couroient la même carrière, tels
que M. l'abbé *de Bernis*, M. *de Boufflers*,
Bernard. Son poëme *des Saiſons* lui procura
une gloire nouvelle, l'étendue du poëme,
la variété des détails, l'intérêt de la ma-
tière, le talent du poëte & la ſenſibilité
qu'il y décèle, & qui a multiplié ces vers
heureux qui ſont *les Proverbes du Cœur*,
ouvrirent à l'Auteur les portes de l'Aca-
démie.

Il s'étoit déjà annoncé pour un moraliſte
tendre & ami des hommes. Qui n'a été
trompé en liſant les *Fables de Sadi !* On
croit entendre le vertueux *Sadi*. Ce ſage,
c'eſt M. de Saint-Lambert qui a imité le
ton & la manière aſiatique. C'eſt un des
meilleurs ouvrages de ce genre. La phi-
loſophie en eſt pure, & eſt préſentée d'une
manière piquante, perſonne n'a peut-être
mieux imité les formes du ſtyle oriental,
le choix d'images & de maximes qui lui eſt

propre, l'union fréquente des idées religieuses & des idées de morale, enfin une certaine gravité majestueuse qui tient à la fois à la simplicité des mœurs & à la pompe de l'imagination : deux caractères dominans des orientaux se retrouvent dans l'ouvrage de M. *de Saint-Lambert* ; nous n'avons pas besoin de dire que l'auteur a su, à la palme des talens, unir les tributs d'une estime journalière. Puisse-t-il en jouir long-temps, & contribuer au bonheur de ses amis qui ne pourroient se passer de sa présence !

SAURIN (*Bernard-Joseph*), né à Paris, avocat de l'Académie Françoise, mort en 1782. Il étoit fils de *Joseph Saurin* de l'académie des sciences de Paris, qui fut accusé par *Jean-Baptiste Rousseau* d'être l'auteur des *Fameux Couplets* qui firent exiler ou plutôt bannir le poëte lyrique. *Bernard Saurin* vivoit dans le grand monde, & savoit s'y faire estimer : ses vertus (dit M. *de Nivernois*) étoient sans faste, son commerce étoit sans épines, une certaine pétulance dans la dispute donnoit à sa société quelque chose de piquant, sans y

rien mêlér de fâcheux : c'étoit de la véracité & non pas de l'orgueil ; on dit que dans la jeunesse de M. *Saurin*, cette effervescence alloit jusqu'à une espèce d'emportement ; mais la raison l'avoit réduite à n'être que de la vivacité, & sous cette forme plus douce, il l'a conservée jusqu'à son dernier jour. M. *Saurin* jouissoit toujours d'une belle mémoire, d'une imagination féconde, étudioit, composoit avec succès à la fin de sa vie : comme on voit quelque chêne antique & courbé par les orages, pousser des rejetons vigoureux & verdoyans, son esprit & son caractère n'ont jamais rien perdu de leur énergie, & sachant allier à l'énergie la circonspection & la mesure, ce qui est si rare & si digne d'éloges, il n'a jamais rien outré, rien èxagéré, même dans la culture de la sagesse & de la philosophie.

Une lettre de Mde. *Saurin* qui est à la tête du *recueil des œuvres* de son mari, nous apprend qu'il a exercé pendant quinze ans la profession d'avocat, qu'il avoit plus de quarante ans lorsqu'il lui fut loisible de se livrer à son goût pour les lettres, qu'il poussoit si loin la modestie, que dans la con-

fiance la plus intime, & pendant une longue ſuite d'années, perſonne ne lui a jamais entendu parler de lui-même, qu'il étoit vrai, juſte, bienfaiſant, indulgent, quoiqu'auteur; aſſez gai, malgré l'apparence, & qu'il n'avoit jamais pu vaincre la terreur que lui inſpiroit la ſeule idée de la mort; je me trouve bien ici, diſoit-il, pourquoi ne puis-je y reſter encore quarante ans?

On peut ajouter qu'il eut des amis, & qu'il les aima; nous fûmes tous attendris juſqu'aux larmes quand nous entendîmes ce vieillard réciter dans une ſéance de l'académie françoiſe, ces vers à l'ombre de *Voltaire*, de ſon ami.

VERS
A L'OMBRE DE VOLTAIRE,
PAR M. SAURIN;

Récités à la Séance de l'Académie Françoise, 1779.

O toi! dont la Muse immortelle,
Nous laissant un long souvenir,
Sera des âges à venir:
Toi, qui nous privas si long-temps
Du plaisir de te voir, du charme de t'entendre,
Hélas! de ce bonheur à peine jouissans,
Nous te perdons : tu meurs, & de cris impuissans
Nous fatiguons le Ciel, sans réveiller ta cendre.
Ah! trop présent à mes regrets,
De ce Grand Homme, encor tout m'offre ici les traits
Dans ce buste : c'est lui tout entier qui respire;
Je crois entendre encor sa voix.
Oui, tu me parles, je te vois :
C'est avec cette grâce, avec ce fin sourire,
Qu'assis à nos côtés pour la dernière fois,
De l'art de penser & d'écrire,
Tu mettois sous nos yeux & l'exemple & les loix.
Dans un respectueux silence,
Notre ame suspendue à tes moindres discours,
Du Dieu qui t'agitoit ressentoit la présence;
Mais, hélas! tu touchois au terme de tes jours,
Quand, surpris, échauffés du feu de ton vieil âge,

Nous nous plaiſions à t'admirer.
C'étoit notre dernier hommage :
Nous allions bientôt te pleurer.
Eh ! que ma Muſe rajeunie
N'a-t-elle ces vives couleurs,
Et cette puiſſante harmonie
Dont te douèrent les neuf Sœurs.
Que n'ai-je un moment ton génie !
J'oſerois...... Vain ſouhait ! je n'ai que ma douleur.
Chargé d'ans, & voiſin des bornes de la vie,
Tout mon talent eſt dans mon cœur.
Mais quand toute l'Europe avec reſpect te nomme,
Mes regrets, qu'en ces vers je cherche à ſoulager,
N'ont pas l'orgueil de croire honorer un Grand Homme.
Eh ! qu'importe à ta gloire un tribut paſſager !
Zaïre, *Mahomet*, *Semiramis*, *Alzire*,
Chefs-d'œuvre que le temps ne peut déſavouer,
Où tout Paris accourt, pleure, frémit, admire,
Mieux que nous ſavent te louer.
Que tu ſais à ton gré faire couler des larmes
Aux mortels qu'endurcit l'éclat de la grandeur,
Offrir, dans leurs pareils, la leçon du malheur !
A la tendre pitié prêter encore des charmes ;
Et mêlant à ſa voix le cri de la douleur,
Réveille l'homme en eux, & leur redonne un cœur.
Si quelque choſe nous conſole,
Et nous peut, de ta perte, adoucir les douleurs :
Plus heureux que le *Taſſe*, au moins du Capitole,
Le deſtin ne t'a point envié les honneurs.
Ce grand jour à jamais vivra dans la mémoire,
Où de tous les travaux que t'a coûté la gloire,
Un moment te paya le prix.
Ce jour où d'*Apollon* on a traité le fils

Comme le fut *Maurice*, enfant de la victoire;
Où mêlant à la joie & nos pleurs & nos cris,
Du laurier triomphant la main de *Melpomène*
Couronna tes cheveux blanchis.
Cet hommage éclatant, cette touchante scène,
Tous ces autres lauriers sur ton front amassés,
Qu'en se jouant, ta Muse a moissonnés sans peine,
Suffisent à ta cendre & t'honorent assez.

On croyoit entendre le vieux *Philemon* regrettant *Beaucis*, ou *Nestor* pleurant sur la tombe de son ami, le souvenir de cette séance ne s'effacera pas de notre mémoire; on y écoutoit M. *Ducis*, louant avec génie le poëte célèbre qu'il remplaçoit, on y entendit l'épître de M. *Marmontel* sur l'espoir de se survivre, dans laquelle le sentiment a inspiré le poëte & accru l'illusion par les peintures les plus attachantes, c'est ainsi qu'il parla de *Voltaire* après que M. *Saurin* eut fini.

. . . . . & toi, dont les travaux divers
Ont durant soixante ans étonné l'univers,
L'aurois-tu déposée au terme de la vie,
Cette gloire qui fit le tourment de l'envie,
Et d'un monde par toi si long-temps éclairé,
Ton indigne tombeau t'auroit-il séparé ?
Quoi! tandis que tes vers enchantent nos oreilles,
Que nos plus doux plaisirs sont le fruit de tes veilles,
Que, d'une voix enfin tous les cœurs attendris,

Du grand art d'émouvoir te décernent le prix;
Qu'inſtruits par tes leçons, des rois couverts de gloire
T'accompagnent en pompe au Temple de mémoire,
Et, ſur un monument à jamais affermi,
Vont graver de leur main le nom de leur ami:
Tu ne l'entendrois pas ce concert de louange!
Ce cri des nations qui t'honore & te venge!
Vous qui deviez former des accens ſi touchans,
Suſpendez votre lyre, interrompez vos chants,
Enfans du Pinde, au ſein d'une nuit vaſte & ſombre,
Vos ſons perdus, jamais n'iront flatter ſon ombre:
Aux pleurs des malheureux, aux éloges des rois,
Voltaire eſt inſenſible: il n'entend plus nos voix;
Elle fut donc bien vaine, hélas! cette eſpérance
De conſoler ſon ombre & d'acquitter la France,
Lorſque par l'univers notre zèle avoué
Promet la palme à qui l'auroit le mieux loué.

M. *Saurin*, (il l'a dit lui-même) — au-deſſous de nos grands maîtres, il y a des places qu'on peut honorablement occuper. Il ſe plaçoit ſans s'en douter, car *Spartacus*, *Blanche* & *Guiſcard*, *Beverley*, ſont des ouvrages généralement eſtimés, ſur leſquels la critique n'a oſé s'appeſantir, les *Mœurs du Temps*, *l'Anglomanie*, ſont, dit un Journaliſte, deux charmans actes de comédie, qui feront toujours également plaiſir à la repréſentation & à la lecture.

L'auteur eſt dans la comédie des *Mœurs*

du Temps partout élégant, & la finesse ne nuit jamais à la clarté.

Blanche & *Guiscard* est une Tragédie écrite purement & avec une énergie philosophique : la Tragédie de *Spartacus* est remplie de beautés du premier ordre.

Le *Conte de Mirza & Fatmé* est absolument dans le genre indien, & se fait lire avec le plus doux intérêt.

Parmi les *Poésies* fugitives qu'on trouve dans les *Œuvres* de M. *Saurin*, on doit distinguer l'*Epître de la Vieillesse* & celle sur *la Vérité*, l'Auteur personnifie ainsi *la Vérité*.

Dis qu'il n'appartient pas au néant de notre être;
D'oser de la nature interroger le maître ;
Dis qu'on doit respecter ces sentimens si doux,
Que le temps développe & fait croître avec nous,
Les droits sacrés du sang, l'amitié, la patrie,
Et dans le fond des cœurs, la pitié qui nous crie :
Aide les malheureux. Né comme eux pour souffrir,
Tout mortel est leur frère & doit les secourir :
Ah ! ne combattons point par d'odieux systêmes,
L'amour d'autrui fondé sur l'amour de nous-mêmes :
Hobbes, qui des humains fait des loups dévorans,
Qui détruit les vertus & soutient les tyrans,
A-t-il peint l'homme ? Non : *Hobbes* le défigure.
A tous ses argumens opposons la nature ;

Lorsque l'enfant sorti du sein qui l'a porté,
Foible, & par la douleur de toutes parts heurté,
Mêle aux cris du besoin les pleurs de l'impuissance,
Peu d'instans détruiroient sa fragile existence,
Si l'amour ne veilloit au soutien de ses jours;
Mais éprouvant d'abord les plus tendres secours,
Bientôt avec plaisir pressant une mamelle,
Il soulage sa mère; & soulagé par elle,
En commençant de vivre, il commence d'aimer
Ce lien mutuel qui vient de se former;
Tout l'accroît chaque jour & tout le fortifie;
Des êtres que le Ciel a doués de la vie,
L'homme en son premier âge est le plus dépendant,
Le plus foible de tous, le plus long-temps enfant:
Tendre objet de nos soins assidus & durables,
Ce sont ses bienfaiteurs qu'il voit dans ses semblables;
C'est pour son premier bien qu'il fut ainsi formé:
Qui n'aime que soi seul, de soi seul est aimé;
Eh! qui voudroit du jour, si quelque main chérie
N'aidoit à supporter le fardeau de la vie?
C'est en le partageant qu'on goûte le bonheur.
Malheur à qui ne sent que sa propre douleur!
Il vit dans un désert: jamais d'un cœur aride
La foule des plaisirs n'a pu remplir le vide.
L'homme a, pour être heureux, besoin de sentimens;
Et les jours sont bien longs pour qui n'a que des sens.

On trouve des *Chansons*, des *Contes* & des *Epigrammes* qui sont marqués au même degré de talent & de mérite.

SAUVIGNY (DE).

Apologues Orientaux, *in*-12, 1764.

C'eſt à l'occaſion de ces apologues que nous plaçons l'auteur dans cette notice; leur ſuccès nous diſpenſe d'en rendre compte, nous nous bornerons à parler de l'auteur qui eſt vivant. *Bille-Edme de Sauvigny*, officier de cavalerie, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, cenſeur royal & de la police, eſt né en Bourgogne, il a compoſé pendant qu'il ſervoit dans les gardes du roi *Stanislas*, duc de Pologne, les ouvrages ſuivans.

La *France Vengée*, poëme;
La *Religion Révélée*, poëme;
Réflexions ſur l'Origine, épître;
Voyage de madame Adélaïde & de madame Victoire.

Odes Anacréontiques.

Tous ces ſujets ou pieux, ou à la louange des princeſſes auguſtes, annoncèrent le patriotiſme, la ſaine morale & les talens de l'auteur, qui ne ſe démentit point dans ſon épître des *Lettres Philoſophiques*, ni dans ſon livre intitulé *l'Une & l'Autre*, ou *la Nobleſſe Commerçante & Militaire.* On écrivoit beaucoup alors ſur les moyens d'enga-

ger la nobleſſe à commercer. L'abbé *Coyer* & tant d'autres s'étoient élevés avec force contre le préjugé qui claſſe les négocians à une énorme diſtance de la nobleſſe. Mais il faut que ce préjugé ſoit inné parmi nous, puiſque les meilleurs ouvrages n'ont rien détruit, rien innové.

M. *de Sauvigny* a donné au théâtre François, *Socrate*, tragédie en trois actes, dans laquelle le plus ſage des philoſophes eſt peint avec force & vérité.

Hirza ou *les Illinois*, tragédie en cinq actes, qu'on regrette de ne pas voir plus ſouvent.

Gabrielle d'Eſtrées, tragédie où l'on aime à revoir des perſonnages certainement bien chers à la nation.

Abdir, drame, qui eſt le ſujet ſi touchant du jeune *Argill*, tranſporté ſur la ſcène, & dont le roman ſi intéreſſant de M. *de Mayer* a fourni le canevas.

On a trouvé dans la comédie du *Perſifleur*, de la facilité, une poéſie légère, & des détails très-ingénieux, cette comédie n'a pas été aſſez bien accueillie.

M. *de Sauvigny* a commencé le recueil du *Parnaſſe des Dames*, il a publié un joli recueil intitulé les *Après Soupers de la Société*. Il traduit maintenant *Grégoire de Tours*, c'étoit à lui à qui cette tâche ſembloit particulièrement convenir, lui qui eſt ſi familier avec les mœurs des François des deux premières races. *L'Hiſtoire amoureuſe de Pierre-le-Long & de Blanche Bazu*, a rendu ce vieux ſtyle précieux, & a preſque fait aimer les mœurs de ce bon temps, on ne pouvoit imiter plus heureuſement & avec tant de graces. Proſe, poéſie, caractères, intrigues, tout convient au temps, tout eſt peint avec fidélité & intérêt; qui ne lira avec plaiſir les morceaux ſuivans :

COMPLAINTE.

DE PIERRE-LE-LONG.

O mes ennuis ! ô mes ennuis !
Baillez-moi trève vous en prie
Sans en mourir, du tout ne puis
Vous endurer loin de ma mie :
Baillez-moi trève vous en prie.



NON que me plaigne de ſouffrir :
C'eſt douceur de ſouffrir pour elle ;

Mais las! si me faites mourir,
J'ai peur que chagriniez ma belle,
J'ai peur que chagriniez ma belle.

CHANSON JOYEUSE.

Heur où malheur qu'amant puisse endurer,
Il n'en est onc dessus la terre
Qui puisse à moi se comparer:
Merci, Amour, j'ai mon salaire.



Amans, aimez, après mes longs soupirs,
N'ai, comme vous, les grâces de ma Dame;
Et si pourtant n'avez tous mes plaisirs,
Faudroit encor avoir mon ame.

LA NOUVELLETÉ,

CHANSON.

Il est certain qu'un jour de l'autre mois,
M'est advenu très-merveilleuse chose,
Toute seulette étois au fond du bois,
Vint mon ami, plus beau que n'est la rose;
Il me baisa d'un baiser sage & doux
Et puis après il me fit chose amère:
Si que je dis, avec un grand courroux,
Tenez-vous coi j'appellerai ma mère.



Il est certain qu'il devint tout transi,
Voyant courir larmes sur mon visage;
A jointes mains, il me cria merci,

Et cela fit que je fus moins sauvage :
Quand il me vit que je parlois si doux,
L'ami s'y prit de tant belle manière,
Que je lui dis, sans avoir de courroux,
Tenez-vous coi, j'appellerai ma mère.



Il est certain que lors il m'arriva
Chose nouvelle, à quoi n'étois pas faite,
Et quasi morte, un baiser m'acheva,
Qui me rendit les yeux clos & muette;
Puis m'éveillai, mais d'un réveil si doux,
Que remourus, tant il me fit grand-chère;
Enfin besoin ne fut d'être en courroux :
Il devint coi, sans qu'appelai ma mère.

SENEÇAI (*Antoine* BAUDERON DE SENEÇAI *ou* SENECÉ), né à Mâcon en 1643, étoit arrière petit-fils de *Brice Bauderon*, savant médecin, connu par une pharmacopée. Son père, lieutenant-général au présidial de Mâcon, qui mérita par son zèle patriotique un brevet de conseiller d'état, lui donna une excellente éducation, il suivit le barreau pendant quelque temps, moins par inclination que par déférence pour ses parens. De retour dans sa patrie, il accepta un duel qui l'obligea de se retirer à la cour du duc de *Savoye*, poursuivi partout par son mauvais destin, il eut une autre affaire avec les frères d'une demoiselle

amoureuſe de lui qui vouloit l'épouſer malgré eux. Ce nouvel incident l'obligea de paſſer à Madrid. Sa première affaire ayant été accommodée, il revint en France, & acheta en 1673 la charge de premier valet-de-chambre de la reine *Marie-Thérèſe*, femme de *Louis XIV*; à la mort de cette princeſſe arrivée en 1684, la ducheſſe d'*Angoulème le reçut* chez elle, avec toute ſa famille qui étoit nombreuſe. Cette princeſſe étant morte en 1713, Seneçai retourna dans ſa patrie, où il mourut en 1737 à 94 ans. La littérature, l'hiſtoire, les muſes françoiſes & latines étoient l'objet de ſes plaiſirs, il ne négligea pourtant pas la ſociété, & il y plut autant par ſon caractère que par ſon eſprit: il conſerva, juſqu'à la fin de ſa vie, un eſprit ſain & animé de cette gaieté & de cette joie innocente, qu'il appeloit avec raiſon le baume de la vie, les poéſies que nous avons de cet auteur, le mettent au rang des favoris d'*Apollon*. Sa verſification eſt cependant quelquefois un peu négligée; mais les graces piquantes de ſa poéſie dédommagent bien le lecteur de ce défaut; il a fait des épigrammes, 1724, *in*-12; des nouvelles en vers, des ſatyres, en 1675,

in-12, &c. Son conte du *Kaimac* eſt d'un ſtyle plaiſant & ſingulier ; il ſe trouve dans l'élite des poéſies fugitives, ainſi que la manière de filer *le Parfait Amour*, autre conte eſtimé. On diſtingue auſſi le poëme intitulé : *les Travaux d'Apollon*, ouvrage original, & dont le poëte *Rouſſeau* faiſoit grand cas.... On trouve dans les *Mercures* du temps de bonnes diſſertations du même auteur, ſur différens ſujets (1).

Il a réfuté les mémoires du cardinal de Retz dont il a conteſté l'authenticité, & il prouve qu'il eſt impoſſible que ce cardinal en ſoit l'auteur. Senecé avoit connu tous les perſonnages qui ſont indignement traités dans les mémoires, & il en fait lui-même des portraits plus décens, nous n'oſons point affirmer qu'ils ſoient plus reſſemblans.

V

VIELAND (M.), qui vit encore dans la cour de Saxe-Gotha, eſt trop connu pour

(1) Cet article eſt tiré du *Dictionnaire Hiſtorique*, & nous aimons mieux tranſcrire, que de déguiſer des plagiats, quand nous n'avons rien de nouveau à dire.

que nous croyons devoir dire quelque chose sur sa personne. On sait qu'il s'est exercé dans presque tous les genres de poésie, qu'il a fait des pieces de théâtre, & des romans de différens genres. Son roman d'*Agathon* est le premier ouvrage moderne allemand qui ait été traduit. Il est en effet le meilleur, le plus ingénieux, le plus philosophique & le plus agréable de tous ceux qui ont paru en Allemagne; l'auteur voulant le faire passer pour la traduction d'un roman grec, a suivi la méthode des Héliodore, des Tatius & des Longus, c'est-à-dire, que comme dans les amours de *Théagènes* & *Chariclée*, de *Leucippe & Clitophon*, *& d'Ismène*, il commence à raconter les aventures de ses héros, lorsqu'ils sont déjà au milieu de leur carrière, ce n'est qu'au bout de plusieurs livres qu'il nous apprend le commencement de sa vie. L'auteur a voulu représenter un honnête homme qui a le courage de pratiquer la vertu.

Dans un *Discours* qui précède le roman d'*Agathon*, M. *Vieland* classe les principaux auteurs de la littérature allemande : *Utz*, *Lessing*, *Gleim*, *Gestemberg* sont distingués

par des poésies légères. *Cramer*, par les odes, *Hagedorn*, *Gellert*, *Rost*, par les fables & les contes, *Gessner*, par l'Idille, *Bodmer* par la poésie élevée ; *Haller*, *Zacharie*, *Kleist* par l'enthousiasme épique, *Klopstok*, par son poëme intitulé *la Messiade*, *Rabner* par la satyre, *Schlegel*, *Crhonegk* par les ouvrages dramatiques, le juif *Mosès* par la morale.

Les *Mémoires* de Mademoiselle *Sternheim* du même auteur, publiés en allemand en 1771, ont été traduits en françois en 1772, par madame de *L. F.*, les mœurs de la noblesse allemande du second ordre y sont bien peintes ; malheureusement les réflexions y sont trop multipliées, l'héroïne réfléchit & moralise sans cesse, & ne nous fait pas grâce d'une seule pensée. L'auteur y joint les siennes propres.

M. *Vieland* a déclaré n'en être que l'éditeur & fait donner les honneurs de la composition à madame de *la Roche*, femme d'un conseiller de l'élection de Trêves : on trouve à la fin du second volume une anecdote allemande, dont madame *de la Roche* est auteur, & qui n'a point les défauts que nous reprochons à la première partie.

Les *Aventures Merveilleuses de Don Silvio de Rosalva* ou *le Nouveau Don Quichotte*, a été traduit en françois en 1770 ; 1 vol. *in*-8°.

M. *Vieland* déclare dans la *Préface*, qu'il n'est que l'éditeur de cet ouvrage, & que le véritable auteur est *Don Ramis de Z*..., ci-devant secrétaire d'ambassade d'Espagne en Allemagne ; mais il ne faut point ajouter foi à cette supercherie ; on reconnoît avec plaisir dans cet ouvrage le ton philosophique & badin de M. *Vieland*, les plaisanteries sont ici plus légères que dans les autres ouvrages de ce poëte, il y est plus libre, plus aisé.

L'ouvrage est une imitation du *Don Quichotte* de *Michel de Cervantes*, dans laquelle l'auteur a eu envie de corriger ses lecteurs de la manie des *Contes de Fées*, comme l'auteur espagnol a voulu faire revenir sa nation sur le goût des *Romans de Chevalerie* : il a imité la marche de *Cervantes*, & *Don Silvio* est calqué sur *Don Quichotte*, *Pédrillo* sur *Sancho*, nous n'osons pas dire que le mérite de la copie égale celui de l'original, mais du moins y trouve-t-on beaucoup d'agrémens.

Ce roman a été traduit par feue madame d'*Uffieux*, qui joignoit au mérite de ſavoir plusieurs langues, celui de bien écrire dans la ſienne, & qui avoit des qualités perſonnelles vraiment recommandables ; elle étoit épouſe d'un homme de lettres qui vit encore, & avantageuſement connu dans la littérature.

Le *Nouvel Amadis* de M. *Vieland* eſt plutôt un poëme qu'un roman : cet ouvrage recommandable par la célébrité de ſon auteur, n'a pas toutes les grâces de l'*Amadis François* ; mais on peut ſe diſtinguer au ſecond rang. L'auteur débute par une apoſtrophe à ſa muſe, mêlée d'imprécations contre les critiques, les faux dévots, & contre les prudes. Il annonce de cette manière l'eſprit dans lequel ſon ouvrage eſt compoſé. On voit que M. *Vieland* a voulu que ſon lecteur pût faire des applications, mais la plupart ſont trop forcées, & il eſt très-difficile quelquefois de deviner ſur quoi les plaiſanteries portent. *Amadis* eſt trop ſingulièrement repréſenté, on ne ſait ſouvent ce qu'il deviendra, l'auteur a cru pouvoir ſe permettre des anachroniſmes, pour rendre ſa fiction piquante ; mais il

il y a mis trop peu de ménagemens ; dans le chant dix-septième, il fait cheoir *Amadis* qui est blessé de sa chûte, on le porte dans une cabane voisine habitée par une vieille qui avoit des secrets merveilleux pour guérir toutes les maladies, & même pour ressusciter les morts : un élixir souverain le tira d'embarras. Et à propos de cet élixir, le traducteur de M. *Vieland* fait dire à l'auteur, que cet élixir est connu maintenant sous le nom *des Gouttes* du comte *de Cagliostro*. *Une note ajoute*, le fameux *Abraham Rajo*, qui fait de nos jours tant de miracles dans une ville de France (Strasbourg), sous le nom du comte *de C**** descend en droite ligne de cette bonne vieille, & a hérité de tous ses secrets. On conviendra que c'est amener les plaisanteries d'un peu loin. Si le traducteur a falsifié son original à ce point là, il en est plus répréhensible.

Nous ajouterons que le sujet d'*Amadis* ne convenoit point à M. *Vieland*, la peinture de certaines mœurs n'est propre qu'à des observateurs placés dans ces villes, où la galanterie a de la fraîcheur, son mouvement & des grâces ; il faut la peindre

autrement qu'avec les couleurs de l'*Idille.*

M. VIELAND EST AUTEUR

Du poëme de Cyrus ;
Du poëme de l'Art d'Aimer ;
Du poëme sur la Nature ;
Du poëme intitulé : *l'Épreuve d'Abraham* ;

IL A COMPOSÉ

Des Contes Moraux ;
Des Lettres Morales ;
Les Lettres des Morts aux Vivans ;
La Sympathie des Ames ;
Clémentine ;
Jeanne Gray, Tragédie ;
Arasme & Panthée, Tragédie.

VILLENEUVE (*Gabrielle-Susanne* BARROT), fille d'un gentilhomme, reftée veuve de M. *de Gallon*, feigneur de Villeneuve, lieutenant-colonel d'infanterie; elle logea & vécut avec le célèbre *Crébillon* le tragique, jufqu'à fa mort arrivée en 1755. Elle s'exerça dans le genre romanefque, & elle eut à cet égard quelque fuccès.

ON A D'ELLE

Le Phénix Conjugal, in-12 ;

Le Juge Parvenu, in-12;
Les Contes de cette année, in-12;
Les Belles Solitaires, en trois parties, *in*-12;
Le Beau-Frère supposé, quatre parties, *in*-12;
Le Temps & la Patience, deux vol., *in*-12;
Mademoiselle de Marsange, in-12;

La Jardinière de Vincennes. Ce dernier roman est un tableau des caprices de l'amour & de la fortune; les situations sont attendrissantes, la noblesse des sentimens, la justesse des réflexions rachètent la foiblesse & l'incorrection du style; *Le Prince Azerolles* est le plus joli de ses ouvrages, & est, en effet, très-ingénieux. Madame *de Villeneuve* faisoit insérer des *Vers* dans les *Mercures* du temps.

SANDISSON (M. DE). Les trois premières éditions du Roman d'*Abdalla* sont semblables, & le roman n'y finit point; lorsqu'il parut en 1713, il fut attribué à un abbé jeune alors, mais déjà distingué par son mérite, comme il l'étoit par sa naissance, qui présidoit à la plus fameuse *Bibliothèque de l'Univers*, qui parent d'un Chancelier de France, fut chargé de la Librairie, fut de toutes les académies, &

eſt mort Doyen des Conſeillers d'Etat, (M. *Bignon*).

L'auteur ſuppoſe qu'un M. *Sandiſſon* établi à Batavia, lui a adreſſé un manuſcrit arabe dont l'auteur & le héros (*Abdalla fils d'Amek*) avoit été chargé par le Grand Mogol *Cha Jehan* de conclure un traité avec la Compagnie hollandoiſe. Il aſſure que cet Ambaſſadeur eſt mort à Batavia ayant reçu la nouvelle que l'Empereur du Mogol avoit été détrôné, & qu'il étoit mort faute d'avoir bu avec les précautions néceſſaires, l'eau de la Fontaine merveilleuſe de l'isle de Borico, qu'*Abdalla* lui avoit apportée. Telle eſt la fable qui amène ce conte, & lui donne quelque légère vraiſemblance ; — cette *Notice* eſt de M. le Marquis *de P......*

VOISENON (*Claude-Henri de Fuſée*, Abbé DE), l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, Conſeiller intime & Miniſtre du Prince évêque *de Spire*, né au château de Voiſenon près Melun, le 8 Juillet 1708 ; nous paſſerons rapidement ſur les motifs de ſa vocation eccléſiaſtique, & de ſon refus d'accepter l'épiſco-

pat; il préféra l'abbaye royale du Jars, le séjour de Paris, la liberté & les muses. Il se lia avec mademoiselle *Quinault*, Actrice célèbre, retirée du théâtre, qui avoit réuni chez elle une société de gens de lettres & de gens de qualité; on lisoit des ouvrages deux fois par semaine, on y jouissoit de cette liberté de plume & de gaieté trop rare, & malheureusement trop nécessaire à l'homme de génie; l'abbé *de Voisenon* y parut tout ce qu'il étoit, vif, brillant & plein de grâces, original & piquant.

C'est sur l'invitation pressante de mademoiselle *Quinaut*, & d'après le plan qu'elle lui en traça, que l'abbé *de Voisenon* écrivit la comédie intitulée: *la Coquette Fixée*, qui eut un très-grand succès au Théâtre Italien, & où on trouva de la facilité, des tirades heureuses, une peinture vraie (dit un journaliste) « des mœurs du » jour, des nuances de caractère bien sai» sies, un dialogue facile & spirituel, on » sait par cœur ce morceau ».

Je ne veux point avoir une maison bruyante,
Où Paris en détail s'amène & se présente,
Où l'on trouve Officiers, Magistrats, Beaux-Esprits,

Toute eſpèce en un mot, excepté des amis ;
Une maiſon enfin où, loin de ſe voir maître,
Le mari ſubjugué n'a pas droit de paroître,
Et ſans ceſſe entend dire, avec un ris moqueur,
Que l'on va chez Madame & jamais chez Monſieur.
Oui, ſans doute, à préſent, par un abus extrême,
Le ſoir, ſi par haſard, quand il vient de rentrer,
Chez ſa femme, un moment il oſe ſe montrer,
On demande tout bas quel homme ce peut être ?
S'il ſe trouve quelqu'un qui le faſſe connoître,
On ſe lève, & Madame avec un air tranſi,
Dit : ne vous levez pas, Monſieur ; c'eſt mon mari :
Il s'en ira bientôt : car jamais il ne ſoupe.
Alors le ſérieux gagne toute la troupe ;
Tous, d'un ennui marqué, ſemblent enveloppés :
Le ſilence eſt rompu par quelques mots coupés.
L'Homme qui voit le froid que ſa préſence inſpire,
Et qui juge aiſément qu'on veut qu'il ſe retire,
S'eſquive, ouvre la porte en déplorant ſon ſort,
Et l'on voit la gaîté qui rentre quand il ſort.

Il donna ſucceſſivement le *Réveil de Thalie*, comédie en un acte & en vers, les *Mariages Aſſortis* comédie, *la Jeune Grecque*, qui ſoutinrent ſa première réputation.

Dans le même temps, il s'en faiſoit une dans les ſociétés de Paris, par de jolis vers & par d'autres ouvrages ; c'eſt là auſſi qu'il ſe rapetiſſa, & qu'il émouſſa le deſir de tenter de plus durables ſuccès, il

n'écrivit plus rien dans un genre élevé, & ne composa plus des ouvrages de chevalet.

L'*Histoire de la Félicité*, les poëmes *des Israélites* sur le Mont *Oreb*, & des fureurs de *Saül*, sont des productions médiocres, malgré l'esprit & les vers heureux dont ils sont remplis. Nous ne parlerons point de *Zelmis & Zelmaïde*, ni du *Sultan Mis-à-Pouf*, ni du *Recueil de ces Messieurs*, pour lequel il étoit en société avec le comte *de Caylus*, madame *de Graffigny*, MM. *la Chaussée*, *Duclos*, *Moncrif*, *Crébillon* le fils, *Clairaut*, *le Grand Prieur d'Orléans*, le marquis d'*Armenonville*, & ceux qui étoient des soupers de mademoiselle *Quinaut*, & qui savoient rédiger les plaisanteries qu'on s'y permettoit.

Le duc *de Choiseul* offrit à l'abbé *de Voisenon*, une place de Ministre, chargé des affaires de France dans une cour étrangère, mais celui qui avoit refusé par amour de la liberté, un évêché, devoit refuser un ministère, ce qui ne manqua point : le duc *de Choiseul* récompensa son refus d'une pension de 6000 livres, à condition qu'il travailleroit à des essais histo-

riques à l'ufage des princes de la famille royale. Son travail s'eft réduit *à des Fragmens Hiftoriques*. On n'y trouve rien d'utile (felon un journalifte), ils fourmillent de calembours, de pafquinades, de jeux de mots. Ce qu'on eft convenu d'appeler efprit de fociété, ne peut s'allier longtemps avec la gravité néceffaire à l'hiftoire.... Le feul morceau d'une certaine étendue, a pour objet les négociations entre la France, la Hollande & l'Angleterre, pour la paix d'Utrecht, pendant les années 1713, 1714.

On trouve encore dans les œuvres de l'abbé *de Voifenon*, des anecdotes littéraires fur un grand nombre de gens de lettres, & fur quelques autres perfonnes connues : la plupart de ces anecdotes décèlent la légèreté, la prévention, l'injuftice même la plus choquante. Les colibets, les turlupinades & le néologifme y reviennent à chaque page, le journalifte juftifie fon jugement en citant des articles qui en effet font finguliers. Nous ne rapporterons que celui qui regarde le préfident *Hainaut ; la reine honoroit le préfident Hainaut de fes bontés : la perte de cette*

Princeſſe fut en lui la première époque de l'hiver de ſon ame ! Quel jargon ! à coup ſûr, celui qui écrivoit ainſi n'avoit ni le véritable, ni le bon eſprit, ni ſenſibilité. Ces vers ne ſont pas exempts des mêmes taches, ou plutôt des mêmes ſingularités.

*A MADEMOISELLE DE G***.*

C'EST créer, charmante Jeuneſſe,
Que d'imaginer des plaiſirs :
L'amour les voit naître ſans ceſſe
Dans le vide de vos loiſirs,
Et les modèle avec adreſſe
Sur le deſſin de vos deſirs.

Des plaiſirs modelés ſur le deſſin des deſirs ! a-t-on jamais rien écrit de pareil !



AUTRE.

TOUS les jours feront fêtes doubles,
Et les deſirs feront le plan des *Oremus* :
. . . .
. . . .
. . . .
C'eſt dans tes yeux qu'on lira ſon roſaire,
Les amours répondront en chœur,
La relique ſera ton cœur,
Le mien ſera le reliquaire.

Encore des desirs qui sont un plan d'*Oremus*, un cœur qui est relique, un cœur qui est reliquaire. Dans quel temps écrivoit-il donc ? demandera-t-on un jour ? Si *Chaulieu* revenoit, que diroit-il ? On prétend que *Voltaire* à son retour à Paris, fut bien surpris du jargon qu'il trouva dans la société, du calembour dont on abusoit en sa présence, il le regardoit comme l'éteignoir de l'esprit, il avoit engagé Madame *du Défant* à se liguer avec lui, & à ne pas souffrir qu'un *tyran si bête* usurpât l'empire du grand monde ; presque seuls ils étoient restés d'un siècle plein de politesse. Il écrivit :

On dit qu'aujourd'hui la Jeunesse
A fait à la délicatesse
Succéder la grossiéreté ;
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche paresse
A cette sage oisiveté
Que l'étude occupoit sans cesse.

Et *Voltaire* disoit vrai. Pour revenir à l'abbé *de Voisenon*, c'est moins à lui qu'il faut s'en prendre qu'aux libraires, qui vont feuilletant tous les porte-feuilles, & en tirent des morceaux que l'auteur n'avoit

confiés qu'à l'amitié indulgente, pour en former des volumes. Cinq volumes *in*-8°. pour le *Recueil des Œuvres* de l'abbé *de Voisenon*, c'est une de ces entreprises de librairie aussi ridicule qu'il soit possible. C'étoit le seul moyen d'étouffer l'esprit de l'auteur sous un tas de puérilités & d'inepties.

Son goût étoit délicat & sûr, & jamais on n'eut à l'accuser d'avoir porté un mauvais jugement sur les manuscrits qu'on lui confioit. Il fut comme tous les gens-de-lettres, en butte à la satyre & la méprisa.

Sa liaison avec madame *Favart* nuisit au mari de cette aimable actrice; le public avoit l'injustice d'attribuer à l'abbé les charmans ouvrages de M. *Favart*, il s'en défendit continuellement avec chaleur & avec sincérité.

Nous n'avons parlé que de la gaieté de son esprit, de ses liaisons, il est temps d'ajouter que le revenu de trente mille livres de rente étoit partagé aux malheureux. Il pensionnoit les uns, aumônoit les autres, & sous la forme plus délicate d'un prêt, il secouroit ceux qui auroient pu rougir d'un don. Il mourut à Voisenon le 22 Novembre 1775, âgé de soixante-huit ans. Nous transf-

R vj

crirons l'*Epître* remplie de gaieté, qu'il adressa à *Tronchin*, son médecin, peu de jours avant sa mort.

Grand Médecin, de mes sottises,
Vous causez ma sécurité.
Comptant sur votre habileté,
Sans cesse je m'expose aux crises.
Je suis sûr de l'impunité.
Oui, mes fautes sont votre ouvrage,
Je n'en accrois la quantité
Que pour vous devoir davantage.
Je vis en les multipliant,
Vous me guérissez, en riant.
D'une morale repoussante,
Attribut de qui ne sait rien,
Vous fuyez la marche pesante.
L'amitié douce & consolante
Dont le coloris fait du bien,
Et me persuade & m'enchante:
Vous êtes un Magicien.
Le sentiment est l'interprète
Des avis que vous me donnez.
Votre cœur est votre baguette,
Et moi-même vous m'étonnez.
Je me trouve meconnoissable:
Je fais vœu de docilité,
Et je vais être raisonnable:
Divin docteur, en vérité,
C'est me jouer un tour pendable;
Docteur célèbre, à si bon droit,
Vous voulez, sans aucune grâce,
Qu'on boive & qu'on mange tout froid:

Croit-on que cela m'embarrasse?
Par un régime si nouveau
Vous savez me marquer ma place.
Mettre un des quarante à la glace,
C'est mettre le poisson dans l'eau.

Il poussa cette gaieté jusqu'aux derniers momens, s'étant fait apporter avant de mourir son cercueil de plomb, il s'adressa à son laquais. Voilà ma dernière redingote, lui dit-il, j'espère que tu ne me voleras pas celle-la.

Il fut reçu à l'Académie Françoise, le 22 Janvier 1763, à la place de *Crébillon* le tragique, son *Discours* de réception est rempli de poésie & d'imagination. L'invention des deux *Temples de la fausse Gloire* & de *la Gloire véritable* est ingénieuse.

Il avoit une qualité précieuse pour l'amitié, c'est qu'il étoit vrai, & qu'on pouvoit le consulter avec sécurité; il corrigeoit volontiers les ouvrages de ses amis. *Voltaire* ne dédaignoit point de le consulter.

VOLTAIRE (*François-Marie* AROUET DE), né à Paris le 20 Novembre 1694; mort à Paris le 30 Mai 1778. M. *de Vauvenargues* a fait son portrait aussi fidèlement qu'on puisse le desirer, & qui ne ressemble

ni à ces fades éloges, ni à ces satyres indécentes dont *Voltaire* a été accablé.

Je me sens forcé (dit-il) de respecter un génie hardi & fécond, chéri, pénétrant, facile, infatigable, aussi ingénieux & aussi aimable dans les ouvrages de pur agrément, que vrai & pathétique dans les autres : d'une vaste imagination qui a embrassé & pénétré rapidement toute l'économie des choses humaines, à qui ni les sciences abstraites, ni les arts, ni la politique, ni les mœurs des peuples, ni les opinions, ni leurs histoires, ni leurs langues même n'ont pu échapper ; illustre en sortant de l'enfance par la grandeur & la force de sa poésie féconde en pensées, & bientôt après par les charmes & par le caractère original & plein de raison de sa prose, philosophe & peintre sublime, qui a semé avec éclat dans ses écrits tout ce qu'il y a de grand dans l'esprit des hommes, qui a représenté les passions avec des traits de feu & de lumière, & enrichi le théâtre de nouvelles graces ; savant à imiter le caractère & à saisir l'esprit des bons ouvrages de chaque nation, par l'extrême étendue de son génie, mais ne mettant rien d'ordinaire, qu'il ne

l'embelliſſe ; éclatant juſques dans les fautes qu'on a cru remarquer dans ſes écrits, & tel que malgré leurs défauts, & malgré les efforts de la critique, il a occupé ſans relâche de ſes veilles, ſes amis & ſes ennemis, & a porté chez les étrangers, dès ſa jeuneſſe, la réputation de nos lettres, dont il a reculé les bornes.

Il nous ſiéroit mal de prononcer ſur le génie de cet écrivain célèbre, & qui eſt digne de toute la célébrité dont il jouit. Nous n'avons certainement point acquis le droit de le juger. Ce que nous ſavons bien, c'eſt qu'il peut ſervir de modèle dans plus d'un genre.

Babouc, *Zadig*, *la princeſſe de Babylone*, ſont dans le genre oriental, & c'eſt la raiſon qui nous a obligé d'inſérer cette notice. Ces romans ſont ſupérieurs à preſque tous ceux du même genre. C'eſt le merveilleux d'un philoſophe ; ils ont plutôt les formes orientales, que le ton & la couleur des Orientaux.

Il nous ſeroit plus facile de prononcer ſur le cœur de *Voltaire*, qui fut, quoiqu'on en diſe, humain, ſenſible & bienfaiſant ;

personne n'eut autant à se plaindre que lui des littérateurs, & de l'injustice des sectaires. En débutant il fut la victime d'un scélérat, nommé *Beauregard*, qui lui attribua des vers qu'il n'avoit point faits. Il fut enfermé à la Bastille. On sait qu'il y composa de mémoire plusieurs chants de *la Henriade*. *Roy* étant à la Bastille en 1725, y composa également un *poëme* de sept mille vers, dont le sujet est *la Conquête du Mexique*. On ne croiroit pas ce lieu si propice à la poésie. Au sortir de sa captivité, il fut menacé d'être assassiné par le même, & les libellistes dans le même temps vouloient l'assassiner d'une autre manière; il a tout surmonté, & il a fait du bien.

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage, disoit-il, & il le disoit avec sensibilité. Qu'on relise sa lettre à M. *le Brun* à l'occasion de la nièce du grand *Corneille*. *Dans nos loisirs nous lui apprendrons à broder les sujets du Cid & de Cinna*. Nous allons transcrire une lettre tirée du voyage de M. *de Mayer*, en Suisse, dans laquelle il peint dans *Voltaire*, le seigneur bienfaisant. C'est la lettre vingt-sixième du second volume. L'auteur après avoir peint la dé-

folation dans laquelle la révocation de l'édit de Nantes avoit jeté *Ferney* & *Sergy*, dit : — Tel étoit l'état de *Ferney* à l'époque où *Voltaire* en fit l'acquifition. Il voulut en ranimer les reftes, & il s'y prit de la meilleure manière. A Marfeille le fieur *Roux de Corfe*, avoit fondé une ville (Brue) fur un terrein aride. *Voltaire* fuivit cet exemple ; il appela des Colons ; aux laboureurs, il donnoit des fermes à bail, des avances pécuniaires & des inftrumens de labour ; aux artifans, une maifon, moyennant un cens, & un prêt d'argent. Il obtint du fifc des adouciffemens confidérables, un abonnement avec les fermes, l'établiffement de la pofte, & la diftribution du tabac. Soixante ménages montèrent à fix cent ; des horlogers s'y établirent, on y voit encore la manufacture de Romilli. Tous les mois *Voltaire* bâtiffoit une maifon, & accueilloit un Colon. Tandis que des journaliftes foupçonnoient fon cœur, il leur donnoit par fes bienfaits un terrible démenti ; c'étoient de ces bienfaits obfcurs dont la vanité n'a pas même la faculté de fe targuer, & dont une ame fupérieure eft feule capable. Cette main occupée à

ſuivre une correſpondance multipliée avec des Souverains, des Miniſtres, des Savans, dreſſoit des placets pour des payſans, ſa renommée lui attiroit des viſites nombreuſes; on n'étoit point un homme de qualité, bel eſprit & connoiſſeur, ſi on n'avoit fait au moins une fois le voyage de Ferney, pour y voir un vieillard, très-peu jaloux des caillettes titrées, qui, clos dans ſa chambre à coucher, paſſoit dans ſa bibliothèque, & par une trape, dans ſa ſalle des bains: on avoit fait ſouvent un voyage inutile; on s'étoit promené ſous ſon allée de marroniers, & on avoit regardé le globe ou méridien de ſa terraſſe: cependant on venoit habiter à ſon voiſinage; on affermoit, on achetoit des héritages, & on verſoit de l'argent dans le pays. Quand il partit, il laiſſa douze cent Habitans dans la conſternation; vous n'y en trouveriez pas ſix cent. Un ſeul homme, un bon ſeigneur, eſt difficile à remplacer. Il vint chercher à Paris des lauriers, & il trouva la mort.

. . . .

. . . .

M. *de Mayer* continue ainſi : — on a laiſſé dans la ſalle à manger un tableau

ſatyrique, & qu'on ne peut guère pardonner ; c'eſt *Voltaire conduit au Temple de Mémoire*, devancé par la renommée, & applaudi par la France, la Ruſſie & la Pruſſe ; à ſes pieds & pêle-mêle, jetés l'un ſur l'autre, ſont *Nonotte*, *Patouillet*, *la Baumelle* & des ſatyriques vivans qu'il ne me convient point de nommer. C'eſt apparemment à table que *Voltaire* s'égayoit à leurs dépens, avec le ſarcaſme amer dont il étoit capable. Je ne puis vous diſſimuler qu'il pouſſa trop loin ſa haîne contre ceux qui le critiquoient ; c'eſt un tort qu'il eſt difficile de pallier ; il avoit aſſez de renommée pour ſupporter les morſures de l'envie, ou plutôt les déchirures d'un parti qui l'attaquoit tout haut, en l'admirant tout bas. On voit dans le même tableau des images plus conſolantes, & dont il eut raiſon de garder un touchant ſouvenir ; les *Calas*, les *Sirven*, Madame *Dupuy*, qui habite encore au voiſinage, & qui tourne ſans ceſſe des yeux de douleur ſur ce château où la bienfaiſance & le génie l'avoient attirée, & maintenant muet & déſert.

. . . .

. . . .

Sur la façade de l'église, on lit : *Deo erexit Voltarius.* Il bâtiſſoit ce temple pendant que des journaux l'accuſoient d'impiété, & il alloit aſſiſter à la meſſe de minuit avec la famille qu'il s'étoit faite par ſes bienfaits. Il écrivoit au Roi de Pologne : — *Il faut que chacun dans ſa chaumière faſſe autant de bien que Votre Majeſté en ſes Etats : Elle bâtit de belles égliſes Royales, j'édifie des égliſes de village. Diogène remuoit ſon tonneau, quand les Athéniens conſtruiſoient des flottes. Si vous ſoulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en ſoulagions dix; le devoir des Princes & des Particuliers eſt de faire chacun dans ſon état tout le bien qu'il peut faire.*

Voulez-vous ſavoir s'il eſt regretté, venez : le ſilence de ſes maiſons déſertes vous l'apprendra : elles étoient habitées quand il vivoit. Heureux celui dont l'éloge, a-t-on dit, part de l'antichambre ! à plus forte raiſon quand il part d'une bouche libre, qui vient gémir ſur une tombe. —

Veut-on voir *Voltaire* honorer la Philoſophie, en ſe peignant lui-même, il ſuffit de lire une lettre qu'il écrivoit au même roi. — Il n'y a point en France de meil-

leurs citoyens que les Philosophes ; ils aiment l'état & le Monarque ; ils sont soumis aux loix ; ils condamnent & ils couvrent de honte ces factions pédantesques & furieuses également ennemies de l'autorité Royale & du repos des sujets ; il n'est aucun d'eux qui ne contribue avec joie, de la moitié de son revenu, au soutien du Royaume. Continuez, Sire, à les seconder de votre autorité & de votre éloquence ; continuez à faire voir que les hommes ne peuvent être heureux que quand les Rois sont Philosophes, & quand ils ont beaucoup de sujets Philosophes. Encouragez de votre voix puissante des citoyens qui n'enseignent dans leurs écrits & dans leurs discours, que l'amour de Dieu, du Monarque & de l'Etat. — Il n'a cessé de régler toute sa vie, sa conduite, sur ces principes respectables.

VERS

FAITS A SELLIÈRES,

SUR SON TOMBEAU.

Par M. le Marquis de VILETTE.

LE voilà, ce Grand Homme accablé par la gloire!
Les Muses sont en pleurs, tous les Arts sont en deuil;
Dans le Nord, on élève un temple à sa mémoire,
Au fond de ces déserts, il n'a pas un cercueil.



O tombe que j'embrasse! ô vénérable terre!
Terre qui, sous mes pas, as semblé tressaillir,
Ouvre-toi, qu'en mon sein je puisse recueillir
Les restes précieux qu'enferme cette pierre.



DANS les lieux dont trente ans il fut le bienfaiteur,
Que ne puis-je emporter son génie & sa cendre!
Privé de ces devoirs que je ne puis lui rendre,
Je vais les consoler en y portant son cœur.

Le roi de Prusse voulut consoler les manes *de Voltaire*, en lui rendant les plus grands honneurs. On lit dans la gazette de Berlin du 30 Mai 1780 — aujourd'hui à neuf heures & demie du matin, on a célébré dans l'église catholique de cette ville,

avec toute la pompe convenable, aux fraix de Sa Majesté, un service solemnel, pour le repos de l'ame de feu Messire *François-Marie Arouet de Voltaire*, Membre de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse, l'un des quarante de l'Académie Françoise, Seigneur de Ferney & de Tournay au pays de Gex, décédé à pareil jour en 1778; un très-grand nombre de personnes distinguées de divers états ont assisté à cette cérémonie religieuse; au sortir de laquelle on a distribué des aumônes considérables aux pauvres.

Ce service a été demandé par les Académiciens catholiques de Berlin, & ils l'ont obtenu de leur Curé avec d'autant plus de facilité, de justice & de raison, qu'ils ont produit des preuves authentiques que feu M. *de Voltaire* a fait avant sa mort une profession de foi très-orthodoxe; qu'il s'est confessé, qu'il a édifié les ames chrétiennes par des aumônes & autres bonnes œuvres, qu'il a eu à l'Abbaye de Sellieres, au diocèse de Troyes, tous les honneurs de la sépulture écclésiastique; de sorte que c'est méchamment qu'on a fait courir le bruit que le clergé françois lui avoit voulu refu-

ser la sépulture ; chose que ce clergé si respectable n'auroit pu faire sans violer les loix de la justice, sans détruire les principes de la bonne police, & sans donner à des haînes particulières une influence incompatible avec la charité chrétienne, & avec toute vertu sincère & véritable.

L'église étoit tendue & magnifiquement illuminée, & on avoit élevé au milieu un superbe catafalque. Le roi avoit prononcé le panégyrique de Voltaire dans son Académie.

LISTE DE SES OUVRAGES.

La Henriade ;
Essai sur la Poésie Epique ;
Le Temple du goût ;
Dissertation sur les changemens arrivés dans notre Globe ;
Micromégas ;
Élémens de la Philosophie de Newton ;
Remarques sur les Pensées de Pascal ;
Mêlanges de Littérature, d'Histoire, de Philosophie ;
Zadig, ou *la Destinée ;*
Le monde comme il va ;
Diatribe du Docteur Akakia ;

Histoire

Histoire de Charles XII ;
Le Poëme de Fontenoi ;
Remercîment sincère à un homme charitable ;
Conseils à M. Racine ;
Tombeau de la Sorbonne ;
Essai sur le Siècle de Louis XIV ;
Essai sur les Guerres Civiles ;
Les Mensonges imprimés ;
Mennon ;
La Voie du Sage ;
Le Préservatif ;
Réponse à toutes les objections faites contre la Philosophie de Newton ;
Histoire des Croisades ;
Annales de l'Empire ;
Abrégé de l'Histoire Universelle ;
Histoire de la Guerre, 1741 ;
La Religion naturelle, Poëme ;
La destruction de Lisbonne ;
Supplément à l'Histoire de Louis XIV ;
Apologie de Bolingbroke ;
Lettres Philosophiques ;
Essai d'Histoire générale ;
Candide ;
Précis de l'Ecclésiaste & du Cantique des Cantiques ;
Histoire de l'Empire de Russie ;

Contes de Guillaume Vadé ;
Recueil de Poésies Fugitives ;
Réponſes à ſes Critiques ;
Lettres ſur divers ſujets de Littérature ;
Mémoires pour les Calas ;
L'Ingénu ;
L'Apôtre ;
La princeſſe de Babylone ;
La guerre de Genève.
L'homme aux quarante Ecus ;
Le Cathécumène ;
Le dîner de M. Boulainvilliers ;
Son Théâtre.

U

UNCY (*Mademoiſelle*), a inſéré dans ſon *Recueil* des Contes qui appartenoient aux auteurs qui ſe trouvoient avec elle chez mademoiſelle *Quinaut*, & qui formoient la ſociété de ces Meſſieurs.

On en a recueilli 44, tous *Moraux*, en 1763, un ſeul volume *in*-12.

L'auteur eſt encore vivant, ſes *Contes* reſpirent une raiſon ſage, une morale pure ; & il paroît qu'elle a ſacrifié l'invention à ces deux qualités précieuſes.

D

DUSSIEUX (*Madame*), nous avons déjà parlé de cette dame dans le courant des *Notices*, on ſait qu'elle a traduit le roman de *Don Silvio de Roſalva*, par *Vieland*.

Elle a donné au public deux volumes de *Nouvelles Intéreſſantes*. Son ſtyle eſt toujours animé par le ton du ſentiment, ou le cri des paſſions ; la nouvelle qui a pour titre les *Princes d'Arménie*, nous a infiniment intéreſſés.

POST-SCRIPTUM.

NOUS ne nous flattons point de n'avoir omis perſonne dans cette *Notice*, malgré l'envie que nous avons eue d'être exacts, & les ſoins que nous nous ſommes donnés. Une nomenclature de ce genre étoit plus difficile qu'on ne penſe ; on n'a qu'à ouvrir la *Bibliothèque des Romans* de l'abbé *Linguet*, on verra combien eſt réduit le nombre des ouvrages & des auteurs ; qu'on liſe nos *Notices*, on ſera convaincu de nos

efforts par la quantité de *Contes* & d'Auteurs que nous avons indiqués. Les *Dictionnaires historiques*, *des Écrivains Célèbres* en ont omis plusieurs ; il nous a fallu chercher, & nous n'avons point regretté le travail & le temps. Ces *Notices* classeront du moins un genre qui aura ses auteurs & son *Dictionnaire* ; en séparant ainsi toutes les parties de la littérature, on parviendra à établir un ordre après lequel soupirent ceux qui se plaignent de la multiplicité des livres.

Fin de la Notice des Auteurs.

NOTICE

Des Recueils dans lesquels on trouve des Contes des Fées.

La Bibliothèque des Fées & des Génies, 2 vol. *in*-12.

Recueil de Contes Galans, in-12, 1699.

Contes moins Contes que les autres, in-12, 1698.

Les Illustres Fées, 2 vol. in-12, 1701.

Nouveaux Contes de Fées, in-12, 1718.

Fées à la Mode, in-12, 1698.

Nouveau Recueil de Contes de Fées, in-12, 1731.

Nouveaux Contes de Fées, in-12., 3 vol. 1776.

Bibliothèque de Campagne, ou *Amusemens du cœur & de l'esprit*, 17 vol.

Anecdotes Indostanes, ou *Zegzey*, 1 vol. *in*-12, 1751.

Les Mercures depuis 1710.

S iij

On trouve dans tous ces Recueils *un choix de* Contes de Fées, *souvent très-mal choisis. Les Rédacteurs semblent y avoir pris à tâche de reproduire le même Conte sous toutes les formes; & dans toutes les* Collections, *tantôt ils font garder l'anonyme aux Auteurs bien connus de ces jolis Ouvrages, tantôt ils attribuent aux plus célèbres des morceaux qu'ils n'ont point écrits. Notre* Notice *mettra désormais les Lecteurs en garde contre les surprises de cette espèce.*

NOTICE ABRÉGÉE

DES Contes des Fées & Orientaux, ouvrages analogues, qui complettent la Collection des Fées & des Romans Orientaux, dont nous n'avons point parlé.

Anecdotes Orientales, *Arabes & Musulmanes*, 2 vol. *in*-8°., 1779, chez *Vincent*, Libraire.

Aventures du Mont-Griffon, ou *la Baguette Enchantée*, in-12, 1718.

Adages Orientaux, 1 vol. *in*-12, 1684.

Contes Orientaux, tirés des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, 2 vol. *in*-12, 1749.

Alma-Moulin, Conte Oriental, en 1779.

Gengiskan, Histoire Orientale, par M. *de St. M*****.

S iv

ON trouvera dans les Mercures les Contes suivans :

Aglaure, ou *la Fée de la Forêt.*
Almanzor & Zehra, Conte Arabe, par M. *Bret*, en 1772.
Almerine & Zelima, ou *les Dangers de la Beauté*, Conte Oriental, en 1773.
Amana, ou *les Vœux Indiscrets*, 1773.
Almet, ou *l'Emploi des Richesses*, 1773.
Les Ames, Conte Arabe, par M. *B****.
La Bienfaisance, Conte, par M. *B****.
Balky, Conte Oriental, 1768.
Mirza, ou *la Nécessité d'être utile*, 1774.
Les Miroirs Enchantés, 1761.
L'Origine des Montagnes, par le Montagnard des Pyrenées, 1759.
Les Epoux qui ne s'aiment point, 1762.
Les Souhaits Punis, 1760.
Zaman, Histoire Orientale, par M. *B****.

La plupart des *Contes* insérés dans les *Mercures*, ont été recueillis par leurs Auteurs. Nous n'avons point nommé ceux qui ont gardé l'anonyme.

ANECDOTES ORIENTALES.

Par MAYOL, 1752, *in*-12, 1 vol.

CE petit volume contient trois *Romans* ou *Contes*. *Osiris vengé* qui a quatre-vingt-quatre pages; *le Temple de l'Amour* qui a quarante-quatre pages; *le Triomphe de l'Amour* qui a cent quarante-huit pages.

Le fond du conte d'*Osiris* est le massacre de ce prince égyptien, vengé par son fils. Le merveilleux n'y domine point; mais on n'y voit pas non plus où l'auteur en a voulu venir; rien n'intéresse, c'est une imitation de *Ninus*, mal reproduite; le style en est lâche & froid.

Le Temple de l'Amour est une imitation de celui de *Gnide*; c'est une princesse qui est insensible & qu'on conduit à ce *Temple*, dont elle parcourt les différentes enceintes. Son amant parvient à la toucher. Voici le nom des différens vestibules de ce *Temple*.

Le premier est dédié *à la Beauté*; car

point d'amour sans beauté. Les laides, apparemment, n'en sauroient inspirer. L'auteur y place le grouppe des graces, car sans les grâces la beauté ne réussit qu'à demi, elles sont nues *& offrent aux yeux tous les trésors de la nature.* On y voit la déesse de la jeunesse, car pour être aimée, il faut grâces, beauté, jeunesse. Les modèles des amans sont représentés par *Endymion* & *Pâris*, car il faut qu'un amant soit beau, jeune & robuste.

Le second vestibule est consacré *au Desir. Pigmalion*, à genoux devant sa statue, personnifie, d'une manière très-heureuse, le *Desir*; mais l'auteur auroit pu se dispenser d'y placer *Narcisse* qui n'aimoit que soi; *Salmacis* qui avoit des desirs libertins pour *Hermès* & la fille de *Cinire.*

Le troisième vestibule est rempli par *les Soins*; *Hercule* y file auprès d'*Omphale*; *Iphis* est aux pieds d'*Anaxarte*; *Jason* à ceux de *Médée.*

Le quatrième vestibule offre l'*Espoir. Ixion* s'élance sur le nuage qui couvre *Junon*; *Hyppomène* comptant sur son or pour arrêter *Atalante.*

Le cinquième vestibule retrace les obstacles qui s'opposent au bonheur des amans. C'est *Galatée* surprise par *Polyphème*; *Pelée* prêt à être foudroyé aux genoux de *Thétis*; l'infortuné *Léandre*.

Le sixième vestibule respiroit la *Volupté*; les images n'en sont point si pures. L'auteur se contente de dire que les murs offroient aux yeux mille amans fortunés.

Le sanctuaire du *Temple* étoit l'asile de l'amour. Ce dieu brilloit du feu des pierreries, apparemment que l'auteur exige que les amans soient riches.

Les *Songes* étoient dans une caverne, non loin de l'île de Cithère; l'amant de la princesse *Zophire* veut se les rendre propices; l'amour parla pour lui, & les *Songes* obsédèrent la princesse. Il n'étoit pas possible qu'une femme poursuivie le jour par son amant, & la nuit par des *Songes* qui le lui rappeloient, gardât plus long-temps son indifférence. D'ailleurs l'amour avoit donné une chaîne à l'amant qui s'en servit pour attendre sa maîtresse.

Le lecteur peut juger si ce *Roman* ressemble au *Temple de Gnide*.

Le Triomphe de l'Amour rentre dans le

plan d'*Osiris* ; c'est un prince qui, après bien des obstacles est heureux avec celle qu'il aime, & se voit élevé sur le trône d'Egypte. Il n'y a point d'intérêt, aucun détail ne rachète la stérilité du fond.

APRÈS SOUPERS
DE LA CAMPAGNE:

1 volume *in*-12, 1759.

C'EST un *Recueil* de plusieurs contes assez agréablement narrés, mais dont la plupart sont très-peu intéressans ; *le Conte de Zoroé & Philaminte*, ou *la fidélité conjugale*, *est dans le genre de la Féerie. Zoroé* est un époux qui, après trois années de mariage doit mourir ; mais qui doit renaître si son épouse *Philaminte* lui reste fidèle durant son veuvage, malgré les instances de plusieurs amans : son ame durant ces épreuves devoit être autour d'elle, épier toutes ses actions & suivre son épouse. Quelle tâche pour l'ame d'un époux ! Eh ! combien en est-il qui huit jours après leur mort perdroient entièrement l'espérance de revivre.

Mais *Philaminte*, en longs habits de deuil, les cheveux épars, embrassoit nuit & jour le tombeau de *Zoroé*; quelle joie pour son époux ! Six mois s'étoient écoulés, & *Philaminte* parloit toujours de le rejoindre, — arrivèrent les amans. *Alcanter* étoit le plus redoutable; il s'y prenoit de la meilleure manière pour tarir ses larmes; mais *Philaminte* le repoussoit par ces exclamations si rares dans la bouche d'une veuve : *qu'entend-je ! quel discours ! Respectez-vous si peu ma douleur ?* — Ce ton étoit si vrai, qu'*Alcanter* jugea à propos de se percer de son épée, & de tomber expirant aux pieds de la veuve : — quoi ! s'écria la veuve, s'il n'a pu survivre au mépris que j'ai eu pour sa personne, pourquoi vivrois-je, moi, qui ai perdu mon époux ? elle prit aussi-tôt l'épée de *Zoroé*; à l'instant qu'elle alloit s'en frapper, un bruit affreux se fit entendre; le tombeau s'ouvrit, & *Zoroé* courut embrasser *Philaminte*. — Ah ! si les jours d'un époux ne tenoient qu'à cette épreuve, peu de femmes prendroient une épée, & les tombeaux ne s'ouvriroient jamais. —

BROCHURE NOUVELLE,

PAR M. MANDA.

CETTE brochure n'eſt à proprement parler que la critique des Romans de Féerie, ſous la forme d'un Roman. Les perſonnages y ſont ridicules, les aventures ſont extravàgantes ; mais tout y eſt froid, & à force de vouloir mettre du piquant, on eſt plat ; on ne ſait où l'on va, & le Roman finit mal.

CONTES TRÈS-MOGOLS,

1 *Volume* in-12.

ILS renferment quatre Contes : *l'Appétit vient en mangeant, les neuf infortunes de Tourſe : Nouradin Grand Barbier de Calan Calatzé : à quelque choſe malheur eſt bon : Zirphé*, ou *l'Imagination*.

On a prétendu faire la ſatyre des gens du bon ton ; on n'y dit rien de neuf : il y a cependant de la gaieté, de l'imagination,

un emploi heureux de féerie ; le mérite eſt plutôt dans l'expreſſion que dans le fond, qui eſt une débauche d'eſprit.

CONTES
DE FÉES NOUVELLES,

PAR M. D. V., 2 parties *in*-12. *Baſtien*, 1776.

On y trouve pluſieurs Contes, parmi leſquels nous avons remarqué la *Chatte merveilleuſe*, & *l'Ours & le Chaſſeur* ; nous ne parlerons que du dernier dans le Conte de l'*Ours* : c'eſt un jeune homme nommé *Terſandre*, qui s'endort fatigué de la chaſſe, après avoir inutilement pourſuivi un *Ours*. L'*Ours* eſt un enchanteur nommé *Kakobraouſs*, qui étoit réduit à cette métamorphoſe par la loi que lui avoit impoſée un autre enchanteur ; il tranſporte *Terſandre* pendant ſon ſommeil dans *l'isle des Chimères*, dont il étoit ſouverain, pour lui apprendre à vaincre ſes préjugés ; enfin, après des épreuves multipliées *Terſandre*,

toujours vainqueur, développe toutes les qualités nécessaires, suivant l'oracle, au désenchantement de *Kakobraoufs*, qui lui donne la main de sa fille.

CONTES PERSANS,

1 *volume* in-12.

PARINATULADELHI,

Traduit en anglois, & ensuite en françois.

Paris, 1769 : VINCENT, Libraire.

CES Contes sont remplis de philosophie; mais les détails sont un peu noirs : nous n'en transcrirons qu'un chapitre pour en donner une idée.

CHAPITRE VII.

Histoire de Buchtear.

Un des Médecins de l'esprit ayant cherché dans les archives de l'Histoire, un remède propre à guérir l'imagination des surprises de l'amour, parla le premier en ces termes : un jeune homme avoit hérité

de ſon père des tréſors immenſes. La roſée du bonheur ranimoit chaque jour les fleurs de ſes plaiſirs. Un jour qu'il traverſoit la ville, ſes oreilles furent frappées par des cris de douleur. Il regarde autour de lui, & voit un vieil uſurier au cœur de bronze, qui avec des ſatellites impitoyables, vouloit arracher une fille des bras de ſon père, dont la voix caſſée invoquoit la pitié du ciel & de la terre au ſecours de ſa malheureuſe vieilleſſe.

Touché de ce tableau de la misère, il acquitta la dette du vieillard, rendit la liberté à la fille; mais dans un cœur ſenſible la commiſération pour l'infortune eſt ſouvent un germe de l'amour. *Buchtear*, dans les viſites où le conduiſoit la pitié, fut vivement touché de la beauté de la fille; elle étoit à ſes yeux enchantés telle que le météore qui brille dans un ciel ténébreux. Il pourſuivit cette belle illuſion, juſqu'à ce qu'enfin il tomba dans un abîme de repentir & de malheur. Il s'engagea par la chaîne indiſſoluble du mariage. Loin d'être ingrate, ſon épouſe lui rendoit ſes careſſes avec une ardeur qui les faiſoit redoubler; engagée par ſes bienfaits, & plus épriſe

encore par les grâces répandues ſur ſa perſonne, elle étoit la diſpenſatrice de ſes plaiſirs, & ſaiſiſſoit le deſir naiſſant dans ſes regards amoureux.

Buchtear avoit une violente paſſion pour la chaſſe : le haſard lui fit connoître le frère du Gouverneur de la ville. Bientôt le butin de la chaſſe fut partagé entr'eux ; ils buvoient enſemble le vin de la même coupe, ſous le toît de l'hoſpitalité. Un jour les regards du jeune homme tombant ſur l'épouſe de *Buchtear*, il rencontra les yeux de cette beauté fixés ſur lui. C'en fut aſſez ; il oublia les droits ſacrés de l'amitié ; de retour à ſa maiſon, il appela une de ſes hideuſes filles de la proſtitution, accoutumée comme le cruel oiſeau des ténèbres à ravager le nid ſacré de la chaſte colombe.

Cette corruptrice jeta ſes perfides gluaux ſur les branches fleuries de l'heureux mirthe. Après avoir long-temps fermé l'oreille & les yeux à la ſéduction ; enfin, l'épouſe imprudente, ſe familiariſant avec l'appât du danger, tomba ſans retour dans ſes filets.

Quelques jours s'étant écoulés dans des plaiſirs achetés ſi cher ; un murmure ſourd

se répandit parmi les voisins, sur le deshonneur de cette maison; ce bruit s'accrût, tonna dans l'oreille des coupables & retentit dans le fond de leur cœur effrayé. Un complot infernal fut bientôt trouvé, ils n'attendirent que l'occasion de l'exécuter.

A l'heure des plus épaisses ténèbres de la nuit, la femme s'échappe du lit de son époux, court à la porte embrasser son amant, & tous deux mettent le feu aux quatre coins de la maison; ensuite ils montent sur des chevaux déjà chargés d'or & d'effets précieux & prennent la fuite. Dès qu'ils s'apperçurent que la fureur des flammes défioit tous les efforts humains, ils s'arrêtèrent à une ville éloignée : où, sans trouble, ils jouirent de leurs plaisirs adultères.

Cependant le malheureux époux, éveillé par la lueur de l'incendie & par le bruit des domestiques épouvantés, sauta de son lit, & n'y trouvant point sa femme chérie, courut la chercher à travers les flammes ondoyantes.

La maison étoit entièrement consumée & sa femme ne se trouvoit point : alors ne doutant plus qu'elle n'eût péri dans le feu,

cet époux généreux se désoloit : il fit chercher enfin dans les débris de sa maison des restes précieux de sa bien-aimée, afin de lui rendre les derniers devoirs.

Quel fut son étonnement de ne découvrir nulle trace de l'épouse qu'il avoit perdue ! aussitôt il soupçonne quelque perfidie, & court chez son ami : il étoit absent depuis l'heure de minuit ; toujours dupe des caresses de son épouse, il crut que dans le trouble & la confusion de l'incendie elle avoit été la proie d'un ravisseur.

Il s'habilla d'un sac poudreux, couvrit son visage de cendre, & cacha une courte épée sous son vêtement. Ainsi déguisé en faquir, un paquet de plumes de Paon à la main, il alla de porte en porte & de ville en ville pour tâcher de découvrir l'asyle de son épouse.

Après bien des recherches inutiles, mis sur la trace des fugitifs, il vint frapper à la porte de leur maison : une vieille femme s'étant présentée, il lui demanda des nouvelles de celle qu'il cherchoit, la réponse fut qu'elle étoit au logis. *Buchtear* rempli de joie tira cette femme à l'écart, & croyant acheter sa fidélité par une bourse d'argent.

qu'il mit dans ſes mains, il la pria d'avertir ſa maîtreſſe que ſon mari déguiſé étoit à la porte, & que ſi elle vouloit ſaiſir l'occaſion de s'échapper, il étoit prêt à la défendre contre la brutalité de mille ſcélérats.

La perfide confidente ne rendit pas ainſi ſon meſſage; l'épouſe de *Buchtear* ne douta point que ce ne fût ſon époux lui-même, elle ſe diſpoſa à prendre la fuite avec ſon amant par une porte de derrière : *Buchtear* impatienté d'attendre, ſe précipite dans la maiſon; le haſard le conduit à la fauſſe porte, il arrête ſa femme, ſon lâche amant prit la fuite.

La chute du jour approchoit quand *Buchtear* fut aux portes de la ville; mais pour éviter les traits du ridicule, il s'arrêta dans un bois écarté, juſqu'à ce que le voile de la nuit pût cacher l'infâme objet de ſon deshonneur, & fit prendre les devans à ſes domeſtiques pour préparer ſa maiſon.

Le ſommeil le ſurprit ſur l'herbe où il étoit aſſis, l'amant qui avoit ſuivi de loin ſes pas, arriva dans ce moment fatal; il voit l'époux dormant avec la vipère de ſon ſein à ſes côtés. Il tire un poignard; mais ſa maîtreſſe arrête ſa main & lui dit, tout

bas : — cette mort feroit trop douce ; commençons à lui lier les pieds & les mains ; enfuite nous déterminerons le genre de fon trépas, quand les yeux de la vengeance feront raffafiés de fes tourmens.

Cette affreufe propofition fut acceptée ; ils garottèrent *Buchtear* qui fut ainfi tiré de fon profond fommeil, & le hiffèrent en l'air par les pieds ; alors fa coupable époufe s'affit fur l'herbe avec fon amant, perçant l'ame de fon mari des traits de la raillerie amère : elle déploya devant fon amant tous fes charmes dans les attitudes les plus lafcives ; le miférable époux fut témoin de fon propre deshonneur.

Comme elle croyoit que fa proie ne pouvoit lui échapper, elle s'endormit des fuites d'une double ivreffe ; l'infortuné *Buchtear* voulut profiter de leur repos, mais fa frayeur redoubla, lorfqu'élevant les yeux vers le ciel, il vit fur la branche où il étoit fufpendu, un énorme ferpent qui s'avançant droit à lui, defcendoit le long de la corde, il s'entortilla en plufieurs replis autour du corps de *Buchtear*, puis redreffant fon cou noueux, & brandiffant fa langue fourchue, il pouffa de longs fifflemens au vifage du

malheureux, plus pâle encore de la frayeur que de ſes tourmens.

Mais le ſerpent dénoua les nombreux replis dont il l'avoit embraſſé, deſcendit à terre, & développant ſon énorme longueur, s'approcha des coupables endormis. Il ſe gliſſa d'abord ſur le viſage de l'amant : celui-ci voulut y porter la main, & le ſerpent qui ſe ſentit touché le mordit à la lèvre, bientôt l'ame du ſcélérat expirant s'enfuit dans le monde inconnu des ténèbres.

Cependant le ſerpent attiré par les fumées du vin, trempa ſa langue dans la coupe, & l'ayant bue à moitié, il y laiſſa quelques gouttes noires de ſon venin mortel, & s'alla cacher dans le creux d'un arbre.

Alors *Buchtear* ne put s'empêcher d'admirer les voies étranges & inexplicables de la providence, ſans oſer prévoir à quel degré du cercle des maux & des biens s'arrêteroit pour lui la roue de la deſtinée.

Sa femme enfin ſe réveille, & altérée des ſuites de la débauche, elle porta avidement le reſte du vin à ſes lèvres, elle but la mort; mais lorſqu'elle voulut appeler ſon amant, elle s'apperçut qu'il dormoit de ſon dernier ſommeil. La vengeance de-

vient alors la ſeule paſſion de ſon cœur : elle prend le poignard de ſon amant, & courant en forcenée, elle le levoit déjà ſur le ſein de ſon mari.

Le malheureux, livré ſans défenſe aux griffes de ce démon, recueillit le reſte de ſes forces & s'écria : — ô femme trop chérie ! eſt-ce là le prix que vous réſerviez à ma conſtance, à l'amour le plus ardent ? Ecoutez un mot, un ſeul : — parle donc, parle, que peux-tu dire ? — Hélas ! un moment, ma bien-aimée, que je puiſſe reſpirer ! oui je le vois, le deſtin entraîne toute les actions des hommes. Une chaſteté ſi pure, un amour ſi vrai, tant de brillantes perfections ne pouvoient être effacées des faſtes de l'honneur, que par la main cruelle de la fatalité. Que peut-on dire, ſinon que l'ange interprète, avoit écrit la funeſte ſentence du malheur dans le journal de notre vie ? Qu'oppoſer au deſtin ? rien. Ce qu'on ne peut réparer, il faut l'oublier.

Si ce cœur n'eût pas brûlé d'amour, s'il eût moins écouté la pitié, le fil de vos jours ſeroit déjà tranché ; mais, hélas ! parce que mon ame eſt douce & tendrement paſſionnée, ne dois-je trouver la paix que

dans

dans le tombeau ! la mort élèvera-t-elle un mur de séparation entre nous ?

Je jure aujourd'hui par le Saint Prophète de l'immortelle vérité, que ma main, si vous rompez mes chaînes, ne profanera point les graces de ces beaux cheveux, & n'osera flétrir de la moindre insulte aucun de ces charmes adorés.

Tandis que dans la torture de l'effroi, le misérable époux tentoit de reculer la mort qui le menaçoit, le poison commença d'embrâser les entrailles impitoyables de son épouse ; des convulsions défigurèrent son visage, elle se roula sur la terre, & la bouche écumante, elle expira bientôt dans l'agonie de la rage.

Pendant que *Buchtear* rendoit graces au ciel de sa justice ; un de ses domestiques, inquiet de son retour, revint sur ses pas, & le délivra.

Daigne m'écouter, ô sublime Prince ! se passionner pour les charmes passagers de la beauté, & s'égarer dans les labyrinthes d'une folle passion, c'est oublier la noblesse de ton origine ; c'est tromper l'attente de la renommée.

Lorsque le destin écrivit le chapitre des

vertus de la femme, une tache tomba de ſa plume ſur le mot *reconnoiſſance*. —

Ce chapitre compoſe ſeul une hiſtoire, d'où la morale ſort d'elle-même, & d'une manière frappante. Le traducteur Anglois a fait obſerver à ſes lecteurs, qu'en général les femmes ſont maltraitées par l'auteur Perſan, & ce conte en eſt une preuve.

Quant aux fautes de ſtyle, il ſuffit de répéter ce que le traducteur François a dit lui-même, en lui reprochant d'avoir eu tort de reſpecter trop ſcrupuleuſement les défauts de l'original; il fait également connoître le plan de l'ouvrage & le but moral *de Delhi*. — On ſentira le vice & l'enflure du langage oriental dans ces contes, dont on voudroit peut-être qu'ils fuſſent bannis: il y avoit un double écueil à éviter dans cette traduction; c'étoit ou de défigurer le tour original des Perſans, ou de révolter le goût national des François. Si l'on paſſe au fond de l'ouvrage, il faut convenir que ces contes ne ſont pas également intéreſſans par eux-mêmes, ni tous abſolument nouveaux: il y a de quoi s'étonner ſans doute de trouver dans les leçons des ſix commères, à la fin de la première partie,

un conte de *l'amandier*, preſqu'entièrement ſemblable au conte du *Poirier*, qui eſt dans *la Gageure des trois commères* de la *Fontaine*; mais notre poëte l'avoit emprunté de *Bocace*, & cet Italien avoit peut-être tiré de l'Orient quelques-uns des ſiens. On ſait que vers la naiſſance des lettres, il s'eſt trouvé de grands rapports entre la littérature Italienne & celle des Orientaux. Les Croiſades avoient ſans doute fait paſſer en Europe beaucoup d'idées & peut-être d'ouvrages de l'Orient. Les Arabes en ont pu répandre par l'Eſpagne. Après la priſe de Conſtantinople, la littérature Grecque vint en Italie avec celle de l'Aſie moderne : les Italens prirent ces deux goûts à la fois; ils adoptèrent l'un dans les écoles & dans les livres d'érudition grammaticale; l'autre, dans leur poéſie. Le *Taſſe* & l'*Arioſte* n'ont-ils pas emprunté de l'Orient le ſujet local, les tours figurés, quelques perſonnages & les idées même romaneſques de leurs poëmes. Les contes Eſpagnols de Cervantes ſe reſſentent un peu du ſtyle & des mœurs des Maures. Les anciens romans François & tous ceux de la chevalerie ont beaucoup retenu des féeries des Orientaux : tout nous

porte donc à conjecturer que le conte Italien du *Poirier* vient originairement du conte Indien de *l'Amandier*; cette seule découverte en littérature, si c'en est une, devient une excuse pour le ton de liberté qui règne dans ces petits contes des *six Commères*; mais la licence de ces épisodes est en quelque façon justifiée par le but moral de l'histoire principale : il s'agit de guérir un prince des peines & des folies de l'amour, l'auteur Indien a cru que rien n'étoit plus propre que l'histoire de quelques méchantes femmes, telles que l'imagination même n'en trouve point en Europe.

FOKA,

OU

LES MÉTAMORPHOSES,

CONTE CHINOIS, *DÉROBÉ à* M. DE V*** :

I volume *in*-12. 1777.

LA *Préface* de l'Auteur annonce dans quel esprit ce roman a été écrit. *Ching Han*,

dit-il, après avoir fait les plus gros volumes ſur les plus graves matières, finit par ſe perſuader qu'il n'y avoit rien de ſûr : on prétend même qu'il oſa croire que la plupart des ſciences n'étoient que conjectures : ce fut dans cet état de délire ou de raiſon, je ne ſais lequel, qu'il compoſa ces métamorphoſes ; toute la cabale littéraire ſe déchaîna contre lui, parce qu'il n'avoit point fait un ſyſtême d'éducation romaneſque : on le trouva trop futile, parce qu'il n'avoit pas affiché la philoſophie : on lui reprocha ſurtout de n'avoir pas critiqué & pédantiſé dans une *préface hiſtorique & doctorale* ; mais il amuſa les élégans, il plût à une petite maîtreſſe & ſe moqua des critiques.

Le roman eſt légèrement écrit, la ſatyre eſt remplie de grâces & de fineſſe : nous allons en tranſcrire quelques chapitres.

LA FRIVOLITÉ.

C'ÉTOIT une fée nommée *Frivolité*, à qui ce pays s'étoit voué depuis plus de deux ſiècles, & qui venoit ſuivant un ancien uſage, recevoir les hommages de ces peuples & répandre ſes faveurs ſur eux.

Les femmes à son arrivée se pâmèrent de plaisir : elle leur apportoit les modes *des Grecques*, *des Monte-au ciel*, *des Poufs*. Les hommes s'extasièrent de joie en voyant les parasols à la chinoise, les lorgnettes à prétention & les gants couleur de rose : les uns & les autres lui surent un gré infini des cabriolets volans, des traîneaux bruyans.

Les peintres vinrent prendre de ses leçons, & elle leur montra à imager leurs tableaux, à jeter une lumière éblouissante sur les chairs, à préférer le luxe des draperies, l'afféterie des attitudes, à l'exactitude du dessin, à l'expression des figures, le pastel poudreux à la solide peinture, le croquis de la miniature au fini de la grande manière.

Les poëtes lui dûrent l'art d'écrire à la condition, c'est-à-dire, de faire des vers musqués, pleins de pensées recherchées & d'expressions précieuses.

Elle répandit une pluie de romans, qui ne captivoient ni par la force des caractères, ni par l'intérêt des intrigues, & qui, au lieu d'avoir une critique morale, n'avoient que des portraits satyriques, elle

enſeigna ſurtout à certains conteurs, à donner l'air & le ton de petit maître, de leurs compatriotes, & de leur temps, à tous les temps & à tous les ſiècles; d'autres tinrent d'elle l'art de traiter des ſujets ſuperficiels d'une manière froidement philoſophique.

Elle rendit les médecins petits maîtres, & les jolies femmes philoſophiques. Je laiſſe à penſer combien la philoſophie produiſit de droles de tragédies, & quel fut l'effet de ſa magie ſur l'opéra bouffon.

Les Hommes Singes.

Foka, ſachant que les ſophas avoient alors le privilège de faire dire de jolies impertinences à l'eſpèce femelle, plaça ſa guenuche ſur le plus beau de ceux du *Caravenſera* où il logeoit, s'aſſit devant elle, baiſa ſa menotte, & la pria de lui apprendre quelle étoit la cauſe de l'inimitié que les Microſcomes portoient à ſes ſemblables.

Elle eſt bien ſimple, lui dit-elle, ils ſont du même genre que nous; mais la différence d'eſpèce excite la rivalité & la haine. Ces peuples n'étant que des imitateurs comme nous, ſont jaloux de voir que nous

ſurpaſſions nos modèles tandis qu'ils ne peuvent atteindre les leurs.

Ils veulent faire de la muſique & des vers à l'exemple de certains peuples du midi ; ils veulent philoſopher comme certains autres peuples du nord, & n'y réuſſiſſent point ; ce qu'ils ont le mieux attrapé eſt de ſe contrefaire les uns & les autres. Le partiſan a des châteaux & des petites maiſons, des maîtreſſes & des valets comme le grand Seigneur ; en un mot ils ſont tous ſinges, & de degré en degré le commis eſt le ſinge du miniſtre, le valet eſt le ſinge du commis, & le valet a encore ſon ſinge qui le ſert ; la fille entretenue contrefait la femme de qualité ; la griſette contrefait la fille entretenue, & la griſette a auſſi une ſubalterne. Ils ont été indignés de voir qu'un ſinge contrefaſſe mieux l'important qu'un maltotier, & que les eſpiégleries des ſapajoux fuſſent plus agréables aux jolies femmes, que les ſingeries de leurs petits-maîtres.

Ce roman ſoutient toujours le même ton, & on lit toujours avec plaiſir.

LE GÉNIE,

OMBRE:

Conte de quarante-huit pages, in-12, 1746.

LA date de l'impreſſion eſt fauſſe ; ce roman n'eſt qu'une allégorie très-foible des commentaires de *Newton*, par madame *du Châtelet* & *Voltaire :* on ſait qui l'auteur a voulu peindre par le *Génie ombre ;* l'*Enchantereſſe* eſt madame *du Châtelet :* nous allons tranſcrire ce qu'il dit du temple de mémoire ; l'*Enchantereſſe* au lieu de répondre au génie, lança contre lui des dards, qui le pénétrèrent ſans qu'il s'en apperçut : elle ſe ſépara en deux, jeta une moitié d'elle-même à travers les airs, qui attirant l'autre, la fit parvenir juſqu'à elle ; en ſe pouſſant & s'attirant ainſi ſucceſſivement, elle parvint en très-peu de temps au temple de mémoire, où ſon amant ſe trouva tranſporté ſans croire avoir été touché.

Le temple de mémoire eſt ſoutenu ſur des ſtatues diſpoſées en colonades ; ſes

murs sont composés d'autant de têtes qu'il y en a dans l'univers, & son toit est couvert de médailles.

L'intérieur est orné de tableaux, de livres, de tables d'or & d'argent, d'airain, de plomb, de cire, sur lesquelles sont des ciseaux, des burins, des pinceaux, des plumes & tous les outils qui représentent nous ou nos actions.

Ce temple en perspective à tous les humains, change de forme & s'embellit plus ou moins, selon les yeux qui le regardent. Les uns le voyent tel qu'un vaste arsenal rempli de trophées d'armes sur lesquelles sont gravés les noms des héros qui les ont portées, & brûlent du desir d'y placer les leurs. D'autres, se le représentent comme une immense bibliothèque, & veulent y ranger leurs ouvrages : beaucoup le prennent pour l'Olimpe, & croient en y montant se placer au rang des dieux. Enfin, il est vu des insensés mortels sous autant d'aspects que l'ambition a de faces différentes.

Je ne parlerai point de ce que j'ai vu dans ce temple, qui n'a point de liaison avec mon sujet ; le maître des cérémonies

du temple du goût, m'a appris à ses dépens, à ne point fixer les places dans celui de mémoire : je dirai seulement que les comédies larmoyantes n'y sont pas ; les titres seuls en sont écrits sur les tables de cire ; le *Génie Ombre* y fit voir son nom gravé sur les tables d'argent, entre celui du *Tasse* & du *Camoens* ; l'*Enchanteresse* dit au *Génie*, il faut demander à *Apollon* même sa lyre, pour me chanter dans une *épître* de moi & de lui, que vous adresserez à une *Silphide* mon amie, pour ne rien laisser soupçonner de notre *liaison*. Ce *Génie* obtint la lyre d'*Apollon* ; l'*Enchanteresse* suspendit sa vertu dans le mont, le *Génie* chanta :

Ce ressort si puissant, l'ame de la Nature,
Étoit enseveli dans une nuit obscure,
Le compas de *Newton* mesurant l'univers,
. . . .
. . . .
. . . .

Cette citation suffit pour donner une idée du roman, des motifs de l'Auteur, & pour rappeler à nos lecteurs une *épître* qu'ils n'ont certainement point oubliée.

LES HOMMES *COMME IL Y EN A PEU;* LES GÉNIES *COMME IL N'Y EN A POINT;*

3 vol. *in*-8°. 1776.

CES trois volumes ſont un *Recueil de Contes* de différens genres. L'auteur a varié les formes & le ton. Tous les contes ne ſont pas également agréables, mais ils ſont en général au-deſſus de la médiocrité, l'invention n'eſt pas ce qui les caractériſe, leur mérite eſt plutôt dans les détails. Car la morale eſt ſouvent ſi ſubtile, qu'on ne l'apperçoit point. Le ſtyle eſt léger, quelquefois piquant. Chaque conte n'excède pas la meſure ordinaire ; la plupart ſont très-courts, & n'offrent qu'une ſituation, & qu'un proverbe mis en action. Ils avoient été inſérés dans les *Mercures*, & quelques-uns ont été lus avec plaiſir.

MAHULEM,

HISTOIRE ORIENTALE;

1 vol. *in*-12. 1776.

LA teinte embrunie qui règne dans pluſieurs morceaux de ce roman philoſophique, ne ſont pas du goût de bien des perſonnes (dit l'éditeur), & des femmes ſurtout; la morale doit être revêtue de couleurs plus amies de la délicateſſe de certains organes. Cette conſidération m'auroit diſſuadé de le publier ſi je n'avois enviſagé *Mahulem* ſous un autre point de vue. La ſoif du bonheur, voilà le vœu de la nature; mais il eſt ſi facile de ſe méprendre ſur les moyens d'y parvenir, qu'un livre qui indique la ſource de ces mépriſes m'a paru de la plus grande importance; le tableau des inſatiables deſirs de *Mahulem* doit offrir aux yeux de toute perſonne qui voudra réfléchir, le meilleur plan de modération qu'on puiſſe expoſer.

L'énergie des ſituations, la morale ſu-

blime du puissant génie qui les permet & les repare ! Le chaos des passions dont le développement est si bien ménagé, quelques peintures voluptueuses, semées çà & là comme de belles roses pour recréer l'œil du voyageur, voilà suffisamment de quoi faire passer les beautés lugubres du manuscrit oriental. Partout les vertus y sont image, la vertù y revêt les traits du sentiment, & le vice s'y personnifie dans toute sa difformité.

Nous ajouterons, que le roman est en effet tel que l'éditeur l'annonce. La morale sort & perce au travers d'une croute monstrueuse. Les évènemens sont bisarres, les rencontres sont singulières, & cependant on s'attache, parce que la morale est toujours fondue parmi tous ces traits d'extravagances. L'auteur est assurément très-philosophe, & on ne rejettera point son livre dans la classe des productions purement oiseuses. Tout y est fortement pensé & encore plus fortement exprimé.



LES MILLE ET UNE HEURE,

CONTES PÉRUVIENS;

4 vol. in-12, 1733.

MISÉIS,

OU

LE VISAGE QUI PRÉDIT;

1 *vol. in*-12, 1745.

CE Roman eſt dédié à Mde. la Préſidente *de Meſmes.*

MIKOU ET MEZI,

CONTE MORAL;

1 vol. in-8°. 1765.

CE Conte a été placé mal à propos dans la claſſe des romans orientaux. Il eſt purement moral & critique, il peint les moines

& un bon gouvernement qui les réforme. C'est l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit, & il est rempli d'allusions fines qui portent sur les bases essentielles du bonheur de la société. Qui ne sent tout le piquant de la promotion d'un lazariste à la place d'ingénieur en chef des fortifications, lequel, pour avoir dirigé des maisons de force, devoit se connoître en fortification! On pardonne à l'auteur le ton du calembour, en faveur de la beauté de sa morale.

NÉRAHIR ET MELHOÉ,

CONTE:

2 volumes *in*-12, 1750.

NOCRION,

CONTE ALLOBROGE;

Petit *in*-12.

Nous ne parlerons point de celui-ci; il est trop libre & paroît avoir donné à *Diderot* l'idée des *Bijoux Indiscrets*, mais l'auteur

de *Nocrion* a paru vouloir ménager la pudeur, en se servant de l'ancien style qui, par sa naïveté, adoucit tous les traits; & en émousse les pointes.

HISTOIRE DE KHEDY, HERMITE DU MONT ARARAT;

CONTE ORIENTAL,

TRADUIT DE L'ANGLOIS, *in*-12, 1777.

CE conte est intéressant, le ton en est doux, le style est concis; tous les événemens reviennent à ce point de morale qu'on ne doit guères perdre de vue. — Profite des leçons que mon histoire te donne; que ton ame, dit l'hermite, les recueille avec la même avidité que les fleurs boivent la rosée du ciel. Souffrir & mourir, voilà le sort de l'homme. Souffrons donc, mais avec courage, & dans un esprit de soumission. Nos murmures seroient une révolte contre Dieu même; souviens-toi que ce moment si court, si léger, que nous avons à souffrir, peut produire en nous un poids éternel de

gloire, & que toutes les joies, toutes les afflictions humaines, comparées à cette éternité de joie qui doit succéder à cette vie mortelle, sont comme une goutte d'eau comparée au Gange, qui roule avec majesté ses flots dorés à travers les plaines de l'Indostan, ou comme un foible ruisseau qui rafraîchit une prairie, comparé à l'Océan, qui fixe les limites des empires, & qui environne le monde habitable.

ROMAN ORIENTAL,

1 *vol.* in-12, *Paris*, 1753.

CE roman est à coup sûr l'ouvrage d'une plume très-exercée. Nous avons été tentés de l'attribuer à M. *Crébillon* le fils, c'est son style, les tournures de ses pensées sont piquantes, une concision serre ses tableaux; & le ton est en général épigrammatique. La métamorphose du prince en perroquet est jolie, & on regrette qu'elle soit d'une trop courte durée. Cet ouvrage est le meilleur des romans qu'on ait publié dans le genre oriental. L'auteur

n'en ſort point, ſes fictions l'y ramènent ſans ceſſe, l'uſage de la féerie eſt modéré, point d'extravagance & rien de trivial dans les différentes aventures qui croiſent l'action principale. Nous allons donner une idée de la manière de l'auteur, en tranſcrivant ce qu'il dit de la calomnie. — A la fin, le prince ſe trouva dans le milieu d'un carrefour immenſe, habité par un peuple fainéant, mais vorace, qui toujours la bouche béante, regardoit en l'air. Ce peuple qui ne ſe nourriſſoit que d'une ſorte de volaille, eſpèce rare & fort ſujette à corruption, ſe voyant forcé à des jeûnes fréquens, étoit pâle & défait.

Sous des arbres touffus dont tout le carrefour étoit planté, on voyoit ſe promener à la file, des belles vierges, dont les vêtemens étoient d'une blancheur éblouiſſante. L'air venoit-il à réſonner du bruit d'un ſot vaudeville, les robes des Vierges modeſtes ſe couvroient auſſitôt de taches, ô pour cela, *je l'ai ouï dire*, le chanſonnier a raiſon, & rien n'eſt plus vrai, s'écrioient en éclatant d'une joie maligne, une troupe de furies douairières,

dont les habits sales & tombant par lambeaux, traînoient dans la fange.

N'osant porter les regards sur les belles Vierges sans se sentir dévorer d'envie & de douleur, elles répétoient le couplet, & faisoient des commentaires entremêlés de critiques, sur la beauté de celles-ci. Sans doute *je l'ai ouï dire*, s'écrioient à l'unisson des vieilles furies, un tas d'imbécilles qui leur servoient d'écho, & le couplet chanté à grand chœur remplissoit la promenade. Les taches faites aux robes des Vierges s'aggrandissoient pour lors à vue d'œil, & les victimes infortunées du *ouï dire*, confuses de l'état de leur parure, en étoient réduites à soupirer. A peine cependant avoient-elles fait une vingtaine de pas, que leurs robes reprenoient leur premier éclat. C'est alors que les Vierges surannées s'écrioient avec plus de fureur, *je l'ai ouï dire, & cela est*, mais on ne les croyoit plus, & en revanche, on les fuyoit. Si *Lindor* eût cédé aux mouvemens de son indignation, il eût fait main basse sur ces vils suppôts de la calomnie. —

On doit lire ce roman, qui est rempli d'esprit, & qui présente mille allusions

piquantes. L'auteur ne fait grâce ni aux ſots, ni aux courtiſans, ni aux nouvelliſtes.

RHINSAULT ET SAPHIRA,

AVEC

LES QUATRE-FLEURS,

CONTE, *in*-12, 1736.

UN Prince, deſtiné par la méchante *Fée* à être malheureux durant toute ſa vie, fut tranſporté daus un palais, ſur la fenêtre duquel la *Fée* fit naître quatre *Fleurs*, douées du don de la parole & de la facilité des voyages. La *Roſe* parloit françois, la *Jonquille*, eſpagnol, l'*Œillet*, latin, le *Jaſmin*, italien. Le prince les envoie dans les quatre parties du monde, chercher la plus belle princeſſe, & leur ordonne de lui en rapporter des nouvelles. Ce cadre ainſi poſé, il étoit facile d'y placer tous les portraits, & d'y peindre les allégories les plus ingénieuſes. L'auteur pouvoit nous préſenter, ou la galerie ga-

lante de tous les pays, ou la critique des mœurs des quatre parties du monde; mais il ne voit rien, il ne peint rien. Les *Fleurs* vont & viennent & ne disent que des choses très-communes. Le prince reste toujours malheureux, & s'en console en voyant des hannetons, des papillons aussi malheureux que lui.

Nous ne parlons point de *Rhinsault* & *Saphira*, qui est une histoire tragique, & qui, par cette raison, n'est pas du ressort de cette notice.

LES SAMIENS,

CONTE,

TRADUIT DE L'ANGLOIS;

LE PHŒNIX,

APOLOGUE ARABE;

CALISTE ET PHILETOR,

TRADUIT DE L'ITALIEN : *Paris*, 1781.

LE sujet des *Samiens* est l'amitié d'*Evandre* & *Euriale*; l'intérêt en est médiocre.

Nous avons inséré en entier le conte du *Phénix* dans notre *Collection.*

Caliste & *Philetor* est une allégorie d'amour, ou plutôt les épreuves de deux amans. La fiction est agréable, mais elle n'est point assez développée, & rien n'intéresse parce qu'il n'y a ni forte passion, ni danger, ni désir violent. Ce sont des amans curieux. L'amour qui les instruit n'en sait pas bien long.

SENSIBLE ET CONSTANT,

OU

LE VÉRITABLE AMOUR,

1 *vol.* in-12, 1767.

L'INTRIGUE de ce *Roman* est simple. Un prince & une princesse obligés par des malheurs de déguiser leur état, sont bergers. *Sensible* garde son troupeau, *Constant* garde le sien. Ils s'aiment, s'en font l'aveu, se voyent tous les jours. Un *Parvenu* en devient jaloux, il veut enlever *Sensible*. *Cons-*

tant la délivre, *terrasse* son rival qui meur
Il est emporté lui-même, blessé : survient u
Confident du roi son père qui lui appren
la mort du roi, & l'invite à venir régner
il retourne dans ses états, & il place *Sen
sible* sur son trône. Mais avec aussi peu d'ac
tion, l'auteur remplit deux cent vingt-qua
tre pages, & intéresse ses lecteurs jusqu'
la fin. Le ton est doux, les descriptions son
brillantes, le portrait de *Sensible* est frais
& d'un coloris agréable. La première en
trevue des deux amans est pleine de natu
rel. L'auteur se laisse cependant emporte
à la déclamation, & il est trop orienta
dans ses comparaisons. On est fatigué d
voir *Cephale*, *Titon*, *l'Amour*; toutes ce
divinités mythologiques sont reléguées dan
les magasins de l'opéra. Elles ne sont bie
que là ; la féerie elle-même deviendroi
fastidieuse, si les auteurs n'avoient le talen
de mettre dans la bouche des fées la mo
rale qui convient au jeune âge, à l'adoles
cence.



HISTOIRE

HISTOIRE DU ROI SPLENDIDE ET DE LA PRINCESSE HÉTÉROCLITE:

1 *vol.* in-12, 1747.

Ce *Conte* eſt très-ingénieux, & rempli de détails de la plus aimable originalité. On ne peut s'empêcher de rire aux éclats ; certainement ce n'eſt point par la groſſiéreté des charges, quoique les peintures ſoient outrées. Les calembours ſont rachetés par l'à-propos, & on pardonne tout au cuiſinier du prince. Le caractère de la princeſſe *Hétéroclite* eſt piquant dans ſa biſarrerie, ainſi que l'*autre* qui n'eſt qu'une critique des muſiciens, de notre muſique & de l'opéra. On ne pouvoit tourner la plaiſanterie

avec plus de finesse. La liberté qui règne dans ce conte nous a empêché d'en faire usage. Il est attribué à M. *Pajon*, & c'est le meilleur de ses romans.

ZAMBEDDIN, HISTOIRE ORIENTALE,

In-12, 1 *vol.*, 1768.

LA *Notice* que nous en donnerons sera courte : nous y avons trouvé beaucoup de gaieté & beaucoup d'imagination.

ZULMIS ET ZELMAIDE, *ET* TURLUBLEU,

In-12, 1747.

CES deux *Romans*, quoique sous l'anonyme, sont de l'abbé *de Voisenon*. Le premier est établi sur un fond licencieux, mais qui n'a

rien d'indécent. Les gaſes viennent toujours à propos, & dérobent à l'eſprit des nudités qui deviendroient trop fortes. Il eſt narré avec facilité, & il pétille de traits d'eſprit. *Zulmis*, métamorphoſé en *Chien*, devient joli & piquant; le dénouement eſt comique; le prince *Epaïs* y joue un rôle très-gai, & le cri de ce prince qui voit ſon rival dans le *Chien*, & s'enfuit en criant: *Ah! Chien*. *Zelmaïde* qui épouſe *Zulmis*, & qui s'écrie, mais d'un ton différent, *ah! Chien*, ne pouvoit manquer de faire rire le lecteur un peu aux dépens, il eſt vrai, de la décence.

Turlubleu eſt un médiocre ouvrage qui n'exprime rien, n'aboutit à rien & ne rachette rien par aucun détail. Tout eſt commun, ou pour mieux dire, tout eſt d'une médiocrité, d'un vide qui fait tomber le livre des mains. C'eſt un philoſophe qui ſe dégoûte de ſa femme, & dans la ſuite de toutes ſes maîtreſſes, dont il fait une revue qui n'eſt pas neuve.

M. l'abbé *de Voiſenon* écrivoit avec trop de hâte; ſes ouvrages étoient preſque toujours des actes de complaiſance, & il falloit avoir broché un livre à la minute indi-

quée. L'abbé aimoit mieux arriver à point nommé, n'importe dans quelle négligence de parure, que de venir plus tard avec plus d'élégance & de recherche. Nous l'avons dit, les complaiſances de ſociété rappétiſſeront les gens-de-lettres qui feront cas de la ſociété. Nos boudoirs ſont trop bas pour de grands tableaux, on n'y met plus que des eſtampes ou des portraits. Combien de ſuccès de ſociétés ont été démentis par le public ! L'abbé *de Voiſenon* en eſt une preuve. Il fut dans ſon temps l'oracle des cotteries ; il jouiſſoit de la plus haute réputation. A-t-il le même rang dans la littérature ? Nous n'oſons point trancher la queſtion. Si cet exemple pouvoit être utile !

Fin de la Notice.

Liste des Ouvrages qui composent le Cabinet des Fées (1) en trente-sept volumes, tant in-8°. *qu'*in-12.

CONTES des Fées, par Charles Perrault, de l'Académie Françoise, contenant :

Le Chaperon rouge. Les Fées. la Barbe bleue. La Belle au bois dormant. Le Chat botté. Cendrillon. Riquet à la houpe. Le petit Poucet. L'adroite Princesse. Griselidis. Peau-d'Ane. Les souhaits ridicules.

Nouveaux Contes des Fées, par Mde. la Comtesse de Murat, contenant :

Le parfait Amour. Anguillette. Jeune & Belle. Le Palais de la Vengeance. Le Prince des Feuilles. L'Heureuse Peine.

Les Contes des Fées & les Fées à la mode, par Mde. la Comtesse d'Aulnoy, contenant :

Gracieuse & Persinet. La Belle aux cheveux d'or. L'Oiseau bleu. Le Prince Lutin. La Princesse Printanière. La Princesse Rosette. Le Rameau d'or.

(1) La liste que nous avons imprimée à la tête du premier volume de cette Collection, ne contenant pas les six derniers volumes donnés par la suite, nous y suppléons par celle-ci, qui renferme tout ce qui est contenu dans les trente-sept volumes.

L'Oranger & l'Abeille. La bonne petite Souris. Don Gabriel Ponce de Léon. Le Mouton. Finette Cendron. Fortuné. Babiole. Don Fernand de Tolède. Le Nain Jaune. Suite de Don Fernand de Tolède. Serpentin vert. La Princeſſe Carpillon. La Grenouille bienfaiſante. La Biche au bois. Le nouveau Gentilhomme Bourgeois. La Chatte blanche. Belle-Belle, ou le Chevalier fortuné. Suite du Gentilhomme Bourgeois. Le Pigeon & la Colombe. Suite du Gentilhomme Bourgeois. La Princeſſe Belle-Étoile & le Prince chéri. Suite du Gentilhomme Bourgeois. Le Prince Marcaſſin. Suite du Gentilhomme Bourgeois. Le Dauphin. Concluſion du Gentilhomme Bourgeois.

Illuſtres Fées, contenant :

Blanche Belle. Le Roi Magicien. Le Prince Roger. Fortunio. Le Prince Guerini. La Reine de l'Iſle des fleurs. Le Favori des Fées. Le Bienfaiſant, ou Quiribirini. La Princeſſe couronnée par les Fées. La Supercherie malheureuſe. L'Iſle inacceſſible.

La Tyrannie des Fées détruite, par Mde. la Comteſſe d'Auneuil.

Contes moins Contes que les autres, par le ſieur Preſchac, contenant :

Sans Parangon. La Reine des Fées.

Fées, contes des contes, par Mlle. de Laforce, contenant :

Plus belle que Fée. Perſinette. L'Enchanteur. Tour-

Fillon. Vert & Bleu. Le Pays des Délices. La Puissance d'Amour. La Bonne Femme.

Les Chevaliers errans & le Génie familier, par Mde. la Comtésse d'Aulnoy.

Mille & une Nuit. VII – XI

La Tour ténébreuse & les Jours lumineux, par Mlle. Lhéritier, contenant :

Ricdin-Ricdon. La Robe de Sincérité.

Les Aventures d'Abdalla.

Mille & un Jour.

Histoire de la Sultane de Perse & des Visirs, Contes Turcs.

Les Voyages de Zulma dans les pays des Fées. XVI

Contes & Fables Indiennes de Bidpaï & de Lokman; traduits d'Ali-Tchelebi-ben-Saleh, Auteur Turc; par M. Galland.

Fables & Contes des Fées, composés pour l'éducation de feu Mgr. le Duc de Bourgogne, par Messire François de Salignac de la Motte Fénélon.

Boca, ou la Vertu récompensée, par madame Husson.

Contes Chinois, ou les Aventures du Mandarin Fum-Hoam.

Florine, ou la belle Italienne.

Le Bélier, Fleur-d'Epine. Les quatre Facardins; Contes, par M. le comte Hamilton.

Les Mille & un Quart-d'Heure, Contes Tartares.

Les Sultanes de Guzarate, ou les Songes des hommes éveillés; Contes Mogols, par M. Gueulette.

Le Prince des Aigues-marines, & le Prince invisible, par madame Lévêque.

Féeries nouvelles, par M. le comte de Caylus, contenant:

Le Prince Courte-Botte & la Princesse Zibeline. Rozanie. Le prince Mugnet & la Princesse Zaza. Tourlou & Rirette. La Princesse Pimprenelle & le Prince Romarin. Les Dons. Nonchalante & Papillon. Le Palais des Idées. La Princesse Lumineuse. Bleuette & Coquelicot. Mignonette. L'Enchantement impossible. La Princesse Minutie & le Roi Floridor. La Belle Hermine & le Prince Colibri.

Contes Orientaux, par M. le Comte de Caylus.

Cadichon & Jeannette, par le même.

La Reine Fantasque, par J. J. Rousseau.

La Belle & la Bête, par Madame de Villeneuve.

Contes des Fées, par M. de Moncrif, de l'Académie Françoise, contenant:

Les Dons des Fées, ou le pouvoir de l'Education. L'isle de la Liberté. Les Aïeux, ou le mérite personnel. Alidor & Thersandre. Les Voyageuses. Les Ames Rivales, histoire fabuleuse.

Les Veillées de Thessalie, par Mademoiselle de Lussan.

Histoire du Prince Titi, par S. Hyacinthe.

Contes des Génies, ou les charmantes Leçons d'Horam, fils d'Asmar.

Funestine, Conte par Beauchamp.

Nouveau Recueil de Contes de Fées, contenant:

La petite Grenouille verte. Les Perroquets. Le Navire volant. Le Prince Perrinet ou l'Origine des Pagodes. Incarnat blanc & noir. Le Buisson d'épines fleuries. Alphinge ou le Singe vert. Kadner. Le Médecin de fatin. Le Prince Arc-en-Ciel.

Le Loup galeux & la Jeune Vieille.

Les Soirées Bretonnes, par Gueulette.

Contes de Madame de Lintot, contenant:

Timandre & Bleuette. Le Prince Sincer. Tendrebrun & Conſtance.

Les Aventures de Zéloïde & d'Amanſarifdine, Conte indien, par M. de Moncrif.

Contes choiſis de Mademoiſelle de Lubert, ſavoir :

Lionnette & Coquerico. Le Prince glacé & la Princeſſe étincelante. La Princeſſe Camion.

Nourjahad, Conte oriental.

Contes choiſis de M. Pajon, ſavoir:

Éritzine & Parelin. L'Enchanteur ou la Bague de Puiſſance. L'Hiſtoire des trois Fils d'Ali Baſſa de la mer, & des Filles de Siroco, Gouverneur d'Alexandrie.

Bibliothèque des Fées & des Génies, contenant :

La princeſſe Minon Minette & le Prince Souci. Aphranor & Bellanire. Merveilleuſe & Charmante. Griſdelin & Charmante. Cornichon & Toupette. Le Prince Ananas & la Princeſſe Mouſtelle.

Minet bleu & Louvette, par Madame Fagnan.

Acajou & Zirphile, Conte, par ſeu M. Duclos, ſecrétaire de l'académie françoiſe.

Aglaé & Nabotine, Conte, par feu M. Coypel, Peintre du Roi.

Contes des Fées, par Mde. le Prince de Beaumont, éontenant.

Le Prince Chéri. Fatal & Fortuné. Le Prince Charmant. La Veuve & ſes deux Filles. Le Prince Déſir. Aurore & Aimée. Le Pêcheur & le Voyageur. Joliette. Le Prince ſpirituel. Bellotte & Laidronette.

Le Prince Déſiré, par M. Selis, Profeſſeur d'Éloquence au Collège de Louis-le-grand, Cenſeur Royal, &c.

Contes choiſis, tirés de différens Recueils, ſavoir :

Les trois Épreuves. Les Souhaits. Roxane. Mirzah. Ardoſtan. Bozaldab. Nahamir ou la Providence juſtifiée. L'Aveugle & ſon Chien. Jupiter juſtifié. Les Ames. Féradir. Ameyde.

Les Aventures merveilleuſes de Don Sylvio de Roſalva.

Un volume de diſcours, contenant l'Origine des Contes des Fées, & les Notices ſur les Auteurs des Ouvrages ci-deſſus.

FIN.